

Campbell T. e. 30









# LE CABINET

*D E S F É E S ;*

O U

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

*Ornés de Figures.*

---

---

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

---

---



A A M S T E R D A M ,

*Et se trouve à PARIS ,*

RUE ET HOTEL SERPENTE.

---

M. DCC. LXXXVI.

LE CABINET

DES FEUILLES

OU

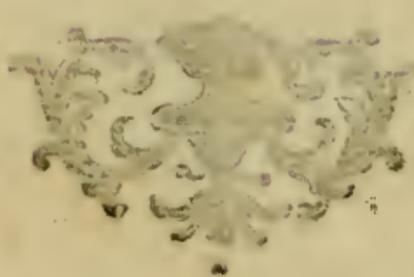
COLLECTION CHOISIE

DES COMTES DES FEUILLES

ET AUTRES COMTES MERVEILLEUX

Par M. de la Harpe

=====  
TOME TRENTIÈME-DEUXIÈME  
=====



A M S T E R D A M

chez M. de la Harpe

à la Haye chez M. de la Harpe

=====  
M. DE LA HARPE

LES

---

# AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

**M.** GUEULETTE, auteur des *Soirées Bretonnes*, a déjà fourni à cette collection les *Mille & un quart-d'heure*, contes *Tartares*; les *Sultanes de Guzarate*, contes *Mogols*; & les *Aventures du mandarin Fum-Hoam*, contes *Chinois*. La tête pleine de la lecture des livres orientaux, M. Gueulette est un des auteurs qui a le mieux réussi à en imiter la manière, & il en est peu dont l'imagination se soit prêtée comme la sienne à une aussi grande variété de merveilleux.

L'ouvrage que nous ajoutons à ceux que l'on a déjà fait paroître ne dément point cette fécondité étonnante; on n'y trouve point de répétitions; & les tableaux qu'il présente, offrent des sujets nouveaux aussi agréablement variés que les précédens. Nous ne voyons donc pas pourquoi il seroit exclus de cette collection.

M. de Voltaire n'a pas dédaigné cet ouvrage de M. Gueulette; il y a pris le sujet d'un des épisodes les plus agréables de son roman de *Zadig*. Nous croyons que nos

lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici les deux morceaux rapprochés, afin de voir le parti que M. de Voltaire a tiré de l'ouvrage de M. Gueulette.

Le médecin Mirliro , le philosophe Indigoruca & le sauvage Barbario ( dit l'auteur des Soirées Bretonnes ) « avoient une forêt » & une grande prairie à traverser avant que » d'arriver à la ville , & ils marchaient à » grands pas, lorsqu'ils rencontrèrent en leur » chemin un grand nombre d'officiers de » l'empereur Fantafque qui , surpris de la » figure extraordinaire de ces trois étran- » gers , s'arrêtèrent assez long-tems à les » considérer. Ensuite les ayant abordés , ils » s'informèrent d'eux s'ils n'avoient pas vu » dans la forêt le cynogefore de l'empereur , » qui s'étoit perdu depuis deux jours par la » faute de celui qui le conduisoit. . . . Ce » cynogefore étoit une espèce de chameau » très - rare dans le pays ; il coûtoit des » sommes immenses , il n'y avoit que l'em- » pereur qui pût en avoir un. . . . Le mé- » decin Mirliro ayant demandé aux officiers » si cet animal n'étoit pas boiteux du pied » gauche de devant , le philosophe Indigo- » ruca , s'il n'étoit pas borgne de l'œil droit , » & le sauvage Barbario , s'il n'étoit pas

» chargé de sel & de miel ; les officiers sur-  
» pris de ces demandes qui étoient si con-  
» formes à la vérité , & croyant que les  
» étrangers donneroient à l'empereur des  
» nouvelles du cynogefore , les prièrent de  
» vouloir bien venir au palais , & les y con-  
» duisirent dans cette espérance. L'empereur. . . . les reçut d'un air fort affable , &  
» lesayant interrogés au sujet du cynogefore,  
» fut très-surpris d'apprendre d'eux qu'ils  
» n'avoient point vu cet animal , & qu'ils  
» n'en avoient ainsi parlé que sur des pré-  
» somptions qu'ils croyoient certaines. Il  
» crut d'abord qu'ils se mocquoient , & il  
» étoit sur le point de faire éclater contre  
» eux toute sa colère , lorsqu'on vint lui  
» annoncer que le cynogefore étoit retrou-  
» vé & qu'il revenoit tout seul au palais.  
» Mais par quel prodige , s'écria l'empereur,  
» avez-vous pu parler si pertinemment d'une  
» chose que vous n'aviez jamais vue. . . , &  
» quel secret avez vous pour deviner si juste ?  
» Je vais vous expliquer le mien , dit le mé-  
» decin Mirliro , j'ai demandé si le cynoge-  
» fore n'étoit pas boiteux , parce que sur le  
» chemin de la forêt ayant remarqué les  
» traces de cet animal , je m'apperçus que  
» la symétrie de son allure étoit faussée ,

» écartée , & qu'il avoit foulé la terre du  
 » pied gauche de devant autrement que des  
 » autres pieds ; de-là je conjecturai qu'il étoit  
 » boiteux de ce côté-là. Et moi , dit Indigo-  
 » ruca , si je me suis enquis de vos officiers  
 » si le cynogefore n'étoit pas borgne , c'est  
 » qu'ayant , ainsi que ce fameux médecin ,  
 » examiné ses pas & connu qu'il avoit passé  
 » dans un petit sentier dont les deux côtés  
 » étoient couverts d'herbes , j'ai remarqué  
 » que quoiqu'elle fût beaucoup plus belle &  
 » plus touffue à droite qu'à gauche , le cyno-  
 » gefore n'avoit point touché à celle qui est  
 » à droite & n'avoit mangé que de celle qui  
 » est à gauche. J'ai fait là-dessus des réflé-  
 » xions très-justes , en assurant que cet ani-  
 » mal étoit borgne de l'œil droit , puisqu'au  
 » lieu de choisir naturellement la meilleure  
 » herbe qui étoit de ce côté-là , il n'avoit  
 » touché qu'à celle qu'il avoit vue à sa  
 » gauche ; & je ne me suis point trompé  
 » dans le jugement que j'en ai fait..... ( On  
 » supprime l'explication donnée par le sauvage  
 » Barbario , que l'on retrouvera ci-après dans  
 » le corps de l'ouvrage , ) » l'empereur eut  
 » tout lieu d'être content , &c. &c. &c. »

Voici le passage de M. de Voltaire , on y  
 verra l'usage qu'il a fait du conte de M. Gueu-

lette ; & qu'en adoptant ses idées , il s'est contenté de les embellir de son style. « Un » jour , se promenant auprès d'un petit bois ; » il ( Zadig ) vit accourir à lui un eunuque » de la reine , suivi de plusieurs officiers qui » paroissoient dans la plus grande inquié- » tude , & qui couroient ça & là comme » des hommes égarés qui cherchent ce » qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune » homme , lui dit le premier eunuque , » n'avez-vous point vu le chien de la reine ? » Zadig répondit modestement : c'est une » chienne , & non pas un chien. Vous avez » raison , reprit le premier eunuque ; c'est » une épagneule très-petite , ajouta Zadig , » elle a fait depuis peu des chiens , elle boîte » du pied gauche de devant , & elle a les » oreilles très-longues. Vous l'avez donc » vue , dit le premier eunuque tout essoufflé : » non , répondit Zadig , je ne l'ai jamais » vue & je n'ai jamais su si la reine avoit une » chienne.

» Précisément dans le même tems , par » une bisarrerie de la fortune , le plus beau » cheval de l'écurie du roi s'étoit échappé » des mains d'un palfernier dans les plaines » de Babylone. Le grand veneur & tous les » autres officiers couroient après lui avec

» autant d'inquiétude que le premier eun-  
 » nuque après la chienne. Le grand veneur  
 » s'adressa à Zadig, & lui demanda s'il n'avoit  
 » pas vu passer le cheval du roi. C'est répon-  
 » dit Zadig, le cheval qui galoppe le mieux ;  
 » il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ;  
 » il porte une queue de trois pieds & demi  
 » de long, les bossettes de son mors sont  
 » d'or à vingt-trois karats ; ses fers sont  
 » d'argent à onze deniers de fin. Quel che-  
 » min a-t-il pris ? où est-il ? demanda le  
 » grand veneur ; je ne l'ai point vu, répon-  
 » dit Zadig, & je n'en ai jamais entendu  
 » parler.

» Le grand veneur & le premier eunuque  
 » ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le  
 » cheval du roi & la chienne de la reine ; ils  
 » le firent conduire devant l'assemblée du  
 » grand Desterham, qui le condamna au  
 » knout & à passer le reste de ses jours en  
 » Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu,  
 » qu'on retrouva le cheval & la chienne.  
 » Les juges furent dans la douloureuse né-  
 » cessité de réformer leur arrêt.... Il fut per-  
 » mis à Zadig de plaider sa cause..... il parla  
 » en ces termes : étoiles de justice, &c. Voici  
 » ce qui m'est arrivé : je me promenois vers  
 » le petit bois où j'ai rencontré le vénérable  
 » eunuque & le très-illustre grand veneur ;

» j'ai vu sur le sable les traces d'un animal ,  
» & j'ai jugé aisément que c'étoient celles  
» d'un petit chien ; des filions légers & longs  
» imprimés sur de petites éminences de  
» sable entre les traces des pattes , m'ont  
» fait connoître que c'étoit une chienne  
» dont les mamelles étoient pendantes ; &  
» qu'ainsi elle avoit fait des petits il y a peu  
» de jours. D'autres traces en sens différens  
» qui paroissoient toujours avoir rasé la  
» surface du sable à côté des pattes de de-  
» vant , m'ont appris qu'elle avoit les oreilles  
» très-longues ; & comme j'ai remarqué que  
» le sable étoit toujours moins creusé par  
» une patte que par les trois autres , j'ai com-  
» pris que la chienne de notre auguste reine  
» étoit un peu boiteuse.

» A l'égard du cheval du roi des rois ,  
» vous saurez qu'en me promenant dans les  
» routes de ce bois , j'ai apperçu la marque  
» des fers d'un cheval ; elles étoient à égale  
» distance. Voilà , ai-je dit , un cheval qui a  
» un galop parfait , &c. &c. » On trouvera  
dans le conte le surplus des explications que  
donne Zadig ; ce que l'on vient de donner  
suffit pour prouver que M. de Voltaire avoit  
lu l'ouvrage de M. Gueulette , & qu'il en a  
fait usage.

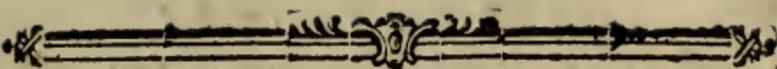
On peut lire dans le volume des notices un

extrait de la vie de M. Gueulette , & une liste de ses ouvrages.

Les trois contes qui suivent sont de madame de Lintot ; on y trouvera une imagination moins féconde & moins variée , mais une morale douce & saine , écrite d'un style simple , aisé , & qui n'est pas dénué d'agrémens. Madame de Lintot n'est connue que par ses productions , on ne fait rien de sa vie privée. Outre les contes que nous imprimons , elle est auteur d'un roman intitulé : *Histoire de Mademoiselle de Salins.*

Les aventures de Zeloïde & d'Amanzarifdine sont le début de M. de Moncrif dans la féerie. Cet ouvrage annonce les talens que cet académicien a développés depuis d'une manière brillante , & ils servent à compléter ce qui est sorti de sa plume dans un genre où il s'est exercé avec avantage.

Les Mille & une nuits avoient alors beaucoup de vogue ; plusieurs auteurs s'empressoient d'écrire dans un genre que le public avoit goûté. M. de Moncrif voulut suivre la même carrière , & nos lecteurs verront qu'il n'est pas celui qui l'a parcourue avec le moins de succès : pour se mettre à la mode il intitula son livre les *Mille & une faveurs* , titre qui a été supprimé dans les éditions suivantes.



# AVERTISSEMENT

A U L E C T E U R.

CES fabliaux ou contes que je donne au public, sont traduits d'un manuscrit très-ancien dont me fit présent, il y a quelques années, monsieur de B. . . . , président au parlement de Bretagne. Ils sont intitulés dans l'original SOIRÉES BRETONNES. Voici la raison de ce titre.

Longtems avant que le duché de Bretagne fût joint à la couronne de France par le mariage d'Anne de Bretagne qui l'apporta en dot à Charles VIII, fils de Louis XI, cette province avoit été gouvernée par des rois. *Conam-Meriadec*, jeune seigneur du sang des rois d'Angleterre, fut le premier qui y régna sous ce titre; & par une suite de onze monarques légitimes, *Daniel Drem-rux* parvint à ce royaume, qu'il posséda depuis l'an 680 jusqu'en 720.

Les anciennes chroniques du pays racontent des merveilles de ce roi, & des prouesses incroyables qu'il fit pendant son règne; mais elles n'instruisent pas de sa naissance; ni comment il devint roi de Bretagne. Il y en

a pourtant quelques-unes qui le font descendre des comtes de Cornouailles , & qui rapportent qu'ayant épousé la fille d'un seigneur Anglois nommé *Rivalon Murmasson*, il en eut une princesse d'une rare beauté, appelée *Aliénore*, qui dans sa tendre jeunesse étoit d'une mélancolie si profonde, qu'elle avoit près de treize ans qu'on ne l'avoit pas encore vu rire.

*Dremruz* qui n'avoit qu'elle d'enfant, & qui l'aimoit avec passion, ressentoit toute la douleur possible de voir sa fille plongée dans cette humeur sombre. Il inventoit tous les jours, pour la divertir, mille nouveaux jeux qui ont depuis passé jusqu'à nous; tels que sont ceux du muet, du métier à deviner, du gage touché, des proverbes, des propos interrompus, des jalousies, des aveugles, de la folie, & tant d'autres qui amusent encore aujourd'hui les jeunes gens; mais rien ne lui réussit mieux que de faire lire à la princesse, des fabliaux, c'est ce que nous appellons aujourd'hui des contes des fées. On s'aperçut qu'*Aliénore* prêtoit plus d'attention à cette lecture qu'à tout autre plaisir; aussi-tôt les plus beaux esprits Bretons se faisant un mérite de plaire à leur roi en divertissant la princesse, lui apportèrent de nouveaux contes à l'envi l'un de l'autre.

*Dremruz* charmé de voir que l'humeur noire de sa fille se dissipoit peu à peu, venoit régulièrement passer toutes les soirées dans l'appartement d'*Aliénore* : c'étoit en sa présence que chaque auteur lisoit son ouvrage, & que, suivant qu'il méritoit l'approbation de la princesse, on le transcrivoit, & on le mettoit dans un recueil auquel *Aliénore* donna elle-même le titre de Soirées Bretonnes, parce que c'étoit ordinairement les soirs qu'on lui faisoit cette lecture. Enfin après un tems considérable, la princesse fut entièrement guérie de cette mélancolie & en eut l'obligation à ces fabliaux, ainsi qu'il est marqué dans leur préface.

Au reste je n'ai pas cru devoir les séparer par soirées, ni mettre les réflexions qui sont à la fin de chacun de ces contes, comme cela est dans l'original. La simplicité de ces discours auroit certainement ennuyé le lecteur qui prendra plus de plaisir à lire ces contes sans interruption. S'il est content de ceux-ci, j'en ai plusieurs autres tirés du même manuscrit, dont je lui ferai part dans la suite.







# LES SOIRÉES BRETONNES.

IL y avoit autrefois un prince nommé Engageant , qui régnoit dans l'Arabie Heureuse. Il étoit parvenu au trône ; par une longue suite d'ancêtres qui avoient toujours été l'amour de leurs peuples , & dont la mémoire étoit si chère , qu'on la célébroit tous les ans, par des jeux magnifiques qu'on faisoit en leur honneur. C'étoit en cette occasion qu'une brillante jeunesse s'efforçoit de mériter l'approbation de son prince ; qui distribuoit lui-même les prix aux vainqueurs. Ils pratiquoient dans ces espèces de carroufels tout ce qui s'exécute dans les véritables combats ; ils y exprimoient même les voix , les plaintes & les cris des combattans , sans oublier leurs chutes , leurs morts & leurs victoires. Le peuple qui regardoit ces jeux comme une véritable image de la guerre , attendoit ce jour avec une extrême impatience. Les malades avoient coutume de se faire porter

aux fenêtres, trouvant le soulagement de leurs maux, dans la vue de ces spectacles; & les femmes grosses se mêlant dans la foule, étoient charmées de voir pour quel prince elles devoient mettre au monde des citoyens; en un mot, la joie étoit ordinairement si générale, qu'elle parvenoit jusqu'aux plus misérables, & que les esclaves même oubliant la dureté de leur condition, s'imaginoient être libres, tant l'excès de cette commune joie faisoit d'impression sur leurs cœurs!

Le jour que l'on avoit choisi pour cette cérémonie étoit enfin arrivé; les sacrificateurs apprêtoient déjà leurs couteaux pour égorger les victimes; le lieu où se devoit faire le sacrifice, & ensuite les jeux, étoit rempli d'un nombre infini de personnes de toutes sortes d'états, & l'on n'attendoit plus que la présence du prince Engageant, lorsque ses principaux officiers qui le cherchoient depuis la pointe du jour, vinrent avec tristesse annoncer au druide, que ce monarque ne se trouvoit ni dans son appartement, ni dans son palais. Comme il étoit adoré de son peuple, on fit promptement une recherche exacte dans tous les lieux où le prince pouvoit être; & l'on fut dans une consternation générale de n'en apprendre aucune nouvelle. Il ne paroissoit pas naturel qu'il eût disparu volontairement, dans

une conjoncture où sa présence étoit le plus bel ornement de la fête , & que ses domestiques les plus affidés ignorassent les raisons de cette absence ; cependant comme on ne pouvoit en porter aucun jugement certain, ce contre-tems ayant fait différer le sacrifice & les jeux, chacun se retira chez soi, avec une extrême douleur dans l'ame.

Les principaux de l'état & les chevaliers de distinction, qui étoient personnellement attachés à ce monarque, se faisant un mérite de découvrir ce qu'il pourroit être devenu, se dispersèrent pour aller le chercher, avec promesse de revenir à un jour nommé s'ils n'en apprenoient aucune nouvelle. Ce tems écoulé, & tous les chevaliers de retour, sans avoir tiré aucun fruit de leurs voyages, on ne douta point que le prince Engageant n'eût été privé de la vie par quelque accident très-étrange ; & l'on résolut, sur ce triste fondement de lui dresser un cénotaphe magnifique, pour marque de l'extrême regret que l'on avoit de sa perte. Ses sujets, qui s'étoient tous revêtus d'habits lugubres, pleuroient véritablement un si bon prince, qui ne leur laissoit point de postérité, & déclarèrent tout haut que jusqu'à ce qu'ils eussent des nouvelles certaines de sa mort, ils ne reconnoïtroient aucun souverain. Pendant cet intervalle,

ils donnèrent l'administration de l'état à trois personnes différentes , favoir au plus proche prince du sang , au grand druide , & à un vieillard d'entre eux , dont la probité , le défintéressement & la sagesse leur étoient parfaitement connus , & chargèrent ces trois ministres du soin des funérailles de leur roi.

Tout étoit déjà préparé pour la pompe funèbre ; l'on avoit conduit les victimes à l'autel , & le druide avoit le bras levé pour sacrifier une brebis noire , lorsque l'on entendit tout d'un coup de grands cris d'allégresse , qui furent causés par la présence de l'aimable prince que l'on avoit cru ne revoir jamais. Une joie extrême succéda à la plus sombre tristesse ; & Engageant charmé de la bonté du cœur de ses sujets , & de la tendresse générale qu'ils lui témoignoit , les en remercia dans des termes fort énergiques , & rassemblant autour de lui les principaux de son royaume : si je différais davantage , leur dit-il , à vous raconter la cause de mon absence involontaire , je croirois ne pas répondre à la joie que vous faites paroître de mon heureux retour. Ecoutez des évènements presque incroyables.



## HISTOIRE

*Du prince Engageant.*

LE jour que l'on devoit rendre les devoirs funèbres aux rois mes prédécesseurs , avoit à peine commencé à paroître , que me levant sans éveiller aucun de ceux qui étoient auprès de moi , je résolus , en attendant l'heure de la cérémonie , d'aller faire un tour dans la forêt des daims ; je traversai les jardins seul avec mon arc & mes flèches , & sortant par une porte dont j'avois la clef , j'entrai dans cette forêt ; quoique je fusse à pied , j'y poursuivis quelques bêtes ; & sans y penser , je m'écartai tellement des routes ordinaires , que je ne pus jamais retrouver mon chemin. Je conçus bien l'inquiétude où l'on seroit de mon absence ; mais après avoir marché cinq ou six heures , m'apercevant que je m'égarois toujours de plus en plus , je me reposai de lassitude au pied d'un arbre fort épais ; la chaleur du jour m'assoupissoit , & j'allois goûter les douceurs d'un tranquille sommeil , lorsque je fus surpris d'entendre près de moi la voix d'une dame qui chantoit avec beaucoup de méthode & d'agrément. Je me

levai aussi-tôt, & reconnoissant cette dame pour être la fée Fleurie, je l'abordai avec respect. J'allois lui témoigner la joie que j'avois de la rencontrer, & la prier de faciliter mon retour au palais, lorsque la fée Terrible, sa tante, survint en ces lieux; elle m'aborda d'un air fort gracieux, & s'informant de moi pour quel sujet j'étois seul, & dans des lieux si écartés, je lui racontai comme je m'étois égaré en chassant. Il ne nous sera pas difficile de vous remettre dans votre chemin, me dit cette perfide fée; mais, prince, n'auriez-vous pas besoin de rafraîchissement? Alors me présentant une coupe de cristal de roche garnie d'or, elle y versa une liqueur rouge, dont l'odeur me fit croire que c'étoit du vin exquis. J'étois altéré d'avoir tant marché, & sans prendre garde aux signes que me faisoit la fée Fleurie, je bus cette liqueur à longs traits; mais à peine eus-je vuïdé la coupe, que je sentis tous mes membres s'engourdir, & qu'une épaisse nuit me couvrant les yeux, je tombai dans une espèce de léthargie. Cette cruelle fée alors, pour se venger sans doute du refus que j'ai fait autrefois d'épouser une laide princesse qu'elle avoit mise sous sa protection, me prit par les cheveux, & me transporta tout endormi dans une espèce de grotte profonde & épouvantable, qui ne tire

du jour que par un soupirail inaccessible. L'on appelle cette triste prison la tour de l'exterminée, parce que c'est là que la fée enferme ceux qu'elle veut faire périr.

Je fus surpris à mon réveil, qui arriva quelques heures après, de me trouver dans ce lieu affreux; & ayant repris mes esprits, je jugeai bien que la fée Terrible n'avoit pas dessein de m'épargner. Ces tristes réflexions m'occupoit entièrement, lorsqu'une foible lueur du jour qui baissoit, me fit appercevoir dans le même cachot, un grand serpent ou dragon ailé, qui paroissant jeter sur moi des regards furieux, m'épouvanta horriblement. J'étois sans armes, & ne pouvant éviter la mort que je m'imaginai que ce monstre m'alloit donner à tous momens, j'étois prêt, pour ne point languir dans cette cruelle attente, de m'y offrir moi-même, lorsque je vis une petite niche où je pouvois me mettre à l'abri du serpent. Je m'y retirai promptement, & j'y passai la nuit, dans des frayeurs mortelles.

Le lendemain matin, dès que le jour qui entroit par le soupirail m'eut fait voir plus clairement cet épouvantable animal qui secouoit ses ailes & sa queue dont il faisoit trembler la caverne, je jugeai qu'il s'apprétoit à me tirer du lieu où j'étois, & à me dévorer; mais heureu-

fement il ne sortit pas de sa place. Je passai encore quelques heures à examiner ce monstre avec attention ; il ne faisoit aucun mouvement qui ne me fit frissonner d'horreur , & je crus enfin voir mon dernier moment ; lorsque le dragon s'étant tout d'un coup élevé , plana quelque tems par la caverne , & s'abatit ensuite à mes pieds. Ma frayeur redoubla alors ; mais je fus surpris qu'au lieu de me faire aucun mal , il se mit à lécher une pierre noire , dont paroissant réjoui , il retourna à son gîte jusqu'au lendemain à pareille heure , qu'il recommença le même exercice ; & qu'il continua les jours suivans , sans que j'osasse sortir de mon trou. Cependant la faim me pressant , je résolus de me procurer la mort , puisqu'aussi bien je ne la pouvois fuir. Je quittai donc mon asyle en tremblant ; le dragon me regardoit faire , sans abandonner sa place , & sembloit prendre part à ma misère. Je me baissai enfin sur cette pierre noire , croyant que ce monstre horrible lui auroit communiqué le venin dont il devoit être rempli ; & dans l'espérance d'être bientôt délivré de tous mes maux , je la léchai comme je le lui avois vu faire ; mais dans le moment même je sentis , avec surprise , que l'horreur de la faim que je souffrois se passoit , que mon estomac étoit entièrement soulagé , & que mon corps

reprenoit de nouvelles forces. J'eus quelque frayeur de ces effets surprenans ; si misérable que l'on soit, l'usage de la vie paroît toujours doux ; je commençai à croire que le venin pouvoit tellement refroidir la chaleur naturelle, qu'il me procureroit bientôt une prompte mort qui ne me parut cruelle que dans le moment que je m'imaginai qu'elle s'approchoit ; mais ces craintes s'étant passées avec le tems, je me souvins que j'avois autrefois oui parler à la fée Fleurie de la pierre rassasiante, & je conclus avec joie qu'il falloit que ce fût cette pierre.

Cette nouvelle découverte me donna l'espérance de fortir quelque jour de l'affreuse demeure où j'étois, puisque j'y trouvois de quoi vivre, malgré les cruelles intentions de la fée, & que le serpent, loin de me faire aucun mal, me donnoit tous les jours de nouvelles marques de bienveillance & d'amitié, par ses caresses répétées. Ce ne fut pas sans appréhension que j'y répondis les premiers jours, mais ensuite je m'apprivoisai tellement avec ce monstre, que la nuit il m'échauffoit en se couchant auprès de moi.

J'avois remarqué qu'il voloit tous les jours à la même heure vers le soupirail de la grotte, où il restoit attaché assez long-tems. Je ne m'étois pas apperçu que peu à peu il en ron-

geoit la pierre ; & je fus surpris il y a neuf ou dix jours, de voir que le trou étoit devenu assez large pour qu'il pût y passer tout le corps. En effet, il en sortit le matin, & me laissa seul dans cette effroyable caverne. La compagnie la plus affreuse paroît douce, dans l'état misérable où j'étois, & l'absence du dragon, que je n'espérois plus qui dût revenir, m'ayant réduit au désespoir, je résolus de me laisser mourir de faim, & je ne m'approchai point pendant cinq jours de la pierre rassasiante. Enfin j'étois prêt d'expirer, lorsque je le vis rentrer dans la grotte. Ce pauvre animal paroissant m'exciter à prendre la fuite avec lui, s'élevoit à tous momens vers le soubirail, me tendoit sa queue, & me la lançoit autour des jambes. Ces caresses, souvent réitérées, me donnèrent courage ; & prenant tout d'un coup mon parti, je m'y attachai fortement. Le dragon alors m'en ayant lié de manière que, quand j'aurois voulu m'en débarrasser, il m'auroit été impossible de le faire, m'enleva avec lui, sortit par l'ouverture qu'il s'étoit faite lui-même, & m'arracha ainsi du misérable cachot, où j'aurois fini mes jours. Ensuite m'ayant transporté dans l'air pendant quelques heures, il me mit doucement à terre, auprès d'une espèce de cabane de berger.

J'étois en très-mauvais état, mes forces se





Tous savez que j'aime beaucoup ce fruit.

trouvoient entièrement épuisées par une longue diète, & je croyois n'avoir plus que quelques momens à vivre, lorsque je vis le serpent s'éloigner encore de moi. Cette seconde séparation m'accabla, je tombai dans une foiblesse qui auroit terminé ma vie, si une bonne vieille qui m'apperçut dans le danger, n'eût été promptement chercher du secours à la maison voisine; elle me tourmenta tellement, qu'elle me fit revenir de l'état où j'étois, & me présenta une grenade pour me réjouir le cœur. Vous savez que j'aime beaucoup ce fruit. Je le portois à ma bouche, quand le serpent qui s'étoit retiré, accourant à tire-d'ailes avec des sifflemens affreux, se jeta sur moi, m'arracha ce fruit d'entre les mains, & le dévora sur le champ. J'avois été si effrayé que j'étois retombé évanoui; mais quelle fut ma surprise quand je me reconnus, de ne plus trouver à mes côtés que la dépouille du serpent, & d'y voir à sa place la plus charmante personne que l'on puisse s'imaginer? Mon étonnement surpassa la crainte que j'avois eu. Par quelle étrange aventure, m'écriai-je, se trouve-t-il ici une divinité, sous les écailles d'un monstre horrible! & quelle grâce n'ai-je point à lui rendre, puisque, suivant toutes les apparences, c'est elle qui m'a tiré de l'affreuse prison où je devois périr! Si je vous ai

fauvé la vie , reprit cette aimable fille ; vous venez de me rendre ma première forme ; ainsi nos obligations sont assez réciproques. Moi , lui dis-je , & comment ai-je été assez heureux pour contribuer à une chose que j'aurois voulu acheter aux dépens de mes jours ? Vous allez l'apprendre , poursuivit-elle ; écoutez-moi seulement avec attention. Cette belle personne prit alors la parole , & commença ainsi son histoire.

---

## HISTOIRE

### *De la princesse Adresse.*

**J**E suis fille du roi des pays Imaginaires , & de la reine des Idées creuses. Ma mère , après plusieurs fausses couches , me mit au monde avec le secours de la fée Légère , qui lui servit de sage-femme. Elle me doua en naissant de toutes les perfections du corps & de l'esprit , & me nomma Adresse , parce qu'effectivement je devois être fort adroite. J'avois atteint déjà l'âge de seize ans ; lorsque ma beauté faisant du bruit dans le monde , le roi Habile me fit demander en mariage. On ne faisoit rien dans nos états , sans le conseil de la fée Légère. Elle ne nous quittoit presque point ; mais mal-

heureusement dans le tems que les ambassadeurs du roi Habile arrivèrent , elle étoit allée accorder un différend entre deux jeunes fées, qui l'avoient choisie pour arbitre ; & comme on ne favoit où apprendre de ses nouvelles , mon père de peur de manquer un parti qui lui paroïsoit très-avantageux , m'accorda sur le champ , & me fit partir quelques jours après , pour aller trouver mon époux. Quoique le roi Habile fût fort vieux , & que j'eusse beaucoup d'antipathie pour cette union , je fus contrainte d'obéir en victime de la politique , & notre mariage se conclut sous les auspices de la répugnance & du dégoût. Mais , quand l'heure de se coucher fut venue , & que je me trouvai sur le point de consommer le sacrifice , je m'avisai tout d'un coup d'un expédient qui me fut sans doute inspiré par la fée Legère. Je me présentai devant le roi : sire , lui dis-je , puisqu'il a plu à votre majesté , par une faveur particulière , de me choisir pour son épouse ; je la supplie de m'accorder une grace , pour le prix de ma virginité. Je fais que ce que je vais demander peut tirer à conséquence , mais je croirois n'être pas digne de la tendresse d'un si grand prince , si , dans un jour aussi solemnel, je n'en recevois qu'un refus.

Ce monarque qui m'aimoit ardemment , & qui ne s'attendoit pas à ce que j'allois lui pro-

poser , m'assura par tout ce qu'il y a de plus sacré , qu'il n'étoit rien que je n'obtinsse de lui. Sire , lui dis-je , souvenez-vous que les promesses des rois sont inviolables ; je souhaite donc qu'en votre monnoie , mon nom & mon portrait soient gravés à côté du vôtre. Je n'eus pas plutôôt achevé de parler , que le roi fronçant le sourcil : vous aviez raison , me dit-il , de croire que cette grace fût difficile à obtenir ; je ne m'imaginois pas que vous pussiez avoir assez de présomption pour exiger des prérogatives dont tous mes prédécesseurs ont été si jaloux , & vous devez savoir qu'en ce pays-ci les sceptres ne sont jamais tombés en quenouilles ; ainsi je vous conseille de choisir toute autre chose. Sire , lui repartis-je avec fermeté : vous êtes un roi très-puissant , mais vous êtes encore plus juste que vous n'êtes grand : vous vous êtes lié par des sermens horribles , que vous ne pouvez enfreindre sans appréhender la punition des dieux vengeurs des parjures ; & quelque pouvoir que vous ayez sur moi , soyez sûr que je ne serai jamais votre femme , qu'après avoir obtenu ce que vous ne pouvez plus me refuser. Eh bien , me dit alors le roi , d'un ton assez brusque , je vous l'accorde , mais à une condition dont vous ne viendrez peut-être pas à bout si facilement. Faites apporter votre arc & vos

flèches , nous tirerons chacun trois coups ; & si vous emportez la victoire sur moi , je ne résisterai plus à vos injustes prétentions. Je me soumis volontiers à cette épreuve , & nous nous rendîmes sur le champ dans une grande gallerie , au bout de laquelle le roi fit poser un assez petit bassin d'argent sur un pied-d'estal , & à la lumière des flambeaux. Il me dit que c'étoit - là notre but , mais qu'il y falloit tirer à l'aventure , parce que cet exercice devoit se faire dans l'obscurité. On ôta donc toutes les clartés ; & le roi , qui en avoit fait souvent l'essai , tira trois coups , qui furent ouïs distinctement par le bruit que firent les flèches , en touchant le bassin. Il étoit au comble de sa joie. Faites-en autant , ou mieux , me dit-il : vous entendez ce que je viens d'exécuter. Sire , lui répondis - je , deux sens valent mieux qu'un , & le plus exquis en jugera. Ayant alors pris mon arc , je tirai ma première flèche , qui se fit bien entendre dans le bassin. Le roi en fut étonné ; mais il crut avoir bientôt lieu de se réjouir , lorsqu'ayant décoché les deux autres , elles ne rendirent non plus de son que si elles avoient passées fort loin du but. Eh bien , me dit le roi , en riant de toutes ses forces , qui a gagné ? Il faut voir , sire , lui répondis-je , la vue en décidera mieux que l'ouïe. Que l'on apporte donc des lumières , puisqu'elle nous

chicane, s'écria-t-il. Nous allâmes alors visiter le but & les flèches ; celles du roi avoient chacune fait leur passage à travers le bassin ; mais les miennes, dont la première seule avoit fait du bruit, n'avoient suivies qu'une même voie. J'avois si bien adressé mes coups, que les deux autres avoient passé par la même ouverture, ce qui étoit cause qu'elles n'avoient pas paru frapper le bassin.

Le roi fut très-consterné à cette vue ; il ne put disconvenir que l'honneur de la victoire ne me fût dû : cependant ne voulant rien relâcher de sa grandeur, & croyant qu'il y alloit trop de sa gloire d'en communiquer la moitié à une femme, il ne jugea pas à propos de m'accorder sitôt ma demande. Permettez-moi, belle princesse, me dit-il, d'éprouver encore votre habileté, & de voir si vous soutiendrez votre nom avec autant de justice que vous l'avez fait jusqu'à présent ; mais il est trop tard pour cela, il faut remettre la partie au grand jour.

Je me retirai alors dans un appartement éloigné de celui du roi, & j'y passai la nuit avec inquiétude jusqu'au lendemain, qu'on vint m'avertir qu'il m'attendoit.

Dans les jardins du palais étoit la statue d'un des ancêtres du roi Habile, tenant un sceptre en sa main ; le roi commanda qu'on ôtât ce  
sceptre,

sceptre, & qu'on mit à la place une orange; puis me l'ayant montrée, me dit que si je pouvois si bien tirer que j'ôtasse cette orange, & la remisse à sa place, sans qu'elle touchât la terre, il ne s'opposeroit plus à mes desirs. Je lui répondis alors, que j'étois prête de l'effectuer, si lui-même, qui passoit pour le prince du monde le plus adroit, en pouvoit venir à bout. Le roi qui en avoit fait l'épreuve plusieurs fois, ayant pris une flèche très-déliée, la tira avec tant de précision, qu'il enleva l'orange, & que la flèche qui la traversoit, tomba plantée en terre, ayant l'orange près de ses plumes. Ensuite l'ayant arrachée du lieu où elle étoit, il la renvoya en l'air, avec tant d'habileté, qu'elle retomba dans l'anneau que formoit la main de cette statue, sur laquelle l'orange étant restée, elle vint seule, par sa pesanteur naturelle, se rendre perpendiculairement au-dessous de la statue.

Ceux qui avoient admiré les coups faits dans l'obscurité, s'étonnèrent encore plus de ceux-ci; & applaudissant à l'habileté du roi, lui témoignèrent leur joie par des battemens de mains & des acclamations dont le refrain marquoit qu'il étoit inutile que j'essayasse de tirer après le prince; que je devois me confesser vaincue, & me départir de mes demandes présomptueuses.

Doucement , repris - je , messieurs , avant de juger sagement cette question , il faut entendre les deux parties. Le roi vient de faire de beaux coups , j'en conviens , mais j'espère que le mien ne leur cédera pas. Alors m'étant posée directement sous la statue , j'ordonnai mon coup avec tant de justesse , que la flèche passant dans l'ouverture de la main , emporta dans les airs l'orange avec soi ; puis ayant fourni sa carrière , elle se retourna , & étant revenue tomber à plomb au même endroit par où elle avoit passée , elle y laissa l'orange , & se ficha en terre auprès de la flèche du roi. Les courtisans qui venoient de lui applaudir , il n'y avoit qu'un moment , ne purent disconvenir que je ne l'eusse surpassé , puisque j'avois fait d'un seul coup ce qu'il n'avoit pu exécuter qu'en deux. Mais le roi , au désespoir d'être vaincu , & cherchant toujours l'occasion de reculer l'effet de ses promesses , me pria de vouloir sur le champ venir à la chasse avec lui , pour pousser à bout mon industrie , me jurant que si j'exécutois ce qu'il m'alloit proposer , il ne feroit plus aucune difficulté de condescendre à mes volontés.

Nous entrâmes dans la forêt , & j'étois à ses côtés , lorsque nous apperçûmes un cerf qui venoit à nous fort lentement : voilà , me dit le roi , la dernière preuve que je vous demande de

vosre adresse. Vous voyez ce cerf; si vous pouvez d'un seul trait lui percer l'oreille gauche, & le pied de derrière du même côté, je ne résiste plus à vos desirs. N'est-ce que cela, sire, lui dis-je en riant; je suis donc sûre d'obtenir bientôt toutes les prérogatives dûes à ma naissance. Alors ayant ramassé une petite balle de terre, que j'ajustai à l'un des bouts de mon arc qui étoit creusé en forme de houlette, je la lançai droit en l'oreille gauche du cerf qui, sentant le fretillement que la balle lui fit en se brisant, s'arrêta tout court; & du pied de derrière du même côté, secoua cette poussière qui l'importunoit. Il étoit dans cette attitude, lorsque, sans perdre de tems, je décochai une flèche si juste, qu'elle lui enfila l'oreille & le pied. Le roi fut tellement surpris de ce dernier trait, qu'il demeura immobile. Nous revînmes au palais, sans qu'il proférât une seule parole; aucun de ses courtisans n'osa entreprendre de le tirer de l'humeur noire dans laquelle il étoit plongé, & je commençai à me repentir de lui avoir fait connoître que j'étois en droit d'obtenir par mon industrie, ce que son cœur ne devoit pas me refuser avec tant d'obstination.

A peine fûmes nous de retour au palais, que ce prince, feignant d'être fatigué de la chasse, entra dans son appartement, & m'ordonna de

me retirer dans le mien ; son amour alors s'étant converti en rage , il envoya chercher la fée Terrible qui , par hazard , étoit à sa cour , & m'abandonnant à cette cruelle personne , il la pria instamment de se défaire de moi , à quelque prix que ce fût.

La fée exécuta ses ordres avec joie ; c'étoit une trop belle occasion de signaler sa malignité , pour la laisser échapper. Elle prit aussi-tôt la forme d'une de mes dames d'honneur , me vint servir à table ; & m'ayant versé à boire d'une liqueur pareille à celle qu'elle vous a sans doute donnée dans la forêt des daims, je m'affoupis peu de tems après. Comme on attribuoit l'extrême envie que j'avois de dormir à la fatigue que j'avois eue tout le jour , on me conduisit dans mon appartement , & on me coucha ; la fée se trouvant seule avec moi , profita de ce moment pour m'enlever. Elle me porta à l'entrée d'un bois , où prononçant quelques paroles barbares , elle me jeta d'une eau rousse sur la tête : & me changea en dragon , tel que vous m'avez vu. Tu n'en es pas quitte , pour avoir cette exécrationnable forme , me dit-elle , je vais te mettre dans un lieu dans lequel tu invoqueras souvent la mort , sans qu'elle vienne à ton secours. Alors , par la vertu de ses charmes , elle me précipita dans la tour où elle vous a depuis enfermé , &

dans laquelle plusieurs misérables princes ont péri , par le seul caprice de cette fée cruelle.

Le roi Habile , ainsi que je l'ai appris de la fée Légère , contrefit fort l'affligé , quand on lui vint dire le lendemain qu'on ne me trouvoit pas dans mon appartement. Il me fit chercher par tout son royaume , & fit croire au roi mon père , qu'ayant eu de l'aversion pour le mariage, j'avois apparemment trouvé le moyen de m'échapper.

Mais revenons à la bonne fée Légère , dont l'absence avoit été cause de tous mes malheurs. Quand elle apprit à son retour de quelle manière les choses s'étoient passées , elle se douta qu'il y avoit quelque mystère là-dessous ; elle consulta ses livres , & ayant appris avec douleur que j'étois sous la puissance de la fée Terrible , elle alla la trouver , pour en obtenir sa grace. Cette barbare fut inexorable ; tout ce que je puis faire pour vous , ma chère sœur , lui dit-elle , c'est que la princesse , au lieu de finir ses jours dans la tour de l'exterminée , comme je l'avois résolu , n'y restera que trois ans & un mois , pourvu que pendant ce tems elle acquierre l'amitié d'un prince qui , sans en être détourné par sa laideur , soit prêt à mourir de regret de l'avoir perdue , après quoi elle recouvrera sa première forme , en mangeant

par hazard un fruit qui porte le nom d'un grand royaume , & qu'elle arrachera au prince qui doit la délivrer de cet affreux état , & l'épouser après plusieurs aventures.

Aimable princesse , m'écriai-je alors , puisque voilà la prédiction accomplie , par la grenade que vous m'avez ôtée des mains , ferois-je assez heureux pour ne vous point trouver rebelle aux ordres du destin ? Je n'ai point hésité à vous donner mon cœur , dès le premier moment que je vous ai vue ; & sans attendre que vous m'eussiez déclaré la volonté des dieux , je n'étois déjà plus à moi-même. Je vous fais bon gré , prince , me dit-elle , de la passion que vous me témoignez ; mais ne donneriez-vous point à la reconnoissance seule des sentimens que je voudrois ne tenir que de l'amour. Je la rassurai contre des soupçons si injustes , par des protestations sincères de l'aimer toute ma vie. La princesse me crut. Ensuite après avoir appris d'elle que la fée Légère , qui la venoit voir tous les jours dans la prison , l'avoit instruite de tout ce qui devoit se passer , & avoit conduit elle-même cette affaire ; elle me dit encore , qu'avant d'accomplir un hymen qui devoit nous combler de bonheur , nous étions destinés l'un & l'autre à rompre un enchantement extraordinaire. Voici , continua-t-elle , de quoi il s'agit.

La ville de Sobarre dépend de l'empereur des Songes, qui y fait sa résidence, & qui se nomme le prince Fantasque, à cause de son humeur bisarre qui efface une partie de ses bonnes qualités. Il y a environ six mois que, sur un léger soupçon qu'il auroit pu éclaircir s'il n'avoit point trop écouté sa colère, il sacrifia à son ressentiment trois princes d'un mérite distingué, & fit enfermer sa fille dans une prison horrible, avec le dessein de l'y faire périr cruellement; mais les Dieux ont eu pitié de leur innocence.

Les apparences sont quelquefois trompeuses, & les choses ne nous paroissent souvent criminelles, que parce que nous les regardons avec des yeux préoccupés. L'empereur Fantasque ne voulut pas s'instruire de la vérité que l'un de ces princes s'efforçoit de lui faire connoître, & les Dieux, pour le punir de cette prévention cruelle, ont ordonné au mensonge de le punir par les endroits les plus sensibles. Ce dieu chimérique, engendré de l'illusion & de la malice, s'est acquitté en peu de tems des ordres supérieurs qu'il a reçus.

L'empereur se promenoit un matin, avec grand nombre de courtisans, sur le bord de la mer, au moment que le soleil commence à paroître, lorsqu'on vit tout d'un coup s'élever du

côté de l'orient une grande main étendue , qui le long du jour demeura stable ; tous les habitans de Sobarre accoururent pour voir un phénomène si extraordinaire , chacun en parloit diversement ; & les astrologues qui y étoient les plus embarrassés , cherchoient vainement les raisons de ce prodige. Enfin , au soleil couchant , cette barbare main s'élançant sur le bord du havre , y empoigna un des princes du sang , que la curiosité avoit fait rester en ce lieu , ainsi que l'empereur : & après l'avoir ravi en la présence de tout le peuple , elle le précipita au fond de la mer. L'on fut surpris d'un évènement aussi tragique , & l'on déplora fort le sort de la malheureuse victime que la main avoit choisi. L'empereur , qui aimoit beaucoup sa famille , en fut très-touché , & sa douleur redoubla le mois suivant. Lorsqu'il vit que , malgré les armes défensives que l'on employoit , cette main fatale s'élançant jusques dans les cours & les jardins du palais , y enlevoit alternativement un prince ou une princesse du sang , qu'elle jetoit ensuite dans la mer , & qu'elle continuoit ce cruel exercice tous les premiers jours de la lune.

C'est cet enchantement que nous devons travailler à détruire ; mais nous devons nous munir auparavant de la statue de Vérité , & du miroir de

*Sageſſe* , qu'il nous faut chercher avec ſoin , & que nous n'acquérons qu'après pluſieurs travaux étranges.

Charmante princeſſe , lui diſ-je alors , nous avons trop éprouvé l'un & l'autre , quel eſt le fort des malheureux , pour différer plus long-tems de travailler à rendre à l'empereur de Sobarre la tranquillité qu'il a perdue. Partons donc , ſans attendre davantage , & livrons-nous à notre glorieuſe deſtinée.

Je n'en eſpérois pas moins de votre courage & de votre généroſité , répartit Adreſſe ; mais avant de rien entreprendre , il faut que vous vous faſſiez voir à votre peuple , qui vous croit mort. Vous me reviendrez trouver enſuite dans le palais de la Gaieté , qu'occupe la fée Legère , & c'eſt-là que nous recevrons les inſtructions néceſſaires pour venir à bout de nos deſſeins.

Voilà de quelle manière me parla la princeſſe ; & ce ne fut qu'avec un extrême regret que je pus me réſoudre à me ſéparer de cette charmante perſonne à qui je témoignai encore avant que de m'éloigner , que je faiſois conſiſter mon unique bonheur à lui plaire. Je ne ſuis pas inſenſible à vos feux , me dit-elle , mais il faut exécuter les ordres que j'ai reçus de la fée. Alors elle me conduiſit vers une eſpèce de barque dont un petit amour étoit le

patron , & ce dieu m'a amené jusqu'ici pour vous tirer d'inquiétude , & préparer ce qu'il me faut pour un voyage qui , selon les apparences , fera d'un fort long cours.

Le prince Engageant ayant ainsi raconté ses aventures aux grands de son royaume , ils les trouvèrent fort surprenantes , & bénirent mille fois la princesse Adresse , d'avoir tiré leur roi du triste cachot , où il auroit sans elle fini ses jours. On fit des réjouissances publiques & des sacrifices , pour en remercier les Dieux : & ce monarque ayant ensuite mis ordre à son royaume , dont il laissa l'administration à ceux que son peuple avoit déjà choisi en son absence ; il retourna sur le bord de la mer , où sa barque étoit à l'ancre. Le petit amour qui commençoit à s'impatier , le querella fort de l'avoir fait attendre si long-tems ; & ayant pris aussi-tôt la route du palais de la Gaieté , il y aborda en peu de jours. Partez , mes chers enfans , leur dit la fée Légère , après les avoir embrassés tendrement , soutenez avec courage les dangers qui vous sont préparés , ce seront autant de degrés qui vous conduiront à un bonheur parfait ; les biens les plus long-tems attendus sont les plus charmans , & l'on ne fait les goûter dans toute leur pureté , que lorsqu'on les a acquis avec peine. Que la sagesse soit toujours le principe

de vos actions , ne faites rien d'indigne d'elle ; craignez les dieux , secourez les misérables , & foyez sûrs qu'en suivant ces préceptes , je ne vous abandonnerai jamais dans le besoin.

La fée les conduisit ensuite dans un vaisseau magnifique , fait d'un bois très-rare , dont les voiles étoient parfemés des chiffres de ces deux illustres amans , & tous relevés en broderie d'or & de soie ; ensuite , après leur avoir fait de tendres adieux , elle fit mettre promptement en mer.

Le vaisseau d'Engageant & d'Adresse , après environ quinze jours d'heureuse navigation , tiroit vers l'isle de Sobarre , lorsque les vents devinrent tout d'un coup contraires. Il s'éleva une tempête furieuse , un épais brouillard répandit un voile si obscur en plein midi , qu'on ne voyoit ni le soleil ni la mer. Cet élément perfide , agité par le vent & par l'orage , mugit effroyablement sous le poids du vaisseau ; l'air fut perpétuellement allumé d'éclairs , le ciel tout en feu retentit d'épouvantables tonnerres ; la mer s'élève , & touche presque au ciel ; un moment après , elle précipite ses flots comme dans un abîme , dans lequel il paroît que le vaisseau va s'engloutir ; les cris des matelots , le frémissement des ondes , empêchent d'entendre ce que le pilote commande ; les vents sont si

furieux qu'on ne peut pas faire la manoeuvre ; la mort inévitable se présente de tous côtés ; mais lorsque le prince & Adresse croyoient toucher à leur dernière heure , la mer s'apaise enfin , & devient plus tranquille ; le vent s'abat entièrement , les flots ne sont presque plus en mouvement , & un air doux & salutaire , qui succède au tems le plus affreux , fait presque oublier le péril dans lequel on étoit un moment auparavant. Comme le vaisseau avoit été très-maltraité pendant douze heures qu'avoit duré ce terrible ouragan , on fut obligé de relâcher vers l'isle la plus prochaine , pour le radouber ; mais à peine le prince & la princesse y avoient-ils mis pied à terre , qu'ils se virent environnés d'une affreuse quantité de lions qui vinrent se jeter sur eux. Engageant effrayé du danger où se trouvoit Adresse , lui fit promptement un rempart de son corps , & mettant le sabre à la main , résolut de mourir à ses yeux , ou de la délivrer de ce péril. Malgré toute la bravoure de ce prince , ils alloient bientôt servir de curée à ces monstres furieux , si un habitant de cette isle ne fût accouru à leur secours. D'abord que cet homme parut , les lions épouvantés par sa seule présence , ayant pris la fuite avec des rugifsemens épouvantables , se retirèrent dans les bois. Ah ! généreux chevalier ,

lui dit Engageant , est-il des termes assez forts pour vous marquer l'excès de ma vive reconnoissance ? Mais je me trompe , ce n'est point à un homme que je dois un secours si extraordinaire ; & je ne puis regarder , avec trop de respect , une divinité pour laquelle les animaux les plus farouches ont de la vénération. Il alloit à ces mots se prosterner à ses pieds lorsque cet inconnu l'arrêta. Qu'allez - vous faire , brave étranger , lui répartit-il ? ce n'est qu'aux dieux qu'on doit des soumissions de cette nature ; & c'est les offenser , que d'en rendre à un simple mortel comme moi. Qui que vous soyez , dit alors la princesse Adresse qui avoit eu le tems de se remettre de sa frayeur , nous vous devons la vie , & nous ne perdrons jamais le souvenir de la générosité que vous venez de faire paroître à notre égard. Hélas ! madame , repartit l'inconnu , en versant quelques larmes que le souvenir de ses malheurs lui arrachoit ; loin d'être un Dieu , je ne suis qu'un prince malheureux , exposé dès ma plus tendre enfance aux assauts de la fortune ; & j'aurois été moi-même dévoré par ces cruels monstres , à mon abord en cette isle , si je ne m'étois servi promptement d'une recette que je tiens d'un habile philosophe. Il y a six mois & plus que je languis dans cette affreuse demeure ; & si vous

êtes touchée des maux d'un homme accablé de tristesse & de douleurs, permettez que je m'embarque avec vous ; quelque route que vous teniez , je m'estimerai toujours heureux d'être forti d'un affreux pays , où la mort se présente à tout moment devant mes yeux. Engageant & Adresse attendris par les plaintes de l'inconnu , furent charmés de pouvoir si-tôt reconnoître le bienfait qu'ils venoient d'en recevoir. Ils lui témoignèrent la joie qu'ils avoient de diminuer ses peines en l'emmenant avec eux ; & après avoir fait promptement réparer le tort que la tempête avoit fait à leur vaisseau , ils s'éloignèrent avec une extrême satisfaction d'une terre où les uns & les autres ne pouvoient , sans trembler , se ressouvenir d'avoir abordé. A peine fut-on en pleine mer , que la princesse , curieuse de savoir les aventures de leur libérateur , le pria de les leur raconter. L'inconnu ne pouvant lui refuser ce plaisir , parla aussi-tôt en ces termes.



## HISTOIRE

*Du prince Bel Esprit & de la princesse  
Brillante.*

MON père s'appelle le roi Jugement ; il épousa la princesse Mémoire , de laquelle il eut trois fils dont je suis l'aîné. On me nomma Bel Esprit , mon second frère Entendement , & le troisième Langue d'Or. Nous avions tout lieu d'être contents de notre destinée , lorsqu'il prit tout d'un coup fantaisie à notre père de faire divorce avec la reine. Comme cette princesse ne méritoit pas un pareil traitement , elle en mourut de douleur , & nous laissa tous dans une affliction extrême. Mon père qui commençoit à ne l'aimer plus , l'oublia bientôt tout-à-fait , pour épouser la princesse Chimère , veuve du prince des Fous ; & non content de s'être ainsi mésallié , il voulut encore nous faire épouser les trois filles qu'elle avoit eues de son premier mari ; l'une s'appelloit Sans-Cervelle ; l'autre , Étourdie ; & la troisième ; Caquette.

Quoique nous ne fussions encore que des enfans , lorsque le roi Jugement nous proposa

de nous unir avec les trois princesses Chimériques, nous montrâmes tant de répugnance, que loin d'avoir pour elles, & pour la reine leur mère, les moindres égards, nous ne leur témoignâmes jamais que de l'aversion & du mépris. Cette conduite nous fit souvent effuyer des réprimandes de notre père qui, voyant enfin que nous avions atteint l'âge de dix-huit ans, & les princesses celui de treize, résolut de conclure, malgré nous, nos mariages avec elles.

Sans Cervelle m'avoit déjà fait une déclaration dans toutes les formes, & loin de me cacher des sentimens que les autres filles ont tant de peine à avouer, & que la pudeur leur fait souvent se cacher à elles-mêmes, elle fit auprès de moi toutes les avances nécessaires pour me persuader qu'elle étoit extravagante au dernier degré.

Etourdie tourmentoit tous les jours mon frère Entendement; il n'y avoit ni sens ni fuite à ses discours importuns; mais ils tendoient toujours à lui faire connoître la passion qu'elle avoit pour lui.

Et Caquette rompoit tellement les oreilles de Langue d'Or, par des médisances de toutes les dames de la cour, s'attribuant à elle seule la sagesse d'une Lucrece, & la conduite d'une Pénélope,

Pénélope, que mon frère fatigué de ses ridicules entretiens, nous proposa un jour à Entendement & à moi, de nous éloigner d'une cour dans laquelle le roi s'oublioit si fort, qu'il étoit l'objet de la raillerie de ses voisins.

Il ne nous appartient pas, lui dis-je, de censurer la conduite de notre père; ainsi, mon cher frère, n'en parlons qu'avec respect; mais évitons de tomber dans de pareils malheurs, en consentant à des alliances aussi disproportionnées, que celles qu'il veut faire de nous avec les filles de Chimère. Fuyons donc un malheureux pays où l'on veut nous faire servir d'opprobre; & sous des noms & des déguisemens empruntés, tâchons, par notre seul mérite, d'arracher de la fortune ce qu'elle nous refuse dans notre propre terre.

Ce que j'avois proposé fut reçu d'un commun accord; nous nous munîmes d'un vaisseau, & nous nous abandonnâmes à notre destinée. Nous ne cherchions qu'à nous éloigner; ainsi après avoir vogué pendant cinq mois le plus heureusement qu'il se puisse, nous abordâmes à l'isle de Sobarre. L'empereur Fantasque, prince des Songes, qui en fait sa capitale, nous y reçut comme d'illustres voyageurs; il nous fit tout l'accueil possible, & nous donna des marques de distinction par la manière familière

dont il nous traita. Voilà , madame , l'origine de mes malheurs & de ceux de mes frères. A peine vis-je la princesse Brillante , seule héritière de ce grand monarque , que touché de son éclatante beauté , j'en devins passionnément amoureux. L'accès que j'avois auprès de cette princesse , par le plaisir qu'elle prenoit à m'entendre lui réciter des aventures fabuleuses que je feignois nous être arrivées , & dans lesquels je lui dépeignois des malheurs imaginaires , firent entrer l'amour dans son cœur sous le nom de la pitié. Je m'en aperçus , & croyant ne devoir plus rien déguiser avec elle , je lui déclarai ma naissance. La princesse charmée que je pusse aspirer sans inégalité à l'obtenir de son père , m'avoua enfin que j'étois le seul prince avec lequel elle pourroit s'estimer heureuse. Un aveu de cette nature redoubla mes soins & mon respect , & je l'assurai d'une constance & d'une fidélité à l'épreuve de la mort même.

Je passois à la cour pour un fameux botaniste. En effet , j'avois acquis une connoissance parfaite de tous les simples ; & la princesse trouvant ce prétexte merveilleux pour avoir occasion de m'entretenir plus souvent , supplia l'empereur de permettre que je lui enseignasse la vertu & l'usage des herbes & des plantes : elle l'obtint aisément ; ainsi j'étois continuel-

lement à ses pieds , sans qu'on pût avoir le moindre soupçon de notre intelligence. Déclarez votre naissance à l'empereur , me disoit un jour l'aimable Brillante ; les princes comme vous portent toujours un caractère qui les fait distinguer , & je suis persuadée que votre mérite fera la même impression sur l'esprit de mon père qu'il a fait sur mon cœur.

Eh bien , belle princesse , lui répondis-je , je vais vous obéir ; & si je trouve autant de bonté dans l'empereur que la charmante Brillante m'en témoigne , je m'estimerai le plus heureux de tous les mortels. Je lui baifai alors la main , avec les transports de l'amant le plus passionné ; & j'étois encore dans cette posture , quand l'empereur qui vint sans aucune suite à l'appartement de sa fille , nous surprit. Traître ! me dit-il , les yeux étincelans de colère , c'est donc ainsi que tu abuses de la liberté que je t'ai donnée ? & vous , indigne princesse , vous êtes assez lâche pour commettre des actions aussi éloignées de votre rang ? vous ne le porterez pas loin l'un & l'autre , & je vais vous apprendre à vous jouer ainsi de votre maître.

Je fus si étonné de la présence de l'empereur , que j'en perdis longtems l'usage de la parole ; & lorsque je la recouvrai , je vis la princesse entre les mains des satellites , qui eurent ordre

de la conduire dans la fosse des chiens dangereux. Cette triste prison est dans une tour placée au milieu de l'étang Malheureux , ainsi nommé à cause que l'eau en est toujours bouillante, & que du haut de cette tour on y précipite les criminels. On n'y aborde que par une avenue souterraine , ménagée au-dessous de l'eau , & dont l'entrée est défendue par le cruel Cubulambuc , fameux enchanteur. Barbare empereur , m'écriai-je , épargne la princesse , elle n'est point coupable d'avoir écouté les vœux d'un prince tel que moi. Je suis fils du roi Jugement ; j'ai voulu sonder son cœur avant que de t'offrir en moi un gendre qui n'est pas indigne de ton alliance ; & si cette témérité est condamnable , tourne sur moi seul toute ta fureur.

L'empereur n'ajoutant aucune foi à mes discours : imposteur , me dit-il , écumant de rage ; si je traite ma fille avec tant de rigueur , tremble pour toi , sachant ce que tu mérites. J'eus beau protester de notre innocence , & faire appréhender à ce prince que les dieux ne vengeassent bientôt sa cruauté ; il ne m'écouta pas davantage , me fit transporter dans un vaisseau , & donna des ordres qui ne furent que trop rigoureusement exécutés.

Quoique je fusse le seul coupable en apparence , on comprit mes malheureux frères dans

la punition; mais l'on commença par moi à suivre les ordres cruels de l'empereur Fantafque, & l'on me jetta quelques mois après dans l'isle, où vous m'avez trouvé feul, & fans armes.

Cette île s'appelle l'île des Lions, parce que ces fiers animaux en font les uniques habitans. Selon toute raifon, j'y devois bientôt être déchiré par ces monftres, fi en y-abordant je n'avois heureufement trouvé fous mes pas, un préfervatif sûr contre leur fureur. Je vous ai déjà dit que je connoiffois parfaitement la vertu de tous les fimples, & cette fcience me fauva la vie. Parmi les plantes qui fe préfentèrent d'abord à mes yeux, je diftinguai aifément celle que l'on nomme lionée; j'eus la précaution d'en cueillir promptement. Cette plante a la propriété, que fi le lion la rencontre en fon chemin, & qu'il n'y ait point d'hommes en ce lieu-là, il s'en réjouit, & fe roule deffus avec plaifir; que fi au contraire quelque perfonne l'arrache, & en porte fur foi; il arrive, par une antipatie fecrette, que le lion s'épouvante, & s'enfuit avec des rugiffemens effroyables.

Voici, continua le prince Bel Efprit, l'herbe dont il eft queftion; fa feuille, comme vous voyez, eft longue, découpée par les bords, vermeille, représentant en quelque façon la crête

d'un coq, d'où fans doute est sortie l'opinion que l'on a, que le lion fuit la présence de ce foible animal : & c'est avec ce secours, que je puis bien appeller divin, que je me suis préservé, & que je vous ai heureusement sauvés des dents carnacières de ces monstres cruels. Au reste, n'ayant eu aucune nouvelle de mes malheureux frères, je crois qu'on leur aura fait aussi porter la peine de mon imprudence, & qu'ayant été comme moi exposés dans quelques pays inhabitables, ils y auront été dévorés, ou seront infailliblement morts de faim, n'ayant pas, comme moi, la connoissance d'une espèce d'arbrisseau dont les fleurs, par le seul odorat, peuvent soutenir un homme pendant trois jours de suite, sans qu'il ait besoin d'aucune nourriture. C'est par ce moyen que j'ai vécu dans cette île affreuse, toujours occupé de l'adorable Brillante, sans laquelle je ne puis m'estimer heureux.

Le prince Bel Esprit ne put achever son histoire, sans donner encore des larmes à la perte de sa princesse, & de ses deux frères. Mais Engageant l'ayant consolé par l'espérance que les dieux ayant pitié de leur innocence, les préserveroient d'une mort cruelle qu'ils n'avoient pas méritée ; il quitta, quelques momens, de si tristes réflexions, pour regarder une espèce d'île, dont

les bords étoient tous couverts de vipères d'une grosseur prodigieuse ; le vent les y pouffoit, malgré l'industrie des pilotes, & ils ne savoient comment éviter ces dangereux animaux, lorsqu'ils apperçurent dans un esquif une fort aimable dame qui vint pour les reconnoître. Elle avoit avec elle un jeune homme parfaitement bien fait, qui n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le prince Bel Esprit, qu'il s'écria avec tendresse : ah ! mon cher frere, est-il possible que ce soit vous que je retrouve, après avoir perdu pour toujours l'espérance de vous revoir ? En effet, c'étoit le prince Entendement, que l'on avoit transporté dans l'île des Vipères, par ordre de l'empereur des Songes ; & qui ayant eu le bonheur de plaire à la princesse Viperine, reine de cette île, en avoit été préservé des piquûres venimeuses de ces animaux.

L'on peut aisément juger de la joie que ces princes eurent de se revoir, & des marques réciproques de tendresse qu'ils se donnèrent, étant alors en sûreté dans la compagnie de Vipérine qui commandoit à ces dangereux reptiles. Les princes avoient trop d'empressement de savoir les aventures l'un de l'autre, pour tarder plus long-tems à s'en instruire. Bel Esprit ayant raconté les siennes, à-peu-près comme il l'avoit déjà fait au prince Engageant ; Entendement prit ensuite la parole.

## HISTOIRE

*Du prince Entendement , & de la princesse  
Viperine.*

LORSQUE je vous eü vu abandonné dans l'île des Lions , & qu'on nous ôtoit à mon frere & à moi la triste consolation de mourir avec vous , je devins furieux , & donnai des marques si visibles d'un violent désespoir , qu'on fut obligé de me lier. C'est dans cet état que l'on m'exposa sur le bord de cette île , pendant une nuit très-obscuré. J'attendois l'heure que les vipères vinssent se rassasier de mon sang , & je croyois déjà ouïr leurs sifflemens aigus , lorsque mon bonheur voulut que cette princesse aborda à la pointe du jour , vers l'endroit où j'avois été laissé. Cette île est tout-à-fait déserte ; & l'unique Vipérine , à qui elle appartient , peut impunément avec sa suite y faire des descentes. Elle y venoit heureusement ce matin-là , pour composer la véritable thériaque dont elle seule a le secret ; lorsque m'ayant rencontré , elle eut pitié de mon malheur , & me fit délier. Elle eut alors la bonté de s'informer de mes aventures , & de souffrir que je l'accompagnasse par

toute l'île, pendant le séjour qu'elle y fit. Ensuite ayant accepté ma main, pour la remettre dans le même esquif que vous voyez, elle fit prendre la route de son palais, qui est à une lieue d'ici, en terre ferme. La princesse y avoit tout laissé tranquille en partant, mais elle y trouva bien du désordre à son retour. Le roi Brutalin, dont les états étoient contigus à ceux de Viperine, & qui depuis long-tems avoit envie de les joindre aux siens, profitant de l'absence de la reine, s'en étoit brusquement emparé, & en avoit chassé tous ses fidèles serviteurs; elle apprit avec douleur une aussi triste nouvelle. Que vais-je devenir prince, me dit-elle les yeux baignés de larmes? & comment pourrai-je survivre à la perte de mon-royaume qu'un insolent usurpateur vient d'envahir, contre le droit des gens? madame, répartis-je avec des transports de fureur que je ne pouvois modérer, je vais vous remettre dans vos états, ou je périrai à la peine; & le cruel Brutalin paiera cher les pleurs qu'il vous fait verser. Je partis alors sans perdre un seul moment; & m'étant présenté devant Brutalin; vous venez, lui dis-je, de commettre une action trop indigne de votre rang, pour qu'elle demeure impunie, il est encore tems de vous en repentir, en restituant à la princesse Vipérine les états dont vous vous êtes rendu le maî-

tre par surprise , sinon je vous ferai connoître que les dieux m'ont commis le soin du châtement que mérite votre trahison. Téméraire ! me dit Brutalin avec un ris forcé ; si j'en croyois ma juste colere , tu serois déjà anéanti ; mais j'ai pitié de ton âge : vas retrouver ta fugitive princesse , & lui témoignes le peu de cas que je fais de tes menaces. Je crus alors devoir piquer au vif ce prince brutal , afin qu'il s'engageât au combat sans réflexion. Je faisois quelque cas de ta valeur , lui répartis-je ; mais je vois bien que toute ta bravoure ne consiste que dans la perfidie , & se borne à déposséder une femme de ses états. Tu n'es qu'un lâche usurpateur , dont je saurois bien abaisser la fausse fierté , si tu osois mesurer ton épée avec la mienne.

Brutalin grinçant les dents de rage à ces dernières paroles , mit le sabre à la main , & fondit sur moi comme un lion. J'avois trop examiné ses yeux & son visage , pour ne pas me précautionner contre ses coups. Je les parai adroitement ; & profitant de la fureur qui l'aveugloit , je lui perçai le cœur du premier coup que je lui portai.

Les officiers de Brutalin lassés depuis long-tems de sa tyrannie , & qui n'avoient exécuté ses ordres qu'avec regret , lorsqu'il avoit surpris la ville capitale de Vipérine , ayant mis bas les

armes dès qu'ils le virent mort, en témoignèrent leur joie par des acclamations redoublées; vive la princesse Vipérine, s'écrièrent-ils, vive son brave défenseur; qu'il soit notre roi! qu'elle soit notre reine! & que leur postérité commande un jour à nos descendans!

Défavouerez-vous les vœux de ce peuple, m'écriai-je à Vipérine qui, ayant appris ma victoire, parut dans le moment; & les foibles marques que je viens de vous donner de mon amour pourront-elles quelque chose sur votre cœur? oui, prince; j'accepte votre main, me dit-elle en me tendant la sienne; jouissez d'un bien, que vous vous êtes acquis par votre seule valeur; ce royaume vous appartient par droit de conquête légitime; vous y joignez encore celui de Brutalin, que ses sujets remettent à vos pieds: & cette offre m'est trop avantageuse pour que mon cœur ne soit pas tout-à-fait d'intelligence avec les vœux de ce peuple. Je me jettai alors à ses genoux, que j'embrassai mille fois malgré sa résistance. On fit venir sur-le-champ le sacrificateur. J'épousai la princesse, parmi les applaudissemens de toute l'armée; & après avoir fait des largesses aux soldats & au peuple, nous allâmes goûter les douceurs d'un amour tendre & pur. Mais, mon cher frere, vous n'avez vu jusqu'à présent que des aventures agréables, je

vais maintenant vous en raconter d'autres, dans lesquelles je me suis trouvé réduit à tout ce qu'il y a de plus affreux, par ma propre indiscretion, & dont je suis sorti heureusement depuis six jours.

J'étois un soir dans mon cabinet, où pour me délasser d'avoir expédié plusieurs affaires étrangères, je voulus passer quelques momens à lire; je pris pour cet effet le premier livre qui se trouva sous ma main, & ce fut justement le *Traité de la Métempicoïse* de Pythagore; ce fameux philosophe, fils d'un habile sculpteur de Samos, avoit embrassé une doctrine toute particulière, & prétendoit que nos ames passaient successivement dans les corps d'autres hommes, ou dans ceux des bêtes. Comme cette opinion étoit difficile à prouver, il appuyoit ses raisons par des exemples surnaturels, & soutenoit que lui originairement, étoit fils du dieu Mercure, qui lui ayant promis de lui accorder ce qu'il lui demanderoit, à l'exception de l'immortalité, il en avoit obtenu, de ne rien oublier pendant sa vie, & après sa mort, de tout ce qu'il auroit jamais fait: que ce dieu lui ayant accordé cette grâce, il se ressouvenoit parfaitement d'être venu d'abord au monde sous le nom d'*Ætalide*; ensuite d'avoir été Euphorbe, soldat troyen, qui fut blessé à la guerre de Troie, par Ménélas.

Qu'Euphorbe , étant mort , il étoit revenu sur la terre sous le nom d'Heriotine ; qu'après avoir encore passé par le corps d'un vil pêcheur , il se trouvoit être enfin Pythagore , & racontoit mille fables qu'il prétendoit lui être arrivées dans les différens états par où il avoit passé.

Je ne pouvois m'empêcher de rire en moi-même , de toutes ces imaginations extravagantes , & de blâmer l'impudence de ce philosophe. Mais quelle fut ma surprise , de voir dans ce moment la muraille de mon cabinet s'ouvrir d'elle-même , & un vieillard vénérable se présenter devant moi ? Je pensai mourir de frayeur à cette apparition. Rassurez-vous , mon fils , me dit-il , je ne viens point ici pour vous faire aucun mal ; au contraire , je n'y paroiss que pour vous désabuier de vos préjugés. Vous doutez donc des principes que j'ai enseignés publiquement avec succès : car je suis le même Pythagore dont vous traitiez tout-à-l'heure les raisonnemens d'absurdés & de ridicules ; mais il est aisé de vous convaincre d'une vérité que je ne vous veux point de mal , de n'avoir pas cru ; parce qu'effectivement elle paroît répugner au bon sens. Je vais pour cela vous faire part d'un secret que je n'ai communiqué qu'à mes favoris : mais prenez garde de le confier à qui que

ce foit, vous payeriez peut-être trop cher une indiscretion, dont il ne feroit plus tems de vous repentir ; faites-moi venir seulement quelque oiseau, tel qu'il vous plaira. Ayant fait sur-le-champ apporter une tourterelle, ce philosophe la prit, & me parla en ces termes : ne foyez point surpris, mon fils, de ce que vous allez voir. Je vais tuer ce foible animal, puis son ame étant partie, je coulerai la mienne dans son corps, laissant le mien privé de vie ; & conservant toute ma raison, quoique dans celui d'une bête, je me donnerai carrière, suivant les mouvemens naturels de ce corps étranger. Alors quand je voudrai retourner dans le mien, usant sur lui du même moyen dont je me serai servi sur cette tourterelle, j'y ferai rentrer mon ame, par la vertu de certaines paroles mystérieuses, tirées de la clavicule de Salomon.

Est-il possible, lui dis-je mon pere, que l'ame s'allie ainsi à un corps qui n'a point d'union avec elle ? oui prince, me dit-il, l'ame est quelque chose de si pur, qu'elle n'occupe point de lieu, tout corps lui est indifférent, puisqu'elle n'a rien de commun avec la matière dont elle ne se revêt que comme d'un organe. Vous allez à l'instant être persuadé, par vos yeux, de cette vérité. Ayant alors étouffé la tourterelle, il se coucha à terre, & s'étant incliné sur cet oiseau, il lui inspira son ame, &

laisa son propre corps sans aucun mouvement. La tourterelle s'éleva aussitôt, comme étourdie; & ayant ensuite secoué légèrement ses ailes, elle prit son vol autour de la chambre. Je restai dans un étonnement mêlé d'horreur; mais quelque surpris que je fusse, je ne laissai pas de considérer attentivement que la tourterelle en volant, s'arrêta contre la muraille, vers un petit trou du lambris, qu'elle becqueta assez long-tems, puis s'étant venu reposer sur le corps du philosophe, & joignant le bec à sa bouche, elle y restitua l'ame qu'elle occupoit, & tombant morte sans retour, Pythagore se leva alors sur ses pieds. Et bien, me dit-il, vous êtes étonné d'un effet aussi singulier. Oui, sans doute, repris-je. Ce n'est pas tout, continua-t-il. Pour vous faire connoître que j'ai conservé tout mon jugement dans le corps de cet oiseau, vous souvenez-vous de m'avoir vu arrêté contre cette muraille? Je vous donne avis qu'à cet endroit doit être quelque chose de conséquence: car j'ai remarqué à travers d'un petit trou, que le cachet royal est apposé dessus. Je fis aussitôt apporter une échelle, & ayant moi-même levé un morceau du lambris, je vis dans le mur un petit coffret de velours cramoisi, sur la serrure duquel étoit effectivement le sceau royal. Je l'ouvris, & j'y trouvai deux lames d'or, mar-

quées de hiéroglyphes qui m'étoient tout-à-fait inconnus. Je priai le philosophe de me les interpréter ; & ce grave vieillard , après les avoir examinées attentivement , m'affura qu'elles signifioient que sous la colonne de la salle , qui étoit à côté de mon cabinet , devoit être un grand vase de crystal de roche , que la fée Kirille avoit autrefois donné à l'un de mes prédécesseurs qui l'avoit caché en cet endroit. Je fis fouiller sous la colonne pendant que Pythagore m'attendoit dans le cabinet. J'y trouvai effectivement le vase rempli de richesses immenses , & parmi lesquelles il y a deux pièces que j'estime plus que tout mon royaume ; l'une est une petite figure d'argent , que l'on nomme la statue de Verité ; & l'autre une bague dans laquelle est enchassée une agathe onix , par le moyen desquels on découvre sûrement le mensonge & la flatterie. Voici le rare effet de ces deux pièces si extraordinaires. Je fais poser la statue sur une table , vis-à-vis de celui qui veut être instruit de quelque chose de douteux ; & tournant la bague au-dedans de la main , l'on interroge la personne dont on se défie ; s'il déguise la vérité , la figure tressaille , & se met à rire ; & s'il parle conformément à ce qu'il pense , elle ne change point d'état. Cette statue fut faite par le même nécromancien , qui conf-

truisit

truisit la sphère de Léon empereur de Grèce ; sur la surface de laquelle on découvroit visiblement les conspirations qui se faisoient contre lui & ses états. J'ai fait tant de fois l'épreuve de la statue de Vérité , que j'ai éloigné de ma cour & de ma personne le mensonge , & surtout les flatteurs , qui sont les pestes les plus pernicieuses des rois.

Mais revenons à notre philosophe ; il ne se contenta pas de m'avoir convaincu par lui-même de la transmigration des ames , il voulut encore m'en donner le secret , comme il me l'avoit promis ; & m'ayant enseigné les excellentes paroles qui ont cette vertu , il m'en fit faire l'expérience sur la même tourterelle , & disparut ensuite. Je remarquai alors l'usage des aîles & des organes qui les font agir pour s'élever & parcourir les airs , & m'étant rendu expert dans cette science sublime , j'avois souvent le plaisir de me promener parmi le peuple sous quelque forme d'animal qu'il me plaisoit , & je m'instruisois ainsi de mille choses , qui , sans cela , m'auroient été inconnues.

La reine Viperine fut la seule qui fût que j'eusse ainsi le pouvoir de me transformer , parce que , pendant mon absence , elle auroit été dans des inquiétudes extrêmes ; mais quoique je lui eusse raconté toute l'histoire de Pytha-

gore , elle ignoroit par quelle vertu j'avois ce pouvoir surnaturel. Heureux ! si j'avois toujours pu garder un secret de cette importance , & si , ayant eu la force de le cacher à mon épouse , je n'avois pas eu la foiblesse de le déclarer à un jeune homme dont j'avois fait mon favori. Je reconnoissois en Fourbadin , c'est ainsi que s'appelloit ce traître , une si grande complaisance pour moi , une telle droiture de cœur , & des sentimens si détachés d'intérêt , que j'avois toujours négligé de consulter à son égard la statue de Vérité. Je lui ouvris souvent mon cœur ; & dans un de ces momens de plénitude où j'étois charmé des assurances d'attachement & de respect que me donnoit Fourbadin , je lui déclarai malheureusement le fatal secret qui a pensé me coûter la vie , & lui enseignai les mystérieuses paroles qui communiquent le pouvoir de la transmigration. Nous en fîmes plusieurs fois l'expérience ; mais ce traître abusant bientôt de l'aveugle confiance que j'avois en lui , se noircit envers moi de la plus infigne trahison.

Nous étions un jour seuls à la chasse dans un endroit écarté où la bête nous avoit conduit ; lorsque rencontrant deux renards , Fourbadin me proposa de tirer dessus , de nous mettre dans leurs corps , & de nous donner le plaisir

d'aller voler les poules des payfans les plus proches. J'acceptai cette proposition , fans m'imaginer que ce malheureux méditoit une action auffi noire que celle qu'il exécuta. Nous abbatîmes les deux renards , & après avoir attaché nos chevaux à des arbres , je passai le premier dans le corps de l'un de ces deux renards. Je m'attendois que mon favori en feroit autant. Hélas ! quelle fut ma surprise , de voir qu'au lieu d'entrer dans le corps de cette autre bête , ce perfide s'empara du mien , & montant aussitôt sur mon cheval pour rejoindre mes gentilshommes , qui n'avoient pu me suivre , leur dit fans doute , que Fourbadin venoit de mourir subitement. Tout ce que je pus faire dans mon étonnement , ce fut de prendre promptement la fuite , pour éviter la mort que le traître n'auroit pas manqué de me procurer. J'étois si effrayé par le bruit que faisoit la moindre feuille , que je fus le reste du jour , & toute la nuit suivante , errant & sans oser n'arrêter en aucun endroit.

Mais il faut retourner à Fourbadin. Ce traître étant revenu le soir au palais , y entretint la reine Viperine , à-peu-près comme j'avois coutume de le faire ; mais cette princesse apprenant la mort extraordinaire de Fourbadin , craignit quelque surprise , & soupçonna que ce potivoit

bien être lui qui se présentoit ainsi sous ma figure. Elle voyoit bien le corps aimé de son roi, mais elle n'y appercevoit pas la même vivacité d'esprit. Les grands crimes sont suivis de remords cuisans, & portent toujours avec eux leur syndérèse. Ce prétendu roi étoit morne, rêveur, & fort distrait. Les courtisans attribuoient sa tristesse à la perte de son favori; mais la reine plus éclairée, & comme inspirée par la nature, sentit une extrême aversion pour ce faux prince. Elle tâcha pourtant de ne lui point faire connoître ses sentimens, & poussa même la dissimulation jusqu'à lui faire quelques légères caresses. Fourbadin étoit charmé de son bonheur; il goûtoit par avance le fruit de sa trahison, lorsque la reine feignant de se trouver très-mal, se laissa tomber comme morte; il parut fort effrayé d'un accident si inopiné, & n'oublia rien pour la faire revenir de cet état. Viperine ouvrit enfin les yeux, & les tournant tendrement vers ce traître: Ah prince! lui dit-elle, que je suis sensible à ce que vous faites paroître pour moi; voila la deuxième fois aujourd'hui que j'éprouve, à votre sujet, toute la douleur que l'on peut ressentir. Hélas! mon cher prince, je vous ai cru mort, & cette idée funeste m'occupe uniquement depuis mon réveil. Je m'étois jetté cet après-midi sur

un lit de repos, pour y dormir quelques heures, lorsque dans le sommeil, je me suis imaginé vous voir entouré de tigres affreux, qui se jettoient sur vous; votre valeur succomboit sous le nombre. Je voulois vous secourir, ou mourir avec vous; mais tous mes efforts étoient inutiles, je me sentoís liée par quelque charme, qui m'ôtoit ce pouvoir. Vous étiez tout couvert de sang; & ces monstres terribles, acharnés sur votre royale personne, me faisoient ressentir une douleur si violente, que ne pouvant plus survivre à votre mort, que je croyois certaine, j'ai tiré un poignard dont j'allois me frapper, quand je me suis réveillée en sursaut. Jugez, seigneur, des effets d'un rêve si affreux, puisque voilà déjà deux fois que je retombe dans de pareilles syncopes, sans que votre chère présence ait pu dissiper ma frayeur. Mais, seigneur, puisque mes craintes se sont heureusement trouvées vaines, j'espère que vous ne voudrez point vous opposer à l'exécution d'un vœu que j'ai fait en me réveillant; en cas que mon songe se trouvât faux, il n'y a rien que vous ne soyez en droit d'obtenir de moi. Madame, lui dit Fourbadin, vous connoissez trop l'empire que vous avez sur mon cœur, pour en douter un seul moment. Eh bien, reprit la reine, puisque vous m'assurez de votre complaisance,

permettez donc que je me retire avec mes femmes seulement, pendant quarante jours, dans le temple des vestales, sans qu'aucun homme, pas même votre majesté, puisse approcher de moi. Voilà, seigneur, ce que j'ai promis aux dieux. Je vais leur tenir ma parole.

Fourbadin fut extrêmement surpris de cette demande ; c'étoit autant le desir de posséder la princesse dont il étoit amoureux, que l'ambition de régner qui lui avoit fait commettre cette lâche trahison ; mais quoiqu'il vît ses desseins reculés de quarante jours, par les engagemens qu'il venoit de prendre avec la reine, il n'osa pas manquer à sa parole, de peur de faire soupçonner la vérité ; ainsi Viperine se retira dans le temple, pendant que le fantôme de roi s'occupoit depuis le matin jusqu'au soir à exterminer tous les renards qu'il pouvoit découvrir. Il voyoit bien la faute qu'il avoit faite en me laissant vivre ; mais les crimes, dans le moment qu'on les exécute, aveuglent tellement l'esprit, qu'on ne pense point aux suites qu'ils peuvent avoir,

A mon égard, je vous ai déjà dit que j'avois été si troublé, lorsque je m'apperçus de la perfidie de mon favori, que fuyant précipitamment du lieu où cette tragique scène venoit de se passer, je ne songeai qu'à éviter les poursuites

de mon ennemi. Je ne marchois que de nuit , encore n'étoit-ce qu'en tremblant ; j'appréhendois toujours de tomber dans quelque piège , le corps me frissonnoit au moindre bruit , & je vécus dans ces frayeurs mortelles , pendant un mois entier. J'avois à la fin choisi une tanière fort écartée , où je me retirois , sans oser presque m'en éloigner , lorsqu'un matin , à la pointe du jour , comme j'en sortois pour aller chercher la pâture , je rencontrai le remède à tous mes maux , au pied de l'arbre où j'avois fait ma retraite. C'étoit une petite perruche morte d'une flèche qui lui traversoit le corps. Je ne puis vous exprimer quelle fut ma joie à cette vue. Mon premier soin fut de lui arracher cette flèche avec les dents ; & ayant ensuite ranimé promptement le corps de cet aimable oiseau , je pris mon vol vers le palais ; j'y appris que la reine étoit chez les vestales , où elle vivoit dans une extrême retraite. Je m'y transportai dans le moment ; & l'ayant trouvée qui se promenoit dans les jardins , je vins familièrement me percher sur son épaule , où je lui dis les plus jolies choses du monde.

Viperine fut charmée que le hasard lui envoyât un si bel oiseau. Il sembloit effectivement que la nature se fût réjouie , en faisant celui dont j'occupois le corps. J'avois la tête & la

queue du plus beau couleur de feu que l'on pût voir , les aîles vertes , mouchetées de gris de lin , & le ventre blanc comme de la neige. La reine me porta dans son appartement où je faisois son unique occupation. Je tâchois de la réjouir par mes discours badins ; mais quelques amitiés qu'elle me fit , je la trouvai si triste pendant que je fus avec elle , que je fus tenté plusieurs fois de lui découvrir qui j'étois. Je résolus cependant d'en attendre l'occasion favorable , qui ne se présenta que la veille du jour qu'elle devoit sortir de la maison des vestales. Plus le terme approchoit , plus son chagrin paroissoit redoubler. Enfin cette aimable princesse voyant qu'elle n'avoit plus qu'une nuit à demeurer dans cet asyle , ne put s'empêcher de découvrir ses soupçons à une de ses dames d'honneur , qui avoit toute sa confiance , mais à qui pourtant jusqu'alors elle avoit caché son secret. Ma chère Faraïda , lui dit-elle , en versant des larmes avec abondance , conçois quelle est l'horreur des maux que je ressens : j'aime tendrement le roi mon époux , & cependant j'appréhende , plus que la mort , de lui donner des preuves de ma tendresse. Celui qui régne à présent dans ces lieux , & que tout le monde prend pour le prince Entendement , n'est assurément pas un monarque légitime ; je m'en

apperçois à la répugnance extrême que je refens à le voir. C'est fans doute le traître Fourbadin, qui par des moyens que je ne puis t'expliquer, ayant pris la forme de mon époux, qu'il a peut-être lâchement affaffiné, se présente ainfi à nos yeux. J'ai reculé jufqu'à présent l'effet de fes defirs, dans l'efpérance d'apprendre des nouvelles de mon cher prince; & voilà le quarantième jour achevé, fans que j'aie pu obtenir des dieux qu'ils m'éclairciffent fur ce point; mais je les atteste, ces mêmes dieux, que l'on aura plutôt ma vie, que de me tirer de ce lieu facré avant que mes foupçons foient entièrement diffipés.

Quelle joie ne ressentis-je pas, continua Entendement, d'apprendre par cette tendre confidence, que le traître Fourbadin n'avoit pû exécuter; qu'une partie de fes perfides defseins, & que la reine m'avoit entièrement confervé fon cœur? J'en pensai mourir de plaisir, & croyant ne devoir plus cacher à la reine que j'étois ce cher époux dont elle pleuroit la perte fi amèrement, je lui racontai de quelle manière mon fcélérat de favori m'avoit traité. Je ne puis vous exprimer quels furent les transports de la princesse; elle me les témoigna par les careffes les plus touchantes; & après nous être réciproquement donné des marques d'une

tendresse excessive , nous résolûmes de punir Fourbadin de la manière que vous allez l'entendre.

A peine le jour commençoit-il à paroître , que ce perfide étant venu reprendre la reine , la conduisit à son palais ordinaire. Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés , que la reine qui trouvoit les momens précieux , lui parla en ces termes : il semble , mon cher prince , que je sois née pour être agitée par des songes affreux , où vous avez toujours la plus grande part. Je n'ai fait autre chose pendant ma retraite ; & cette nuit même encore , j'ai ressenti à votre sujet toute l'affliction possible. Je songeois que vous ayant priée de vous mettre , pour l'amour de moi , sous la figure de quelque oiseau , ainsi que vous avez coutume de le faire , vous me vouliez donner des marques de votre complaisance , mais inutilement en faisiez-vous l'essai. Vous aviez perdu un secret si rare , & je tâchois vainement de vous consoler de la douleur que vous m'en témoigniez , lorsqu'un vieillard affreux , tel à-peu-près que le philosophe que vous m'avez dit vous être autrefois apparu , s'est tout d'un coup montré à nous , armé d'un cimenterre. Il alloit vous en frapper , lorsque m'étant jetée au-devant de ses coups , ce malheureux vieillard m'a abattu le bras

droit , dont j'ai ressenti dans l'ame une si grande douleur , que je me suis réveillée dans le moment , toute épouvantée d'un présage aussi sinistre.

Fourbadin tâcha en vain d'assurer la princesse qu'il n'y avoit rien de plus trompeur qu'un songe ; elle s'obstina à feindre d'y ajouter foi , & ce malheureux ne pouvant la détromper de ses fausses préventions : eh bien , madame , lui dit-il , il faut donc vous convaincre d'erreur par vos propres yeux ; faites apporter tel oiseau qu'il vous plaira , je vais vous faire voir que je possède encore mon secret : mais sans aller si loin, j'en vais faire l'épreuve sur votre perruche. En même tems il se saisit de moi , & m'alloit tordre le col , lorsque la reine transportée de fureur , se jetta à corps perdu sur lui , & m'arrachant demi-morte de ses mains scélérates : Ah ! seigneur , s'écria-t-elle , qu'allez-vous faire ? cet oiseau est la chose du monde que je chéris le plus , après votre auguste personne , & j'aurois autant renoncer à ma curiosité , que de le perdre. On va vous présenter une autre bête , & l'on apporta aussi-tôt un oison. La reine avoit choisi exprès cet animal , parce qu'ayant le jugement très-tardif , l'ame de Fourbadin seroit long-tems dans ce corps avant que de pouvoir user de ses propres fonctions , & nous

donneroit le tems d'exécuter nos desseins.

Ce perfide favori ayant alors étouffé l'oison , & s'étant disposé , comme je le lui avois enseigné , fit entrer son ame dans le corps de cette sottè bête qui en fut sur le champ animée , & se promena par la chambre. Et la reine s'étant mise aussi-tôt entre ce stupide animal & le corps qui étoit étendu sur une espèce de sofa ; je m'élançai promptement dessus , & par la vertu d'expiration & d'inspiration , j'y fis entrer mon ame , qui en avoit été si cruellement séparée , & je me levai dessus mes pieds. Le traître Fourbadin fut bien étonné à cette vue , & se repentant trop tard de la complaisance fatale qu'il venoit d'avoir , chercha à s'envoler pour fuir le juste châtiment qu'il méritoit ; mais la reine avoit trop bien pris ses mesures ; tout étoit clos , il ne put éviter la vengeance de cette aimable princesse. Imposteur , lui dit-elle , il est tems que ta perfidie reçoive sa peine. Alors ayant fait prendre l'oison , elle le fit mutiler par tous les membres , & ordonna qu'il fût ensuite jeté dans une chaudière d'huile bouillante , où il fut consumé sur le champ. Ainsi périt dans des tourmens encore trop doux , ce monstre de trahison & d'ingratitude.

Je répondis , comme vous pouvez croire , avec une extrême tendresse , à tout l'amour que

la princesse m'avoit témoigné en cette rencontre, poursuivit le prince Entendement, & je rendis graces aux dieux de m'avoir préservé du danger que j'avois couru, avec protestation de ne me plus servir du secret de Pythagore, que dans une urgente nécessité, & de ne jamais communiquer à personne les mystérieuses paroles qui me donnent le pouvoir de transmigration.

Voilà, mon cher frère, le récit de mes aventures, elles sont mêlées d'incidens assez extraordinaires; & comme vous venez de l'entendre, il n'y a que six jours que j'étois encore logé dans le corps d'une jolie perruche, dont je ne ferois peut-être jamais sorti, sans le secours de cette divine princesse. Je lui dois la vie de plus d'une manière, & j'en garderai le souvenir jusqu'au-delà du tombeau.

A peine le prince Entendement avoit fini son histoire, que le vaisseau d'Engageant & d'Adresse, sur lequel il étoit monté avec la reine Viperine, aborda à la capitale de leurs états. Entendement se fit un plaisir d'y recevoir son frère, & ceux qui l'accompagnoient, avec toute la magnificence possible. On leur servit une colation superbe dans un vaste salon dont la mer battoit le pied des murs. Après qu'on eut desservi, le prince Bel Esprit, qui n'avoit pas

voulu interrompre son frère dans le cours de son histoire , prit ainsi la parole : tout ce que vous venez de nous raconter est merveilleux , mon cher Entendement ; mais permettez-moi de suspendre les réflexions que l'on peut faire sur des aventures aussi particulières que les vôtres , pour vous demander si vous êtes encore possesseur de la statue de Vérité. Oui , mon cher frère , répondit Entendement. Que je suis donc heureux ! reprit le prince , vous avez appris que la princesse Brillante étoit enfermée par un ordre cruel , dans la tour des Chiens dangereux ; mais vous ignorez qu'à peine l'empereur des Songes eut fait exécuter ses barbares volontés , qu'il parut sur la ville de Sôbarre une main terrible qui , depuis ce tems enlève un homme ou une femme de la famille royale , tous les premiers jours de la lune ; c'est ce que nous a raconté la princesse Adresse , que la fée Légère a destinée , avec le prince Engageant , à rompre cet enchantement dont ils ne peuvent venir à bout qu'après avoir trouvé la statue de Vérité & le miroir de Sagesse. J'espère , mon cher frère , que possédant cette statue , vous voudrez bien nous la confier , puisque ce n'est qu'après avoir délivré l'empereur Fantasque de cette main fatale , que je puis espérer de revoir l'aimable Brillante. Que je suis charmé , mon

cher prince , reprit Entendement , de pouvoir si facilement contribuer à votre bonheur ! Oui , vous pouvez à votre gré disposer non-seulement de cette statue , mais encore de tout ce que je possède ; ma reine y voudra bien consentir.

Viperine témoignant au roi qu'il étoit le maître absolu , envoya aussi-tôt chercher la statue de Vérité , pour la remettre entre les mains d'Engageant. Mais quelle fut la surprise du prince Entendement , & de son illustre épouse , lorsqu'on leur vint dire qu'elle ne se trouvoit plus dans le trésor ? Ah ! malheureux que je suis , s'écria ce prince ; le traître Fourbadin me l'aura enlevée , appréhendant sans doute qu'elle ne découvrit ses impostures à la reine , & je ne suis plus en état d'arracher de lui , par la force des tourmens , l'aveu de ce qu'il en a fait. L'on fit aussi-tôt des perquisitions exactes par tout le royaume , & ce ne fut qu'après bien des peines que l'on découvrit que ce fourbe l'avoit vendue une somme très-considérable à un marchand étranger qui étoit parti sans qu'on pût savoir quelle route il avoit tenue ; ainsi la joie que les princes avoient eue de se croire bientôt possesseurs de la statue de Vérité , fut de courte durée. On résolut sur le champ de s'embarquer pour chercher ce marchand ; &

Viperine & Entendement qui voulurent être de la partie , ayant laissé à leur place un vice-roi dont la probité leur étoit connue , montèrent avec Bel Esprit , Engageant & Adresse , le meilleur voilier qui fût dans le port.

Ces princes furent plusieurs mois sans rien découvrir de la statue de Vérité , mais ayant abordé un jour dans l'isle des Nouvelles , ils y apprirent que celui qui l'avoit achetée de Fourbadin se nommoit Surfaissant , & qu'après l'avoir voulu vendre des sommes immenses à plusieurs souverains , il s'en étoit enfin accommodé avec un prince nommé Brigandor. Ce Brigandor étoit un assez bon roi ; mais il ternissoit toutes les excellentes qualités qu'il avoit , par un excès de cruauté , fondé sur une malheureuse superstition qu'il avoit reçue de ses ancêtres. Il étoit dangereux d'aborder sur ses terres ; il y sacrifioit tous les étrangers à une idole qu'il nommoit Sanguine. Cependant nos illustres voyageurs , soutenus par les promesses de la fée Légère , n'hésitèrent pas à tourner la proue de leur vaisseau du côté des états de ce prince ; mais il est nécessaire de raconter dans quelle situation ce monarque étoit dans le tems que les princes se préparoient à entrer sur ses terres ; c'est ce que l'on verra dans l'histoire qui suit.

## HISTOIRE

*Du roi Brigandor, des princes Parlepeu & Franchot, & de la princesse Bienfaisante.*

**B**RIGANDOR, roi de l'isle Farouche, avoit une nièce d'une beauté ravissante, & qui témoignoit autant d'aversion pour les sanglans sacrifices dont je viens de parler, que son oncle marquoit d'empressement pour les faire exécuter; souvent même cette princesse que l'on nommoit Bienfaisante, faisoit adroitement échapper les malheureux que le vent jettoit sur leurs terres, & les préservoit ainsi d'une mort cruelle. Le prince Parlepeu, l'un des fils de Brigandor, faisoit son possible pour se faire aimer de l'aimable Bienfaisante; mais elle avoit déjà disposé de son cœur, & donné toute sa tendresse au prince Franchot, son aîné, ainsi nommé à cause de sa franchise.

La liberté avec laquelle Franchot parloit au roi son père, & la vivacité avec laquelle il lui représentoit souvent que ses cruautés le rendoient l'horreur du genre humain, déplaisoient

à Brigandor. Il lui avoit plusieurs fois imposé silence ; mais ce prince , sans trop s'écarter du respect qu'il lui devoit , n'avoit pas la force de diffimuler ses sentimens. Cela faisoit que Parlepeu , quoique son cadet , mais d'une humeur bien opposée à celle de son frère , étoit plus aimé de Brigandor ; & même , que son père lui destinoit hautement son royaume & la princesse Bienfaisante , à l'exclusion de Franchot. Ce dernier n'étoit pas insensible à la gloire ; les sentimens qu'il voyoit que son père avoit pour Parlepeu , le firent s'expliquer un peu trop haut ; & Parlepeu voulant s'en venger , & se débarasser en même tems d'un double rival , ne balança point à chercher les moyens de se défaire de son frère. Il n'en trouva point de plus sûr , que de lui faire donner un poison lent. Et ce prince étant aussi - tôt tombé en langueur , sa maladie augmenta insensiblement à tel point , que l'on appréhenda pour ses jours.

La princesse Bienfaisante , au désespoir de voir son amant en cet état , ne le quittoit pas un seul moment ; les médecins épuisèrent leurs sciences , ils ne connoissoient rien à cette maladie qu'ils traitoient de phtysie ; tous leurs remèdes n'opérèrent point la guérison du prince : & cette malheureuse victime de la jalousie n'a :

voit plus que quelques jours à vivre, lorsque le roi Brigandor, allarmé du péril où étoit Franchot, passa dans son appartement. L'état pitoyable dans lequel il le trouva, remuant ses entrailles, & réveillant toute sa tendresse, fit entrer la pitié dans son cœur. Je ne vois que trop le sujet de votre maladie, mon cher fils, lui dit-il, en l'embrassant; l'amour & l'ambition en sont les principales causes; vous avez jusqu'à présent souffert impatiemment la prédilection que j'ai toujours témoignée pour votre frère. Et bien, il faut vous rendre plus de justice; je vous donne votre aimable princesse, & je vais de ce pas vous déclarer mon successeur. Franchot, à cette agréable nouvelle, fit un effort sur lui-même, & ouvrant des yeux à demi mourans pour remercier son père, il n'est plus tems, lui dit-il, de m'accorder Bienfaitante, je vais finir bientôt une malheureuse vie, que les douleurs cuisantes que je ressens me rendent insupportable; & je vois sans crainte la pâle mort prête à trancher le fil de mes jours; je prie les Dieux, mon cher père, qu'ils conservent les vôtres, qu'ils oublient les fautes que je puis avoir commises envers eux. Voilà le seul soin qui m'occupe, & je mourrois satisfait, si vous m'assuriez de ne point gêner, après ma mort, les inclinations de la princesse. Je

vous le demande , au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde.

Brigandor attendri par ces dernières paroles , promit au prince Franchot tout ce qu'il venoit de lui demander. Il fondoit en larmes à ce triste spectacle ; Bienfaisante étoit inconsolable : le seul prince Parlepeu , qui étoit présent à cette triste conversation , cachoit sa rage & son désespoir sous un visage affligé ; & masquant son perfide cœur , paroissoit sensiblement touché de la mort prochaine de son frère.

Le roi Brigandor étoit dans une tristesse mortelle , rien ne pouvoit diminuer sa douleur , lorsqu'on le vint avertir qu'un vaisseau sur lequel il y avoit trois hommes les mieux faits qu'on eût jamais vu , & deux femmes d'une beauté exquise , venoit d'entrer dans le port. Voilà , mon cher fils , dit le roi à Franchot , voilà des hosties dignes du sacrifice que je vais ordonner pour votre santé ; & j'espère que la déesse Sanguine aura quelque reconnoissance de ce que je vais faire pour elle. Ah ! mon père , s'écria le prince , craignez plutôt la juste colere des Dieux , & qu'ils ne tirent vengeance de tant de sang humain répandu. Que je périsse mille fois plutôt que d'être la cause , quoiqu'innocente , du massacre de ces malheureux étrangers.

Brigandor , sans écouter les supplications de

son fils , sortit de sa chambre pour faire arrêter les princes Engageant, Bel Esprit, Entendement, & les princesses Viperine & Adresse ; car c'étoit leur vaisseau qui venoit d'aborder sur les terres de ce cruel monarque. Ma chere Bienfaisante, s'écria Franchot, voyant que son père suiyoit ses barbares intentions , veillez , je vous en conjure , à la sûreté de ces cinq misérables que le roi va faire périr sans sujet. Loin de me procurer la santé par ce sanglant sacrifice , leur mort irritera les Dieux contre moi ; je ne suis pas en état de m'opposer à la violence qu'on leur va faire. Agissez , entreprenez tout pour détourner le roi d'une action si horrible , & si contraire au droit des gens. Bienfaisante courut où le prince souhaitoit , elle trouva qu'on conduisoit déjà au supplice ces malheureuses victimes , les mains liées derrière le dos. On les avoit surpris par de feintes caresses , sans cela , on n'en seroit pas venu à bout si aisément. Elle admira leur constance , & la beauté des deux princesses qui les accompagnoient : elle se jeta aux pieds de Brigandor , lui remontra de la part du prince ce qui pouvoit le détourner de cette superstitieuse idolâtrie : & tout ce qu'elle en put obtenir , fut qu'on différa leur mort jusqu'au lendemain , pendant lequel tems on les enferma dans une forte tour. Le prince Franchot eut

grand soin qu'on soulageât leurs peines, & l'aimable Bienfaitante vint elle-même les y consoler. Elle ne put s'empêcher de répandre des larmes à la vue de ces illustres malheureux. Je périrai, leur dit-elle, ou je vous tirerai de cette affreuse demeure, & vous rendrai la liberté; mais j'imagine un moyen pour y parvenir. Le prince Franchot touche presque à son dernier moment; que l'un de vous promette de le guérir par quelque remède inconnu; en allongeant ainsi votre vie de quelques jours, nous trouverons peut-être le moyen de vous tirer du péril où vous êtes. Elle leur apprit alors la maladie du prince, avec tous les symptômes qui l'avoient accompagnée. Juste ciel, s'écria Vipérine, qui étoit très-habile en médecine, voilà toutes les marques d'un poison lent! Oui, charmante princesse, le jour ne se passera pas, que je n'arrache votre amant des bras de la mort. En effet la véritable thériaque qui dans ce tems-là n'étoit pas si commune qu'elle l'est aujourd'hui, & dont Vipérine seule favoit la composition, étoit un remède immanquable pour Franchot. Elle étoit au comble de la joie, de pouvoir rendre la vie à un prince si généreux à leur égard. Je ne promets rien que je ne puisse bien tenir, continua-t-elle, voyant Bienfaitante fort étonnée; vous pouvez assurer Brigandor, que s'il

veut permettre que je voye le prince , & qu'il prenne de ma main une espèce de remède , dont je possède seule le secret , je lui rendrai sa première vigueur , j'en répons sur ma vie ; & ce n'est pas le premier que j'aie réchappé d'un état aussi périlleux. Eh quoi , dit alors Bienfaisante , vous pourriez effectivement guérir mon cher prince , & lui rendre une fanté pour laquelle je sacrifierois volontiers la mienne ? Oui , reprit Viperine ; mais ne perdez point de tems , le mal presse , peut-être plus qu'on ne pense ; & les momens sont précieux dans la situation où est le prince.

Bienfaisante courut promptement trouver le roi : sire , lui dit-elle , si la vie de votre fils vous est chère , gardez-vous de faire mourir vos prisonniers , puisque ce n'est que par leur moyen que vous la lui pouvez conserver. Le prince , continua-t-elle , est empoisonné , sans qu'on sache de quelle main part un crime si horrible : & la seule princesse Viperine que vous tenez dans les fers , est en état de le préserver d'une mort certaine , si vous voulez souffrir qu'elle y apporte un prompt remède. Eh bien , dit brusquement le roi , qu'elle s'en serve donc au plutôt ; mais , si elle ne réussit pas , qu'elle sache qu'elle ne diffère son supplice que de quelques heures , & que je la ferai mourir , elle & ses

compagnons , dans les plus cruels tourmens!

Bienfaitante vola aussi-tôt vers la tour, & rompit elle-même les chaînes de Viperine. Cette reine fut bientôt confirmée dans ses préjugés , en voyant le prince Franchot : elle lui fit prendre de sa thériaque qui , ayant eu tout l'effet que l'on en pouvoit attendre , lui rendit en peu de tems une santé parfaite.

Le roi ne se sentit pas de joie à cette nouvelle : il fit aussi-tôt rendre la liberté aux autres prisonniers : & ayant appris leurs qualités, il se montra plus humain envers eux , que l'intérêt de Sanguine ne le demandoit. Il fut même touché de la beauté d'Adresse : & se reprochant le dessein qu'il avoit eu de la faire mourir avec les autres, belle princesse lui dit-il, je ne fais de quel œil vous regarderez un roi cruel qui a été sur le point de vous arracher la vie : mais je n'en suis que trop puni par les remords que j'en ressens depuis que je vous ai vue : je veux réparer cette faute , en cessant une barbare coutume qui me rendoit l'horreur de toutes les nations. Que nos Dieux se contentent, s'ils veulent, de sacrifices ordinaires , & qu'ils n'exigent plus de moi que leurs autels fument de sang humain, puisque je déclare aujourd'hui que je ne veux plus sacrifier qu'à vos beaux yeux.

Le prince Engageant, amant d'Adresse, étoit au désespoir d'une pareille déclaration. Il alloit peut-être en marquer son ressentiment, si la princesse qui s'étoit apperçue de l'altération qui paroïssoit sur son visage, n'eût ainsi répondu à Brigandor : Je m'estimerois fort heureuse, grand roi, d'avoir inspiré à votre majesté des sentimens si éloignés de ceux dans lesquels elle étoit il y a quelques momens, si je ne devois plutôt croire que toute la gloire en appartient aux dieux qui, lassés de ces sanglans sacrifices, ne nous ont envoyés dans ces lieux que pour les faire cesser. Au reste, je supplie votre majesté de ne point exiger de moi que je réponde à l'amour qu'elle me témoigne. Je suis liée par des engagemens solennels avec un prince dont la seule tendresse fait tout mon bonheur, & la mort la plus cruelle n'est pas capable d'altérer une constance que vous trouveriez toujours inébranlable. Eh bien! charmante princesse, reprit Brigandor, il faut donc aujourd'hui que je me dépouille de toutes mes passions, si je ne puis espérer de vous voir sensible à mes feux; comptez du moins que le respect que vous m'inspirez m'empêchera de rien entreprendre pour vous détourner de la tendresse que vous avez pour cet heureux prince, que j'ne tâcherai de l'effacer de votre cœur qu'à force de

générosité, & que vous ferez toujours la maîtresse absolue dans mes états. Ah ! sire, dit-elle, si ces sentimens étoient bien sincères, je prendrois la liberté de vous en demander des marques sur le champ. Vous le pouvez, adorable princesse, continua Brigandor ; parlez, vous ferez aussi-tôt obéie. Sire, reprit-elle, puisque votre majesté me flatte d'obtenir d'elle tout ce que je lui demanderai, j'ose la prier d'unir dans ce moment la princesse Bienfaitante avec le prince Franchot, c'est le moins que nous devons à leur généreuse bonté ; & l'autre grâce, que j'apprends que vous ne m'accordiez pas si facilement, c'est de rendre au prince Entendement, que voici, la statue de Vérité qu'on lui a enlevée de ses trésors, & dont nous avons besoin pour terminer un enchantement considérable.

A l'égard de votre première demande, je vous l'accorde sans peine, adorable princesse, je ne fais qu'exécuter la parole que j'ai déjà donnée à mon fils ; ainsi je déclare dès à présent Franchot mon successeur à la couronne, & lui donne la princesse qu'il aime. Mais, pour ce qui est de la statue de Vérité, hélas ! elle n'est plus en ma possession. Je l'avois enfermée dans le palais des secrets, qui est dans une île située à un quart de lieue d'ici ; mais un malheureux

géant, nommé Brandagedondon, s'en est emparé par surprise; & comme il est roi du pays des Enchantemens, il l'a rendue invisible à nos yeux. Il y a pourtant un moyen de la recouvrer cette statue, c'est en combattant le géant. On ne peut le faire qu'avec une épée enchantée que m'a envoyé le sage Lirgando, fameux magicien, & cette épée n'est destinée qu'à celui qui doit rompre l'enchantement. Mais il n'est pas aisé de s'en servir, puisque, jusqu'à l'heure qu'il est, aucun chevalier de ma cour ne l'a pu tirer de son fourreau. Si les princes veulent en faire l'essai, nous connoîtrons par là si la fin de cette aventure approche. Les princes s'y offrirent avec plaisir; & l'on apporta l'épée, dont la garde & le fourreau étoient tous chargés de diamans d'un prix inestimable. Bel-Esprit & Entendement firent, l'un après l'autre, leurs efforts pour l'en tirer; ce ne fut pas sans chagrin qu'ils n'en purent venir à bout. Je serai peut-être plus heureux que vous, leur dit en riant le prince Engageant; en tout cas, je ne dois pas avoir de honte de ne pas réussir, après que d'aussi parfaits chevaliers que vous l'êtes, l'ont tenté vainement. Ayant ensuite pris l'épée de leurs mains, il la tira du fourreau aussi facilement, qu'il l'auroit fait de la sienne propre. Mais quel fut l'étonnement de

toute la cour ? Dans le moment même, d'épais brouillards, qui avoient caché par enchantement l'île du palais des secrets, s'étant évaporés par la force de cette épée, firent voir que l'on pouvoit encore aisément y aborder.

Le prince Engageant étoit dans un excès de joie qu'il ne pouvoit modérer ; il vouloit, sans attendre davantage, aller combattre Brandagedon ; mais le roi l'ayant prié de différer cette entreprise, jusqu'à ce que les noces de Franchot & de Bienfaisante eussent été célébrées, Engageant fut obligé d'y consentir ; &, pour passer le temps dans des exercices convenables à ses inclinations, il résolut, avec les deux autres princes, d'être les tenans d'un tournoi qu'ils voulurent faire en l'honneur de Bienfaisante.

Le roi avoit réglé que le mariage se feroit dans trois jours ; il y en avoit déjà un de passé, lorsque le prince Franchot allant le matin à l'appartement de sa princesse, vit accourir vers lui un de ses esclaves tout en sang : ah seigneur, lui dit-il, on enlève Bienfaisante, presque tous vos gardes sont massacrés, & le prince Parlepeu est à la tête des ravisseurs. Franchot pensa mourir de douleur à cette nouvelle. Perfide frère, s'écria-t-il, je ne reconnois que trop, par cette dernière action, que c'est toi qui m'as voulu

ravir la vie. Je suis un obstacle invincible à ton exécrationnable ambition , mais tu n'échapperas pas à ma juste colère. Il commanda alors qu'on coupât le chemin à ceux qui enlevoient Bien-faisante , & se mettant à la tête de tout ce qui se trouva d'officiers, il vola au secours de sa maîtresse ; mais il n'auroit jamais pu empêcher Parlepeu d'exécuter l'indigne dessein qu'il avoit conçu , si les princes Engageant , Bel Esprit & Entendement , qui chassoient par hasard dans la forêt des chevreuils , n'avoient miraculeusement retardé l'enlèvement de Bien-faisante. Ces généreux princes entendant les cris d'une femme à qui l'on faisoit violence , s'en approchèrent aussi-tôt ; mais à peine eurent-ils reconnu leur libératrice , que, sans songer à la témérité qu'il y avoit d'attaquer plus de soixante cavaliers , ils ne balancèrent pas un moment à sacrifier leur vie pour une princesse qui la leur avoit conservée avec tant de bonté. Ils s'opposèrent donc vigoureusement aux ravisseurs , & s'étant mêlés parmi eux , ils ne portèrent aucun coup à faux , sur-tout le prince Engageant dont l'épée enchantée ralentit bientôt la fureur des soldats de Parlepeu , qui ne s'attachoient qu'à lui , comme au plus dangereux des trois.

Ces princes , quoique dans un combat aussi inégal , ne laissèrent pas de donner le tems à

Franchot de venir à leur secours. Ce prince qui marchoit sur la trace des ravisseurs , arriva bientôt avec des troupes supérieures à celles de son frère ; mais Parlepeu qui jusqu'alors avoit toujours combattu la visière baissée , & comme un inconnu , voyant arriver ce prince avec une suite nombreuse , sentit redoubler sa rage , & alla droit à lui. Les trois princes qui virent son dessein , le suivirent de près , & Engageant ayant paré le coup que le perfide portoit à son frère , lui déchargea un revers qui fit voler son épée en mille pièces , & dans le moment on se saisit de lui ; ses gardes alors le voyant arrêté , abandonnèrent promptement Bienfaisante , & cherchèrent leur salut dans la fuite. Parlepeu s'étant fait connoître alors , étonna fort les trois princes , qui ne l'avoient pas cru capable d'un dessein aussi noir : il tint les discours d'un désespéré , & voyant qu'il étoit à la merci de Franchot , il aima mieux se procurer une mort violente , que de se voir réduit à en attendre un généreux pardon ; & avalant subtilement du poison , il tomba aussitôt dans des convulsions horribles , dont il rendit l'ame , avant qu'on l'eût transporté au palais.

Le roi Brigandor ne témoigna pas avoir beaucoup de regret de la mort de ce prince ; il

ne fit pas même pour cela différer les noces de Franchot, qui témoigna aux trois princes toute la reconnoissance possible du secours qu'il avoit reçu d'eux.

Le mariage se célébra donc avec toute la magnificence imaginable ; les princes eurent seuls l'honneur du tournoi : ils abattirent tous les chevaliers de la cour du roi Brigandor, sans qu'aucun marquât de la jalousie d'avoir été vaincu par ces illustres étrangers. Enfin toutes ces réjouissances finies, le prince Engageant songea sérieusement à la conquête de la statue de Vérité : le jour qu'il prit pour cette expédition, le roi suivi d'une cour nombreuse, l'accompagna jusque sur le rivage. Ce prince étoit prêt d'entrer seul dans une petite chaloupe qui l'attendoit sur le bord de la mer, lorsque Bel Esprit & Entendement lui déclarèrent qu'ils ne l'abandonneroient pas dans une aventure aussi périlleuse. Il combattit long-tems leur résolution, mais enfin cédant à leur bonne volonté ; il fut contraint de souffrir qu'ils partageassent avec lui l'honneur ou les dangers qui lui étoient promis ; & après avoir fait de tendres adieux aux princesses qui restèrent avec Bien-faisante, en attendant leur retour, & témoignèrent par leurs larmes l'affection qu'elles portoient à de si beaux chevaliers ; ils s'embar-

quèrent & prirent la route de l'île du palais des Secrets : le trajet n'étoit pas long , les princes abordèrent bientôt , & à peine eurent-ils mis pied à terre , qu'ils se virent environnés de monstres horribles ; mais Engageant ayant fait briller son épée à leurs yeux , ils se précipitèrent dans la mer avec des hurlémens capables d'effrayer les plus intrépides. Brandagedondon part dans le moment armé de pied en cap , ressemblant à une haute tour ; il avoit à son côté deux sauvages d'une grandeur prodigieuse , velus comme des ours , & armés comme lui de massues de fer. Il se commença alors entre ces six combattans un choc terrible , la dextérité des princes l'emportoit sur la force de ces géans. Engageant ne frapport aucun coup sur Brandagedondon qu'il ne lui tirât du sang ; ses deux seconds qui n'avoient pas de si bonnes épées , mais dont le courage ne cédoit pas au sien , n'avoient pas tout-à-fait le même avantage , le tonnerre ne faisoit pas plus de bruit que les coups que se portoient ces vaillans guerriers ; & après s'être disputé la victoire pendant cinq heures de suite , ils furent obligés , d'un consentement unanime , de faire une trêve de quelques momens , & de suspendre leur combat jusqu'à ce qu'ils se fussent reposés & désaltérés à l'eau d'une fontaine voisine ; mais Engageant plus animé

animé que les deux autres princes de la résistance qu'il trouvoit à vaincre , sans vouloir boire , ni se rafraîchir , ne différa le combat qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour reprendre haleine , & le recommença presqu'aussitôt avec plus de chaleur qu'auparavant. Ce prince ne donnoit pas un moment de relâche au géant ; cette masse énorme ne pouvoit se remuer avec autant d'agilité que le faisoit Engageant qui , voyant que les forces de son ennemi diminuoient beaucoup par la quantité de sang qu'il perdoit , profita de sa foiblesse ; & lui ayant coupé les deux jambes d'un seul revers , se jetta sur lui , & lui trancha la tête avec facilité. Il commençoit à jouir de sa victoire , lorsqu'ayant tourné les yeux du côté de la fontaine , il y vit les deux princes dans un extrême péril ; ces illustres chevaliers , échauffés du combat , n'eurent pas plutôt goûté de cette eau , qu'étant tombés comme morts , les deux sauvages les chargèrent sur leurs épaules & se précipitèrent dans la fontaine. Engageant au désespoir d'une aventure si extraordinaire , ne balança pas un moment à les suivre , & se jetta aussi dans l'eau l'épée à la main ; mais au lieu de se sentir mouillé , il fut très-surpris de se trouver avec les princes dans l'enceinte du palais des Secrets , & de ne plus voir les deux

fauvages qui n'étoient que deux fantômes. Ils s'embrassèrent alors avec mille marques de joie , & s'avançant vers la porte , ils la trouverent bouchée par une statue d'ébène d'une figure fort bizarre , qu'ils tentèrent vainement d'ôter de cet endroit , pour s'ouvrir un passage dans le palais ; mais à peine Engageant l'eut-il frappée de son épée , que s'étant réduite en poudre , ils en virent sortir un gros oiseau noir , de la figure d'un corbeau , qui en s'envolant remplit les airs de croasemens affreux. Les portes s'ouvrirent aussi-tôt d'elles-mêmes , & les princes entrèrent dans le palais. On ne put exprimer leur joie d'y trouver , comme ils l'avoient espéré , la statue de Vérité , avec la bague qui en dépendoit : elle étoit posée sur une table toute d'or , enrichie de diamans les plus précieux , & entourée de richesses immenses que Brandagedondon y avoit apportées. Après s'en être rendus les maîtres , ils visitèrent les lieux avec exactitude , de peur de surprise , & retournoient au cabinet de la statue , lorsque des plaintes très-touchantes , qui paroissoient sortir d'un espèce de caveau , excitèrent leur curiosité. Ils allumèrent des flambeaux , & étant entrés sans crainte dans ce souterrain , ils furent surpris d'y voir , à la clarté de plusieurs lampes d'or , & au travers d'un tombeau de marbre transparent & diaphane , deux jeunes chevaliers

qui se poignardoient l'un l'autre, & dont le sang paroïssoit ruisseler de tous côtés. Les princes furent d'autant plus surpris & touchés de ce triste spectacle, que Bel Esprit & Entendement croyant connoître le son de voix de l'un des combattans, & s'en étant approchés de plus près, virent distinctement que c'étoit leur frère Languedor qui paroïssoit expirer sous les coups de son adversaire, & leur demander vengeance de sa mort prochaine. Ils étoient si troublés d'une telle aventure, qu'ils ne savoient à quoi se résoudre; lorsqu'Engageant ayant pris avec ses mains la pièce de marbre qui couvroit ce tombeau, la jeta de l'autre côté; les deux combattans s'étant aussi-tôt relevés, sortirent précipitamment du tombeau, & alloient recommencer leur cruel combat, quand Engageant qui se mit entre eux deux, & qui fit briller son épée à leurs yeux, dissipa tout d'un coup l'aveugle fureur qui causoit leur querelle. O ciel! s'écria Languedor, comme un homme qui sort d'un profond sommeil & qui reconnut ses frères, & sur-tout le prince Boncœur, son parent, contre lequel il combattoit depuis si long-tems. Quel sort étoit le nôtre? Quoi! j'étois destiné à vous ôter la vie, ou à recevoir la mort de votre main; qu'avons-nous donc fait aux dieux, pour mériter une aussi cruelle

fortune ? & quelles grâces ne devons-nous point rendre à ces princes d'avoir fait finir nos principaux malheurs ? S'étant alors tous embrassés avec beaucoup de joie , ils se donnèrent des marques sensibles de la tendresse qu'ils avoient toujours eue les uns pour les autres. Mon cher frère, dit Bel Esprit à Languedor, le prince Boncœur & vous, devez avoir besoin de repos. On voulût aussi-tôt visiter leurs blessures , mais ce qu'il y eut de surprenant, c'est qu'ils ne se trouvèrent endommagés en aucune manière ; leur combat ne s'étoit passé qu'en idée par les enchantemens de Brandagedondon ; & s'ils avoient paru tout couverts de sang dans le tombeau , c'est que le charme n'avoit pas encore été dissipé par l'épée d'Engageant. La joie de ces trois illustres princes fut infinie de se retrouver tous , & de posséder la statue de Vérité : ils se contèrent réciproquement leurs aventures, & quand ce fût le tour de Languedor , ce prince voyant que l'on attendoit avec impatience qu'il éclaircît celle qui venoit de se terminer heureusement , commença ainsi son histoire.



## HISTOIRE

*Du prince Languedor & de la princesse  
Toujoursbelle.*

**A**VANT de vous expliquer les raisons pour lesquelles je dois présumer que nous étions le prince Boncœur & moi, enfermés dans ce cruel tombeau; il est nécessaire que je vous fasse le récit des autres aventures qui ont précédé cette dernière, puisque sans cela vous ne sauriez qu'imparfaitement notre malheur commun.

Lorsque je vous eu vus, mes chers frères, abandonnés, l'un dans l'isle des lions, & l'autre dans celle des vipères, je n'eus pas lieu d'espérer un sort plus doux que le vôtre; aussi fus-je bientôt exposé, comme vous, dans l'isle des flammes, où j'aurois infailliblement péri, sans une protection toute divine.

A peine m'eut-on mis hors du vaisseau, que je ressentis une chaleur extraordinaire & suffoquante. La terre, qui étoit tout en feu, me brûloit déjà la plante des pieds, & je me voyois prêt d'être consumé en peu de tems; lorsque j'aperçus tout-d'un-coup en l'air, un vieillard

fort majestueux. Mon fils, me dit-il, en m'abordant, revêtez-vous au plutôt, de l'habit que je vous apporte, & changez vos souliers contre ceux-ci. J'obéis sur le champ, sans répliquer; & je n'eus pas sitôt endossé l'habit, & chauffé les souliers, que je ne sentis plus qu'une chaleur tempérée, & que les flammes qui s'exaloient de la terre, & me brûloient les entrailles, s'écartèrent de moi. Je me prosternai aux pieds de mon libérateur; je lui rendis grâce de m'avoir préservé d'une mort inévitable, & l'assurai que j'étois prêt de sacrifier ma vie pour ses intérêts. J'accepte volontiers ces offres obligantes; me dit ce vénérable vieillard, je n'en attendois pas moins de votre généreuse reconnaissance. J'ai besoin de votre secours, & je suis sûr qu'il me fera utile; mais avant de vous employer pour moi, il est juste que vous soyez instruit de ce qui fait tout le malheur de ma vie.

---

## HISTOIRE

*Du sage Famagongoma, de la princesse Froideur, & du prince Cœurbrûlant.*

JE suis le sage Famagongoma, roi des Salamandres, & mari de la reine de la mer glaciale.

Après une longue stérilité de cette princesse , nous eûmes enfin de notre mariage une fille plus belle que l'on ne dépeint la mère des amours , à qui par la suite nous donnâmes le nom de Froideur , parce que jusqu'à l'âge de dix-sept ans elle avoit paru toujours insensible aux empressements des plus aimables princes du monde , mais son heure n'étoit pas encore venue. Le fils du roi de l'isle des Flammes , nommé Cœurbrûlant , ayant ouï parler de la beauté de cette princesse , s'échappa un jour de la cour de son père , & vint dans la mienne comme un inconnu. Il n'eut pas plutôt vu ma fille , que voulant tout devoir à son propre mérite , & rien à sa naissance , il s'efforça de lui plaire par mille galanteries. Il ne falloit pas moins qu'un prince tout de feu , pour embrâser le cœur de la princesse. Cœurbrûlant fut si bien s'insinuer auprès d'elle , que lui faisant oublier son devoir , elle porta bien-tôt des marques de la foiblesse qu'elle avoit eue pour ce prince ; je ne pouvois m'imaginer que l'embonpoint de ma fille procédât d'une cause pareille ; je croyois trop connoître son caractère , & encore plus son tempérament , pour avoir quelque chose à craindre de ce côté , & pour soupçonner la vertu de la princesse. Hélas ! l'amour fait payer avec usure les mépris que l'on a eu pour lui ; c'est une espèce

de prothée, qui prend toutes sortes de formes pour séduire un jeune cœur, dont la sagesse sembloit le bannir pour toujours; enfin je ne fus que trop malheureusement convaincu de mon déshonneur, puisque ma fille mit bien-tôt au monde un enfant beau comme le jour.

Toute ma prudence m'abandonna en cette occasion; je me livrai à la fureur, & ma fille gardant un silence obstiné sur cette cruelle aventure, je la fis enfermer dans un cachot, résolu de la punir de l'injure qu'elle m'avoit faite; je ne fus pas content, que je ne comprisse aussi dans ma vengeance l'auteur de ma honte. Je consultai mes livres, & connoissant que c'étoit ce jeune étranger nouvellement arrivé dans ma cour qui m'avoit déshonoré, je le fis arrêter sur le champ; il avoua le fait sans s'étonner, & me jurant que son alliance ne pouvoit que m'être avantageuse, offrit d'épouser la princesse; j'érois tellement aveuglé de colère, & outré de son insolence, que sans vouloir presque l'écouter, je le condamnai à être brûlé vif avec l'enfant qu'il avoit eu de la princesse. Il reçut cet arrêt d'un visage tranquille, & monta sur le bûcher d'un air si intrépide, tenant son fils dans ses bras, qu'il nous fit tous frémir du supplice qu'il alloit endurer, sans qu'il en parût plus ému; les flammes les enveloppèrent dans le

moment, & la fumée les ayant dérobés à nos yeux, on les croyoit réduits en cendres, lorsque le bois étant consumé, ils parurent dans le même état qu'ils y étoient entrés, & en sortirent encore plus beaux qu'ils n'étoient auparavant, sans aucune marque d'avoir été endommagés par le feu. Ma surprise fut extrême; quel prodige est ceci, m'écriai-je hors de moi-même? Roi des Salamandres, me dit le jeune homme en m'interrompant, vois si je suis digne de ta fille, & juge de mon origine par mon pouvoir? Je suis l'unique héritier du roi de l'isle des Flammes; l'amour, comme tu le vois aujourd'hui, se plaît tellement à joindre ensemble les choses les plus antipathiques, qu'il a entrepris d'unir le feu & l'eau; ne me refuse donc pas la princesse Froideur, puisqu'étant seul capable de fondre la glace dont son cœur étoit entouré, tu aurois vu éteindre en elle toute ta postérité.

Nous étions en guerre cruelle avec le père de Cœurbrûlant, continua le vieillard, je crus y mettre fin par ce mariage; & trouvant beaucoup d'utilité dans cette alliance, j'accordai ma fille à ce prince, avec une joie extrême; & je n'en diffèrai la cérémonie que jusqu'au lendemain.

Le prince Cœurbrûlant sortoit avec pompe du temple de l'hymen, où il venoit d'épouser

ma fille ; il la reconduisoit au palais , lorsque des éclairs & un tonnerre effroyable , firent paroître le ciel tout en feu. Le prince effrayé devint pâle comme la mort , & embrassant tendrement son épouse. Ah ! ma princesse , s'écria-t-il , voilà sans doute mon cruel père , dont la colère éclate , & qui vient ici pour nous séparer. Dans le moment le roi de l'isle des Flammes ayant paru en l'air , porté sur un charriot tout de feu , fondit sur nous , enleva le prince son fils , & ma fille ; & après avoir embrâsé le palais , & toutes les maisons voisines , reprit la même route où il étoit venu. Je fus extrêmement étonné d'une entreprise si hardie ; je ramassai avec promptitude le plus de Salamandres qu'il me fut possible , pour éteindre les flammes qui voloient déjà par toute la ville. Vous n'ignorez pas que notre présence seule en a le pouvoir , puisque c'est par la vertu des peaux de Salamandres , dont vous êtes couvert , que vous vivez dans cette terre brûlante. Ce ne fut pourtant qu'après un tems considérable , que l'on arrêta l'incendie , & nous donnâmes ainsi au roi de l'isle des Flammes , la facilité d'emporter ma fille avec son époux. Je ne doutai point qu'il ne fît périr cruellement cette princesse , par l'antipathie naturelle qui est entre lui & moi. C'est pourquoi je m'élevai promptement dans les airs , l'épée à la main ;

mais j'arrivai trop tard dans cette isle malheureuse ; j'y appris que ma fille étoit déjà dans la tour enfumée. C'est une prison où il renfermoit tous les prisonniers qu'il fait sur nous. Cette punition nous est mille fois plus insupportable que la mort, même la plus cruelle : car nous avons bien la vertu d'éteindre le feu ; mais la fumée nous faisant languir, nous étouffe peu-à-peu.

Je m'en retournai donc dans mes états, désespéré de ne pouvoir apporter aucun secours à mes enfans, & pénétré de leur perte, je tâchois de me consoler avec le petit prince Flamboyant leur fils. Cet aimable enfant, qui étoit tout parfemé de flammes, faisoit bien connoître par-là qu'il descendoit du prince Cœurbrûlant. Un jour que je le tenois entre mes bras, j'apperçus la fée Pandrague, dans un charriot tiré par des papillons. Cette illustre fée qui domine sur toutes ses sœurs, & dont la présence seule fait trembler les plus fiers enchanteurs qui la reconnoissent tous pour leur reine, descendit dans mon palais où je m'efforçai de de la recevoir avec toutes les marques de vénération dues à sa personne. Sage Famagongoma, me dit-elle, je connois vos chagrins, tout mon pouvoir deviendra inutile, ou je les ferai bientôt finir. Recevez pour cet effet ce bouquet

de ma main ; il est composé de fleurs , qui jamais ne se fannent , & qu'on pourroit , à juste titre , nommer Immortelles : mais c'est-là leur moindre vertu ; j'ai épuisé mon art , pour le rendre tel qu'il est. Il reconcilie sur le champ les plus mortels ennemis ; & fait unir ensemble les choses les plus opposées. Je l'ai appelé le bouquet sympathique ; servez-vous-en ainsi que je vais vous le dire. Quand la lune aura achevé son cours , prenez les peaux de plusieurs Salamandres mortes ; faites-en faire un habit complet , que vous porterez avec votre bouquet sur le bord de l'isle des Flammes ; vous y rencontrerez quelques jours après un jeune prince , nommé Languedor , à qui par le moyen de cet habit vous conserverez la vie ; & par le secours duquel , en recouvrant votre fille & son époux , vous rétablirez la paix dans vos états ; le reste me regarde , & je lui inspirerai ce qu'il doit faire. Je partis aussi-tôt , poursuivit le vieillard , & huit jours , qui m'ont paru bien longs se sont passés , depuis que je vous attends. Cet heureux tems est enfin venu ; c'est à vous , généreux prince , à agir conformément aux intentions de la fée Pandrague.

Le sage Famagongoma me remit alors entre les mains , le bouquet sympathique ; je le pris avec confiance , & animé par la reine des fées ,

je me rendis bientôt à la porte du palais de l'isle des Flammes. Tout le monde me regardoit avec étonnement. Jamais aucun étranger n'avoit impunément abordé dans cette isle toute de feu ; il falloit être naturel du pays , pour y pouvoir vivre, ou Salamandre tout au moins , pour écarter les Flammes, qui étouffoient tout mortel. Je n'avois l'air ni de l'un ni de l'autre ; mais le bouquet fleuri que je tenois à la main, surprenoit encore davantage. On n'avoit jamais vu croître aucune fleur dans cette campagne , tout y étoit sec & brûlé ; & les fleurs que je portois devoient avoir déjà perdu leur beauté , & leur couleur naturelle , si elles n'avoient pas été cueillies par la main de l'illustre fée qui , après les avoir préparées , en avoit fait présent au sage Famagongoma.

On alla aussi-tôt donner nouvelle de mon arrivée au roi qui paroissant étonné de ce prodige , m'envoya ordre de venir lui parler. Je le fis , sans hésiter , & après l'avoir abordé avec un profond respect : grand monarque , lui dis-je , ce n'est pas sans miracle que je me trouve sur vos terres , & que j'ai le pouvoir d'y respirer un air fatal au reste des hommes ; mais la puissante Pandrague , dont le nom est connu par-tout le monde , m'a communiqué cette vertu , pour venir vous assurer de sa protection ;

& vous présenter ce merveilleux bouquet ; comme une marque certaine de l'amitié qu'elle vous porte. Vous devez , grand prince , vous estimer heureux , des témoignages de distinction que la fée vous donne , elle en accorde peu de pareils ; & ses faveurs doivent toujours être précieuses aux mortels les plus distingués.

Le roi m'écouta avec une extrême joie , & acceptant le bouquet de Pandrague avec soumission , il le porta aussi-tôt sous le nez , pour respirer l'odeur agréable qui en sortoit. Puissant prince , lui dis-je , profitant de ce moment , je n'ai exécuté qu'une partie de ma commission ; la fée m'a encore chargée d'une autre affaire où elle prend part : elle n'ignore pas vos différends avec le sage Famagongoma , & quelle triste suite a eu le mariage de sa fille avec le prince Cœurbrûlant ; mais comme la clémence est la principale vertu d'un monarque tel que vous l'êtes , elle m'a chargé de vous représenter qu'il est tems que votre colère finisse , la princesse Froideur ne l'a que trop éprouvée , il est juste enfin que vous laissant fléchir , vous la reconnoissiez pour votre fille , & que la paix entre le roi des Salamandres & vous soit cimentée par l'approbation du mariage du prince votre fils avec la princesse des Salamandres.

Pendant que je parlois ainsi , le bouquet sym-

patique faisoit son effet. Par quel moyen furnaturel vois-je éteindre sans retour toute la haine que j'avois dans le cœur contre Famagongoma, s'écria le roi de l'isle des Flammes ? Oui , aimable étranger , il ne falloit pas moins qu'une fée aussi puissante, pour produire ce miracle. Je vous accorde tout ce que vous me demandez au nom de l'illustre Pandrague , faites en sorte que la princesse Froideur oublie les mauvais traitemens qu'elle a reçus par mon ordre. J'ai honte de ma cruauté envers elle , & vous pouvez l'assurer que je la regarderai dorénavant comme ma propre fille. Il ordonna aussi-tôt qu'on allât la tirer de la tour Enfumée , & le prince Cœurbrûlant, du cachot sans air. Il étoit tems que le roi se repentît de sa dureté , le prince & la princesse étoient prêts d'expirer, peut-être n'avoient-ils plus que quelques heures à vivre , lorsqu'on leur donna la liberté ; mais l'air seul leur rendit la vie qu'ils alloient perdre si l'on eût différé davantage à les faire sortir de leur affreuse prison. Ces deux illustres époux se témoignèrent alors toute la tendresse possible , & ne pouvoient modérer leur joie de se voir récompensés de leurs peines dans le moment qu'ils n'attendoient plus que la mort. Je ne crus pas devoir différer plus long-tems d'apprendre cette agréable nouvelle au roi des Salamandres ;

je courus sur le bord de la mer, où je le trouvai qui m'attendoit avec impatience ; il pensa mourir de plaisir quand je lui eus appris l'heureux succès de mon voyage ; il m'embrassa mille fois, & alla sur le champ jurer une paix éternelle au roi de l'isle des Flammes. Ces deux monarques se donnèrent en ma présence des preuves d'une réconciliation sincère, & me comblèrent de caresses ; il ne manquoit plus que la présence de la reine des Salamandres pour que la joie fût complète : on se dispoisoit à lui envoyer un courier, lorsqu'on la vit paroître dans le char de Pandrague avec le petit prince Flamboyant ; il est impossible d'exprimer quelle fut l'allégresse des peuples aux nouvelles de la paix & du mariage de leur prince. Ils la témoignèrent par des feux de joie, des illuminations magnifiques, & des réjouissances que l'on renouvela tous les jours pendant plus d'un mois. Ensuite le roi des Salamandres & son épouse, étant retournés dans leurs états, je les y accompagnai ; mais ne pouvant m'accoutumer dans des climats si glacés, j'en partis comblé de leurs bienfaits, & n'oubliai point d'emporter avec moi l'habit dont le sage Famagongoma m'avoit fait présent, qui est le même dont vous me voyez revêtu.

J'étois déjà sorti du pays des Salamandres, & entré sur d'autres terres qui m'étoient  
inconnues,

inconnues, lorsqu'au coin d'un bois j'aperçus un ours monstrueux qui emportoit un enfant dans ses pattes. Je fus touché du malheur de ce petit misérable ; je poursuivis cette cruelle bête sans m'effrayer du péril ; je l'atteignis , & l'ours abandonnant aussi-tôt l'enfant , tourna toute sa fureur contre moi. Nous commençâmes alors un combat furieux , mais assez inégal , & j'étois prêt de succomber, lorsqu'un grand chien noir étant venu se jeter sur l'ours , le terrassa , & me donna le moyen de l'achever., en lui plongeant plusieurs fois mon épée dans le corps. Ce chien , après m'avoir aidé à remporter la victoire , me fit mille caresses , ainsi que l'enfant que je relevai de terre , & que je pris dans mes bras. Ce fidèle animal marchoit devant moi , tournant à tous momens la tête comme pour me dire de le suivre ; & après avoir ainsi fait plus d'une lieue dans la forêt , nous rencontrâmes une cabane de paysan dans laquelle le chien entra & moi aussi , jugeant bien que c'étoit-là où demeuroient les parens de l'enfant que j'avois sauvé des dents de l'ours.

J'étois très-fatigué du combat que je venois de faire , & je perdois même un peu de sang ; mais un homme entre deux âges , qui habitoit dans cette masure , après m'avoir remercié en termes fort touchans , d'avoir sauvé la vie à son

filz, me procura promptement le remède nécessaire pour mes blessures qui se trouverent fort légères. Je passai le reste de la journée chez ce bon homme, qui ne favoit quel accueil me faire; & après avoir soupé plus splendidement que ses facultés sembloient ne le permettre, il me donna un lit assez propre pour y passer la nuit. Il faut, mes chers frères, que je vous raconte un rêve extraordinaire que je fis dans cette cabane, parce qu'il a relation à l'aventure du tombeau; je m'imaginois être au bord d'une fontaine magnifique, où je me rafraîchissois d'une extrême chaleur qui me desséchoit les entrailles, lorsque je vis une des statues qui ornoient cette fontaine, me lancer un dard qui me traversoit le cœur: je faisois tous mes efforts pour l'arracher; sans y pouvoir parvenir; & je me voyois prêt d'expirer des douleurs insupportables que je souffrois, lorsque je crus entendre une autre statue, qui représentoit un enfant nud, me dire: Tu n'en mourras pas, prince Languedor, mais tu porteras cette blessure jusques par-delà le tombeau. Je m'éveillai en sursaut, très-fatigué de mon rêve; je cherchois à en faire l'application rien ne s'offroit à mon esprit, qui pût répondre à ce bizarre songe, lorsque j'entendis plusieurs fois aboyer autour de moi le chien qui m'avoit sauvé la vie. Le jour commençoit à paroître

je sautai en bas du lit, je m'armai promptement, & fortis dans le bois pour voir ce qui pouvoit causer l'inquiétude de cet animal : en faisant le tour de la maison, j'aperçus deux biches, qui passoient tranquillement, & qui prirent la fuite sitôt qu'elles me virent. Quoique je fusse pour lors à pied, je les poursuivis avec le chien pendant près de trois heures; elles ne s'éloignèrent jamais assez de moi, pour que je les perdisse de vue, & sembloient ne me point appréhender : enfin, après m'avoir bien fait courir, elles entrèrent dans une espèce de grotte souterraine : je les y suivis sans crainte, & à peine y eus-je pénétré cinquante pas, que je les vis toutes deux avec le chien, aux pieds d'une fille d'une beauté extraordinaire, & qui ressembloit parfaitement à la statue qui m'avoit percé le cœur la nuit précédente : jamais rien de si majestueux ne s'étoit offert à ma vue; des grands yeux bleus, une bouche d'une forme singulière, ornée de toutes les graces de la jeunesse, des cheveux cendrés, flottans par grosses boucles sur ses épaules, une taille délicate, un sourire flatteur & enfantin firent que, sans balancer un moment, j'abandonnai toute mon ame aux charmes de cette aimable personne; voilà donc, m'écriai-je tout hors de moi-même, l'accomplissement d'un songe, dont j'ap-

préhendois tant les funestes effets ; voilà la blessure que je devois porter jusques par - delà le tombeau. Oui , divine princesse , mon rêve ne fera pas menteur, je vous adorerai toute ma vie, & la mort même ne fera jamais capable de me faire oublier vos charmes. Cette adorable personne sourit à ces paroles. Pourquoi venez-vous troubler ma solitude , me dit-elle, de l'air du monde le plus touchant ? faut-il que vous ajoutiez encore à mes chagrins celui de vous voir bientôt la proie d'un barbare géant , contre lequel toute votre valeur deviendra inutile. Madame , reprit-il , je mourrai content en combattant ce monstre , si du moins ma mort vous coûte quelques larmes. Mais par quelle raison étrange une personne comme vous fait-elle sa demeure dans une grotte aussi sauvage ? Hélas ! me dit-elle , en pleurant amèrement , je ne saurois rappeler les circonstances de mon malheur , sans le redoubler par les cruelles réflexions qu'il entraîne avec soi. Je n'étois pas née pour faire un si triste usage de la vie , mais le temps presse , & je ne puis refuser à votre générosité le récit de mes tristes aventures. L'on m'appelle Toujoursbelle ; j'avois été élevée avec la princesse Bellehumeur, ma sœur cadette, à la cour du roi Jamaisvu , mon père , qui est seigneur de l'isle Perdue , lorsqu'un géant mon-

trueux , nommé Mangafuriel , devint amoureux de moi , & me demanda en mariage. Le roi fut au désespoir d'une pareille proposition ; il éluda long - tems les demandes du géant , n'osant pas les refuser tout-à-fait ; mais ce monstre voyant que les choses traînoient trop en longueur , & qu'on n'avoit pas dessein de me livrer entre ses bras , m'enleva un jour de la cour de mon père. Cet auguste monarque ayant voulu s'opposer aux violences publiques de ce traître enchanteur , il fut changé sur le champ en ce chien noir qui vous accompagne , & ma mère & ma sœur furent transformées aussi , en ma présence , en ces deux biches , qui sont condamnées par ce brutal , à être tous les jours poursuivies par le chien , depuis la cabanne d'un payfan , qui est à trois lieues d'ici , jusqu'à cette malheureuse grotte. Jugez , seigneur , de la frayeur où sont ces pauvres biches , de croire tous les jours qu'elles feront peut-être dévorées , l'une par son père , & l'autre par son époux. Voilà , seigneur , les peines que je ressens à chaque instant , outre celle où je suis d'être exposée aux brutalités de ce géant qui , lassé de mes résistances , m'a déclaré hier que si dans huit jours , je ne consentois à l'épouser , il me feroit cruellement mourir avec toute ma famille. La princesse se mit alors à pleurer

abondamment, fans que je puffe tarir la fource de fes larmes. Aimable Toujoursbelle, m'écriai-je, vous n'êtes point faites pour être l'époufe d'un monftre; agréez feulement les vœux d'un malheureux prince tel que je fuis, & ne vous embarrassez pas du refte; outre l'inclination naturelle que j'ai à rendre fervice aux perfonnes de votre fexe, je m'y fens porté en cette occafion par quelque chofe de plus fort. Je n'en dois plus douter, puisque les Dieux ont pris foin de m'en avertir en fonge, & qu'ils ont gravé fi profondément dans mon cœur l'image de votre divine perfonne, que jamais rien ne pourra l'en effacer. Profitons de l'abfence de Mangafuriel, & fuivez-moi avec le chien & les deux biches. La princesse devenue fenfible à la paffion que je lui peignois avec des couleurs fi vives, fe livra fans répugnance entre mes bras. Je la conduifis à la cabane du payfan avec une confiance que l'amour feul peut infpirer, & j'y arrivai fans trouver aucun obftacle. Je ne pouvois cacher cette aventure à mon hôte. Je fus donc obligé de l'en inftruire; & quoique les circonftances périlleufes qui accompagnoient cette efpece d'enlèvement, duffent l'effrayer, puisqu'il avoit tout à craindre de Mangafuriel, fi jamais il apprenoit qu'il nous eût donné retraite, je trouvai en lui une gran-

deur d'ame au-deffus d'un homme de fon état. Je vous ai obligation de la vie de mon fils, me dit-il ; croyez, prince, que j'en ferai reconnoiffant. Vous n'avez rien à craindre chez moi : & quoique le géant foit fi terrible, fa puiffance ne peut s'étendre jufqu'ici ; je vais vous conduire dans un lieu où vous ferez à couvert de fes pourfuites. M'ayant enfuite donné la main, il nous fit entrer avec la princeffe & fa famille, dans un fouterrein fpacieux où nous trouvâmes toutes les commodités de la vie. Je remerciai notre libérateur dans des termes fort tendres ; & comme il n'y avoit pas de danger pour moi d'être vu, je fortois quelquefois de notre retraite, pour prendre l'air. La difficulté que je trouvois à tirer ma princeffe des mains de ce malheureux géant m'occupoit fans cefse. Un jour que j'y rêvois feul dans le bois, & que je confidérois en moi-même de quelle manière je pourrois la remettre sûrement dans les états du roi fon père, je jettai par hafard les yeux fur une payfanne qui vouloit lier une charge de bois, avec une corde trop courte de la moitié. Je ne pus m'empêcher de rire de la voir obftinée dans cette entreprife. Comment veux-tu, lui dis-je, enlever ce bois avec fi peu de corde ? ne vois-tu pas que tu n'en pourra jamais venir à bout. Je le ferai plutôt, me répondit

cette payfanne , que tu n'exécuteras ce que tu projette. Une réponse auffi conforme à ce que j'avois dans l'esprit m'étonna ; mais ma joie devint bientôt extrême , en voyant que cette même payfanne quittoit une forme auffi abjecte , pour prendre celle de la fée Pandrague. Je me prosternai promptement à ses pieds. Illustre fée , m'écriai-je , votre seule attention est à secourir les malheureux ; je vois bien par ce que vous venez de me dire , que fans votre protection , il nous seroit impossible d'éviter le redoutable Mangafuriel. J'implore donc votre puissance , persuadé que vous ne vous êtes transportée dans ces lieux , que pour nous délivrer des mains de ce géant que j'aurois déjà été combattre , sans la résistance de la princesse Toujoursbelle. Oui , me dit Pandrague , je viens à votre secours ; il n'est pas juste que l'aimable fille du roi Jamaisvu , soit la proie d'un auffi vilain monstre. Vous l'épouserez , prince , mais votre bonheur n'est pas encore si proche ; l'on vous comptera , & vous serez effectivement au nombre des morts , avant que vous possédiez cette charmante princesse. Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage ; soumettez-vous aux ordres du destin , dont les volontés sont irrévocables. Soyez constant , craignez & révérez les Dieux , sans murmurer contre

leurs décrets , & vivez dans l'espérance d'être un jour le plus heureux de tous les mortels avec votre chere Toujoursbelle.

Je frémis depuis les pieds jusqu'à la tête, à cette horrible prédiction. Et j'étois prêt de me livrer au désespoir le plus affreux , sans les nouvelles promesses que me donna cette bonne fée, de m'être toujours favorable. Elle me conta ensuite que le paysan qui m'avoit reçu chez lui , n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit , & que c'étoit l'enchanteur Peut-tout son ami intime qui , par son ordre , ayant supposé un enfant prêt à être dévoré par un ours , m'avoit ainsi attiré dans cette demeure , pour délivrer la princesse Toujoursbelle des mains du tyran qui la retenoit. Ensuite la fée Pandrague m'ayant reconduit à la cabane , elle commença à y exercer son pouvoir , en rendant au chien & aux deux biches leurs formes naturelles, que le malheureux Mangafuriel leur avoit ôtées par la force de ses noirs enchantemens. Toute cette famille royale s'embrassa alors avec tendresse ; & après s'être donné des marques réciproques de joie , rendit grace à la fée & à l'enchanteur Peut-tout des bienfaits qu'elle en avoit reçus. Nous ne songeâmes plus qu'à nous éloigner de ce lieu. La fée nous ayant couvert d'un nuage épais , pour nous dérober aux poursuites du géant , nous

fournit d'équipages & de toutes les choses nécessaires à la vie. Nous partîmes enfin de ce lieu, & nous fîmes de la sorte plus de cent cinquante lieues.

Le roi Jamaisvu consentoit à l'amour que j'avois pour Toujoursbelle. Cette princesse me marquoit souvent que cette approbation faisoit tout son bonheur ; & la reine qui m'aimoit déjà comme son propre fils , souhaitoit que nous arrivassions promptement dans ses états , pour conclure notre mariage. Nous en touchions presque les frontières, lorsque nous étant reposés à l'entrée d'un bois, pour nous rafraîchir de l'ardeur du soleil, nous nous endormîmes tous sur une espèce de gazon. Nous y goûtions un tranquille sommeil, lorsqu'un fameux géant , nommé Brandagedondon, qui revenoit de la chasse, apperçut notre petite troupe. Il considéra attentivement Toujoursbelle qui reposoit entre les bras de sa sœur Bellehumeur ; il les mit toutes deux sous le sien , & les emporta , sans les éveiller , comme un faucon enleveroit une caille. J'ouvris les yeux dans le moment que cet enchanteur s'éloignoit avec sa proie. J'éveillai promptement le roi Jamaisvu , & je courus après ce traître, dans le dessein de mourir en combattant contre lui , ou de lui arracher les princesses ; mais quelque diligence que je

fiffe , je ne pus jamais le joindre. Je le suivis seulement des yeux , & l'ayant vu entrer dans une tour d'une hauteur inaccessible , dont il referma la porte après lui ; je résolus de ne me point éloigner de cette cruelle prison. Un moment après j'en vis sortir le géant , qui apparemment retournoit en course ; je voulus profiter de ce moment favorable , & de l'obscurité de la nuit qui s'approchoit. Je m'avançois vers la tour , lorsque j'entrevis à quelques pas de moi un homme que le défaut du jour m'empêcha de reconnoître pour le prince Boncœur , & qui venoit à moi l'épée à la main. Nous nous prîmes apparemment l'un l'autre pour des satellites de Brandagedondon , & commençâmes un combat qui n'auroit fini que par la mort de l'un de nous deux , si le géant , qui arriva sur ces entrefaites , & qui nous trouva acharnés l'un contre l'autre , ne nous eût embrassés , & transportés tous les deux dans le tombeau diaphane , où sans nous être reconnus , & par la force de ses enchantemens , nous avons toujours continué notre combat , jusqu'au moment que vous avez fait cesser le charme qui nous forçoit d'en agir ainsi.

Tous les princes furent surpris de cette histoire , & Boncœur , pour en éclaircir quelques endroits qu'ignoroit Languedor , raconta

à son tour, que s'étant rencontré par hazard sur les frontières du royaume de Jamaisvu, dans le moment que les princesses venoient d'être enlevées pour la seconde fois, le roi l'avoit conjuré de poursuivre le ravisseur; que l'amour qu'il avoit pour la princesse Bellehumeur lui ayant donné des aîles, il étoit arrivé au pied de la tour, dans le moment que Languedor cherchoit à s'introduire, & que l'ayant pris dans l'ombre de la nuit pour une sentinelle de Brandagedondon, ils avoient commencé le combat, qui avoit été terminé comme le prince son cousin venoit de le raconter.

Ces illustres chevaliers, après avoir fait réflexion sur les principales circonstances de ces aventures, jugerent que Brandagedondon auroit aussi, sans doute, transporté les deux princesses dans ce même palais. Ils les y cherchèrent avec beaucoup de soin, & commençoient à désespérer de les trouver, lorsque traversant les cours du château, ils passèrent auprès du corps de Brandagedondon. Engageant qui s'étoit aperçu que le géant portoit au doigt une bague qui jettoit un feu extraordinaire, la lui ayant ôtée aussi-tôt, l'eut à peine mise à son doigt; que l'eau d'un puits qui étoit à l'entrée de la seconde cour, s'élançant tout d'un coup à gros bouillons par-dessus ses bords, le puits se tarit

en très-peu de tems. Les princes étonnés d'un événement si singulier , s'étant approchés du puits, en virent sortir les deux princesses, Toujoursbelle & Bellehumeur , avec la fée Pandrague. Cette illustre fée ayant alors fait remarquer à Languedor que la prédiction étoit accomplie à son égard , puisqu'il avoit été si long-tems dans le tombeau , l'assura , ainsi que le prince Boncœur , qu'ils épouseroient leurs princesses, sitôt qu'ils les auroient remises entre les mains du roi Jamaisvu , leur père , & disparut dans le moment même , les laissant charmés par des nouvelles si agréables.

Toujoursbelle & sa sœur , au comble de leur joie de retrouver les princes leurs amans , se joignirent à eux , pour rendre grace à leurs libérateurs ; & leur apprirent que le perfide Brandagedondon , ne pouvant se faire aimer d'elles ; les avoit enfermées au fond de ce puits , dans une caverne horrible , remplie d'animaux & d'insectes les plus sales & les plus venimeux ; mais que , grace à la fée Pandrague qui avoit fait disparaître toute l'horreur de leur cachot , & qui leur avoit toujours tenu compagnie , elles ne s'étoient apperçues de la longueur du tems qu'elles y avoient demeuré , que par l'absence de leurs amans.

Tous les princes n'ayant plus rien à faire

dans le palais des Secrets, après en avoir fait enlever toutes les richesses de Brandagedondon, repassèrent le petit bras de mer qui les séparoit du royaume de Brigandor. Les princesses Adresse & Viperine qui, justement allarmées du péril que couroient ces princes, attendoient leur retour avec la dernière impatience, montrèrent toute la joie possible de leur heureuse victoire, & témoignèrent à Toujoursbelle & à Bellehumeur qu'elles étoient très-sensibles à leur délivrance.

Il ne manquoit donc plus aux princes que le miroir de Sageffe, pour être en état de dissiper l'enchantement de Sobare; & quelque instance que le roi Brigandor leur fît, pour les engager à s'arrêter plus long-tems dans ses états, ils résolurent d'exécuter promptement leurs desseins, & d'aller chercher ce précieux bijou par toute la terre. Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes, que se fit cette séparation. Le Prince Franchot & son illustre épouse ne pouvoient se résoudre à laisser partir les princes & les princesses; & le roi qui touchoit au moment de perdre pour toujours l'aimable Adresse, ne donnoit pas les mains à son départ, sans une extrême répugnance; mais l'honneur l'emportant sur l'amour, il y consentit enfin, & les combla tous, avant leur départ, de mille marques d'estime & de générosité.

On se sépara donc , puisque c'étoit une nécessité indispensable de le faire , & les princes & princesses ayant monté avec joie le vaisseau qui les avoit amenés chez Brigandor , en tournèrent la proue vers le royaume du roi Jamaisvu ; la route en étoit très-difficile & inconnue aux matelots qui ne trouvoient pas ce pays dans la carte , & si les princes Languedor , & sur-tout Boncœur qui en étoient originaires , n'avoient eux-mêmes fait l'office de pilotes , ils auroient vainement parcouru les mers. Enfin après avoir essuyé plusieurs périls , on y aborda au bout de quarante jours de navigation.

Le roi Jamaisvu & la reine son épouse reçurent les princes avec les témoignages de l'amitié la plus tendre ; ils avoient perdu toute espérance de revoir leurs filles , ainsi que les deux princes leurs amans , qu'ils croyoient que le cruel Brandagedondon avoit fait mourir. Ils ne purent moins faire que de les récompenser par un double mariage de s'être généreusement exposés pour la défense des princesses , & le roi Jamaisvu fut charmé d'avoir pour gendres deux princes aussi accomplis. Leurs noces se célébrèrent avec toute la pompe imaginable , le roi n'épargna rien pour faire connoître sa joie , & les principaux du royaume , ainsi que le peuple , inventèrent mille jeux &

mille plaisirs pour rendre les fêtes plus magnifiques ; le seul prince Bel Esprit , peu sensible à tant de galanterie , témoigna bientôt à ses frères le desir ardent qu'il avoit de tirer de captivité la princesse Brillante. Cette illustre malheureuse , leur dit-il , qui gémit dans un affreux cachot , se plaint sans doute de ma négligence , ou n'est occupée qu'à pleurer ma mort ; & loin de prendre aucun plaisir , je me dois reprocher tous les momens que je diffère à la secourir.

Ces plaintes étoient trop justes ; les princes d'un consentement unanime se préparèrent à partir. Le prince Boncœur seulement , avec toutes les princesses , à l'exception d'Adresse , restèrent à la cour du roi Jamaisvu , pour le consoler de l'absence de Languedor , qui s'arracha des bras de l'amour , pour suivre son frère dans cette entreprise.

L'on avoit déjà arrêté le jour du départ , sans savoir précisément de quel côté on devoit tourner pour chercher le miroir de Sagesse , lorsque Bel Esprit étant allé faire un sacrifice à Venus pour se la rendre favorable , fut surpris d'entendre du creux de l'autel une voix qui lui parla en ces termes : ta princesse n'est point morte , mais elle n'a d'attache à la vie qu'autant qu'elle espère te retrouver fidèle ; poursuis ton généreux dessein , Venus t'assure d'un plein succès ,

succès , & que tu feras bientôt possesseur du trésor qui te manque pour être parfaitement heureux.

Bel Esprit étonné d'un pareil oracle , se prosterna devant la statue de la déesse : puisque vous vous intéressez pour moi, je n'ai plus rien à craindre , s'écria-t-il transporté de joie : oui, charmante mère des amours , dont le pouvoir s'étend jusque sur les choses les plus insensibles, je reconnoîtrai éternellement votre pouvoir , vos autels fumeront toujours de l'encens le plus rare & le plus précieux ; continuez de m'être propice , je n'oublierai de ma vie la faveur que je reçois aujourd'hui de votre divinité. Il retourna aussitôt au palais du roi Jamaisvu ; il ne pouvoit modérer sa joie , mais elle augmenta encore lorsqu'il sçut ce qui suit.

Une vieille gouvernante de Toujoursbelle ayant mal-adroitement renversé la toilette de la princesse , en cassa le miroir en plus de vingt morceaux ; cet accident lui faisant appréhender d'être grondée , elle alla promptement dans le garde-meuble du roi pour y choisir un autre miroir : elle y en trouva un si semblable à celui qui venoit d'être cassé , qu'il étoit difficile de ne s'y pas méprendre. Elle crut , en le mettant à la place de l'autre , qu'elle répareroit la faute

qu'elle avoit faite , mais ce fut justement ce qui la fit connoître.

Ce nouveau miroir étoit posé sur sa table , lorsqu'une des filles d'honneur de Toujoursbelle , ayant voulu raccommo-der quelque chose à sa coëffure , s'en approcha ; mais à peine se fut-elle présentée devant cette glace , qu'ayant poussé de grands cris , elle s'évanouit ; la princesse qui dans ce moment entroit dans son cabinet , fut très-effrayée de cet accident ; on fit revenir cette fille de sa foiblesse , & étant interrogée d'où provenoit un mal si subit , elle répondit , en tremblant encore , qu'ayant voulu se regarder dans cette glace , elle n'y avoit apperçu qu'une tête horrible coëffée de serpens épouvantables. Toujoursbelle s'y étant mirée & n'y ayant vu rien de semblable , s'imagina que sa fille d'honneur étoit devenue folle ; mais la même apparition étant arrivée avec pareilles circonstances à cinq ou six autres dames de la cour , on ne traita plus cela de vapeurs : on voulut approfondir les raisons de cette nouveauté , & après avoir examiné avec attention le miroir de la princesse , on y trouva sur la bordure les vers suivans , écrits en lettres presque imperceptibles.

*Je suis & gracieux & redoutable aux belles,*

*Je renferme en mon sein le vice & la vertu ;*

*L'honnête trouve en moi des grâces naturelles,*

*La coquette n'y voit qu'un orgueil abattu.*

*Je grossis les objets sans aucun artifice ;*

*Je ne mens qu'en peinture, & dis la vérité ;*

*Je ne suis point trompeur, quoique plein de malice ;*

*Je tire ma vertu d'un pouvoir emprunté.*

La princesse Toujoursbelle fit un cri de joie à cette heureuse découverte ! par quelle étrange aventure, dit-elle, cette glace acquiert-elle une propriété si redoutable à notre sexe ? & pourquoi ne commençons-nous que d'aujourd'hui à nous appercevoir que c'est-là le véritable miroir de Sagesse que les princes alloient chercher avec tant d'empressement ? chacun en parloit diversement, sans pouvoir en deviner la raison ; mais la vieille gouvernante ne pouvant plus se taire, & voyant qu'il n'y avoit plus lieu de lui reprocher sa faute, puisqu'elle avoit servi à faire découvrir ce trésor, avoua la vérité, & instruisant Toujoursbelle du prétendu malheur qui lui étoit arrivé, lui apprit que ce n'étoit point là son miroir ordinaire.

L'on fut charmé d'une aventure aussi particulière ; il n'y eut que les pauvres dames qui

avoient malheureusement fait connoître la vertu de cette glace, qui en furent au désespoir. Elles avoient toujours passé pour prudes ; il n'y avoit que pour elles à gloser sur la conduite des autres, la moindre parole équivoque effarouchoit leur pudeur, la plus petite liberté étoit criminelle à leurs yeux ; mais ayant été ainsi démasquées à ceux de toute la cour, elles en furent chassées avec honte ; les autres dames n'eurent pas assez peu de prudence pour vouloir faire l'essai de cette glace fatale ; un rien, une bagatelle pouvoit les y faire paroître laides ; & chacune d'elles craignant que ses foiblesses ne fussent mises au jour, trembloit, même en se regardant dans son propre miroir, & appréhendoit qu'il ne devînt pour elle un miroir de Sageffe.

Le roi Jamaisvu étoit plus étonné que tous les autres, qu'une pièce si rare se fût ainsi trouvée dans son garde-meuble, sans qu'il eût jamais su en être possesseur. Il ignoroit, de même que les princes, que la fée Legère, par ordre de Venus, eût conduit cette aventure, & se fût emparée du miroir de Sageffe ; toutes les forces humaines ne l'auroient pas ôtée à l'un des descendans du grand Atlas, nommé Rochedure, à qui elle l'enleva ; mais il faut raconter comment cette glace acquit une pareille vertu, & fut nommée le miroir de Sageffe.

Tout le monde fait qu'Atlas ayant appris par l'oracle , qu'un fils de Jupiter lui feroit perdre son royaume avec la vie , refusoit tous les hôtes qui venoient chez lui ; que Persée , fils de Jupiter & de Danaé , au retour du voyage où il coupa la tête de Meduse , ayant demandé le couvert chez Atlas , ce roi le traita comme les autres ; & que Persée indigné de ce refus , l'ayant pétrifié en lui montrant la tête de la Gorgonne , logea chez lui malgré qu'il en eût , mais on ignore le reste de l'histoire : le voici. Ce héros s'étant retiré dans son appartement , posa par hasard cette tête fraîchement coupée , vis-à-vis un miroir de toilette qui se trouva sur la table de sa chambre. Quoique la tête fût bien enveloppée , elle ne laissa pas de communiquer à la glace presque les mêmes vertus que Meduse avoit eues étant en vie , c'est-à-dire que de même qu'avant qu'elle eût fouillé son honneur elle étoit parfaitement belle , & que depuis qu'elle se fût abandonnée à Neptune dans le temple de Minerve , elle devint horrible & toute couverte de serpens ; de même lorsqu'une femme véritablement sage se regardoit dans ce miroir , elle se trouvoit encore plus belle , & avec des couleurs plus vives & plus éclatantes ; mais lorsqu'elle avoit négligé sa réputation & s'étoit écartée de son devoir , elle se voyoit

d'une laideur effrayante , & ressembloit à l'épouvantable Gorgonne.

Le mérite de ce miroir ayant été connu par l'inscription qui se trouva divinement gravée dans le moment qu'il acquit cette terrible vertu ; il fut gardé avec grand soin par les descendans d'Atlas , & étoit parvenu par succession de tems jusqu'à Rochedure qui habitoit sur une montagne inaccessible à tous les mortels.

Il ne falloit pas moins qu'une fée aussi puissante que la bonne Légère pour s'emparer de ce trésor. Venus lui prêta son secours , & cette fée , après s'être rendue maîtresse de ce miroir par des aventures qui seroient trop longues à raconter , le transporta dans le garde-meuble de Jamaisvu , & fit casser le miroir de la princesse , pour y mettre celui-là en la place.

La joie brilloit dans les yeux de Bel Esprit ; rien ne retardoit plus son voyage ; uniquement occupé de sa princesse , il mit bientôt à la voile , muni de la statue de Vérité & du miroir de Sagesse ; mais comme ses frères & lui avoient sujet d'appréhender le ressentiment de l'empereur de Sobarre , s'ils en étoient reconnus , ils résolurent de se déguiser. Bel Esprit qui avoit le plus d'intérêt dans cette affaire , se fit faire un habit de peau d'ours , appliqué si justement sur lui qu'on l'eût pris pour un affreux sauvage ;

il s'arma d'une massue de fer, à pointes d'acier, & se nomma Barbario. Entendement s'habilla à-peu-près comme l'on dépeint les brachmanes Indiens, se peignit la barbe & les sourcils, prit la qualité de philosophe cabaliste, & se fit appeller Indigoruca. Et le prince Languedor s'étant couvert d'une grande robe noire, orné d'une fraise, coëffé d'un chapeau pointu, & se disant médecin empyrique, prit le nom de Mirliro. Voilà nos trois princes habillés de manière qu'il étoit impossible de les prendre pour ce qu'ils étoient. Comme Engageant & Adresse n'étoient pas connus de l'empereur des Songes, ils n'eurent pas besoin de déguisemens, & conservèrent leurs habillemens ordinaires. Enfin, après plusieurs mois d'une navigation fort heureuse, ils s'apperçurent par un doux assoupissement qu'ils n'étoient pas éloignés de l'isle des Songes. En effet ils abordèrent bientôt au port le plus proche; & ayant laissé leurs gens dans le vaisseau, avec ordre de les y attendre, ils en tirèrent leurs chevaux & mirent pied à terre. Ils avoient une forêt & une grande prairie à traverser avant que d'arriver à la ville, & ils marchoient à grands pas, lorsqu'ils rencontrèrent en leur chemin un grand nombre d'officiers de l'empereur Fantastique, qui surpris de la figure extraordinaire de ces trois étrangers,

s'arrêtèrent assez long-tems à les considérer. Ensuite les ayant abordés , ils s'informèrent d'eux s'ils n'avoient pas vu dans la forêt le cynogefore de l'empereur , qui s'étoit perdu depuis deux jours par la faute de celui qui le conduisoit , & qui étant à demi yvre s'étoit endormi au pied d'un arbre : ce cynogefore étoit une espèce de chameau très-rare dans le pays ; il coûtoit des sommes immenses , il n'y avoit que l'empereur qui pût en avoir un , & il étoit destiné ordinairement à porter les provisions de bouche & la colation lorsque ce prince alloit à la chasse. Engageant & la princesse affurèrent qu'ils n'avoient pas rencontré cette bête ; mais le médecin Mirliro ayant demandé aux officiers si cet animal n'étoit pas boiteux du pied gauche de devant ; le philosophe Indigoruca , s'il n'étoit pas borgne de l'œil droit ; & le sauvage Barbario , s'il n'étoit pas chargé de sel & de miel ; les officiers surpris de ces demandes qui étoient si conformes à la vérité , & croyant que les étrangers donneroient à l'empereur des nouvelles du cynogefore , les prièrent de vouloir bien venir au palais , & les y conduisirent dans cette espérance. L'empereur qu'un de la compagnie qui avoit pris les devants , avoit instruit de la rencontre qu'ils avoient faite de ces étrangers , les reçut d'un

air fort affable , & les ayant interrogés au sujet du cynogefore , fut très - surpris d'apprendre d'eux qu'ils n'avoient point vu cet animal , & qu'ils n'en avoient ainsi parlé que sur des présomptions qu'ils croyoient certaines. Il crut d'abord que les princes se moquoient de lui , & étoit sur le point de faire éclater contre eux toute sa colère , lorsqu'on lui vint annoncer que le cynogefore étoit retrouvé , & qu'il revenoit tout seul au palais. Mais par quel prodige , s'écria l'empereur , avez-vous pu parler si pertinemment d'une chose que vous n'aviez jamais vue ( car effectivement les princes n'avoient pas rencontré cette bête , & l'empereur n'en avoit pas dans le tems de leur premier voyage à Sobarre ) & quel secret avez-vous pour deviner si juste ?

Je vais vous expliquer le mien , dit le médecin Mirliro : j'ai demandé si le cynogefore n'étoit pas boiteux , parce que sur le chemin de la forêt ayant remarqué les traces de cet animal , je m'apperçus que la symétrie de son allure étoit faussée , écartée , & qu'il avoit foulé la terre du pied gauche de devant , autrement que des autres pieds ; de-là je conjecturai qu'il étoit boiteux de ce côté-là.

Et moi , dit le philosophe Indigoruca , si je me suis informé de vos officiers si le cynogefore

n'étoit pas borgne , c'est qu'ayant , ainsi que ce fameux médecin , examiné ses pas , & connu qu'il avoit passé dans un petit sentier dont les deux côtés étoient couverts d'herbes , j'ai remarqué que quoiqu'elle fût beaucoup plus belle & plus touffue à droite qu'à gauche , le cynogefore n'avoit point touché à celle qui est à droite , & n'avoit mangé que de celle qui est à gauche. J'ai fait là-dessus des réflexions très-justes en assurant que cet animal étoit borgne de l'œil droit , puisqu'au lieu de choisir naturellement la meilleure herbe qui étoit de ce côté-là , il n'avoit touché qu'à celle qu'il avoit vue à sa gauche ; & je ne me suis point trompé , comme vous voyez , dans le jugement que j'en ai fait.

L'empereur Fantafque fut surpris de deux réponses si subtiles ; il admira l'esprit du philosophe & du médecin , mais il eut encore plus lieu de s'étonner de celui du sauvage Barbario , qui en contrefaisant une espèce de baragouin étrange s'expliqua en ces termes : il est inutile de vous dire qu'ainsi que les deux hommes qui viennent de parler , j'avois fait les mêmes observations aux traces du cynogefore , mais comme ils se sont expliqués avant moi ils m'en ont ôté l'honneur ; j'ai fait seulement entendre à vos officiers que cet animal devoit être chargé de sel & de miel , en voici la raison : j'ai

remarqué en deux endroits différens que le cynogefore s'y étoit reposé ; & ce par l'impression de la forme de son corps ; au premier je vis deux brebis qui s'attachoient obstinément à brouter l'herbe , & quoique je fisse pour les en éloigner , elles préférèrent toujours cet endroit à tous ceux qui étoient à l'entour ; personne n'ignore que les brebis aiment extrêmement le sel , je conclus de-là que le cynogefore en portoit sur lui , & qu'il en avoit sans doute répandu quelques grains en se couchant à cet endroit ; pour ce qui regarde le miel , cela ne m'a pas été plus difficile à deviner : On sçait que les mouches qui le travaillent , l'aiment beaucoup , & qu'il les attire à lui. Dans le lieu où le cynogefore se reposa pour la seconde fois , il n'y avoit aucunes herbes , point de fleurs , ni rien qui marquât que des mouches y eussent leur retraite ; & en en voyant là une aussi grande quantité se promener sur la terre , où il s'étoit couché , & en retourner les petits grains , je jugeai qu'il falloit absolument qu'elles y eussent été conduites par la douceur du miel , dont devoit être chargé le cynogefore.

L'empereur eut tout lieu d'être content des réponses des princes ; il aimoit les gens d'esprit , il en trouvoit tant dans ces trois bisarres

figures d'hommes, qu'il les pria, ainsi qu'Engageant & Adresse, de loger dans son palais, & de manger à sa table. Ils ne refusèrent pas des offres aussi avantageuses, & le prince & la princesse, qui n'avoient pas encore brillé, firent connoître à l'empereur dans le premier repas qu'il leur donna, qu'ils ne cédoient en rien à ces fameux étrangers : car lorsqu'on eut servi à la princesse un morceau de chevreuil : grand monarque, dit-elle, si votre majesté veut me permettre de lui dire mon sentiment sur cette viande, je trouve qu'elle sent beaucoup la chair de chien, & ma langue, qui en la mangeant, s'est chargée d'une salive écumeuse, me confirme dans mes soupçons. Pour moi, dit Engageant, si ce n'est pas perdre le respect, que de s'expliquer trop librement à la table d'un aussi grand prince, je lui dirai, qu'en buvant le vin que l'on vient de me servir, & qui loin de me réjouir le cœur, comme c'est l'ordinaire, m'a tout-d'un-coup inspiré une humeur sombre & mélancolique ; j'ai connu qu'il falloit que sa substance fût mêlée avec celles des morts. L'empereur étonné de ces discours extraordinaires, voulut les approfondir. Il fit sur le champ appeler son maître-d'hôtel, & son échançon, & s'étant informé du premier, d'où il avoit eu le chevreuil en question, il apprit

qu'il y avoit environ un mois, que l'ayant trouvé à la chasse, qu'il n'avoit guères plus de quinze jours; il l'avoit pris en vie, l'avoit fait nourrir par une chienne, dont on avoit jetté les petits, & qu'étant parvenu au terme d'être mangé, il l'avoit servi sur la table impériale, comme un mets très-délicat.

L'échançon interrogé à son tour, de quel terroir venoit le vin que l'on avoit versé pendant le repas, répondit qu'il avoit été recueilli à douze lieues de Sobarre, sur la montagne des tombeaux. C'est un endroit où s'étoit autrefois donné un fameux combat, où plus de quarante mille hommes étoient restés sur la place, & dans lequel fort long-tems après, l'on avoit planté des vignes qui produisoient un vin excellent.

L'empereur ne pouvoit se lasser d'admirer ces cinq étrangers; plus il conféroit avec eux, plus il leur trouvoit de mérite, & de solidité d'esprit: mais à travers des careffes qu'il témoignoit à ces princes, il leur laissoit entrevoir un chagrin dévorant. Engageant ayant pris la liberté de lui en demander la cause. Hélas! sage étranger, lui répondit l'empereur, il y a bientôt deux ans que je languis pour la cruauté que j'ai commise envers ma fille & trois jeunes hommes qui se disoient fils du roi Jugement. Alors

il raconta au prince ce qu'il favoit déjà de Bel Esprit , & de ses frères , comme il les fit exposer cruellement dans des isles , où ils devoient être péris ; de quelle maniere il avoit traité sa fille , en la faisant enfermer dans la tour des chiens dangereux , & que pour punition de sa dureté les dieux lui avoient envoyé une main fatale qui désoloit ses états , en enlevant tous les mois un prince ou une princesse qu'elle jettoit dans la mer , & que c'étoit le lendemain qu'elle devoit paroître. Mais ce qui met le comble à mon désespoir , poursuivit l'empereur , c'est que je ne suis plus le maître de la destinée de ma fille. De crainte que je n'eusse pas la force de la punir comme je croyois qu'elle le méritoit , j'ai malheureusement remis le soin de ma vengeance entre les mains de Cubulanbuc , fameux enchanteur , & ce barbare m'a envoyé dire hier , qu'étant devenu amoureux de la princesse , il falloit qu'elle se résolut à l'épouser , ou que je n'avois qu'à choisir des trois supplices suivans ; qu'elle fût dévorée par douze lions affreux , qu'elle servît de pâture à un monstrueux rhinocéros , ou qu'elle fût brûlée vive ; & que cette cruelle exécution se feroit dans quatre jours , à moins qu'il ne se trouvât quelqu'un qui entreprît de combattre les lions , le rhinocéros , & d'éteindre les flammes qui brûlent sans cesse.

Dès le moment de ce cruel message, Cubulanbuc a conduit ses douze lions, & son rhinocéros dans la grande place de cette ville, où il a formé par ses enchantemens une enceinte pour ces bêtes féroces, & la terre s'étant entr'ouverte, il en est sorti une flamme qui ne provenant point de matière combustible, & s'entretenant d'elle-même, ne peut s'éteindre par aucune liqueur. J'ai fait supplier Cubulanbuc de ne point donner le coup de la mort à un malheureux père que la colère avoit trop aveuglé, lorsqu'il l'avoit chargé de sa vengeance. Ce cruel est inexorable, & je ne dois attendre aucune grace de lui, puisque ma fille aime mieux subir la mort la plus cruelle, que de s'unir avec un tel monstre.

L'empereur fondoit en larmes, en racontant cette triste aventure; mais Engageant & les trois princes lui ayant témoigné qu'ils étoient extrêmement touchés de l'état déplorable où ils le voyoient réduit, l'assurèrent qu'ils alloient tout entreprendre pour rétablir la tranquillité dans son cœur.

Le prince Engageant ayant ensuite pris la parole. Il y a apparence, dit-il, grand empereur, que ce sont les dieux qui prennent soin de venger d'illustres malheureux, que vous avez opprimés sans raison; mais ils se laisseront sans

doute toucher, par le juste repentir que vous en témoignez. Nous allons, ces étrangers & moi, travailler à les apaiser par des sacrifices, que nous favons leur être agréables, & nous n'épargnerons point notre vie pour votre salut. J'espère en mon particulier, aidé de l'aimable princesse Adresse, que nous détruirons la main fatale, avant que la journée de demain soit passée, & que vous serez à jamais délivré d'un fléau que l'illusion & le mensonge ont forgé, pour vous punir de n'avoir pas voulu écouter la vérité.

L'empereur avoit tant de confiance en la sagesse & au courage de ces princes, qu'il ne s'opposa pas à de si généreux desseins, quoiqu'il les trouvât presque impossibles dans leur exécution, & sentît dans ce moment renaître l'espérance qu'il avoit perdue de revoir sa fille.

Les princes s'étant retirés, Engageant & la princesse allèrent se préparer pour le lendemain à rompre l'enchantement de la main fatale; mais quoique le bruit courût qu'un seul homme, aidé d'une fille, devoit s'exposer à détruire la main de Sobarre, personne n'osoit mettre la tête à la fenêtre, pour être spectateur de cette expédition; chacun appréhendoit trop d'être la victime de cette aventure; & l'on se contentoit de regarder du côté de la mer, par des jalousses très-étroites,

très-étroites, ou à travers des barreaux de fer fort épais.]

Engageant & la princesse seuls ne furent point épouvantés ; la fée Légère de qui ils avoient reçu leurs instructions, les avoit assurés du succès. Ce prince tenoit d'une main la statue de Vérité, & de l'autre son épée nue, dont la lame dissipoit les enchantemens. La princesse portoit devant elle le miroir de Sageffe, & l'un & l'autre s'étant rendus sur le bord de la mer avant la pointe du jour, attendirent avec impatience que la main se fît voir.

A peine l'aurore commençoit-elle à paroître sur l'horison, que cette cruelle main, entourée d'une lumière éclatante, s'éleva du côté de l'orient, & peu-à-peu s'approcha d'Adresse. Cette princesse en examinøit les mouvemens avec attention, & lorsqu'elle s'apperçut qu'elle fondoit sur elle, elle lui opposa promptement le miroir de Sageffe. La main ne pouvant soutenir la vertu du miroir, se referma aussi-tôt, & parut comme engourdie & immobile. Engageant lui fit alors toucher la statue de Vérité ; dans ce moment, la main qui avoit été produite par le mensonge, s'enfonça en terre, & l'on vit sortir à la place un crocodile furieux. Le prince, sans s'effrayer, se jetta dessus, & pendant un combat qui dura plus de deux heu-

res, il lui plongea tant de fois son épée dans le corps, qu'il se trouva bien-tôt réduit aux abois. Le prince ne le quittoit point, quoiqu'il le vît expirant; mais ce monstre s'étant crevé par le milieu avec un bruit épouvantable, il en sortit une fumée si épaisse, que l'air devint tout-à-fait obscurci, & il fut ensuite englouti dans la terre, sans qu'il y parût aucune ouverture.

Le prince & la princesse ayant heureusement détruit l'enchantement, rentrèrent en triomphe dans la ville. Le roi ne favoit comment les remercier; il les embrassa plusieurs fois, en versant des larmes de joie. Je commence à croire que je touche au moment de recouvrer ma chère Brillante, leur dit-il: Et puisque vous êtes venu à bout d'une entreprise aussi difficile, que celle de la cruelle main qui nous opprimoit depuis si long-tems, je dois présumer qu'il n'y a rien au-dessus de vos forces. Grand empereur, reprit Engageant, vous aurez tout lieu d'être satisfait; mais c'est présentement aux trois étrangers qui m'accompagnent, à entreprendre la délivrance de la princesse. Je le tenterois vainement, la gloire leur en est réservée, & s'ils n'en viennent pas à leur honneur, vous ne devez point espérer que qui que ce soit le puisse faire.

L'empereur, entre la crainte & l'espérance, voyoit que le terme du supplice de sa fille

s'approchoit, & regardoit comme une chose impossible de la retirer des mains du cruel Cubulanbuc. Mais les trois princes s'étant courageusement présentés devant lui, le supplièrent de leur donner un de ses éléphants, pour terminer cette grande aventure. L'empereur les fit conduire dans sa ménagerie, où en ayant choisi un qui paroissoit d'une force extraordinaire, ils le conduisirent dans la cour de leur appartement, & lui ayant lié les quatre jambes & la trompe avec des chaînes de fer, ils le saignèrent à la gorge, & le firent mourir en peu d'heures. Alors le prince Entendement, sous la figure d'Indigoruca Brachmane indien, se servant du secret de Pythagore, ranima ce monstrueux animal, & laissa son propre corps étendu sur la place, les princes ses frères l'ayant relevé, le firent mettre dans un grand coffre d'ébene, que l'on avoit préparé pour cela, & Engageant ayant remis son épée nue entre les mains de Bel Esprit, habillé en Sauvage, ils envoyèrent dire à l'empereur, que s'il vouloit le lendemain se rendre à la place sur les neuf heures du matin, ils tâcheroient de vaincre tous les obstacles que Cubulanbuc apportoit à la délivrance de Brillante. Le roi, transporté de joie, fit publier cette nouvelle à son de trompe. On bâtit aussi-tôt des échafauds que

l'on couvrit de riches tapis, & tous les habitans de Sobarre voulurent être témoins de cette illustre journée.

Les princes arrivèrent à l'heure marquée, montés sur l'éléphant qui portoit aussi le coffre dans lequel étoit le corps du prince Entendement. Si-tôt qu'ils furent dans la place, ils descendirent tous à terre, & le prince Bel Esprit en habit de Sauvage, qu'il avoit fait doubler de l'herbe Lionnée, & armé de l'épée d'Engageant, étant entré seul dans l'enceinte des lions, Cubulanbuc les lâcha aussi-tôt, & referma sur eux la barrière; mais ces cruels animaux repouffés par la vertu de la lionnée, au lieu de se jeter sur le Sauvage Barbario, se mirent à le fuir avec des rugiffemens qui faisoient trembler les plus hardis. Ce prince les poursuivit l'épée à la main, & les tua tous douze, sans qu'ils osassent seulement se mettre en défense.

L'empereur, sa cour & tout le peuple étoient étonnés du peu de courage de ces fiers animaux, & de l'intrépidité de leur vainqueur, & l'on n'entendoit de toute part que des cris de joie: Barbario ayant achevé son combat, & fait ouvrir la barrière, présenta sa bonne épée à l'éléphant qui la prit aussitôt avec sa trompe, & se mit à la place du sauvage, pour combattre le rhinoceros.

L'enchanteur enragé que les lions eussent été détruits si facilement, fit sortir alors ce monstre, & l'opposa à l'éléphant; l'on fait l'antipatie qu'il y a entre ces deux animaux; c'est pourquoi il seroit presque inutile de raconter le furieux combat qui se passa entr'eux; le rhinoceros étoit d'une grandeur & d'une force incroyable; & si l'éléphant n'avoit pas été armé de l'épée d'Engageant, il auroit peut-être succombé aux efforts de son ennemi; mais il manioit son épée avec tant de dextérité, qu'il ne portoit aucun coup à faux, quoique les écailles du rhinoceros fussent impénétrables, cette épée avoit une telle vertu, que rien ne pouvoit lui résister. Enfin, après que le rhinoceros qui perdoit son sang de tous côtés, eut disputé la victoire pendant plus de six heures, il fut obligé de céder, & mourut sans avoir pu faire la moindre blessure à l'éléphant. Les trompettes publièrent dans le moment cette seconde victoire, comme elles avoient fait la première; & l'éléphant ayant reporté l'épée à Engageant, s'en alla droit au coffre d'ébene, & l'ouvrit adroitement avec sa trompe. L'empereur qui ne favoit quel usage les princes vouloient faire de ce coffre, fut aussi surpris, qu'affligé d'y voir Indigoruca, sans aucun signe de vie; il fit appeller ses medecins qui, après

avoir examiné ce fameux philosophe, se contentèrent de dire qu'il étoit mort. Mirliro qui étoit présent à cette consultation, se mit alors à rire : si la science de ces messieurs, dit-il, ne s'étend qu'à assurer qu'Indigoruca est mort, je vais leur faire voir que j'en fais plus qu'eux, en le ressuscitant ; ayant ensuite fait faire un grand cercle autour de l'éléphant, il ordonna qu'on levât le corps du philosophe, le fit tenir par quatre hommes, prit la trompe de l'éléphant, & la posant sous le nez d'Indigoruca, il feignit de prononcer certaines paroles barbares ; alors le secret de Pithagore faisant son effet, le prince Entendement restitua son ame dans son corps naturel, l'éléphant tomba mort, & le philosophe paroissant plein de vie, remercia Mirliro de l'opération qu'il venoit de faire.

Chaque instant augmentoit l'admiration de l'empereur & du peuple ; on élevoit ces étrangers jusqu'aux cieux, & l'on étoit sur-tout dans le dernier étonnement de ce qui venoit de se passer à l'égard du philosophe. Voici bien des merveilles, dit le médecin Mirliro, mais il faut que je vous en fasse voir encore de plus grandes ; ayant aussi-tôt dépouillé sa robe, quitté son chapeau & sa fraise, il se jeta la tête la première dans les flammes qui étoient

au milieu de la place ; chacun crut d'abord qu'il y étoit consumé, parce qu'il s'éleva une espèce de fumée qui le déroba à la vue des assistans ; on plaignoit son malheur, on l'accusoit d'imprudence & de présomption, mais l'habit de salamandre, dont il étoit couvert, avoit trop de vertu, pour qu'il eût lieu d'appréhender un sort pareil ; au contraire, après s'être roulé pendant très-long-tems au milieu de ces flammes qui diminuoient peu à peu ; il les éteignit si bien, qu'il n'en parut pas seulement une étincelle. Le peuple témoigna l'excès de sa joie par mille acclamations ; l'empereur se vit au comble de ses desirs ; il embrassa les quatre princes avec des transports qui ne se peuvent exprimer, & courut promptement avec eux vers la tour où Brillante étoit renfermée ; mais Cubulanbuc qui voyoit ses enchantemens détruits d'une manière si extraordinaire, s'y étoit retiré pour en défendre l'entrée ; il espéroit, par la force de ses charmes & par le pouvoir des démons, empêcher la délivrance de la princesse ; pour cet effet, il mit promptement sur sa tête un chapeau de verveine, se ceignit les reins d'une ceinture de fougère, puis prenant dans un vieux sac de la mandragore, de la panacée & du trefle à quatre feuilles, il jetta le tout ensemble dans une fosse qui étoit de-

vant la porte de la tour ; ensuite allumant trois bougies de cire verte , il les posa en triangle sur le bord de cette fosse , dans laquelle il répandit encore de l'ache , de l'encens , du sel , du lait , du miel , du sang , & se mettant un bras nud , & retroussant sa robe plus haut que le genou , il fit d'effroyables grimaces , après quoi voyant que toutes ces cérémonies magiques n'avoient pas l'effet qu'il en attendoit , & que l'enfer étoit sourd à sa voix , il devint furieux , maudit son art , s'arracha les cheveux , détesta les démons , & se frappa la poitrine à grands coups ; mais dans ce moment les fées Pandrague & Légère , ayant paru , lui ordonnèrent de rendre la princesse. Cubulanbuc ne put désobéir à des ordres si absolus ; il dépendoit entièrement de la fée Pandrague , & connut bien alors que c'étoit elle qui l'empêchoit d'agir , & que , sans sa protection , les princes ne feroient pas si facilement venus à bout de leur entreprise ; il ouvrit donc les portes de la tour , où l'on trouva l'aimable Brillante au milieu de toutes les personnes que la main fatale avoit précipitées dans la mer , & que l'on avoit cru périés. Cette princesse , après avoir tendrement embrassé l'empereur son père , & remercié les quatre étrangers & la princesse Adresse , raconta qu'elle avoit été préservée des chiens dangereux , par le talisman de la cani-

cule que lui apporta la fée Légère, par ordre de Pandrague, au moment qu'elle fut jettée dans cette affreuse prison; que cette même fée avoit pris le soin de lui amener tous ceux & celles que la main enlevoit chaque mois, & que ç'avoit été du moins une espèce de consolation pour elle, que la compagnie de ces princes & princesses de son sang; mais l'aimable Brillante se rappelant au milieu de son discours la mémoire de son cher prince, se mit à pleurer amèrement. L'empereur attendri par ses larmes, & informé du sujet qui les faisoit couler, ne put s'empêcher d'y joindre les siennes, & d'avoir honte de ses premiers mouvemens de colère.

Le sauvage Barbario qui voyoit que l'absence n'avoit pas ralenti la tendresse que cette princesse avoit pour lui, voulut se réjouir un moment. Oh, oh, dit-il, d'un air brusque, voilà une plaisante bagatelle, pour vous tant affliger; vous n'avez perdu qu'un amant, & vous en trouvez trois aujourd'hui, qui le valent bien. Indigoruca, Mirliro & moi nous sommes frères, vous en avez le choix; mais comme je suis leur aîné, ils ne me disputeront pas un cœur qui m'appartient, puisque suivant toutes les apparences, le prince Bel Esprit n'est plus en vie. Je ne vous parois peut-être pas si galant

que lui , mais je suis sûr que nous ne ferons pas plutôt mariés , que vous me trouverez beau à merveille. Combien d'aimables filles épousent-elles aujourd'hui des magots ? & pourquoi n'accorderiez-vous pas à la reconnoissance des services que nous vous avons rendus , & à l'état , ce que tant d'autres donnent au caprice ou à l'intérêt ?

L'empereur & la princesse étoient dans le dernier étonnement du discours du sauvage ; ils regardoient les fées , qui voulant se divertir à leur tour , dirent à Brillante que Barbario n'avoit point tort , & qu'il étoit trop juste qu'elle récompensât son ardeur , puisqu'il étoit venu de si loin la délivrer de l'esclavage , où sans lui elle seroit restée jusqu'à la mort. Ah ! que j'y rentre plutôt pour le reste de mes jours , s'écria douloureusement la princesse , je n'oublierai jamais mon cher prince ; & s'il est mort , il a emporté avec lui toutes mes affections dans le tombeau. Qu'ai-je donc fait aux Dieux , continua-t-elle , pour qu'ils me rendent si malheureuse ? Je renonce pour toujours à l'usage de la vie ; elle me paroît affreuse , sans l'espérance de revoir un jour mon amant. Elle pleuroit abondamment , en proférant ces tristes paroles. Eh bien , reprit la fée Pandrague , il faut donc , aimable princesse , vous rendre cet te

vie plus douce , en vous redonnant votre prince. Alors faisant signe au sauvage qu'il étoit tems de retirer la princesse de l'inquiétude mortelle où elle étoit , il ôta promptement les peaux qui lui couvroient le visage , & se fit connoître à Brillante pour le prince Bel Esprit.

L'empereur surpris & charmé de retrouver un gendre si parfait , l'embrassa mille fois , ainsi que ses deux frères , qui ayant pareillement quitté les habits de philosophe & de médecin , qui les déguisoient si bien , furent aussi tôt reconnus de toute la cour. Ils apprirent à l'empereur leurs merveilleuses aventures ; & ce prince tâcha , par toutes sortes de bons traitemens & de caresses , de leur faire oublier ce qui s'étoit passé entr'eux.

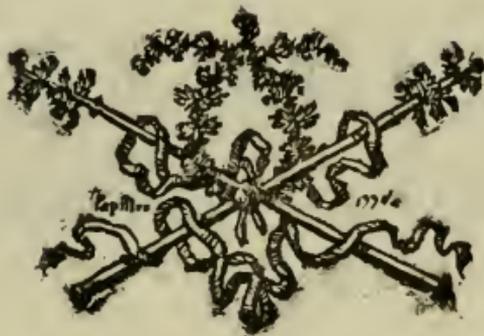
Brillante pensa mourir de joie , elle ne pouvoit modérer ses transports. Que vous m'avez coûté de larmes ! disoit-elle à son amant , mais j'en suis trop payée par le plaisir de vous revoir fidèle. Ma princesse , lui répondit-il , nos chagrins vont cesser , les fées sont trop de nos amies , pour nous laisser languir davantage ; elles ont seulement voulu éprouver notre constance : & je fais sûr qu'elles vont nous récompenser avec usure , par un heureux mariage , de toutes les peines que nous avons souffertes. Oui , reprirent les bonnes fées , nous ayons assez éprouvé

vosre confiance; il n'y auroit pas de justice à différer davantage vosre bonheur; l'empereur y consent, & le prince Engageant va pareillement obtenir le prix que mérite sa sagesse & la pureté de sa passion pour la charmante Adresse. L'empereur ayant aussi-tôt fait venir le grand-prêtre, il fit ce double mariage au milieu des réjouissances que la ville de Sobarre témoignoit pour leur liberté, & pour celle de leur princesse. La joie étoit publique, les courtisans inventoient tous les jours mille nouveaux plaisirs à l'envi l'un de l'autre; & ces jeux ne finirent que par la mort inopinée de l'empereur Fantastique qui laissa le prince Bel Esprit pour successeur de ses états. Ce ne fut pas sans une extrême douleur que Brillante & son époux virent mourir ce prince, qu'un excès de joie mit au tombeau.

Entendement & Languedor crurent alors qu'il étoit tems de prendre congé de leur frère; cette séparation ne se fit point sans répandre bien des larmes; mais enfin il fallut y consentir. Ils retournèrent donc à la cour du roi Jamaisvu, d'où Entendement & la reine Viperine son épouse partirent quelques jours après, pour aller reprendre le soin de leurs états. Engageant & Adresse prirent pareillement la route de leur royaume, où ils arrivèrent heureuse-

ment , ainsi que les deux autres princes , & ils passèrent le reste de leur vie avec leurs tendres épouses , comblés des bienfaits que les fées Pandrague & Légère répandirent continuellement sur toutes leurs familles.

F I N.



1877  
The following is a list of the  
names of the persons who  
were present at the  
meeting held on the  
10th day of June 1877.

MEMBERS

John A. Smith  
James B. Jones  
William C. Brown  
George D. White



Thomas E. Green  
Robert F. Black  
Charles G. Gray  
Edward H. Hall  
Francis I. King  
John K. Lee  
Lewis M. Moore  
Nicholas O. Reed  
Philip P. Scott  
Richard Q. Taylor  
Samuel R. Walker  
Theodore S. Young

TROIS  
NOUVEAUX CONTES  
DES FÉES.

PAR MADAME DE LINTOT,

TROIS  
NOUVEAUX COMTES  
DES FÉES.  
PAR MADAME DE LINTOT.

HISTOIRE

## TIMANDRE ET BLEUETTE.

## C O N T E.

**D**ANS la charmante vallée de Cangam régnoit autrefois un prince auquel on avoit donné le nom de Silentieux. Il n'étoit point aimé de ses sujets, parce qu'il parloit peu, & ne rioit que rarement. Il étoit cependant spirituel, aimoit à faire du bien, & gouvernoit son royaume avec beaucoup de bonté, de justice & de prudence. Tant de belles qualités n'empêchoient pas que l'on ne formât quelquefois des complots contre sa vie.

Silentieux n'ignoroit pas jusqu'à quel point il étoit haï. Cette haine le chagrinoit beaucoup; il espéroit cependant qu'à force de bienfaits, il pourroit gagner le cœur de ses peuples: c'est ce qui l'engageoit à paroître souvent sur un balcon de son palais, qui donnoit sur la grande place; & de là il répandoit une quantité considérable d'or & d'argent. Un soir il aperçut dans la foule une petite femme vieille & simplement vêtue, qui tenoit un panier d'herbes dans son bras, & qui lui crioit: Sire, faites-moi la grace de m'acheter mes herbes; je suis si malheu-

reuse, que personne n'en veut, quoiqu'elles soient bonnes, & que je les donne à meilleur marché que les autres; si votre majesté a cette bonté, elle m'empêchera de mourir de faim. Le roi touché de la misère de cette pauvre femme, lui envoya une bourse remplie d'or; elle la reçut avec une joie qu'il est aisé de concevoir, & pria celui qui lui apporta cet argent, de prendre son panier d'herbes, de le donner au roi de sa part, & de lui demander un moment d'audience. Gardez votre panier, lui dit le courtisan, en se moquant d'elle. Fatime (c'étoit le nom de cette bonne femme) ne se rebuta point, & fit la même prière à plusieurs autres officiers; mais aucun d'eux ne l'écouta. Elle prit donc le parti d'attendre à la porte du palais que Silencieux sortît pour aller au temple. Lorsqu'elle l'aperçut, elle s'approcha avec beaucoup de respect, & lui dit: Je viens remercier votre majesté de la grace qu'elle a bien voulu me faire, & la supplier d'ordonner que l'on porte mes herbes dans son cabinet. Je ne puis, sire, vous donner une marque plus sensible de ma reconnoissance. Ce panier contient un présent digne de votre majesté, si ce qu'une belle dame m'a dit un jour est véritable. Elle me donna une feuille d'oseille pour me récompenser de lui avoir laissé cueillir quelques

fleurs dans mon jardin. Conservez, me dit-elle, cette feuille avec soin, elle a des propriétés qui la rendent précieuse. Tant que vous la porterez sur vous, il ne vous arrivera point d'accident. Je l'ai gardée long-tems, sire; mais voyant que je ne pouvois vendre mes herbes aujourd'hui, je me suis déterminée à m'en défaire. Je l'ai montrée à plusieurs personnes; je leur en ai expliqué les vertus, en offrant de la donner pour peu de chose; on m'a traitée de folle: de dépit, je l'ai jettée dans mon panier: si votre majesté est curieuse de la connoître, elle la trouvera aisément, parce qu'elle est plus large & plus longue que les autres, & qu'il y a dessus quelques caractères que je n'ai pu lire. Le roi la remercia, & lui fit donner encore deux bourses pareilles à la première; faisant ensuite porter le panier d'herbes dans son appartement, il y rentra pour chercher la feuille qu'il trouva sans peine. L'examinant avec attention, il remarqua qu'en effet on avoit écrit dessus, qu'en mettant cette feuille dans la main gauche, l'on se rendoit invisible, & qu'en la posant sur son cœur, l'on connoissoit les pensées les plus secretes de ceux avec lesquels on se trouvoit. Silentieux voulant en éprouver la vertu, la mit dans sa main, & traversant alors ses appartemens, il connut

avec un plaisir infini, que personne ne le voyoit. La mettant ensuite sur son cœur, il lut dans l'ame de son capitaine des gardes, qu'il avoit dessein de l'assassiner le soir même, dans l'espoir de régner à sa place. Le roi retiré dans son cabinet, fit arrêter ce traître & ses complices, & leur punition suivit de près l'aveu qu'ils firent de leur crime. Ce prince s'estimant bienheureux d'avoir une herbe si utile, la renferma dans un petit sac de toile d'or, qu'il porta toujours depuis sur son cœur; par ce moyen, il connut les caractères des personnes qui l'approchoient. Il n'apperçut que des cœurs faux & livrés à l'ambition, esclaves de la plus honteuse avarice. Effrayé de trouver tant de vices parmi ses favoris & ses courtisans, il voulut examiner si tous ses sujets étoient également pervertis; il n'en trouva presque pas un qui ne fût différent de ce qu'il paroïssoit être. Révolté de régner sur un peuple si dépravé, il prit le parti de descendre du trône, & d'aller finir ses jours dans un de ses châteaux situé au milieu d'une belle forêt, préférant la douceur d'une vie tranquille & solitaire, au tumulte de la cour, & aux honneurs qu'on lui rendoit. La reine sa femme étoit morte il y avoit long-tems, & ne lui avoit laissé de son mariage qu'une fille qui lui avoit été enlevée dès le berceau par

une grande chienne noire, & depuis il n'avoit pas été possible de savoir ce que cette princesse étoit devenue ; ainsi rien ne l'empêchoit de prendre le parti de la retraite : la solitude avoit pour lui des charmes que le grand monde ne lui présentoit pas ; il aimoit à lire & à étudier. Quoique prince il étoit philosophe & savant, mais il n'en avoit point les défauts ; son savoir ne le rendoit pas insupportable comme beaucoup de gens : il étoit sans entêtement, sans présomption, & peu curieux d'entendre louer ses ouvrages ; enfin il rendoit justice à ceux qui parloient ou pensoient mieux que lui.

Comme il se dispoisoit à partir, il vit entrer dans son cabinet Abdal (c'étoit un homme de distinction & de mérite) le roi ne l'avoit point vu depuis qu'il portoit la feuille d'oseille ; ce ministre en avoit été empêché par une maladie longue & fâcheuse. Silentieux ne doutant pas qu'il ne fût aussi peu vertueux que les autres, alloit sortir sans le regarder ; mais faisant réflexion qu'il l'avoit chargé avant sa maladie de quelques affaires qui l'intéressoient particulièrement, il lui en demanda compte. Quelle fut sa surprise ! il vit que c'étoit le seul homme de son royaume qui eût véritablement de la vertu ; il en fut si charmé qu'il l'embrassa, & lui dit

qu'il méritoit de porter la couronne qu'il étoit dans la résolution de quitter : il le pria de l'accepter , en l'assurant que ses peuples le chérissoient , parce qu'il avoit toutes les qualités nécessaires pour s'en faire aimer. En effet Abdal étoit le plus aimable de tous les hommes ; il avoit l'air noble , les yeux beaux , la bouche riante , & le souris gracieux ; le son de sa voix étoit agréable , il chantoit divinement , & se connoissoit parfaitement à tout ; enfin il étoit bien fait , & avoit infiniment d'esprit ; mais ce qui le rendoit accompli , c'étoit la bonté de son cœur. Compatissant aux peines des malheureux , son plus grand plaisir étoit de leur faire du bien , & il le faisoit avec un air de bonté qui charmoit autant ceux qu'il obligeoit que le plaisir même ; on peut donc juger de la joie de tout le monde , quand on apprit que Silentieux lui avoit cédé son royaume en se retirant. Abdal avoit fait son possible pour détourner le roi du parti qu'il avoit pris , & pour ne point régner à sa place , mais il avoit été forcé d'obéir , au grand contentement de tout le royaume dont il fut adoré & respecté , aussi bien que la belle Zemona & le jeune Timandre son fils. Ce prince avoit un mérite égal à celui du roi son père ; il étoit si beau , si bien fait , qu'on ne pouvoit le voir sans admiration.

Un jour qu'il étoit dans une forêt occupé à lire un livre qui lui plaisoit en l'instruisant , il vit voltiger devant lui un papier sur lequel il y avoit quelque chose d'écrit en lettres d'or ; il se leva pour le prendre ; mais voulant mettre la main dessus , le papier s'éloigna de lui. Timandre courut après , le papier s'éloigna encore , & fit la même chose toutes les fois que le prince voulut en approcher. Timandre ne se rebutant pas , voulut voir jusqu'où le papier le conduiroit ; il le suivit toute la journée , & se trouva à l'entrée de la nuit dans un endroit de la forêt qu'il ne connoissoit pas : pour lors le billet vint se poser dans sa main , & le prince lut ce qui suit :

Une charmante princesse  
Sent pour toi le plus fort amour ,  
Si tu réponds à sa tendresse ,  
Tu la posséderas un jour :  
Mais si ton indifférence  
Lui fait verser les moindres pleurs ;  
Tu peux préparer ta constance  
A tous les plus grands malheurs.

Le prince relut plusieurs fois ces vers , & ne fut point épouvanté des menaces qu'ils contenoient ; il ne douta pas qu'il n'eût un jour beaucoup d'amour pour la princesse inconnue ,

jusques-là il n'avoit point aimé : aucun objet ne lui avoit paru digne de son attachement ; ce n'est pas que Zemonia n'eût un grand nombre de beautés à sa suite , mais Timandre leur avoit toujours trouvé des défauts ou dans l'esprit , ou dans l'humeur. Belise remplie d'amour propre , & sans cesse occupée du soin de plaire , en vouloit à tous les cœurs , & n'accordoit un souris gracieux qu'à ceux qui lui disoient qu'elle étoit belle. Célerine , dans de certains momens , étoit prévenante , caressante , & dans d'autres elle étoit dédaigneuse & piquante. Fatma se piquoit d'être savante , & ne parloit presque jamais que des affaires du tems , décideoit de tout , & ne trouvoit pas de femmes assez spirituelles pour s'entretenir avec elle. Barbane étoit fière , & s'ennuyoit par tout. Felice se donnoit trop de mouvemens en parlant , & avoit un air trop embarrassé ou trop pincé. Enfin de toutes les personnes qu'il connoissoit il n'y en avoit pas une qui pût lui plaire. Il s'imagina que celle dont on lui parloit sur le papier seroit telle qu'il pouvoit le désirer. Flatté de cette idée , il ne songea qu'au plaisir de la voir ; ce qui le fâchoit beaucoup , c'est que le petit papier ne lui marquoit pas le lieu qu'elle habitoit : dans cette incertitude il marcha pour trouver dans la forêt

quelque maison où il pût apprendre des nouvelles de ce qu'il vouloit favoir. Quelques momens après il entendit un bourdonnement dans l'air , il leva sa tête , & il apperçut un petit trône de roses & de jasmins soutenu par une quantité prodigieuse d'abeilles qui voloient doucement de son côté. Ce spectacle l'étonna beaucoup ; mais il fut bien plus surpris lorsqu'il vit la petite troupe ailée s'arrêter auprès de lui , & une des mouches lui présenter une feuille de rose sur laquelle on lui marquoit de monter sans différer sur le trône , & de se laisser conduire dans un lieu où il étoit attendu avec impatience. Timandre ne faisant pas réflexion aux chagrins qu'il alloit causer au roi & à la reine par son absence , fit alors comme tous les jeunes gens sans expérience. Il n'écouta point la raison , & s'abandonnant à son seul penchant , il se plaça au milieu des roses & des jasmins , & vit avec un plaisir infini que son petit attelage fendoit les airs avec une vitesse incroyable. Il ressembloit à un habitant de l'olimpe dans cette charmante voiture : de grands cheveux bruns & bouclés tomboient négligemment sur un habit de gaze bleue & argent dont il étoit vêtu. Deux serins violets étoient à côté de lui sur une branche de jasmin , & siffoient des airs à deux parties avec

une justesse étonnante ; leurs sons étoient si tendres & si doux qu'on ne pouvoit les entendre sans éprouver une agréable émotion. Ce prince n'avoit jamais voyagé avec autant d'agrément & une si grande vitesse, car ses yeux, quoique très-bons, ne pouvoient distinguer les différens pays sur lesquels il passoit ; il traversa les airs pendant quatre heures, pour lors les mouches posèrent la voiture dans un jardin si magnifique & si surprenant qu'il lui parut être le séjour des dieux.

Il n'avoit jamais rien vu d'approchant ; le sable des allées de ce jardin étoit d'or, & les branches des arbres étoient transparentes & de même couleur que l'émeraude ; les feuilles, du plus beau verd du monde, ne tomboient jamais ; enfin tous ces arbres étoient garnis de fleurs & de fruits qui répandoient une odeur si douce & si agréable que l'odorat & la vue étoient également satisfaits. Des gazons naissans offroient de tous côtés de quoi goûter un doux repos. Mille & mille oiseaux chantoient dans les sombres allées du bois, & s'accordoient parfaitement avec une symphonie charmante que l'on entendoit dans les airs. Un printems continuel régnoit dans ce beau séjour ; jamais la pluie ni le vent ne s'y faisoient sentir ; le seul zéphir pouvoit s'y promener. Des vio-

lettes , des hyacinthes , des jonquilles , & beaucoup d'autres fleurs étoient les seules choses que produisoit ce lieu charmant : on n'y voyoit pas d'herbes inutiles , point de bêtes incommodes ; des biches blanches qui portoient des colliers de diamans couroient dans le bois ; on voyoit dans les allées , des perdrix , des faisans , des tourterelles , des paons & des écureuils ; tous ces animaux étoient privés & dociles à la voix de ceux qui les appelloient. Une eau claire , fraîche & pure sortoit de plusieurs fontaines , & formoit une quantité de petits ruisseaux qui rouloient dans des canaux de cristal de roche , dont les bords étoient garnis de violettes & de pensées : des palissades de jasmins , de grenades & de fleurs d'oranges étoient les seules murailles qui défendoient l'entrée de ce séjour enchanté. Timandre ne se lassoit point d'admirer toutes ces beautés ; cependant il mourroit d'impatience de trouver la maîtresse de ce jardin charmant. Quand il eut quelque tems parcouru ces beaux lieux , il vit passer une calèche d'yvoire traînée par deux cerfs dont les bois étoient d'or , & dans cette calèche il apperçut une personne plus belle que la jeune Hébé ; il en fut enchanté , & voulut se mettre au-devant de la voiture pour l'arrêter , mais les cerfs alloient si vite qu'il la perdit :

bientôt de vue. Cette aventure l'auroit affligé s'il avoit eu le tems d'y penser ; mais douze autres calèches de porcelaines du Japon , tirées par des licornes blanches & conduites par douze personnes plus belles que la première , lui causèrent un si grand étonnement qu'il demeura comme immobile , sans avoir la force de prononcer un seul mot. Il se repentit de son silence , car un instant après il ne vit plus aucune voiture : il suivit avec rapidité la route qu'elles avoient prise , & s'avança jusqu'au bout d'une grande allée ; mais quand il y fut arrivé , il ne vit ni les calèches , ni les dames qui lui avoient donné tant de curiosité ; il découvrit un canal qui paroissoit avoir une longueur infinie , & sur lequel étoit plusieurs vaisseaux de cristal , dont les mats étoient d'or , & les voiles de gaze couleur de rose & argent : tous les matelots étoient vêtus d'une toile d'argent , & portoient des guirlandes de fleurs qui servoient à attacher les rênes d'or de ces superbes bâtimens. Le prince surpris avec raison de ce nouveau spectacle , s'arrêta , & considéra avec attention cette flotte qui s'avançoit lentement de son côté. Une petite chaloupe en fut détachée , & vint aborder où il étoit. Un enfant fait comme on dépeint l'amour en fortit , & demanda au prince s'il n'étoit pas curieux de connoître la beauté qui

régnoit dans ces lieux. Timandre l'assura qu'il n'imaginoit pas de plus grand bonheur que celui de pouvoir lui rendre ses hommages. Entrez donc dans ma barque, lui dit l'enfant avec un souris malicieux, & vous ne ferez pas longtems sans être au comble de vos desirs. Le prince ne se fit pas prier longtems ; il faut précipitamment dans la chaloupe qu'un coup de vent eut bientôt rapprochée du plus grand des vaisseaux. Il y fut reçu par deux jeunes personnes qui le conduisirent sur le tillac où la reine étoit assise sur un trône fait d'une seule amétiste. Quatre citronniers dans des caisses d'émeraudes formoient au-dessus de sa tête un berceau qui faisoit le plus bel effet du monde. Elle se leva quand le prince fut arrivé près d'elle, & le faisant asseoir, elle lui demanda s'il avoit ajouté foi aux vers qu'il avoit lus dans la forêt, & s'il avoit été touché de l'espérance qu'on lui avoit donnée. Je n'ai point eu assez de vanité, madame, lui dit-il, pour oser penser qu'un sort aussi doux me fût destiné : j'ai cependant cru ne devoir pas différer de me rendre auprès de l'aimable princesse qui m'étoit annoncée. Je suis donc parti avec le dessein d'aller lui offrir mon cœur & mes services : mais, madame, votre présence a déjà fait naître dans ce cœur d'autres sentimens qu'une divinité ne

feroit pas capable de détruire. Je m'estimerai le plus heureux des mortels si vous me permettez de vous les faire connoître, & si vous voulez bien souffrir que je passe mes jours à vous admirer. Je vous accorde volontiers ce que vous me demandez, lui dit la reine, & veux bien vous avouer que je suis cette personne que vous cherchez. Je vous vis hier dans la forêt où mes mouches vous ont enlevé, vous poursuiviez un cerf avec beaucoup d'ardeur, vous me parûtes un dieu, tant je vous trouvai charmant. Je sentis que vous seul pouviez faire ma félicité, ainsi je formai le dessein de vous faire connoître ce que je pensois, & de vous attirer à ma cour : je l'ai exécuté aujourd'hui : je me nomme Gracieuse, & je suis fille de la reine des fées. Je possède l'art de féerie aussi bien qu'elle, & ces lieux ne dépendent que de moi. Ce royaume est le séjour des plaisirs ; on y rencontre par-tout les ris, les jeux & les graces ; les chagrins & les ennuis en sont bannis à jamais : je me suis engagée par un serment inviolable à les punir sitôt qu'ils y paroïtroient : voyez si vous serez capable de les empêcher de vous approcher, & s'il vous sera possible de m'aimer aussi constamment que je l'exige de vous. Si vous me promettez une fidélité à toute épreuve, vous régnerez dans ces

beaux lieux, & rien n'y troublera les plaisirs que l'on vous y prépare : si mon cœur, ma main & ma couronne ne peuvent vous flatter, vous pouvez retourner à la cour d'Abdal, je vous y ferai reconduire, quoique je sente que votre éloignement puisse faire le malheur de ma vie. Déterminez-vous ; mais songez qu'une destinée affreuse vous attend si vous me manquez de parole. Timandre enchanté de la reine Gracieuse, lui jura que toutes les beautés de l'univers ne pourroient jamais le faire repentir de son attachement pour elle, & qu'elle seroit toujours l'unique objet de son amour, serment que les amans font d'ordinaire quand ils commencent d'aimer, & qu'ils oublient aussi-tôt qu'ils sont contens. Gracieuse satisfaite de l'assurance que lui donnoit le prince, lui présenta sa main qu'il baïsa avec un transport qui ne déplût point à cette reine ; elle eut avec lui une conversation qui, quoique fort longue, ne lui parut avoir duré qu'un moment. Timandre la trouvoit la plus parfaite de toutes les femmes ; les graces les plus touchantes étoient répandues sur sa personne ; son esprit étoit aisé, fin & délicat. Elle étoit grande, & sa taille parfaitement bien prise. Elle avoit la gorge, les bras & les mains admirables : mais un voile épais lui cachoit le visage, & donnoit au prince une

curiosité qu'il auroit bien voulu satisfaire : mais elle lui disoit qu'il n'étoit pas encore tems qu'elle se montrât à lui, qu'elle vouloit cacher la honte de l'aveu qu'elle lui avoit fait trop promptement, & que de plus elle vouloit éprouver si elle pourroit s'en faire aimer autant qu'elle le désiroit sans le secours de son visage. Je veux, mon cher Timandre, ajouta-t-elle, que vous soyez plus touché de mon caractère que de ma beauté. Un beau visage frappe & plaît beaucoup, mais il est comme une fleur fraîche & belle qu'un rayon de soleil un peu trop ardent fane en un moment ; quand bien même il fauroit se garantir des accidens qui peuvent le gâter, il ne fauroit éviter les effets que font sur lui le nombre des années. Ne vous chagrinez cependant pas, je ne porterai point toujours ce voile qui vous afflige : je veux éprouver votre fidélité ; & lorsque j'en ferai assurée, je vous rendrai maître de ma personne comme vous l'êtes de mon cœur. Le prince trouva tant de raison dans le discours de la reine, qu'il n'osa insister malgré la vivacité de ses desirs. Il y avoit cinq ou six heures qu'il étoit dans le vaisseau, lorsqu'il aperçut sur le bord du canal un palais que Gracieuse lui dit avoir ordonné pour le recevoir : il étoit bâti de diamans d'une grosseur &

d'une

d'une beauté surprenante. Les vaisseaux y vinrent aborder : Timandre mit pied à terre avec la reine & sa suite pour entrer dans le superbe bâtiment : il en loua plus d'une fois la structure & la magnificence. Après plusieurs éloges , on le fit passer dans un salon où l'on trouva une table servie des mets les plus exquis. Gracieuse s'y plaça à côté du prince , avec une partie de sa cour. A la fin du repas elle joua du luth , & chanta de façon que si Timandre n'avoit pas été le plus amoureux des hommes il le seroit devenu dans cet instant. Malgré la prodigieuse étendue de sa voix elle étoit douce & parfaitement juste. Le bal suivit ce magnifique repas , & fut composé d'une jeunesse brillante de l'un & de l'autre sexe. Gracieuse dansa toujours avec Timandre , & dansa. Le prince n'avoit jamais éprouvé de si doux momens ; il en passa d'autres pendant six mois qui ne furent pas moins agréables ; car on inventoit tous les jours de nouveaux plaisirs pour l'empêcher de s'ennuyer. Il aimoit & étoit aimé , cependant il manquoit à son bonheur de posséder sa chère Gracieuse , & le plaisir de voir dans ses yeux cette tendresse qu'elle lui témoignoit à tous les momens. Un soir qu'il se promenoit avec elle sur les bords du canal , il la conjura de mettre

le comble à son bonheur, puisqu'elle étoit convaincue de la violence & de la sincérité de sa passion. Il la pressa si vivement, qu'elle ne put le refuser, mais sa prière ne fut pas exaucée sur le champ; le jour fut pris & attendu avec une égale impatience de la part des deux amans. Quand il fut arrivé ils se donnèrent la main, & se jurèrent un amour éternel dans un petit temple entouré d'arbres & consacré à la volupté. L'amour & l'hymen se réconcilièrent dans ce moment, & furent toute la journée avec les deux époux, que l'on conduisit après la cérémonie dans un appartement tapissé de jasmins & de fleurs d'oranges; deux escarboucles placés auprès d'un très-beau lit y répandoient une grande clarté; mais Gracieuse donna ordre à ses femmes de les ôter. Le prince y consentit avec peine, mais enfin le plaisir qu'on lui ôtoit ne l'empêcha pas de se livrer avec une joie inconcevable à ceux qu'il avoit attendus avec tant d'impatience. Jamais nuit ne lui parut si courte; il vit arriver le jour, & s'imagina qu'il avoit commencé sa carrière plutôt qu'à l'ordinaire: il s'en consola cependant dans l'espérance de voir enfin le visage de celle qu'il aimoit avec tant d'ardeur. Il se pressa donc d'ouvrir les rideaux, & de jeter les yeux sur la reine qui dormoit profondément: mais,

grands dieux , qu'il fut étonné ! cette personne qui lui avoit inspiré tant d'amour , avoit une petite tête de guenon qui faisoit même en dormant des grimaces fort plaisantes , mais qui parut si épouvantable à Timandre , qu'il en fut confterné. Il devint pâle & froid , & conçut pour la reine une aversion aussi forte que l'amour qu'il avoit ressenti avoit été violent. Il se repentit , mais trop tard , de s'être engagé dans une aventure qui lui avoit paru charmante , & dont les suites étoient si fâcheuses. Il jura que si il pouvoit se tirer de celle-ci , il ne se laisseroit jamais séduire par les apparences. Qu'elles sont trompeuses , s'écria-t-il , & qui croiroit qu'un si beau corps eût une si vilaine tête. Ces paroles réveillèrent la reine , elle les entendit , & quoiqu'elle dût se rendre justice , elle en fut vivement piquée. Toutes les femmes veulent être flatées ; la vérité ne leur plaît qu'autant qu'elle ne cherche pas à détruire la bonne opinion qu'elles ont de leur beauté. On peut donc juger du dépit de Gracieuse , puisqu'elle avoit ce foible plus que personne de son sexe : elle regarda le prince , & connut l'horreur qu'il avoit pour elle. Quel désespoir pour une femme qui aime , de sentir qu'elle n'inspire que de la haine. Elle forma dans l'instant le dessein de se venger , & elle l'exécuta sans différer. Sa

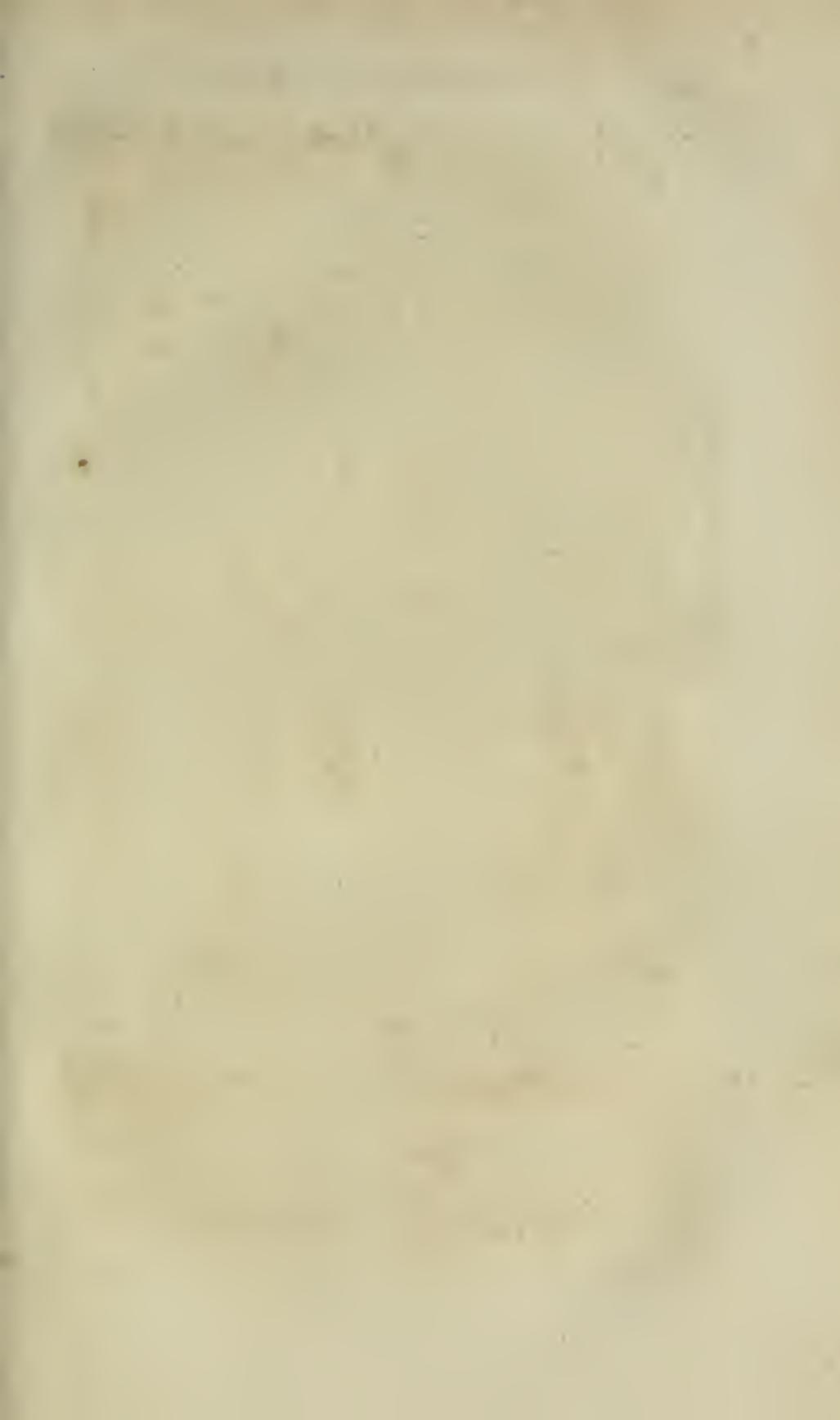
baguette étoit au chevet du lit ; elle la prit , & touchant Timandre , elle lui dit : ingrat , puisque je ne puis plus t'inspirer d'amour , deviens si différent de toi-même que tu ne puisses jamais plaire à qui que ce soit. Dès qu'elle eut achevé de prononcer ces mots , le prince devint un papillon couleur de rose & bleu ; la fée le métamorphosa ainsi par une sorte d'injustice , en attribuant à son inconstance ce qu'elle ne devoit imputer qu'à sa difformité. Il ne changea point de façon de penser en changeant de figure. Gracieuse lui laissa le souvenir de ce qu'il avoit été , & le chassa du palais & du jardin des graces. Il s'en éloigna avec vitesse afin de ne plus voir le monstre qui venoit de le métamorphoser , & vola plusieurs mois sans savoir où il alloit ; il étoit triste & chagrin , & n'espéroit plus goûter aucun plaisir , cependant il craignoit que la Parque cruelle ne tranchât le fil de ses jours ; le moindre oiseau le faisoit trembler. Tous les hommes se ressemblent en ce point , c'est en vain qu'ils se récrient sur leurs malheurs & sur le desir de la mort , il n'y en a pas un qui ne cherche à prolonger sa vie. Timandre prenoit autant de soin de ses jours que s'il eût été le plus heureux des mortels. Après avoir longtems volé , il se trouva à l'entrée d'un bois dont les arbres paroissoient avoir plusieurs siècles ; il

s'y reposa , & vit passer un moment après une personne de seize ou dix-sept ans , que la nature avoit ornée d'une beauté si parfaite que la mère des amours ne la surpassoit point. Un habit de toile de lin & quelques bleuets qu'elle avoit arrangés sans beaucoup de soin dans ses cheveux faisoient toute sa parure : tous les charmes dont elle étoit partagée ne paroissent pas la rendre plus vaine ; un air de douceur & de modestie prévenoit en sa faveur. Quelle différence, dit en lui-même Timandre ( en la considérant ) de cette belle fille avec celles qui sont à la cour de Gracieuse ! elle n'emprunte aucun secours de l'art pour plaire , cependant elle est capable d'enflammer tout l'univers. Les autres au contraire , malgré les soins qu'elles se donnent , ne peuvent que difficilement toucher, parce qu'elles n'ont rien de naturel ; leurs discours , leurs contenance sont étudiées ; elles affectent d'avoir dans leurs paroles & dans leurs actions une liberté qui semble tout permettre à ceux qui les approchent. Le prince en faisant ses réflexions , s'aperçut qu'il suivoit malgré lui cette aimable personne , & qu'un secret penchant commençoit à s'emparer de son cœur. Il s'en approcha le plus qu'il lui fut possible , & vint enfin se placer sur les fleurs de son bouquet. Bleuette, c'étoit le nom de cette jeune fille , trouva le

papillon si familier & moucheté si joliment ; qu'elle le laissa dans cette place ; elle continua son chemin , & fort peu de tems après elle entra dans une petite maison dont les meubles étoient simples , propres , & d'un goût exquis. Un jardin orné de fleurs , & rempli d'arbres fruitiers qu'une haie d'aube-épine environnoit , laissoit entrevoir une prairie que plusieurs ruisseaux bordés de deux rangées de saules arrosoient , & rendoient très-agréable. Le prince fut plus enchanté de ce lieu champêtre qu'il ne l'avoit été du beau séjour de la reine des graces. Il aperçut dans cette simple demeure une petite femme fort âgée qui paroissoit aussi respectable par son air de douceur & de bonté que par le nombre de ses années. Elle filoit quand Bleuette entra , mais si-tôt qu'elle l'aperçut , elle laissa son fuseau , & lui tendit les bras. Vous voilà donc , ma chère fille , lui dit-elle en l'embrassant , que vous m'avez donné d'inquiétude ! de grace dans la suite ne vous éloignez plus si long-tems de moi ; les personnes de votre âge , & belles comme vous , sont sujettes à faire souvent des rencontres fâcheuses quand une mère prévoyante ne les accompagne point. Je profiterai de vos conseils , dit Bleuette , je n'ai pourtant rien rencontré de dangereux dans ma promenade ; ce seul papillon s'est offert à mes

yeux , je veux le conserver long-tems , parce qu'il est beau , & que je m'imagine qu'il n'a point envie de me quitter : elle en eut effectivement beaucoup de soin , & ne manqua pas de mettre tous les jours un gros bouquet de fleurs à son côté afin qu'il pût s'y reposer. Timandre soupiroit souvent en la regardant , & se trouvoit bien malheureux de l'aimer , d'être si près d'elle , & de n'être qu'un papillon ; jamais il n'avoit vu de fille si aimable & si bien élevée. La vieille qui , selon les apparences , n'étoit pas d'une naissance distinguée , étonnoit souvent le malheureux prince , par ses discours & les instructions qu'elle donnoit à sa fille. Elle bannissoit avec elle cet air de sévérité dont la plupart des mères se servent lorsqu'elles parlent à leurs enfans. Cette bonne femme disoit qu'il falloit instruire la jeunesse en l'amufant. Elle n'avoit ni l'humeur fâcheuse , ni les infirmités de la vieillesse ; un air tranquille & content étoit répandu sur toute sa personne , elle ne fatiguoit point par de longues histoires du tems passé , ni par des remontrances hors de saison. Un jour que Bleuette se promenoit dans la prairie avec son papillon , elle s'entendit appeller par Fatime , ( car c'étoit Fatime qui s'étoit retirée dans cette solitude ; elle avoit acheté la petite maison où elle étoit , avec une partie des bourses d'or que

Silencieux lui 'avoit fait donner , & l'autre avoit servi à la faire vivre tranquillement avec sa chère Bleuette , ) celle-ci s'entendant donc appeller , comme je l'ai dit , par la bonne Fatime , courut à la maison pour savoir ce qu'elle lui vouloit. Je suis fort affligée , ma fille , lui dit cette femme ; en voulant prendre ma quenouille sur cette planche , j'ai fait tomber cette phiole que vous voyez par terre ; elle étoit remplie d'une liqueur que m'avoit donné la même dame qui m'avoit fait présent de la feuille dont je vous ai parlé. Une seule goutte de cette eau pouvoit détruire les plus grands enchantemens. Bleuette , pour la consoler , lui dit : Vous n'avez point de méchantes fées pour voisines , pourquoi regretter cette liqueur ? Timandre entendit cette conversation , & ne douta point que , puisque cette eau avoit une si grande vertu , elle ne pût lui rendre sa première forme. Il vola donc promptement à l'endroit où elle étoit répandue , & à l'instant il s'éleva une épaisse fumée dans la chambre : quand elle fut dissipée , le prince se trouva tel qu'il étoit avant la métamorphose , , c'est-à-dire , le plus aimable de tous les hommes. Fatime & Bleuette furent très-effrayées en le voyant paroître , & ce fut avec bien de la peine que le prince les empêcha de prendre la fuite. Ne craignez rien , leur dit-il ,





*No craignez rien et daignez m'écouter un moment.*

& daignez m'écouter un moment. Elles y consentirent enfin , & pour lors il leur conta ce qui lui étoit arrivé , leur apprit son nom & sa naissance. Fatime lui marqua la joie qu'elle avoit de la fin de son enchantement , & le pria fort honnêtement de ne pas faire un plus long séjour chez elle , & de s'en retourner à la cour d'Abdal , qui n'étoit éloignée que de quatre lieues. Pardonnez - moi , seigneur , si je vous presse si fort de partir , ma fille est jeune , & vous aussi ; je ne doute cependant ni de sa vertu , ni de la vôtre , mais il faut toujours craindre la médifance. Le prince n'osa la contredire , mais il ne se détermina à s'éloigner de la moitié de lui - même , que dans l'espérance de la revoir bientôt. Adieu , sage Fatime , lui dit-il , je vais retrouver le roi mon père , & lui rendre un fils , qu'il n'attend peut-être plus ; mais je vais aussi lui apprendre à qui il a l'obligation de mon retour ; je le supplierai en même tems de me permettre que j'unisse ma destinée à celle de la charmante B'eurette. Fatime ne fut pas flattée de l'honneur que le prince vouloit faire à sa fille ; elle avoit des exemples de plusieurs grands seigneurs , qui avoient épousé des personnes d'une naissance obscure , parce qu'ils en étoient fort amoureux , & qui dans la suite les avoient méprisées.

Elle le remercia cependant très-poliment. Pour Bleuette, elle rougit beaucoup en recevant l'adieu de Timandre, elle sentoit pour lui quelque chose qu'elle ne connoissoit pas encore, & qui rendoit ses yeux plus touchans qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. Elle soupira malgré elle, en voyant le prince s'éloigner. Il entendit ce soupir, & se flattant qu'il l'avoit causé, il se crut le plus heureux des hommes. Il arriva en très-peu de tems à la cour, & surprit également le roi & la reine, qui l'aimoient avec tendresse. On fit des réjouissances publiques pour célébrer son retour; personne ne reçut ordre d'en faire; l'amitié seule qu'on avoit pour le prince, fit cesser tous les travaux, & obligea les grands & les petits à témoigner la joie qu'ils ressentoient. Silentieux ayant appris cette nouvelle, sortit exprès de sa solitude, pour en féliciter le roi. En entrant dans l'appartement de ce prince, il rencontra une dame, dont l'air & le port majestueux l'étonna. Après l'avoir salué, elle lui dit de la suivre, s'il étoit curieux d'apprendre des choses qui l'intéressoient infiniment. Silentieux lui obéit, & fut avec elle dans un bosquet du jardin d'Abdal; pour lors la dame s'assit, le fit mettre à côté d'elle, & lui dit: Je suis la fée Favorable; peu de tems après la mort de la

reine votre épouse, je passai dans vos états, je vous y vis, & j'admiraï la sagesse avec laquelle vous les gouverniez. Je vis aussi la petite princesse Zelimé, votre fille ; je lus dans les astres qu'elle seroit la plus parfaite créature du monde, si le soin de son éducation étoit confié à quelqu'un qui s'en trouvât capable. Touchée de la voir entourée de femmes sans vertu & sans aucuns principes, je pris la résolution de l'enlever de leurs mains ; pour cela je pris la figure d'une chienne noire, & je l'enlevai de son berceau. Je lui donnai le don de réussir parfaitement dans tout ce qu'elle entreprendroit ; elle chante, danse, & joue de toutes sortes d'instrumens, comme si elle avoit eu les plus excellens maîtres. Je la confiai ensuite à Fatime, (c'est la même femme qui vous a donné une feuille, dont je lui avois fait présent, & à laquelle vous devez la vie.) Je lui recommandai la princesse, & lui ordonnai en même tems de la faire passer pour sa fille. Je connoissois son caractère, & plusieurs fois j'avois été témoin & de la grandeur de son ame, & de la droiture de son cœur. Fatime descend de parens vertueux, qui n'étoient pas nobles, à la vérité ; mais sa façon de penser est une preuve qu'on peut avoir des sentimens de vertu & d'élevation, sans être d'une naissance illustre. Elle a

élevé Zelimé avec un soin extrême, & lui a donné une éducation qui répond parfaitement à la grandeur de son extraction; elle est belle & bien faite; le prince Timandre en est extrêmement amoureux; il mérite sa tendresse & votre estime; vous ne pouvez mieux faire que de les unir ensemble. Je ne vous dis rien que de véritable; je vais vous conduire auprès de la princesse. Silentieux auroit pris pour un songe ce que la fée lui disoit, si dans l'instant elle n'avoit fait sortir de terre un char d'ébène, traîné par six pigeons couleur de feu, où le roi se plaça avec elle, & qui les conduisit chez Fatime. Il y reconnut Zelimé, elle avoit tous les traits de la reine sa mère, & de plus un bleuet sous le pied gauche, qu'elle avoit apporté en naissant, & qui lui avoit fait donner le nom de Bleurette. Silentieux se fit connoître à son aimable fille, & lui fit mille caresses, qu'elle reçut avec un respect plein de tendresse. Il donna à la bonne Fatime les louanges, dont elle étoit si digne, & lui offrit tout ce qui dépendoit de lui. Je ne veux point d'autre récompense, lui dit-elle, que le plaisir de ne me point séparer de la princesse. Il lui accorda sa demande, & l'assura qu'il la combleroit de ses bienfaits; mais elle ne fut touchée que de la permission qu'il lui donna de sui-

vre par-tout sa chere Bleuette. Cette princesse l'embrassa , & la pria de lui conserver toujours la même tendresse , dont elle lui avoit donné tant de marques. Fatime fut sensible à ses caresses autant qu'on le peut être ; elle reconnut Secourable pour être la dame qui lui avoit donné Zelimé , la feuille d'oseille & la phiole pour les enchantemens. Ces quatre personnes passèrent quelques momens ensemble , & se séparèrent ensuite. La fée conduisit Silentieux au palais d'Abdal , & disparut , en lui disant : Vous me verrez , lorsque vous y penserez le moins. Il lui fit beaucoup de remerciemens , même en ne la voyant plus , & s'en alla trouver le roi pour le féliciter sur le retour de Timandre dont Secourable lui avoit conté l'histoire. Il lui apprit qu'il avoit aussi retrouvé sa fille , qu'elle étoit aussi belle que son fils étoit aimable , & qu'il ne tiendrait qu'à lui qu'ils ne fussent unis par le sang comme ils l'étoient par l'amitié. Le roi se trouvant flatté de cette proposition , y consentit avec plaisir : mais Timandre qui étoit présent , & qui avoit déjà obtenu de son père la permission d'épouser la charmante Bleuette , le conjura de se souvenir que sans elle , il ne pouvoit pas être heureux. Silentieux voyant le roi embarrassé , le conduisit à l'écart , & lui dit que Zelimé

& Bleuette étoient la même personne , mais qu'il ne falloit pas encore le dire à son fils , afin de le surprendre plus agréablement. Abdal charmé de cette nouvelle , se rapprocha du prince , & lui dit qu'il n'étoit plus question de penser à une jeune fille , dont l'état étoit si différent du sien , & qu'il falloit absolument qu'il se disposât à épouser dans deux jours la princesse Zelimé. Il sortit avec Silentieux , en disant ces mots ; & il ordonna à son capitaine des gardes d'empêcher que le prince ne sortît de son appartement. Le discours du roi rendit Timandre furieux ; il employa toutes sortes de moyens , pour tromper la vigilance de celui qui le gardoit , ou pour le corrompre ; ce fut inutilement. D'un autre côté , Silentieux envoya chercher la princesse , & lui apprit qu'elle alloit dans deux jours épouser un prince aimable & successeur d'un grand empire. Une fille à qui l'on promet un époux jeune & charmant , apprend ordinairement cette nouvelle sans douleur , Zelimé en fut cependant très-affligée. Timandre avoit fait une forte impression sur son cœur , elle sentoit bien qu'elle ne pourroit jamais l'oublier. Mais n'osant faire connoître ses sentimens à son père , elle se disposa à lui obéir ; ce ne fut pas sans se plaindre plus d'une fois en secret & de sa destinée , & du

fils d'Abdal. Qu'il est léger , disoit-elle à sa  
 chere Fatime ! auroit-on pu penser , en voyant  
 la douleur qu'il ressentoit de me quitter ,  
 qu'il eût pu m'oublier avec tant de facilité.  
 Hélas ! il étoit moins volage lorsqu'il étoit  
 papillon. Que ne l'est-il encore ! j'aurois du  
 moins le plaisir de le voir. Enfin le jour  
 qui , selon elle , devoit être le plus malheu-  
 reux de sa vie , arriva ; elle fut conduite au  
 temple comme une victime. Timandre , de son  
 côté , s'y rendit , bien résolu d'affurer la per-  
 sonne qu'on lui destinoit , qu'il se détermineroit  
 plutôt à perdre la vie , qu'à lui donner  
 la main. Il entra donc , & traversant avec  
 un air fier la nombreuse assemblée , il appro-  
 cha de la princesse. Elle étoit pâle & trem-  
 blante. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux sur  
 elle , qu'il la reconnut pour être celle qu'il  
 adoroit. Quelle joie pour lui ! quelle charmante  
 surprise pour elle ! Il lui fit connoître en peu  
 de mots combien il trouvoit son sort favora-  
 ble ; il remercia Silentieux & le roi son père  
 de la tromperie qu'ils lui avoient faite ; ensuite  
 on fit la cérémonie qui s'acheva au grand  
 contentement de tout le monde. Comme on  
 alloit sortir du temple , on entendit un coup  
 de tonnerre qui fit trembler les plus détermi-  
 nés ; les voutes de ce superbe édifice s'entr'ou-

vrèrent , & l'on vit paroître une femme voilée ; montée sur un chat noir d'une grosseur épouvantable ; elle s'approcha des nouveaux mariés , & les touchant d'une baguette d'or , leur dit : Amans trop fortunés , recevez de ma main la mort que je vous donne. Aussi-tôt Timandre & Zelimé tombèrent sans sentiment , & firent pousser des cris de douleur à tous ceux qui furent témoins de ce spectacle. La cruelle magicienne tirant ensuite de dessous sa robe un poignard , le plongea dans son sein , en disant : Et toi , reine trop tendre & trop infortunée , meurs , abandonne la vie , puisqu'elle est sans charmes pour toi. En achevant ces mots , elle rendit le dernier soupir , & le char sur lequel elle étoit arrivée remporta son corps par le même endroit où il étoit entré. Ce spectacle avoit saisi d'effroi toute la cour ; les deux rois & la reine s'étoient évanouis à la vue du malheur qui venoit d'arriver. Un concert admirable de voix & d'instrumens les fit revenir de leur foiblesse. Ils apperçurent la même voute du temple qui s'ouvroit une seconde fois , & qui laissa passer une calèche de rubis , tirée par douze aiglons blancs , dans laquelle paroissoit une belle dame , vêtue d'une robe blanche brodée de diamans , & qui fut reconnue par Silentieux & Fatime , pour être la fée Secourable

nable. Consolez-vous, princes, dit-elle aux deux rois, vos enfans ne font pas morts, je veillois à leur confervation, & j'ai empêché que la baguette de la jaloufe & fauffe Gracieufe n'ait abregé leurs jours; elle ne s'est point apperçue qu'ils ne font qu'affoupis, ainfi fatisfaite de fa vengeance, & défefpérée d'avoir perdu ce qu'elle aimoit, elle s'est donnée une mort véritable. S'adreffant enfuite aux deux époux, levez-vous, aimable couple, leur dit-elle, & vivez une longue fuite d'années, fans cefler de vous aimer, & fans que rien puiſſe jamais troubler votre félicité. A cette voix, Timandre & Zelimé reprirent leurs efprits. On entendit alors des cris de joie de toutes parts; mais cette joie fut changée en triftesse, quand on vit que la fée, les ayant fait monter dans fa calèche avec Silencieux, Abdal, Zemonna & Fatime, les conduifit tous dans le féjour des graces, où le prince & la princeſſe régnèrent pluſieurs fiècles, toujours aimables & toujours amans. Silentieux & Abdal y paſſèrent des jours tranquilles; ce dernier abandonna fans peine fon royaume, & regreta peu ſes ſujets, quoiqu'il en fût ſincèrement aimé. Il n'avoit jamais pu leur inspirer des ſentimens de juſtice & de piété. Il trouva plus de ſatisfaction à vivre en ſimple particuliers avec des perſonnes vertueuſes, qu'il

n'en avoit éprouvé en régnant sur un peuple corrompu. Secourable les ayant rendus tous heureux, les quitta pour aller soulager les peines de plusieurs autres malheureux.

## LE PRINCE SINCER.

### C O N T E.

**I**L y avoit une fois dans le pays des Zinzolantins un roi qui avoit pour les vers à soie une extrême passion ; il passoit les jours entiers dans ses jardins à cueillir des feuilles de mûrier pour leur nourriture ; & le reste du tems il se renfermoit dans son cabinet pour regarder travailler ces petits animaux , & pour y faire des échevaux de la soie qu'ils avoient filée , ne trouvant qui que ce soit qui les fît à son gré. En effet, personne ne dévoit mieux que lui cette soie , il en donnoit fort souvent aux seigneurs , ( la plupart dévideurs à son exemple , ) & qui se faisoient gloire d'imiter le souverain. Qu'en arriva - t - il ? L'esprit & la politesse abandonnèrent un séjour où ils étoient si méprisés ; l'impolitesse s'empara de la jeunesse , & l'ennui fut le partage des plus belles dames. Dans l'impossibilité de faire usage

de leurs charmes avec des hommes qui ne connoissoient & n'admiroient que la beauté de leurs vers & la finesse de leur foie ; elles se retirèrent presque toutes dans des provinces éloignées. Il s'y forma une petite cour , non de princes ni de ducs , pas même de marquis , elles en avoient éprouvé trop d'impertinences & d'impoliteffes ; mais de personnes d'une condition moins élevée , qui , pour n'avoir aucun de ces titres , n'en avoient pas moins de mérite. Chez eux on trouvoit le bon goût & la probité. Ils chériffoient les sciences , & jouiffoient de tous les plaisirs , sans jamais en bannir la délicatesse qui seule en fait tout le charme ; enfin c'étoit des hommes différens de ceux de la cour du roi Devideur. La reine fut une des premières à se retirer ; elle avoit un fort beau château dans un forêt située sur le bord de la mer , elle le choisit pour son habitation.

Après avoir pris congé du roi à qui son départ ne déplut point , elle emmena avec elle deux princesses , qui étoient les seuls fruits de son mariage , & quelques - uns de ses sujets , dont elle connoissoit le zèle & l'affection. La solitude de ce lieu ne l'effraya pas : elle le fit embellir , & rendit ce séjour charmant , en joignant à tout ce que la nature avoit de plus

beau, ce que l'art avoit de plus parfait. Environnée de gens qu'elle aimoit, elle goûtoit dans ce palais une tranquillité qu'elle n'avoit jamais éprouvée. Les princeffes en trouvoient auffi le féjour enchanté. Elles aimoient la musique, & les plus habiles muficiens du monde se trouvoient à leur fuite. Ces deux jeunes personnes étoient auffi belles que bien faites, cependant elles n'étoient pas également aimables. L'aînée, nommée Aigremine, étoit fière, envieufe, vindicative & cruelle. La cadette étoit douce, complaifante, & n'avoit point de plus grand plaisir, que celui d'obliger. Elle avoit dans l'esprit & dans le caractère mille charmes qui la faisoient aimer de tous ceux qui la connoiffoient; auffi avoit-elle mérité le nom d'Aimée. elle fentoit pour fa fœur une amitié véritable, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle en étoit haïe. Un jour, après en avoir effuyé mille reproches, parce qu'elle ne vouloit point paroître en habit négligé à un bal où il devoit se trouver beaucoup de monde, elle fut se promener toute feule sur le rivage, pour diffiper le chagrin que l'humeur de la princeffe fa fœur lui avoit caufé. Aigremine, de fon côté, alla dans la forêt, pour imaginer une parure qui pût effacer celle de fa fœur: occupée de ces pensées, elle marcha long-tems, fans s'appercevoir du che-

min qu'elle faisoit. La lassitude l'obligea enfin de s'asseoir au pied d'un chêne qui formoit un ombrage que l'ardeur du soleil ne pouvoit pénétrer. Examinant la grandeur & la grosseur de cet arbre, elle découvrit une petite clef cachée entre l'écorce & le bois; elle la prit, n'imaginant pas quel en pouvoit être l'usage. Elle voulut la remettre au même endroit. Après l'avoir vainement essayée, elle la fit entrer dans un trou qui s'offrit à sa vue; à l'instant la clef tourna toute seule, & fit ouvrir une porte pratiquée dans le chêne avec un art infini. Cette porte cachoit un escalier. La princesse curieuse de savoir en quel lieu il la pouvoit conduire, prit le parti de descendre: les premières marches lui parurent fort sombres, mais après en avoir descendu quelques unes, elle vit avec surprise que l'escalier étoit éclairé de plusieurs bougies placées dans de très-beaux lustres de cristal de roche. Elle continua son chemin; & quand elle eut descendu plus de trois cens marches, elle arriva dans un appartement meublé magnifiquement. On dira qu'il est étonnant, & presque impossible qu'une personne de son sexe ait été assez hardie pour entrer seule dans un souterrain qui lui étoit inconnu; mais je dirai, parce que je le fais, & pour que l'on cesse

de s'en étonner , qu'elle portoit au petit doigt une bague que son aïeul lui avoit laissé en en mourant , pour la préserver jusqu'à l'âge de vingt ans de toutes sortes de dangers. Persuadée qu'elle n'avoit rien à craindre , elle avança jusques dans un grand cabinet , ou plutôt un magasin de bijoux rares & de pierres précieuses. Elle s'arrêta pour examiner toutes ces richesses, mais portant sa vue sur un lit de drap d'argent placé dans une espèce d'enfoncement , quel fut son étonnement , lorsqu'elle apperçut sur le lit un jeune homme le plus beau qui fût jamais ; il paroïssoit enseveli dans un profond sommeil. Aigremine s'approcha du lit pour le mieux considérer : cette curiosité lui coûta cher , puisque dès ce moment elle ne fut plus maîtresse de sa liberté. Persuadée ( comme toutes les jolies femmes le font ) qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer , elle n'hésita point à réveiller cet aimable inconnu , & cela dans le dessein de lui inspirer cette tendresse qu'elle souhaitoit qu'il eût pour elle. Elle fit donc un peu de bruit en passant dans la chambre prochaine, afin qu'il ne pût l'en accuser ; elle y trouva un papier sur lequel ce qui suit étoit écrit.

*Celle qui pourra se faire aimer du plus laid de tous les mortels , aura seule le pouvoir de rendre sensible le prince qui repose ici.*

La princesse lut ce papier plusieurs fois, & se flatta que ses yeux étoient assez puissans pour toucher ce jeune prince, & qu'elle en feroit la conquête sans être obligée de chercher le plus laid des hommes pour lui donner de l'amour. Remplie de cette confiance, elle voulut rentrer dans le cabinet, ne doutant pas que l'inconnu, ne fût réveillé; mais une toile d'araignée, au travers de laquelle il étoit impossible de distinguer aucun objet, en ferma l'entrée aussi-tôt qu'elle se mit en devoir d'en approcher. Un si léger obstacle ne m'empêchera point de passer, dit Aigremine; elle s'avance, & malgré tous ses efforts, elle ne put jamais lever ni percer cette toile. Etonnée d'une si grande résistance, elle prit le parti de remonter dans la forêt, de retourner auprès de la reine, & de faire chercher cet homme si vilain qu'il falloit rendre amoureux avant que d'en flammer celui qu'elle venoit de voir. Elle repassa donc dans les mêmes appartemens, remonta l'escalier, & sortit de l'arbre par la porte qu'elle avoit ouverte. A peine en étoit-elle sortie, que cette porte se referma sans qu'il lui fût possible de voir par où elle s'étoit ouverte, ni de retrouver la petite clef. Elle tourna plusieurs fois autour de l'arbre, mais ce fut inutilement. Désespérée de cette aventure, elle reprit le chemin du château, & se

trouva sur le bord de la mer ; elle apperçut la princesse sa sœur qui regardoit avec attention un brillant d'une grosseur & d'une beauté surprenantes ; un oiseau venoit de le laisser tomber sur sa robe, en lui disant de le conserver avec soin, parce qu'il la préserveroit un jour d'un grand danger, si elle avoit recours à lui. Aigremine enchantée de la beauté de cette pierre admirable, voulut s'en emparer ; elle en fut empêchée par un petit homme qui se trouva derrière elle, & dont la figure épouvantable lui fit prendre la fuite, aussi-bien qu'à la princesse Aimée. L'une & l'autre se retirèrent dans la forêt.

Ce petit homme avoit trois pieds de haut, sa tête plate & fort large étoit ornée de grands cheveux roux ; ses yeux étoient enfoncés, & si peu ouverts, qu'on ne les auroit jamais distingués sans le rouge éclatant dont ils étoient bordés ; son nez étoit long & pointu, ses joues pendoient jusques sur sa poitrine, & sa bouche & son menton étoient garnis d'une barbe rousse, longue & touffue. Son corps tout contrefait n'étoit soutenu que d'une jambe sur laquelle il étoit posé comme sur un pivot ; mais il étoit si bien en équilibre, que le moindre vent le faisoit tourner sans discontinuer, c'est pourquoi il ne sortoit que lorsque l'air étoit extrêmement calme ;

il ne marchoit point, mais il fautoit avec une legereté merveilleuse, & faisant plusieurs petits sauts, il arrivoit promptement où il avoit envie d'aller. Aigremine, revenue de la peur que ce petit monstre lui avoit causée, se rapprocha de lui, & d'un ton plein d'aigreur, lui demanda qui il étoit, & qui pouvoit l'avoir rendu assez hardi pour s'opposer à ce qu'elle avoit envie de faire. Je suis un roi puissant, lui dit-il, je me nomme Sincer; des raisons que je ne puis vous dire m'éloignent de mes états, & me font passer mes jours dans le fond d'un rocher qui n'est pas loin d'ici. Je vous ai vue plusieurs fois dans ces beaux lieux, j'ai remarqué les injustes procédés que vous avez eus souvent avec la princesse votre sœur, & je viens encore d'être témoin de la violence que vous lui vouliez faire, en lui arrachant un diamant qui doit lui appartenir. L'amour que j'ai pour la justice, joint à un mouvement que je n'ose déclarer, m'ont engagé à prendre son parti, & à vous empêcher de lui faire cette violence. La princesse écouta ce discours avec une impatience extrême; elle dissimula cependant sa colère, parce qu'elle fit réflexion que celui qui lui parloit ne pouvoit être égalé en laideur par qui que ce fût au monde, & qu'elle ne devoit par conséquent rien négliger pour lui plaire, puisqu'il étoit écrit qu'elle ne

pourroit qu'à cette condition rendre sensible ce qu'elle aimoit. Elle prit donc un air plus doux, & lui dit que la qualité de roi & l'état malheureux auquel il paroïssoit réduit, la forçoient à lui pardonner, qu'elle désiroit même d'être de ses amies, & qu'elle se flattoit qu'il ne lui refuseroit pas son amitié; ensuite elle le pria de venir la voir au château, en l'assurant que la reine, apprenant sa qualité, lui offriroit sans aucun doute un appartement où il pourroit attendre plus à son aise que la fortune cessât de le persécuter. Le roi la remercia poliment, & lui dit qu'il connoïssoit trop bien quel étoit l'excès de sa laideur, pour oser se flatter de l'amitié d'une aussi belle princesse, & pour aller habiter une cour où il savoit que l'on pardonnoit peu la difformité de la figure. En disant cela, il fit un faut pour prendre congé d'elle, & lui faire une révérence, & se retira en soupirant (non sans regarder l'aimable Aimée que la présence de sa sœur avoit toujours tenue un peu éloignée.) Cette princesse avoit écouté la conversation de sa sœur & de Sincer; elle avoit été surprise de l'air de bonté qu'Aigremine avoit affecté, & de la prière qu'elle lui avoit faite de venir au château. Elle jugea que la princesse n'avoit eu cette douceur, que parce qu'elle vouloit cacher quelque desir de vengeance. La pitié qu'Aimée avoit pour les malheureux, lui

fit prendre la résolution d'avertir le roi de se méfier des caresses apparentes que sa sœur lui feroit. Elle remit au lendemain l'exécution de son projet. Ce jour étant arrivé, elle sortit avec une de ses femmes, & prit le chemin du rocher de Sincer. Elle en étoit fort peu éloignée, lorsqu'elle s'arrêta pour écouter un air dont les paroles paroïssent lui être adressées. Le son de la voix qu'elle entendoit étoit si touchant, & flattoit si fort son oreille, qu'elle demeura long-tems dans l'endroit où elle étoit, même après que l'on eut cessé de chanter. Cephise (c'étoit le nom de celle qui l'accompagnoit) la tira de sa rêverie, en lui faisant appercevoir Sincer qui venoit à elle. Quoiqu'elle se fût déterminée à le considérer sans effroi, elle ne put cependant jeter les yeux sur lui sans trembler, & sans les détourner aussitôt. Il s'en apperçut avec chagrin; & la saluant avec beaucoup de respect, il la pria d'entrer un instant dans son palais rustique, pour s'y reposer. Aimée y consentit, & lui dit qu'elle n'étoit sortie que pour le voir, & lui apprendre des choses d'une extrême conséquence. Le roi lui présenta la main de la meilleure grace qu'il lui fut possible, la conduisit dans sa grotte, & lui tint les discours du monde les plus spirituels. Elle ne se feroit jamais imaginée qu'un homme

aussi laid pût s'exprimer avec autant de grace. Tout ce qu'il lui disoit étoit prononcé d'un ton qui plut si fort à la princesse, qu'elle souhaita plus d'une fois d'avoir un amant qui eût autant d'esprit que cet infortuné. Enfin elle arriva dans le rocher; une mouffe verte & fraîche le tapissoit, une table faite d'un morceau de marbre blanc, que la nature seule avoit travaillée, un lit & quelques sièges de gazon étoient les uniques meubles qu'il renfermoit. Une fontaine d'où sortoit une eau claire & pure tomboit du haut de ce rocher, & formoit un petit ruisseau, dont le bruit joint à celui que faisoient deux rossignols perchés sur un oranger chargé de fleurs & de fruits, parut plus charmant à la princesse, que les plus beaux concerts qu'elle eût jamais entendus. Après avoir fait l'éloge de cette agréable retraite, elle entretint Sincer des raisons qui l'avoient engagée à lui rendre visite. Le prince charmé de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit, lui dit les choses du monde les plus propres à lui marquer sa reconnoissance; il lui en échappa même quelques-unes qui faisoient connoître que son cœur étoit rempli de l'amour le plus tendre. Aimée les entendit bien, mais elle feignit de ne pas deviner que c'étoit à elle qu'elles s'a-

dressoient ; & pour changer la conversation ; elle conta au roi avec quelle satisfaction elle avoit entendu une voix charmante avant que de le rencontrer , & lui demanda s'il ne connoissoit pas celui qui avoit si bien chanté. C'est un prince qui vous adore , répondit Sincer ; & qui vous offre son cœur , sa main & la couronne qu'il doit un jour porter , mais sa figure lui défend d'espérer. Il soupira en finissant ces mots. La princesse rougit , & comprenant bien que c'étoit de lui qu'il vouloit parler, elle ne le questionna pas davantage , mais elle devint rêveuse ; elle le quitta peu après , parce qu'elle craignoit qu'on ne s'apperçût de son absence. Elle reprit donc le chemin du palais , en entretenant Cephise de l'esprit qu'elle trouvoit à Sincer. Je t'avoue , ma chere Cephise , lui disoit-elle , que je sens pour lui , malgré sa laideur , ce que je n'ai jamais senti pour personne. Je ne fais si c'est amitié , mais je tremble que ce ne soit quelque chose de plus. Quoi , madame , dit cette fille étonnée , vous aimeriez ce petit monstre , & toute sa figure ne vous fait pas d'horreur ! vous pourriez vous résoudre de vivre avec lui ! que feriez - vous d'un homme si hideux ? Le plus petit vent le fait tourner comme une girouette. Ah ! dit la jeune Aimée , il pense si délicatement , il parle avec

tant d'esprit , que je le préférerois aux plus beaux hommes du monde. Ils font presque toujours d'une sottise outrée , enchantés d'eux-mêmes ; ils ont autant de plaisir à consulter leurs miroirs , que les personnes de notre sexe. La princesse alloit continuer son discours , mais un cri qu'elle entendit l'en empêcha , & regardant à terre , elle vit avec surprise une vipère blanche , qui jetoit du feu par les yeux , & qui lui dit : Vous avez pensé m'écraser , madame ; si je n'étois pas aussi bonne que je le suis , je vous punirois de votre étourderie , mais je vous pardonne , à condition que vous me remettrez sur le tronc du maronnier que vous voyez , & duquel je viens de tomber ; je reconnoîtrai quelque jour ce service , car je suis fée , mais , comme toutes mes sœurs , je suis obligée de quitter ma figure naturelle un jour de la semaine , pour prendre celle que me donne un vieux forcier de qui nous dépendons , & qui nous punit de cette façon , pour lui avoir coupé , un jour qu'il dormoit , une barbe & des moustaches qui nous déplaisoient fort. Je reprendrai ce soir ma forme ordinaire , & vous aurez de mes nouvelles. Aimée la prit en tremblant , la porta sur l'arbre , & s'éloigna promptement , pour ne plus voir cette bête qui lui avoit fait une peur horrible ; elle arriva donc

au château , elle y trouva Aigremine qui envoyoit , de la part de la reine , prier le roi Sincer de venir passer quelques jours au Palais. Ces ordres effrayèrent d'abord Aimée qui connoissoit la méchanceté de sa sœur , mais elle ne fut pas long-tems sans être rassurée , parce qu'une femme d'Aigremine lui confia l'aventure de la forêt , que cette princesse lui avoit apprise. Sincer fut surpris de la prière que la reine lui faisoit faire. Son premier mouvement fut de la refuser honnêtement ; mais faisant réflexion qu'il verroit tous les jours la belle princesse qu'il aimoit , il se détermina à partir , & sauta dans une calèche qu'on lui avoit envoyée. Il étoit attendu au château avec impatience ; mais cette impatience avoit différens motifs. Toutes les dames étoient curieuses de voir cet homme fait autrement que les autres. Enfin il arriva , & reçut les honneurs que l'on devoit à son rang. Aigremine lui fit un accueil très-agréable ; elle étoit extraordinairement parée , & sans la beauté de la princesse sa sœur , on auroit cru qu'elle étoit la plus belle de l'univers. Malgré tous ses soins , elle eut le chagrin de voir , & ce jour-là , & les suivans , que Sincer n'étoit point touché de ses charmes ; ses regards étoient incessamment tournés sur Aimée. Le dépit d'Aigre-

mine fut inconcevable ; elle avoit tout mis en œuvre pour plaire au plus affreux des mortels , sans pouvoir y réussir. Tout ce qui offense l'amour propre des dames n'est jamais pardonné ; aussi devint-elle furieuse contre le prince & la princesse. Que n'auroit-elle pas donné pour les empêcher de se voir ! mais cela n'étoit pas possible , car le roi avoit la liberté de lui parler , & il en cherchoit les occasions. Elles se présentoient souvent , & Aimée ne se refusoit point au plaisir de l'entendre. Cette princesse se promenant un soir dans une des allées du parc , aperçut une boule qui rouloit fort vite , & qui s'arrêta lorsqu'elle fut près d'elle. Cette boule s'ouvrit , & elle en vit sortir une petite femme qui , s'élevant tout d'un coup , devint haute de dix ou douze pieds. Je suis la fée Farouche , dit-elle à la princesse , à qui vous avez rendu service il n'y a pas long-tems. Aimée la reconnut , parce qu'elle jettoit du feu par les yeux comme la vipère blanche qu'elle avoit mise sur l'arbre. Elle la salua donc très-respectueusement. La fée lui dit que l'amitié qu'elle avoit pour elle l'avoit engagée à la demander en mariage à la princesse sa mère pour le roi Papillon , son neveu , le plus aimable de tous les hommes ; qu'elle sortoit du cabinet de la reine , qui lui avoit donné son consentement , & que

dans

dans deux jours le prince arriveroit pour l'épouser. Cette nouvelle qui auroit fait un grand plaisir à beaucoup de princesses , affligea sensiblement la jeune Aimée ; elle en fut si troublée, qu'elle n'eut pas la force de répondre un seul mot à la fée. Farouche s'imaginant que c'étoit la joie qui l'empêchoit de parler , la baisa au front , & lui disant adieu , se remit dans sa boule qui reprit le chemin par lequel elle étoit venue. Cephise arrivant aussi-tôt , vint dire à la princesse que la reine la vouloit entretenir ; elle se rendit donc auprès d'elle , & sans lui donner le tems de répondre , elle lui ordonna de se préparer à recevoir dans deux jours le prince Papillon pour époux. Aimée se jetta à ses genoux , & la conjura de retirer la parole qu'elle avoit donnée à Farouche. La reine fut inflexible , elle craignoit le pouvoir des fées ; & dans l'espérance que cette fée lui donneroit un jour des marques de son amitié , elle dit à sa fille qu'elle vouloit être obéie. Cette princesse n'osa répondre , & se retira fort affligée. Aigremine qui dans un autre tems auroit été jalouse de la préférence que la fée avoit donnée à sa sœur en fut charmée , se flattant que Sincer ne la voyant plus pourroit s'attacher à elle. Une nouvelle si fâcheuse vint bientôt aux oreilles de ce malheureux roi ; il en tomba dangereu-

fement malade : cependant le jour où le neveu de la reine devoit être présenté arriva. La reine , les princesses & toute la cour furent au-devant de lui. A peine étoient-elles sur la terrasse qu'elles apperçurent de fort loin une espèce de nuée fort brillante qui s'approchoit avec vitesse. On ne douta point que ce ne fût le prince. C'étoit lui en effet ; il étoit dans un char de diamans tiré par plus de dix mille papillons , tous couleur de rose. Ils étoient attachés par des fils d'or entrelacés avec beaucoup d'art ; cent jeunes seigneurs suivoient leur maître dans des calèches de cristal garnies de rubis & d'émeraudes , tirées également par des papillons , mais ceux - ci étoient blancs. Le roi fit descendre & arrêter son char aussi-tôt qu'il fut auprès des dames , & vint au-devant d'elles avec toute sa suite dans le plus bel ordre du monde. Il étoit habillé magnifiquement , & jamais homme n'avoit été plus poudré & mieux frisé qu'il le parut alors , aussi avoit-il passé au moins trois heures à sa toilette ; la crainte qu'il avoit de déranger sa frisure le faisoit marcher très-doucement , cependant cela n'empêchoit pas qu'il n'eût très-bon air : tout le monde l'admira & se récria sur la fraîcheur de son tein & sur la blancheur de ses mains. Rien de plus joli que sa figure dont lui-même paroissoit épris. Il

reconnut aisément la princesse au portrait que lui en avoit fait la fée, & s'étant approché de sa maîtresse, il lui fit une révérence des plus étudiées; & après lui avoir présenté la main, ce n'est pas ici, dit-il à Aimée, une place propre à vous faire un compliment sur votre beauté, l'air est trop brûlant; peut-on causer à son aise sur une terrasse exposée à l'ardeur du soleil? Rentrons, & ne courons pas risque de devenir aussi noirs que des Africains. A ces mots il prit le chemin du château sans presque saluer la reine, non plus que les autres dames de sa suite. Etant entré avec la princesse & celles qui l'accompagnoient dans un grand salon préparé pour le recevoir, il se jeta sur un canapé, disant qu'il étouffoit de chaud, & s'y tint d'un air panché très-peu respectueux: il demanda cependant pardon à la princesse de ce qu'il ne l'entretenoit pas, & lui dit qu'il falloit absolument qu'il se fût un peu reposé, & qu'il eût moins de chaud avant que de pouvoir se résoudre à parler, & tout de suite tirant de sa poche des flacons garnis de diamans, & remplis d'eaux de senteur, il en répandit sur ses mains: ouvrant ensuite plusieurs tabatières d'or & de pierres précieuses, il prit du tabac, puis il chanta un petit air entre ses dents, qu'il ne finit que pour demander

à la princesse si elle avoit trouvé son équipage bien brillant , & si l'habit qu'il avoit choisi entre deux cens étoit de son goût. Son discours tomba ensuite sur l'amour que plusieurs femmes avoient eu pour lui. On peut juger si de pareils discours se trouvèrent du goût de la belle Aimée , elle qui préféroit l'esprit & le bon sens à tout , & qui n'étoit point comme les personnes de son sexe , qu'un habit magnifique , une taille bien prise , & quelques autres agrémens aussi peu estimables touchent davantage qu'un cœur bien fait & un esprit délicat & naturel. Elle conçut donc pour lui un si grand éloignement , qu'elle sortit du salon en disant qu'elle se trouvoit mal , & se retira dans son appartement pour cacher sa tristesse & ses pleurs. Quoique Sincer fût très-malade , il s'y traîna quelque tems après pour s'informer de ses nouvelles. La princesse soupira en le voyant , & lui dit : Ah prince , pourquoi n'est-ce pas à vous que la reine me destine ! ne fauriez-vous m'arracher à celui que l'on veut unir avec moi ? Sincer transporté , prit une de ses mains , la baïsa tendrement , & lui dit : Quoi ! belle Aimée , seroit-il vrai que vous aimassiez mieux vivre avec moi qu'avec un prince dont tout le monde admire la beauté & la bonne mine : fait comme je le suis , serois - je assez heureux

pour ne vous point déplaire ? Répondez-moi de grace , votre réponse fera le bonheur ou le malheur de ma vie. Oui , seigneur , lui dit-elle , je vous aime. Cet aveu..... elle alloit continuer , mais Sincer faisant un saut en arrière , devint si petit , si petit , qu'à la fin elle ne le vit plus. Une épaisse fumée parut à sa place , & quand elle se fut dissipée , la princesse vit devant elle un jeune homme beau comme le jour , & dont l'air à la fois noble , doux & spirituel , inspiroit un certain je ne sai quoi qui le faisoit aimer aussitôt qu'on le voyoit. Elle le regarda donc avec autant d'admiration que de surprise ; mais elle fut bien plus étonnée lorsqu'il lui dit avec toutes les graces imaginables : l'aveu charmant que vous venez de faire , madame , vient de finir mon enchantement. Je suis Sincer qui , sous une forme déplaisante , a été assez hardi pour vous dire qu'il vous adoroit. Aimée le reconnut au son de sa voix , & laissant éclater la joie qu'elle avoit de le retrouver si différent de ce qu'il avoit été , elle le pria de lui apprendre comment une semblable métamorphose avoit pu se faire. Je suis roi , lui dit-il , de l'isle de la Sincérité ; j'y régnois paisiblement aimé de tous mes sujets. Un jour que je chassois avec beaucoup d'ardeur un lion qui m'avoit échappé plusieurs fois , je me perdis , & je me trouvai dans

une allée où j'aperçus une femme faite comme j'étois il y a un moment : je la regardai , & je ne pus m'empêcher de rire en la voyant tourner sur sa jambe comme un bilboquet. Elle s'en aperçut , & se mettant en colère , elle me demanda de quoi je riois ; la politesse m'empêcha de lui en faire l'aveu ; mais enfin elle me pressa si fort , que je convins de l'effet que la singularité de sa figure avoit fait en moi ; ma sincérité lui déplut , elle fronça le sourcil , elle fit trois ou quatre culbutes , après lesquelles elle me dit : pour te punir de ton insolence , je veux que tu deviennes semblable à moi , rien ne pourra te rendre ton état naturel , à moins que tu ne trouver une jeune princesse qui réunisse l'esprit, la bonté & la beauté , pour qui tu ressentis un violent amour , & à laquelle malgré ta difformité tu puisses en inspirer assez pour obtenir l'aveu de sa tendresse. Tu pourras cependant reprendre ta forme naturelle une heure chaque jour , mais ce ne sera que dans un souterrain qui se trouve dans une forêt qui appartient au roi Devideur. Je veux encore qu'il ne te soit pas permis d'apprendre ton malheur à qui que ce soit au monde , que tu ne sois plus enchanté. J'écoutai ces menaces avec patience , je crus qu'elles seroient sans effet ; mais quelle fut ma douleur , lorsqu'après que cette épouvantable

fée, car ç'en étoit une, eut soufflé sur moi, je me trouvai transformé comme elle, & que je la vis s'éloigner de moi en riant de toute sa force. Je n'osai plus retourner dans mon palais, ni me vanter de ma naissance, persuadé qu'on ne me croiroit pas. L'envie que j'avois de reprendre mon premier état me détermina à parcourir différens royaumes, & à voir plusieurs cours, dans l'espérance de trouver une princesse telle que la fée me l'avoit dépeinte, mais ce fut inutilement. Je me lassai donc de chercher, & je formai la résolution de vivre dans quelque coin du monde, éloigné de tout commerce. Je choisis le rocher où vous m'avez vu; je l'habitois depuis un an, lorsque j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois; vous me parûtes une divinité, je sentis que vous étiez celle qui pouvoit seule m'inspirer de l'amour sans oser espérer de vous en inspirer à mon tour, ni penser qu'il vous fût possible de vous accoutumer à me voir: j'allois quelquefois dans le souterrain de la forêt pour avoir la satisfaction de me retrouver pendant quelques minutes tel que je suis. Je fus surpris un jour d'y voir la princesse votre sœur, parce qu'un talisman en défendoit l'entrée à tous les mortels. Je feignis de dormir, & pour ne lui point parler, & parce que je sentoiss que le moment

de ma métamorphose alloit arriver ; elle se fit en effet aussi-tôt qu'elle fut sortie du cabinet. Je sortis alors du souterrain par un chemin inconnu à tout autre qu'à moi ; elle-même elle en sortit aussi , parce qu'il ne lui fut pas possible de rentrer dans l'appartement où elle m'avoit vu.

Elle venoit d'avoir vingt ans accomplis , & son anneau n'avoit de vertu contre les talismans que jusqu'à ce qu'elle eût atteint cet âge. Voilà , ma chère Aimée , mon histoire , il ne me reste plus à présent qu'à vous jurer une tendresse éternelle , & qu'à vous prier de souffrir que je fasse tous mes efforts auprès de la reine votre mère , pour qu'elle vous accorde à mon amour , & qu'elle vous permette de venir régner dans des états où vous verrez tout le monde empressé à vous plaire. En achevant ces mots , il vit entrer Aigremine & Farouche qui avoient écouté leur conversation ; l'une & l'autre étoient en furie ; la fée , parce qu'Aimée dédaignoit son neveu , & Aigremine , parce que le prince Sincer qu'elle reconnoissoit pour cet homme si charmant qu'elle avoit vu dans le souterrain , étoit amoureux de sa sœur. Elle fit éclater sa colère contre les deux amans , mais Farouche termina la dispute en s'approchant de la malheureuse Aimée ; & la prenant par des boucles de cheveux qui tomboient de sa coëffure , elle

l'enleva par la fenêtre, sans que le désespoir du roi pût y mettre le moindre obstacle ; il sortit aussi-tôt malgré Aigremine qui voulut l'arrêter ; & sans savoir où il alloit , il s'éloigna du palais , résolu de ne point prendre de repos qu'il n'eût retrouvé sa chère princesse. Le roi des Papillons , en apprenant cette nouvelle , se mit à rire ; il trouva le conte fort bon à faire , & retourna dans son royaume. Pendant ce tems , sa bonne tante emportoit Aimée tout aussi vite qu'elle le pouvoit. Après avoir parcouru plusieurs grands déserts & rochers escarpés , elle arriva au pied d'une tour de fer ; à son ordre , la porte s'ouvrit , elle y fit entrer cette princesse infortunée , & la conduisant dans une grande salle pleine de limaçons , elle lui dit avec un ton aigre , que si elle ne vouloit pas consentir à épouser le roi des Papillons , il falloit que dans huit jours elle eût appris à danser à ces limaçons , ou qu'elle-même elle prendroit la figure d'un de ces vilains animaux. Après cette menace Farouche s'envola , & la princesse laissa couler ses pleurs en abondance sans avoir la moindre envie de lui obéir. Laissons-la pleurer à son aise , & retournons au roi Sincer. Ce prince après avoir traversé plusieurs campagnes , se trouva dans une forêt : après qu'il eut marché quelques pas , il apperçut une mai-

son faite de feuilles , & sur la porte de cette maison une petite vieille qui portoit sur son nez une paire de lunettes dont elle se servoit pour lire son livre de vélin. Il passa auprès d'elle sans s'arrêter , & sans y faire aucune attention ; il continuoit même son chemin , mais elle lui cria d'arrêter , & lui dit d'un ton de voix cassée , & en branlant la tête : prince , c'est en vain que tu cherches , tu ne peux rencontrer ta princesse que tu n'ayes auparavant trouvé une grenouille brillante , une femme extrêmement laide qui connoisse sa laideur , & qui ne cherche point à plaire , & un homme sans esprit qui ne se flatte pas d'en avoir. Le roi connut bien à cette façon de parler que c'étoit encore là une fée , il la pria donc de lui donner d'autres moyens pour retrouver sa charmante Aimée ; mais pour toute réponse , elle lui fit une grimace avec un grand éclat de rire , & rentra dans sa maison. Il continua donc son chemin extrêmement las , affligé , & plus incertain que jamais de la route qu'il suivroit. Il n'eut pas fait cent pas , qu'il rencontra une autre vieille qui lui demanda la cause de son chagrin , il lui raconta ses malheurs , sans oublier ce que la fée qu'il venoit de trouver lui avoit dit : il ajouta qu'il ne pouvoit se flatter de l'espérance de revoir jamais sa chère Aimée , s'il étoit vrai

que ce bonheur dépendît de la rencontre d'une grenouille brillante , chose dit-il qui me paroît impossible , les deux autres conditions me donnent moins d'inquiétudes. Ne vous flattez pas , reprit la bonne femme , elles ne sont guères plus dans les règles de la possibilité , cependant vous pouvez trouver ces trois choses en les cherchant. Mais si dans un an vous ne les avez point encore découvertes , suivez mon conseil , abandonnez-vous au désespoir , vous seriez trop malheureux sur la terre : allez , je ne puis vous en dire davantage. Que ma sœur que vous venez de quitter ne vous revoie pas ici , elle est méchante , & vous pourriez en éprouver quelque perfidie. Elle ne vous a enseigné le moyen de retirer votre princesse de l'endroit où elle est , que parce qu'elle est persuadée que vous ne pourrez vous en servir. Le roi qui craignoit les enchantemens , s'éloigna sans différer , & parcourut le monde avec l'aide d'un cheval qu'il trouva le plus heureusement du monde en sortant du bois. Il fit dans les villes , dans les châteaux , dans les villages , une recherche exacte des plus laides personnes & des hommes les plus sots ; il en rencontra beaucoup , mais il remarqua que toutes ces femmes & ces filles ne s'ennuyoient point à leurs toilettes , & qu'elles avoient même l'espérance de plaire après quel-

ques réparations faites à leurs visages. Il en voyoit qui , avec un pied de rouge , quelques mouches placées avec art , & beaucoup de fleurs & de rubans , s'imaginoient qu'on les trouveroit aimables malgré leur laideur , & qu'elles pourroient disputer de charmes avec les plus jolies personnes. Cet effet ordinaire de l'amour propre des dames ne surprit point le prince ; il favoit qu'elles ont toutes apporté en naissant cette bonne opinion d'elles - mêmes ; mais ce qui l'étonna , ce fut de rencontrer chez tous les hommes ce même amour propre aussi fort , & toutes ces petites foibleffes qui rendent le beau sexe méprisable. Il avoit toujours entendu dire que les hommes étoient le plus parfait ouvrage de la nature , & il avoit ajouté foi à ces discours sans trop les approfondir : mais il pensa bien autrement lorsqu'il eut étudié ces créatures si parfaites , il connut aisément que la plupart n'étoient occupées que de bagatelles ; il vit que les unes partageoient leurs jours soit à leurs toilettes , soit à la table ou bien au jeu , ou qui pis est , à faire les passionnées sans éprouver une véritable passion. Il reconnut que les autres paroissoient dans les compagnies non pour y raisonner avec esprit & bon sens , mais seulement pour y répéter quelques pointes fades qu'ils avoient entendu débiter , quelques bons

mots pris dans un livre , & pour y faire remarquer les bagues de prix , les bijoux , enfin toutes les magnificences dont la fortune leur avoit fait présent ; il en démêla beaucoup d'autres qui , plus fots encore , se croyoient très-amufans. Il en vit qui babilloient continuellement fans favoir ce qu'ils disoient , & qui ne s'appercevoient pas qu'ils faisoient bâiller ceux qui étoient assez patients pour les écouter. D'autres qui croyoient bien divertir en répétant mal des histoires qu'ils avoient déjà racontées cent fois ; enfin d'autres qui ne disoient mot , parce qu'ils ne favoient que dire , s'imaginant que leur silence étoit une marque d'esprit. Je ne finirois pas si je suivois toutes les espèces de fots qu'il rencontra , sans cependant en trouver un tel qu'il le fouhaitoit ; car il n'y en avoit aucun qui ne crut avoir de l'esprit. Ce sot , cette femme & cette grenouille si rares qu'il cherchoit l'obligèrent de faire deux fois le tour du monde , mais ce fut inutilement ; il perdit donc l'espérance de revoir sa princesse. Se souvenant alors de ce que la petite bonne femme lui avoit conseillé , il pensa que suivant ses avis il devoit renoncer à la vie , puisqu'elle n'avoit plus de charmes pour lui. Ces réflexions le conduisirent sur les bords d'une rivière , l'occasion étoit trop belle pour la manquer : il se précipita dedans ,

réfolu de perdre des jours que fes malheurs lui rendoient infupportables : au lieu de fe noyer comme il en avoit le deffein , il fentit qu'il tomboit doucement ; un instant après il fe trouva fur un gazon au milieu d'un beau jardin ; il crut d'abord éprouver l'illufion d'un fonge ; mais voyant enfuite qu'il n'étoit point endormi , il fe leva pour regarder s'il ne découvreroit perfonne dans ces lieux inçonnus. Il fe promena long-tems dans cet endroit folitaire : enfin il entendit un bruit de cors & de chiens ; un moment après il vit paroître les chaffeurs ; jamais furprife ne fut égale à la fienne : ces chaffeurs étoient autant de groffes grenouilles montées fur des chats verts qui couroient après un lièvre ; les unes étoient habillées en amazones , les autres avoient des robes de taffetas avec des petits bonnets garnis de fleurs & de plumes ; il y en avoit qui fonnoient du cor , d'autres qui crioient pour appeller les chiens ; enfin c'étoit la plus plaifante chofe du monde. La chaffe s'arrêta à la vue du prince , & les grenouilles descendirent de deffus leurs chats pour aller au - devant de lui ; elles ne marchoient que fur deux pattes , & fe fervoient des deux autres comme nous nous fervons de nos mains.

Quand cette troupe fut auprès de lui , celle

qui paroiffoit la maîtrefle de toutes les autres , & qui portoit une longue robe couleur de pourpre , brodée de perles & de diamans , & dont le front portoit une marque fi brillante que la vue ne la pouvoit pas foutenir , le falua avec beaucoup de grace , & lui dit : foyez le bien venu , feigneur , il y a long-tems que nous vous attendons , nous fommes enchantés , & c'eft vous qui devez rompre notre enchantement. Je n'ai pas toujours été telle que vous me voyez ; j'étois autrefois reine de ces lieux , & toutes les grenouilles qui me fuivent étoient mes fujets : j'avois une averfion fi grande pour les animaux de cette efpèce , que je donnai des ordres pour que dans mon royaume elles fuflent toutes la victime de mon dégoût. On ne négligea rien pour exécuter ces ordres , cependant un foir en me promenant j'en trouvai une tout auprès de mon appartement ; j'appellai auffi-tôt du fecours , & j'ordonnai qu'on lui ôtât la vie ; mais on ne vint pas avec affez de diligence , elle eut le tems de fe cacher fi bien qu'on ne put jamais la retrouver. Le lendemain étant au même endroit , je vis paroître devant moi une femme noire & laide qui tenoit une baguette de coudre d'une main , & de l'autre une fiole pleine d'huile qu'elle me répandit fur la tête , en me difant : je fuis la fée.

Grenouille, & c'est moi que tu voulois faire périr hier : tes ordres m'ont cent fois exposée à la mort, il est tems que je me venge, deviens grenouille à ton tour, toi & tous les sujets qui t'ont obéi trop aveuglément. Je veux que tu sois en cet état jusqu'à ce qu'un roi qui aura besoin de ton secours vienne ici te rendre ta première forme. Elle eut à peine achevé ces paroles, que je fus transformée comme vous voyez. Une fée qui me protégeoit, mais qui n'étoit pas assez savante dans son art pour me remettre dans mon premier état, me dit que ce pouvoir étoit réservé à vous seul, & que vous portiez un poil blanc au sourcil gauche, dont une habile magicienne vous avoit fait présent au moment de votre naissance, & que ce poil avoit la vertu de rompre tous les enchantemens. Cette fée est celle qui vous a conduit ici, c'est elle qui sous la forme d'un oiseau fit présent à la princesse Aimée du diamant que vous lui avez vu recevoir ; enfin c'est elle qui a pris soin de me mettre cette marque brillante au front, & qui vous fera trouver un homme sans esprit, & qui ne l'ignore pas ; une fille laide, & qui convient que sa laideur est insupportable. Elle a conduit ces deux personnes ici, dans la crainte que l'amour propre qui regne dans le monde ne les corrompît comme il a fait

le

le reste des mortels , & ne détruisît par ce moyen vos espérances. Vous les trouverez dans une cabane peu éloignée d'ici : mais , prince , avant que de les voir , rendez - nous notre première figure , & souffrez que nous vous arrachions ce poil fameux , afin que vous puissiez vous en servir en notre faveur ; il vous sera aussi bien nécessaire pour délivrer votre princesse. Sincer ne se fit pas prier , on lui tira le poil ; il le prit alors & en toucha toutes les grenouilles , qui devinrent aussi-tôt des princes & des princesses fort aimables. La reine & ses sujets lui firent beaucoup de remerciemens. La seconde petite bonne femme qu'il avoit trouvée dans le bois , parut au même instant , & lui dit que pour le récompenser du service qu'il venoit de rendre à son amie elle le transporterait où la belle Aimée étoit renfermée , après qu'il auroit rendu visite à l'homme sot & à la fille laide qui devoient lui faire présent d'une herbe dont il auroit besoin dans la suite. Il y fut donc avec empressement , & les trouva tels qu'il le souhaitoit , & reçut d'eux cette herbe mystérieuse. La bonne femme après les avoir quittés , prit une pomme , & la changea en un fort joli carrosse qui lui tout seul faisoit cent lieues par minute : elle monta dedans avec le prince qui trouva cette voiture charmante , mais elle n'alloit pas encore

assez vîte pour un amant impatient de revoir sa maîtresse. Ils arrivèrent néanmoins en très-peu de tems au pied de la tour où la belle Aimée étoit renfermée. La fée lui donnoit tous les jours des choses également impossibles à exécuter, & cela dans le dessein d'avoir un prétexte pour la tourmenter.

J'ai dit que quand elle fut enfermée la première fois dans cette prison, Farouche lui ordonna d'apprendre à danser à une quantité de limaçons qui se trouvoient alors dans une salle basse, mais je n'ai pas dit comment cette princesse étoit venue à bout d'une commission si difficile. Je vais en instruire ceux qui ont envie de le savoir : elle ne songea d'abord qu'à pleurer pendant sept jours entiers, & ne se mit point en peine d'instruire les écoliers qu'on lui avoit confiés ; mais le huitième jour, qui étoit celui que la fée devoit venir la revoir, & la changer elle-même en limaçon si elle n'avoit point réussi, elle s'affligea tout de nouveau ; cependant elle voulut essayer de donner quelques leçons à ces animaux, mais elle vit bientôt qu'elle y employoit & son tems & sa peine inutilement. Persuadée que son malheur étoit sans ressource, elle songea sérieusement à se donner la mort, car elle aimoit mieux mourir que de devenir limaçon, ou que d'épouser le roi des

papillons. Elle monta dans ce dessein sur la fenêtre pour se précipiter ; mais par un bonheur infini , se souvenant alors du brillant qu'elle avoit reçu de l'oiseau , & des paroles qu'il avoit dites en le lui donnant , elle le tira de sa poche , & le regardant , elle dit : beau brillant , si tu as la vertu de me tirer du danger où je suis , ne me laisse pas plus long - tems malheureuse. A peine eut - elle prononcé ces mots que le brillant s'ouvrit , & qu'il en sortit plusieurs petits maîtres à danser , avec des violons , qui firent dresser les limaçons , leur montrèrent en un instant toutes sortes de danses , & disparurent ensuite. Cette merveille fit un grand plaisir à la princesse , elle essuya ses pleurs , baïsa son brillant avec un transport de joie incroyable , & le serra avec plus de soin qu'elle n'avoit fait encore , dans la crainte que Farouche ne découvrant ce qu'il valoit , ne le lui enlevât. Cette méchante fée arriva un moment après , & lui demanda avec un sourire malin si ses écoliers étoient fort habiles : vous allez en juger , madame , dit Aimée d'une voix douce & craintive ; ouvrant alors la salle où ils étoient , elle se mit à chanter , aussi-tôt ces petits animaux dansèrent , mais dansèrent si joliment , surtout la bourée , l'allemande & la mariée , que

Farouche en devint tout-à-la-fois surprise & furieuse. Outrée de ce que cette pauvre princesse avoit si bien réuffi, elle lui donna d'autres ouvrages encore plus difficiles, mais elle en vint toujours à bout par le moyen de son brillant. Ces succès causèrent à la fée une si grande colère, qu'elle enferma la princesse dans une grande cage de fer : elle étoit placée dans une cour toute pleine d'animaux féroces & carnassiers ; elle en confia la garde à deux horribles dragons qui faisoient à tous momens des efforts épouvantables pour briser la cage & dévorer la princesse. La malheureuse princesse étoit ainsi renfermée depuis un mois lorsqu'elle vit paroître Sincer ; elle frémit en voyant le danger auquel son amant alloit s'exposer : il avoit ouvert la porte de cette cour en la touchant seulement de son herbe ; il n'apperçut pas plutôt sa chère Aimée dans une aussi cruelle situation, qu'il mit l'épée à la main pour tuer les deux dragons, mais la bonne femme lui cria de s'arrêter, & de leur jeter seulement l'herbe qu'il avoit dans la main ; il le fit, & aussi-tôt les animaux tombèrent sans vie à ses pieds : courant à la cage, il la toucha du poil de son fourcil, & dans le même moment il se sentit enlever, lui, la princesse & la bonne fée au milieu des airs, & se vit entourer d'un nuage qui les porta fort vite dans l'isle de Sincérité.

Le roi fut reconnu de tous ses sujets, & reçu avec des acclamations de joie qui lui firent voir combien il étoit chéri. Enchanté de se retrouver auprès de sa charmante Aimée, il lui dit les choses du monde les plus passionnées; elle y répondit avec une égale tendresse. Il envoya des ambassadeurs au roi Devideur & à la reine sa femme, pour leur demander la princesse en mariage; ils ne furent pas long-tems en chemin, ils apprirent au prince que le roi Devideur s'étoit tué d'un coup de pistolet il y avoit près d'un an, pour n'avoir pu réussir à devider un écheveau de soie qui étoit extrêmement mêlé; que la reine étoit morte de la petite vérole il y avoit six mois, & qu'Aigremine s'étoit empoisonnée le jour qu'elle l'avoit vu partir. Ces nouvelles affligèrent la princesse Aimée: elle porta six mois le deuil de ses parens; au bout de ce tems elle épousa le roi Sincer, & passa avec lui une longue suite d'années sans essuyer le moindre chagrin.

Ils s'aimèrent tendrement toute leur vie; la bonne femme les quitta pour aller rejoindre la reine Brillante son amie, & le poil du sourcil du roi fut enchâssé dans une bague d'or qu'il porte toujours avec lui pour le préserver de la malice des fées.

## TENDREBRUN ET CONSTANCE.

## C O N T E.

IL y avoit autrefois une fée que l'on nommoit Vicieuse ; elle faisoit son séjour sur une des plus hautes montagnes du royaume de Pentafila ; le nombre des années avoit augmenté & sa laideur & sa méchanceté. On la voyoit rarement sortir de son château. A quoi bon se fatiguer inutilement ? les Vices, ses enfans la servoient au gré de ses desirs, parcouroient le monde, & y causoient des désordres infinis. On avoit beau conseiller aux rois & aux grands d'être toujours en garde contre de semblables monstres ; ils avoient le secret de se glisser dans les palais les mieux fermés. Toutes les portes s'ouvroient à la seule vue de la Flatterie, leur sœur bien-aimée. Les grands sur-tout & les riches se laissoient entraîner à ses douces insinuations, & les enfans de Vicieuse les obsédoient de toutes parts.

Le roi Judicieux fut le seul qui leur ferma l'entrée de ses états. Il seroit difficile d'exprimer jusqu'à quel point il haïssoit cette nombreuse famille ; cependant malgré toutes les

précautions, un des petits Mensonges eut l'adresse de percer jusques dans sa chambre, sans être reconnu; il n'y demeura pas long-tems.

Le roi étant un jour devant son miroir, pendant qu'on le peignoit, s'avisa de demander à ses courtisans quel âge il paroïssoit avoir. Tous lui répondirent avec sincérité, qu'on lui donneroit bien quatre-vingt ans. (C'étoit en effet le nombre de ses années,) mais Mensonge assura sa majesté qu'elle avoit l'air & la fraîcheur d'un homme de quarante.

Le roi, à ce discours, le regarda avec attention, & le reconnoissant pour un des vices, il ordonna qu'on le fouettât, & que dans le moment même on le chassât de son royaume.

Plusieurs seigneurs parlèrent vainement en sa faveur, ils ne purent obtenir sa grace. L'enfant que vous voyez, leur dit ce prince, est un monstre mille fois plus à craindre que les bêtes les plus cruelles de mes forêts. Il vous plaît, il vous amuse, parce qu'il est petit, mais il grandira; & si je le souffre, il introduira bientôt ici, malgré moi, tous ses frères; qu'il sorte donc promptement, & qu'il soit châtié comme il le mérite.

Judicieux fut obéi, & Mensonge, après avoir été puni, se retira en pleurant, chez la fée à qui il conta ce qui lui venoit d'arriver. Vicieuse

fronçant le sourcil, le prit dans ses bras, le baïsa deux fois au front, & pour le consoler, l'affura que dans la suite il seroit à couvert de pareilles disgraces. Elle lui tint parole, mais elle jura par le bonnet verd & bleu qu'elle portoit, qu'elle se vengeroit du roi & de toute sa race avant la fin du jour. En disant ces mots, elle fit cinq cris affreux, sauta trois fois par-dessus un charbon ardent qu'elle prit dans un réchaud plein de feu, & cracha dans une toile d'araignée qu'elle trouva dans un coin de sa chambre, après quoi elle toucha de sa baguette cette toile, qui devint un crapaud aîlé, d'une grosseur monstrueuse, & qui portoit un selle verte brodée de vers luisans.

La fée le caressa, lui donna d'un gâteau fait avec du lait, du sucre, des amandes & des chenilles; & lui ayant dit de l'attendre, elle alla se mettre à sa toilette; (car elle étoit extrêmement coquette, quoi qu'elle eût près de deux mille ans) & jamais elle ne sortoit sans avoir beaucoup de rouge & de mouches. Elle en mit ce jour-là une très-grande quantité, se coiffa, & s'habilla comme une jeune personne. Toute cette parure la rendit certainement plus épouvantable encore qu'elle ne l'étoit. Contente néanmoins de sa figure, elle s'imagina, comme plusieurs vieilles de ma connoissance, que cet

ajustement empêcheroit que l'on ne s'apperçût de ses rides & de sa maigreur.

Enfin Vicieuse monta sur son crapaud, traversa les airs avec une vitesse incroyab'e, & se rendit en peu de tems chez le roi Judicieux.

Ce prince étoit dans un bosquet de son jardin, assis sur un petit trône de feuilles que la jeune Constance (sa fille unique) avoit pris soin d'orner de fleurs différentes. Elle étoit à ses pieds, & penchée sur le bord d'un ruisseau, que formoit une nape d'eau. Elle racontoit au roi plusieurs histoires qu'elle avoit imaginées pour l'amuser. Sa narration fut interrompue par un coup de tonnerre affreux, qui la fit presque tomber évanouie, & qui renversa Judicieux de dessus son trône. Accablée de douleur à la vue de cette chute, elle voulut, malgré son peu de force, courir pour le relever, mais une nuit affreuse se répandit à l'instant, & l'empêcha de le secourir.

Constance désespérée de ce nouveau prodige, alloit de tous côtés, cherchant dans l'obscurité, & appelant d'une voix aussi triste que foible celui de qui elle tenoit le jour. Plusieurs éclats de rire qu'elle entendit arrêterent ses pas tremblans; les ténèbres se dissipèrent alors, & elle apperçut près d'elle une vieille, qu'elle prit pour une des trois furies, tant elle lui parut horrible.

C'étoit la méchante Vicieuse qui, charmée de tous les maux qu'elle commençoit à faire sentir, rioit de toute sa force. Elle cessa pourtant ses ris, voyant que la jeune princesse vouloit s'éloigner d'elle pour ne la plus voir, & pour essayer encore de retrouver le roi. Elle l'arrêta par le bras, & la touchant de sa baguette, elle lui dit : Ne cherche point ton père, il est en mon pouvoir ; prépare-toi seulement à souffrir tous les tourmens que ma haine t'apprête. A ces mots elle prit une pincée de poudre rouge qu'elle jeta en l'air, en prononçant quelques paroles, & dans le moment il tomba une pluie de feu, qui consuma tout le royaume de l'infortuné Judicieux.

Se tournant ensuite du côté de Constance, tu viens de voir, lui dit-elle, de quelle façon je me suis vengée sur tout ce qui t'appartient. Je vais présentement te faire éprouver comment je traite les personnes qui ont osé me déplaire. Elle fit alors voltiger son crapaud au-dessus de la tête de la princesse. Cet animal laissa tomber sur elle trois gouttes d'une liqueur noire, qui sur le champ la métamorphosa en écrevisse. Sous cette forme elle conserva la mémoire de ce qu'elle avoit été, mais elle perdit l'usage de la parole. La fée frappant ensuite la terre de sa baguette, fit paroître un abîme affreux,

où elle précipita la malheureuse Constance. Cette princesse fut huit jours à tomber avec beaucoup de rapidité dans ce gouffre épouvantable, dont elle ne trouvoit point le fond. Au bout de ce tems, elle reconnut qu'elle étoit dans un étang qui lui parut immense. Elle sentit qu'elle y nageoit, & qu'elle y vivoit comme si elle avoit passé toute sa vie dans cet élément; cependant elle n'y mangeoit point, la crainte d'être attrapée par quelque hameçon l'en empêchoit. Le moindre poisson qu'elle voyoit ou qu'elle entendoit la faisoit trembler, s'imaginant que c'étoit quelque animal qui venoit pour la dévorer.

Un soir que toute la troupe aquatique dormoit tranquillement, Constance devenue plus hardie, résolut, à la faveur d'un beau clair de lune, de se promener sur la surface de l'eau. La première chose qui s'offrit à sa vue, ce fut un jeune homme d'environ vingt-deux ans, couché sous un feuillage que l'astre brillant de la nuit éclairoit parfaitement. Il paroissoit accablé de tristesse & d'ennui, & sembloit fort indifférent aux soins officieux que Zephir lui rendoit, en soufflant doucement dans l'air, & en écartant un peu de ses joues de grosses & longues boucles de cheveux qui tomboient négligemment sur ses épaules. Sa rêverie ne lui

permettoit pas non plus de prendre plaisir aux doux concerts des rossignols qui s'efforçoient assez près de lui de faire répéter aux échos leurs sons mélodieux. Enfin, rien ne paroïssoit pouvoir le distraire de ses pensées.

La princesse s'arrêta pour le considérer, & lui trouva mille charmes qui l'obligèrent de soupirer plusieurs fois, & lui firent sentir plus qu'elle ne l'avoit fait encore le malheur d'être écreviffe. Elle se promena long-tems vis-à-vis de lui, sans qu'il la remarquât. A la fin, elle fit tant de sauts dans l'eau, qu'il tourna les yeux de son côté. Elle s'en aperçut, & pour lors la crainte qu'elle avoit d'être prise, & mise sur le feu, ne l'empêcha pas d'approcher de lui, de façon qu'il la pouvoit aisément prendre avec la main.

Ce jeune homme étoit fils du grand empereur des Tartares; Vicieuse l'avoit enlevé de la cour du roi son père. Il y avoit deux ans que la fée le tenoit enfermé dans cette affreuse demeure. Que ne fit-elle pas pour s'en faire aimer ! Tous ses artifices furent inutiles ; la haine que le prince avoit conçue pour elle étoit invincible ; il ne pouvoit la regarder sans horreur. Vicieuse démêla bientôt ses sentimens ; ç'en étoit fait de sa vie, elle l'auroit sacrifié à sa rage & à son dépit, si la violence de sa

passion n'eût pas calmé une partie de la fureur dont elle étoit agitée.

Ce prince se nommoit Tendrebrun , il étoit grand , bien fait , & tous ses traits étoient agréables , il avoit l'air majestueux , & la politesse du monde la plus noble lui attiroit tous les cœurs. Enfin il étoit né avec beaucoup de penchant pour l'amour , & quand il vouloit plaire , il plaisoit.

La vie oisive qu'il menoit chez la fée l'ennuyoit infiniment ; il s'y trouvoit retenu par un enchantement que tout son courage ne pouvoit surmonter : il n'avoit la liberté de se promener que dans les jardins du palais , mais il n'en faisoit ordinairement d'usage que quand la nuit avoit déployé ses aîles , parce qu'il craignoit d'y rencontrer Vicieuse , ou quelque personnes de sa fuite. Le bord de l'étang où se trouvoit Constance , étoit le lieu qu'il choissoit presque toujours pour se reposer , & pour songer aux moyens qui pourroient le faire sortir de sa prison. Il y avoit déjà long - tems qu'il y goûtoit l'agréable fraîcheur de la nuit , quand il vit l'écrevisse qui , comme je l'ai dit , étoit extrêmement attentive à le regarder. Il crut d'abord qu'elle étoit morte , mais prenant une petite branche d'arbre , il la toucha , & connut le contraire. Etonné de ce qu'elle

ne paroiffoit point vouloir s'échapper, & de ce qu'elle avoit les yeux attachés fur lui d'une façon particulière, il la confidéra avec attention ; la prenant enfuite, il entendit qu'elle foupira : pour lors, il ne douta plus que ce ne fût quelqu'infortunée, dont la métamorphofe étoit l'ouvrage de Vicieufe ; il lui fit part de cette idée, & il remarqua qu'elle faifoit tous les fignes qu'une écreviffe peut mettre en ufage, pour faire comprendre qu'il ne fe trompoit pas. Il l'emporta donc bien vite dans fon appartement, & la mit dans une jatte d'or pleine d'eau qu'il trouva dans fon cabinet, & fe jeta fur fon lit, mais la curiofité vint bientôt troubler la douceur du repos dont il commençoit à jouir. Le fouvernir de fa prifonnière l'arracha des bras du fommeil ; il court au cabinet, vifite fon écreviffe, & lui donne un morceau de bifeuit. S'étant apperçu qu'elle mangeoit avec plaifir, il la plaignt de nouveau, & s'engagea de lui tenir compagnie le plus fouvent qu'il lui feroit poffible. Quelquefois il la regardoit, & croyoit remarquer dans fes yeux quelque chofe de fi tendre & de fi touchant, qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire des imprécations contre celle qui l'avoit réduite en cet état.

Un jour qu'il l'affuroit que perfonne ne s'in-

téressoit à ses malheurs autant que lui, elle sortit de l'eau, prit une plume & une feuille de papier qu'on avoit laissé sur la table, & se servant de sa patte, elle écrivit & son nom, & les causes de sa métamorphose.

Elle remercia aussi Tendrebrun du soin qu'il avoit pris d'elle, & le conjura de ne la point abandonner, & de prendre bien garde que la fée ne la pût découvrir.

Le prince charmé de ce qu'elle venoit de faire, lui jura qu'il perdrait plutôt la vie, que de souffrir qu'on lui fît la moindre peine; & pour la rassurer, il lui dit que Vicieuse devoit être pendant un mois éloignée de son palais.

Depuis ce jour, il fut plus assidu auprès d'elle, il lui faisoit la lecture de plusieurs histoires amusantes pour la désennuyer, & il la prévenoit dans tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Constance l'écoutoit avec une satisfaction infinie; & quoique tous les jours l'amour fit de nouveaux progrès dans son cœur, elle se gardoit bien néanmoins de lui faire connoître jusqu'à quel point elle étoit éprise de ses charmes. Un pareil aveu lui paroïssoit honteux; & elle n'espéroit pas que Tendrebrun pût jamais devenir amoureux d'une écrevisse. Ces pensées lui causèrent un soir tant de peine, qu'elle

prit la résolution de se laisser mourir de faim.

Elle commença donc à ne plus manger ; le prince s'en aperçut , & lui en demanda la cause , mais elle refusa de l'en instruire , ce qui le chagrina beaucoup ; il s'imagina qu'elle n'aimoit peut-être pas ce qu'il lui donnoit , & qu'elle mangeroit mieux du poisson : Dans la vue de s'en assurer , il prend une ligne , & va droit à l'étang. Un petit goujon vint se prendre à son hameçon ; il le porta en toute diligence à sa chère écrevisse , & le jeta dans la jatte , en la conjurant de le manger. Mais le poisson n'y fut pas plutôt , qu'il agita l'eau , & la troubla , de façon que le prince ne vit plus rien. Un instant après l'eau se calma , & devint claire ; Tendrebrun revit son écrevisse , mais à la place du goujon , il aperçut un petit vieillard , dont la mine riante & agréable rassuroit ceux que son apparition pouvoit avoir effrayés.

Prince , dit-il au fils de l'empereur Tartare , ne crains rien , je veux te rendre service ; je suis un magicien de l'île de Tintarinos ; je me nomme Bienfaisant ; la fée qui te retient , fâchée contre moi , de ce que je lui avois enlevé un jeune princesse , qu'elle avoit prise à la cour d'un roi de mes voisins , pour la donner en mariage à un monstre de ses amis , me changea

changea en goujon, parce que son pouvoir est bien plus grand que le mien, & me dit en me jetant dans l'étang où tu m'as pris, que j'y demeurerois jusqu'à ce que quelqu'un m'en retirât; il y a trois cens ans que j'y suis; je te dois la liberté, & je veux te rendre heureux. En disant ces mots, il tira de sa poche une petite boîte d'or, & de cette boîte il sortit un oiseau couleur de feu.

Cet oiseau, dit-il au prince, te conduira en peu de tems par tout où tu le voudras, pourvu que tu prennes le bout de son aile, sans jamais la quitter. Ce n'est pas encore tout ce que je veux faire pour toi. Cette écrevisse est une princesse charmante à qui tu as inspiré beaucoup de tendresse. Je veux lui rendre sa première forme, tu pourras l'enlever avec toi, en lui faisant prendre l'autre aile de l'oiseau.

Le vieillard, après ces paroles, prit l'écrevisse, & lui coupa la tête au grand étonnement du prince qui se préparoit à lui faire les plus vifs reproches; mais il en fut empêché par un grand bruit qu'il entendit.

C'étoit Vicieuse elle-même qui arrivoit, & que l'on n'attendoit pas fitôt. La fée remarqua le trouble du prince & l'oiseau qu'il tenoit déjà dans ses mains. Elle frémit de rage en voyant que cet animal lui auroit enlevé son amant un

moment plus tard. Elle l'arracha donc avec fureur de ses mains, & l'écrasa, en cherchant de tous côtés où pouvoit être celui qui lui en avoit fait présent, mais il avoit disparu, & sa recherche fut inutile.

Tendrebrun au désespoir, dit à la fée tout ce qu'il imagina de plus insultant; mais elle n'entendit qu'une partie de ses reproches, parce qu'elle sortit pour aller augmenter l'enchantement du prince.

Ce dernier ne fut pas plutôt seul, qu'il courut à la malheureuse écrevisse à qui le vieillard avoit coupé la tête; mais à peine l'eut-il touchée, que la chambre parut toute en feu, & qu'il se trouva au milieu des flammes. Pensant pour lors à se sauver, il laissa l'écrevisse pour chercher la fenêtre ou la porte. Le feu se dissipa, comme il étoit prêt de fortir, & il s'aperçut qu'il ne lui avoit fait aucun mal. Voyant donc qu'il s'étoit allarmé inutilement, il chercha l'écrevisse, dans l'espérance que quelque prodige nouveau lui auroit rendu la vie. Après d'inutiles recherches, il ne douta pas qu'elle n'eût été consumée par les flammes, malheur dont il accusa la fée. Il en sentit une douleur si vive, que ne pouvant se soutenir qu'à peine, il tomba sur un sofa qui se trouva heureusement derrière lui, & fut un

très-long-tems les yeux attachés à terre ; sans faire le moindre mouvement. Enfin, il apperçut quelque chose qui remuoit à ses pieds, & qui lui parut extrêmement brillant. S'étant penché pour regarder ce que ce pouvoit être, il vit avec beaucoup de surprise une petite personne environ de la grandeur d'une grosse épingle, & dont tous les traits étoient charmans. Elle avoit une robe de gaze blanche, semée de petites escarboucles, & il découvrit sur sa tête une aigrette de plumes garnies de pierreries.

Tendrebrun étonné de ce nouveau prodige, la prit avec beaucoup de délicatesse, la posa sur la table, pour la considérer plus à son aise, & la trouva si belle, qu'il ne songea plus à l'écrevisse qu'il venoit de perdre. Dès ce moment même il sentit pour cette aimable petite personne une passion si violente, qu'il pensa devenir fou, en faisant réflexion qu'il ne pourroit jamais que la considérer, puisqu'elle étoit si petite, qu'il lui étoit impossible de s'unir avec elle par des liens plus forts que ceux de l'amitié.

Ces pensées l'auroient rendu plus malheureux qu'il n'avoit été jusques-là, s'il avoit eu le tems de s'y livrer; mais la beauté qui l'occupoit, le regardant avec des yeux capables

d'enflammer les cœurs les moins tendres , lui dit d'une voix auffi douce que charmante : Prince , le vieillard que vous avez vu , vient de me rendre ma première forme. J'étois, il n'y a qu'un moment , écreviffe heureufe , puisque fous cette figure , vous aviez la bonté de prendre foin de moi , & que rien ne me manquoit. Présentement je fuis une princesse infortunée , fans parens , fans appui & fans royaume , trop contente cependant de pouvoir vous affurer de la reconnoiffance que j'aurai toute ma vie des fervices que vous m'avez rendus.

Eh quoi ! c'est vous , belle Constance , que j'ai eu le bonheur de conferver quelques jours ici , lui dit Tendrebrun , c'est vous que je regrettois fi fort il n'y a qu'un moment , & qui , fi j'en crois Bienfaifant , souffrirez fans peine que je vous adore tant que je respirerai. Comment fe peut-il faire que le couteau du vieillard ne vous ait pas fait périr , & que vous ayez échappé aux flammes qui vous environnoient de toutes parts.

Tout ce que le magicien a fait étoit néceffaire pour me défenchanter , lui dit-elle ; c'est lui qui a fait paroître le feu qui vous a fi fort allarmé : il m'a pris dans l'inftant que vous m'avez abandonnée, & me touchant d'une baguette de corail , il m'a rendu ma figure naturelle à la taille près. Il m'a donné auffi cet œuf de criftal , en me difant

qu'aussi-tôt que vous l'auriez touché avec une branche de jasmin que vous trouverez par terre à l'entrée du jardin, nous ne ferons plus vous & moi au pouvoir de la fée. Constance donnant alors l'œuf mystérieux au prince, le conjura d'aller chercher promptement le jasmin qui devoit les mettre en liberté ; mais il vouloit avant d'obéir, lui dire à quel point il l'aimoit, & lui faire connoître combien il étoit désespéré de la voir si petite.

Je deviendrai plus grande, dit la jeune princesse en souriant, le bon vieillard m'a assurée qu'avant qu'il fût une heure, je serois toute aussi grande que je l'étois avant que la fée m'eût changée en écrevisse. Soyez donc tranquille, mais ne différez pas, & courez chercher le jasmin qui peut seul nous tirer d'ici. Le prince comblé de plaisir & d'espérance alloit suivre ce conseil quand Vicieuse rentra tout-d'un-coup dans la chambre, & lui défendit de sortir. La princesse voyant sa cruelle ennemie, courut pour se cacher, mais elle tomba de dessus la table, sans cependant se blesser. Tendrebrun voulant la relever sans que la fée s'en apperçut, oublia qu'il tenoit l'œuf de cristal, & le laissa tomber de façon qu'il se cassa en mille morceaux. Pour comble de malheur, Vicieuse s'avança si promptement, qu'il n'eut pas le tems

de mettre Constance dans sa poche , & que cette pauvre princesse se trouva positivement sous la robe de sa mortelle ennemie. Le prince trembloit voyant que la fée pouvoit l'écraser en faisant le moindre mouvement , mais heureusement qu'elle demeura dans la même place. Dans une de ses mains étoit un livre de vélin doré , & dans l'autre une baguette d'ébène avec laquelle elle lui donna un coup sur l'épaule : ne songe point ingrat , lui dit-elle , à m'échapper. Je viens de rendre les charmes qui te retiennent auprès de moi, si grands, que toutes les puissances de l'enfer ne pourroient pas les rompre ; résous-toi donc à me voir sans cesse à tes côtés pour te tourmenter si tu n'acceptes pas dans l'instant le cœur & la main que je veux bien t'offrir encore ; mais au contraire imagine tout ce qui peut faire le bonheur d'un mortel , & sois assuré d'en jouir si tu réponds à mes desirs. Parle vite , & songe que ta réponse va décider du bonheur ou du malheur de tes jours ; je te donne un quart-d'heure pour te déterminer.

Le Prince peu inquiet des discours & des menaces de la fée , n'étoit occupé que de ce qu'il voyoit ; il avoit les yeux attachés sur sa robe , parce qu'il s'appercevoit qu'elle remuoit , & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût la malheureuse Constance qui croissoit à vue

d'œil. On ne peut imaginer l'excès de sa douleur, lorsqu'il venoit à penser que son aimable Princesse alloit bien-tôt paroître devant la fée, & que dès-lors elle seroit exposée à de nouvelles peines. Combien se repentoit-il de s'être amusé à parler de son amour à celle qui le caufoit; il devoit bien plutôt courir à la branche de jasmin qui leur étoit si nécessaire; mais ses regrets étoient inutiles. Le moment où il devoit perdre sa princesse étoit arrivé. Elle croissoit si prodigieusement & si vite, que Vicieuse la sentit enfin, & que tout-d'un-coup la tête sortit par la fente de sa robe. Ah, ah, dit-elle extrêmement surprise! que veut dire ceci? Comment petite créature, tu oses venir auprès de moi? Celui qui t'a redonné ta première forme, croit-il donc que je ne suis pas assez puissante pour te l'ôter encore, & que tu pourras impunément te montrer à mes yeux, je vais lui prouver le contraire. Arrêtez, cruelle, lui dit le prince avec emportement, & ne maltraitez pas une princesse qui n'a que trop éprouvé votre fureur. Et quel intérêt y prends-tu, répondit-elle d'un ton qui fit évanouir Constance & pâlir le prince; d'où la connois-tu, & qui te rend si sensible pour elle? La fente pitié que j'ai pour les malheureux, dit Tendrebrun, qui n'osoit pas avouer la vérité, mais la fée tournant la tête, & montrant

trant ses dents longues & noires en marmotant plusieurs mots, ouvrit son livre, & connut tout ce qui s'étoit passé entre nos deux amans.

Cette connoissance la mit dans une si grande colère, que la terre en trembla. Son premier mouvement fut de les faire mourir; mais changeant de résolution, elle fit un cri pareil à celui d'un hibou, & tourna un quart d'heure sans discontinuer, tenant le prince par les cheveux sans qu'il pût se servir de sa force pour se tirer de ses affreuses mains. Alors parurent un griffon & une chauve-souris d'une énorme grandeur, qui lui demandèrent ce qu'elle leur ordonnoit. Elle leur montra le prince & la princesse; prenez-les, leur dit-elle, éloignez-vous, & faites votre devoir. Elle fut obéie, & l'un & l'autre avec sa proie prirent une route toute opposée.

Le griffon chargé du prince, le fit traverser quantité de pays; & après avoir voyagé plus de trois heures dans les airs, descendit au commencement de la nuit au milieu d'un bois où Tendrebrun s'imagina qu'il alloit le dévorer; mais cet animal l'ayant posé doucement à terre, s'envola promptement sans le toucher.

L'obscurité étoit si grande, que le prince ne savoit s'il devoit avancer, reculer, ou demeurer. Cependant, après avoir été quelques momens irrésolu, il prit le parti de marcher à

tâtons, s'attendant à tous les événemens fâcheux qui pouvoient lui arriver.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il apperçut une lumière qui paroissoit encore fort éloignée. Il marcha plus d'un quart d'heure pour y arriver. Enfin il se trouva auprès d'un château dont les appartemens étoient éclairés.

Il examina ce bâtiment ; mais quelle fut sa surprise, quand il reconnut que c'étoit celui de l'empereur son père. Doutant si c'étoit un songe, il s'avança jusqu'à la porte de la salle des gardes, avec une agitation qui ne lui laissoit point la liberté de parler. Les premiers qui le virent, poussèrent des cris de joie, & coururent dans l'appartement de son père, pour lui apprendre une si heureuse nouvelle.

Ce prince, courbé sous le poids de ses années, étoit couché sur plusieurs piles de carreaux de drap d'or brodé de perles, & portoit une attention fort médiocre à un concert de voix & d'instrumens, que faisoient quelques-unes de ses femmes. Quand il vit entrer ceux qui lui venoient dire que Tendrebrun étoit dans le palais, & quand il apperçut ce cher fils lui-même, dont la perte lui avoit été jusqu'à ce moment si sensible, on peut s'imaginer la joie que ressentirent ces deux personnes, si l'on connoît les tendres mouvemens de la

nature. Aussi n'en parlerai-je point ; je dirai seulement que jamais prince n'avoit été retrouvé de son père & de ses sujets avec plus de plaisir que le fut Tendrebrun.

L'empereur étoit fort âgé ; il obligea son fils à prendre les rênes de l'empire , le trouvant plus capable de gouverner que lui.

Ce prince se chargea , malgré lui , du soin d'un état qui , depuis quelques années , avoit été assez négligé. L'éclat de sa couronne , & le plaisir de régner sur un peuple nombreux ne l'empêchoit pas de penser à Constance. Il soupiroit à chaque instant , & il regrettoit les momens qu'il avoit passés auprès d'elle. Quelle est aimable , disoit-il quelquefois en lui-même , que de tendresse , que de graces , que de délicatesse & que d'esprit sont rassemblés dans cette divine personne ! Que ne sacrifierois-je pas pour la retrouver ? Hélas ! peut-être que la parque a déjà tranché le fil de ses beaux jours ; ou si elle est encore vivante , ce n'est sans doute que pour éprouver de nouvelles fureurs de la méchante Vicieuse. Pensez-vous à moi dans vos malheurs ; charmante princesse ? Songez-vous que Tendrebrun ne cessera jamais de vous aimer , qu'il mettra tout en usage pour vous délivrer de vos peines ? Oui , vous devez en être persuadée , vous de-

vez croire que ma douleur me mettra bientôt au tombeau, si je ne vous revois promptement.

C'est ainsi qu'il s'entretenoit en pensant à la jeune Constance; il se représentoit aussi fort souvent le procédé de Vicieuse; il ne pouvoit comprendre, ni comment il étoit échappé de ses mains, ni pourquoi elle l'avoit renvoyé dans ses états, sans lui faire aucun mauvais traitement, quoiqu'il eût éprouvé jusqu'alors des marques si violentes de son amour & de sa colère. Il étoit éloigné d'elle, mais il redoutoit toujours sa fureur & sa méchanceté.

Cette crainte jointe à sa passion troubloient infiniment la tranquillité de ses jours. Ne pouvant donc vivre accablé de tant d'inquiétudes, il résolut d'aller dans l'île de Tintarinos, pour demander à Bienfaisant des nouvelles de Constance, & pour obtenir de lui quelque talisman, qui le préservât des enchantemens de la fée.

Ayant confié son dessein à l'empereur, il fit équiper un vaisseau, il le chargea de riches présens, & partit de la cour accompagné de douze des plus jeunes & des plus braves seigneurs de l'empire.

Le dieu des vents poussant son navire avec vitesse, lui fit découvrir bientôt la pointe de l'île qu'il cherchoit; mais comme il n'en étoit

plus qu'à une très-petite distance, le ciel s'obscurcit, & se couvrit de nuages épais ; la mer changea de couleur, & les flots se gonflèrent, & s'entrechoquèrent avec une si grande impétuosité, que le vaisseau du prince ne pouvant continuer sa route, fut échouer sur un banc de sable, sur lequel ils auroient tous péri, si la mer ne s'étoit pas calmée quelque tems après.

L'air devint donc aussi tranquille que les flots. Les nuées se dissipèrent, & permirent au prince de parcourir des yeux le vaste empire de Neptune, dont il étoit entouré, pour voir s'il ne découvroit point quelque bâtiment.

A peine eut-il regardé quelque tems, qu'il vit paroître, mais dans un grand éloignement, quelque chose de brillant, & qui venoit prodigieusement vite à lui. Quand ce objet fut à la portée de sa vue, il connut que c'étoit une barge de nacre de perle, au milieu de laquelle il y avoit un rosier qui servoit de mât ; les feuilles étoient assez grandes pour servir de voiles ; huit tritons & huit syrenes qui le conduisoient, le firent approcher fort près de Tendrebrun. Alors une des syrenes lui adressant la parole, lui dit : Prince, nous sommes envoyées ici par la jeune Bonté, notre maîtresse, pour vous dire qu'elle vous attend dans

son île. Elle est fille de Bienfaifant, & n'est occupée, à son exemple, que du foin de rendre les mortels heureux. L'art de féerie, qu'elle poffède, l'a instruite de vos malheurs. Touchée des peines que vous fouffrez, elle veut vous en délivrer, en vous donnant le talifman que vous alliez chercher dans l'île de Tintarinos. Voilà un bracelet que nous vous apportons de fa part; ne le quittez jamais; il vous rendra l'aimable princeffe dont vous êtes féparé. C'est à notre maîtrefse que vous devez la liberté & votre retour en Tartarie, malgré les efforts de la méchante Vicieufe. Hâtez-vous donc d'aller la remercier de tout ce qu'elle a fait pour vous.

Le prince enchanté d'avoir trouvé une aventure auffi heureufe dans le tems qu'il l'espéroit le moins, monta fans différer dans la barque avec toute fa fuite. Après avoir vogué fix minutes au plus, il aborda dans l'île où il étoit attendu.

Elle n'étoit plantée que de rofiers & de jafmins qui formoient de longues allées couvertes; les fleurs de ces arbres mêlées avec les feuilles vertes, produifoient un effet charmant. Un gazon verd, émaillé de petites fleurs couleur de rofé & blanches, couvroit toute la terre. Enfin, toute autre couleur que celle dont je

viens de parler étoit bannie de ces lieux. C'est pourquoi le prince ne fut pas plutôt descendu de la chaloupe , qu'il vit changer un habit d'étoffe bleue & or qu'il portoit, en un autre de gaze couleur de rose, brodé d'émeraudes & de diamans.

Un mouton , dont la toison étoit de fil d'argent & les cornes de diamans, se présenta pour lui servir de conducteur. Ce petit guide le conduisit en faisant plusieurs bonds sur l'herbe dans un bosquet où Tendrebrun vit cent jeunes filles d'une beauté admirable.

Elles entouroient une personne d'environ seize ans, qui les surpassoit encore en graces & en beauté. Elle étoit couchée négligemment sur un lit de jasmins, au bord d'un bassin de cristal, où nageoient plusieurs cignes. Des palissades & une voute de fleurs empêchoient que le dieu du jour ne répandît trop de lumière dans cet agréable cabinet.

Le mouton fut se coucher auprès de sa belle maîtresse, & le prince connoissant que c'étoit la fille du vieillard de Tintarinos, dont on lui avoit parlé , lui témoigna sa reconnoissance avec autant de respect que d'esprit.

La jeune fée le reçut avec une douceur & des graces qu'il n'avoit encore trouvées qu'à la seule Constance. Elle lui demanda s'il avoit

le bracelet, & lui recommanda de ne jamais l'ôter de son bras, parce que tant qu'il y feroit, la fée Vicieuse & les autres ne pourroient lui faire aucun mal. Lui présentant ensuite la main, elle se leva, & le conduisit dans un labyrinthe orné de statues d'yvoire très-bien faites. Après avoir traversé le labyrinthe, elle le conduisit (en passant sur une terrasse qui donnoit sur le bord de la mer) à un château de crystal, que le prince admira très-long tems; elle lui dit qu'il pouvoit s'y reposer quelques jours, & qu'elle lui promettoit ensuite de le faire transporter auprès de sa chère Constance.

La fée avertit le prince de ne point sortir de l'appartement qu'il choisiroit dans ce palais pendant le tems qu'il y feroit son séjour, quand une fois minuit feroit sonné. Si vous sortez, lui dit-elle, & même si vous ouvrez les fenêtres depuis ce moment jusqu'à quatre heures du matin, il vous arrivera des malheurs dont je ne pourrai vous garantir. Pendant ce tems, continua-t-elle, je suis obligée de quitter mon palais, & d'aller rendre visite à mon père.

Tendrebrun l'assura qu'il suivroit exactement ses conseils, & consentit sans peine à demeurer dans ce beau séjour tout le tems que le soleil mettroit à parcourir trois fois la voute céleste.

Le premier jour se passa à goûter tous les plaisirs qu'une puissante fée peut procurer, & à parler de la fille de Judicieux. Il s'étonnoit de l'attention que Bonté avoit de l'entretenir de ce qu'il aimoit. Il est vrai que c'étoit toujours lui qui commençoit la conversation. Cependant, faisant réflexion que c'étoit manquer de prudence, & même de politesse, que de répéter si souvent la même chose, & d'exagérer continuellement l'amour qu'on avoit pour une autre devant une personne aussi charmante que la fée, il se corrigea insensiblement, & bientôt ses discours ne furent plus remplis de l'impatience qu'il avoit de revoir sa princesse. Au contraire, il disoit souvent qu'il eût souhaité d'être éloigné d'elle plus long-tems qu'il n'avoit dit, afin de connoître l'effet que l'absence produiroit sur son cœur. Demeurant ensuite quelques momens sans rien dire, il tenoit ses yeux attachés sur Bonté, il soupiroit, & ne pouvoit soutenir la douceur de ses regards, sans éprouver un trouble qui ne lui étoit pas ordinaire.

Il s'apperçut enfin que Constance ne régnoit plus sur son ame, & que la belle fée l'occupoit uniquement. Il ne songea donc plus qu'à lui faire connoître sa passion. D'abord il fit parler ses yeux & ses soupirs, il devint triste, inquiet & rêveur. La fée s'en apperut, & lui  
proposa

propofa de partir , pour aller retrouver celle qui caufoit fa langueur ; mais Tendrebrun fe jettant à fes pieds , prit une de fes mains qu'il baifa avec transport, & la conjura de ne point l'éloigner d'elle , & de fouffrir qu'il l'adorât, & qu'il portât fes chaînes toute fa vie.

Bonté paroiffant étonnée de cette déclaration , rougit extrêmement , & l'affura cependant qu'elle ne lui refuferoit pas fa demande , parce que fon inclination s'accordoit avec l'envie qu'elle avoit de le contenter ; mais elle lui dit en même tems qu'il ne pouvoit demeurer auprès d'elle qu'en l'époufant dès le même jour ; parce qu'elle avoit fait un ferment inviolable de ne pas permettre à un homme qui l'aimeroit , & qui ne feroit pas fon époux , de faire le moindre féjour dans fon île.

Cette condition plut extrêmement au prince ; il l'affura qu'il l'accepteroit avec toute la joie imaginable , & la preffa de ne point différer fon bonheur ; ce qu'elle lui promit en le quittant , pour aller augmenter , s'il fe pouvoit , fes appas par une parure encore plus galante. Elle revint après une heure d'abfence , & tout étant préparé pour la cérémonie , leur hymen fut conclu.

Des nymphes , par leurs danfes & leurs chants , vinrent fe réjouir avec eux d'une auffi

belle union. Elles avoient toutes des guirlandes de fleurs, dont elles enchaînoient les deux époux. Plusieurs d'entr'elles épousèrent aussi les jeunes seigneurs de la suite du prince. Les faunes & les satyres firent retentir les bois de leurs instrumens, & célébrèrent cette heureuse journée par les jeux & les fêtes qu'ils inventèrent. Enfin tout ce qui respiroit dans l'île étoit animé par les plaisirs, excepté la malheureuse Constance, que le hazard y fit rencontrer. Elle étoit encore au pouvoir de la chauve-fouris; ce monstre, après l'avoir enlevée du palais de Vicieuse, lui avoit fait parcourir les quatre parties du monde, feignant de ne pouvoir trouver le royaume où la méchante fée lui avoit ordonné de la porter. Elles voyageoient depuis un mois, lorsqu'elles passèrent au-dessus de l'île des roses. La chauve-fouris s'arrêtant alors, demanda à Constance si elle vouloit s'y reposer quelques momens. La princesse fatiguée du voyage, y consentit volontiers, & cet oiseau de la nuit s'abaissant doucement, la posa sur un banc de gazon derrière un berceau où Tendrebrun & Bonté se juroient un amour éternel. Quel spectacle pour une amante! & quel désespoir ne sentit-elle pas en voyant le prince infidèle faire mille caresses, & dire cent choses plus passionnées les unes que les

autres à cette jeune personne qu'elle ne trouvoit que trop aimable. Elle pensa vingt fois se lever, pour aller accabler Tendrebrun des reproches qu'il méritoit; mais faisant réflexion qu'elle ne lui causeroit tout au plus qu'un peu de honte, & qu'elle ne recevroit de lui que quelques excuses pleines d'indifférence, qui seroient un nouveau triomphe pour sa rivale; elle aima mieux se contraindre, & renfermer en elle-même la douleur mortelle que ce changement lui causoit. Elle se contenta donc de laisser couler de ses beaux yeux un torrent de larmes, & supplia sa chauve-souris de continuer son voyage, & de la faire sortir promptement d'un lieu si funeste à son repos. Celle qui étoit chargée des volontés de Vicieuse étoit aussi méchante que sa maîtresse. Voyant donc l'extrême affliction de la princesse, elle voulut encore l'augmenter, en lui racontant la facilité avec laquelle le prince tartare l'avoit oubliée, & les plaisirs qu'il avoit goûtés depuis qu'il étoit avec sa nouvelle épouse.

Constance ne répondant rien, accusoit en elle-même son parjure d'ingratitude & de trahison. Qu'il est perfide, disoit-elle, mais malgré cela, qu'il est aimable! que d'amour je viens de voir dans ses yeux! Dieux, se peut-il qu'il ait cessé si promptement de m'aimer, & que

je fois privée pour jamais de sa tendresse ! Amour, c'est toi qui fais présentement mon plus grand malheur : tu m'enlèves tout ce que j'aime , pour le donner à un autre ; au moins rends-moi mon indifférence. Mais , hélas ! je sens qu'il n'est pas plus en mon pouvoir de la reprendre , qu'au tien d'éteindre le feu que je sens dans mon ame ; & que le sort me condamne à des douleurs éternelles.

Voilà quels étoient les discours de la princesse. Lorsque la chauve-fouris eut consenti au départ , elle s'arrêta après quelques heures de marche , & lui dit qu'elle étoit arrivée dans le royaume d'Indolent , à qui Vicieuse l'envoyoit pour l'épouser , dès le même jour , & qu'elle va descendoit dans le palais que le roi lui avoit fait préparer , ce qu'elle fit aussi-tôt. Elle la remit entre les mains de plusieurs femmes destinées à la servir , & s'envola , après avoir été dans l'appartement d'Indolent , pour lui faire des complimens de la fée , & lui apprendre l'arrivée de Constance.

Ce prince reçut cette nouvelle avec joie , car il avoit beaucoup d'envie d'être marié. Il étoit grand , jeune & bien fait , mais il étoit sans tête , & par conséquent il ne pouvoit rien par lui-même. Les Vices à qui il avoit donné une libre entrée dans son royaume , y régnoient avec plus d'autorité que lui.

Tous ces monstres s'étoient si bien emparés de tous ses sujets , que ce malheureux roi n'osoit rien faire sans leurs conseils.

La débauche & l'ignorance étendoient leur empire sur les gens de guerre & sur les personnes de la plus grande condition. L'injustice & l'intérêt faisoient agir les magistrats : l'hipocrisie & l'avarice se faisoient suivre secretement par les derviches & les autres ministres des autels, & la galanterie par le sexe féminin.

Enfin chacun des enfans de Vicieuse avoit ses courtisans , & commandoit indépendamment de tout cela à son tour les hommes & les femmes du royaume, sans craindre qu'Indolent y trouvât à redire. Aussi la complaisance que le roi avoit pour les Vices , lui procura-t-elle l'amitié de leur mère. Cette fée lui fit présent , quelques jours avant l'arrivée de la fille de Judicieux , d'une fort belle tête postiche qui répara, au moins en apparence , celle que la nature lui avoit refusée. Cette tête s'attachoit sur ses épaules, & par le moyen de quelques ressorts , faisoit tous les mouvemens nécessaires.

Il eut d'abord un peu de peine à la porter, mais cependant il s'y accoutuma.

On pourroit ne pas s'imaginer comment il pouvoit voir , parler & entendre ; je vais l'expliquer.

Il avoit une bouche à la foffette du col , une oreille dans la main gauche , & un œil dans la droite. Je conviens que la chose avoit son incommodité ; mais enfin une fée qui vouloit se venger de la reine sa mère , les plaça de cette façon , lorsqu'elle devint grosse de ce malheureux prince. Pour un nez , elle ne lui en donna pas , parce qu'il lui parut alors que c'étoit une chose inutile , ainsi il ne sentoit rien.

Ce prince , formé de cette façon , ne douta pas que Constance ne consentît avec joie à l'épouser. Il fut donc lui rendre visite , & lui protesta que le jour ne se passeroit pas sans qu'elle fût sa femme.

Elle étoit dans un très-bel appartement ; l'or & l'argent y brilloient à l'envi , mais ses yeux , quoique remplis de larmes , y répandoient encore un plus grand éclat , que tant de richesses accumulées ensemble.

Indolent s'approcha d'elle ; & pour la mieux voir , lui mit la main tout auprès de son visage. Il fut enchanté de la trouver si belle , & lui fit un compliment sur sa beauté qu'il avoit été deux jours à apprendre par cœur , & qu'on avoit cherché dans un livre nouveau. Il lui donna ensuite sa main pour la conduire au temple , où elle devoit , disoit-il , recevoir sa

couronne, & s'unir avec lui; mais la princesse le repoussant doucement, l'assura qu'elle n'accepteroit jamais l'honneur qu'il vouloit lui faire, & le pria de permettre au contraire qu'elle se retirât dans un des temples de sa ville capitale où l'on avoit renfermé plusieurs jeunes filles consacrées au service des dieux.

Cette réponse étonna si fort le roi, qu'il demeura quelques instans sans rien dire. Revenant un peu de sa surprise, il essaya par ses prières de la faire résoudre à ce qu'il desiroit, mais tous ses discours étant inutiles, il s'emporta de façon que sa tête qui n'étoit pas bien attachée, tomba par terre, & laissa voir à la princesse une espèce de monstre qui lui parut effroyable.

Cet accident augmenta la colère du prince; il lui dit mille choses offensantes, & l'avertit qu'il ne lui donnoit que huit jours pour se déterminer à l'épouser, après lesquels il lui promettoit de la faire mourir, si elle s'obstinoit à le refuser. Sortant alors, il laissa la malheureuse Constance peu effrayée de ses menaces, & toujours occupée de l'infidélité de l'ingrat qu'elle aimoit.

Les huit jours se passèrent sans qu'elle fit une seule fois réflexion au sort qu'on lui préparoit. A peine le tems fut-il expiré, qu'Indolent vint

lui rendre visite, pour savoir si ses sentimens étoient conformes à ceux qu'il avoit : mais, les ayant trouvés opposés aux siens, il ordonna dans le moment qu'on la conduisît dans la forêt noire.

Cette forêt se nommoit ainsi, parce qu'elle n'étoit jamais éclairée par les rayons brillans du soleil. Des brouillards épais y régnoient depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Un vent continuel & froid s'y faisoit sentir avec violence, & souffloit avec tant de force, qu'il ébranloit les plus gros arbres de la forêt, qui n'étoient chargés que de feuilles jaunes & fannées. Les cris des hiboux & des chouettes, & les hurlemens des bêtes féroces dont elle étoit remplie, se faisoient entendre de tous côtés. Un mur de cent pieds de haut l'environnoit de toutes parts, & empêchoit qu'on en pût sortir. Enfin, l'on ne pouvoit trouver un séjour plus affreux.

Cependant la trop infortunée Constance y fut renfermée, & s'y trouva moins malheureuse que dans le palais qu'elle venoit de quitter, parce que les endroits les plus sombres & les plus deserts lui sembloient plus propres à cacher sa douleur.

Aussi-tôt qu'elle se vit dans ce triste lieu, elle s'attendit à devenir bientôt la proie de quelques-uns des loups ou des sangliers qu'elle

vit courir de tous côtés. Et, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour la vie, elle se sentit saisir d'horreur & de crainte, en songeant qu'elle alloit être dévorée. Portant donc ses pas tremblans dans les endroits qui lui paroissoient les plus inaccessibles, elle alloit s'y cacher pour éviter la rencontre de ces cruels animaux, & pour y attendre une mort plus douce, que sa douleur & sa foiblesse ne pouvoient pas manquer de lui procurer. Incessamment agitée de ces diverses pensées, elle vit venir à elle un lion d'une grandeur énorme, dont l'air farouche & fier ne laissoit aucune espérance.

A cette vue, elle prit la fuite avec vitesse; mais ce furieux animal plus habile à la course que cette jeune princesse, l'atteignit promptement, & la saisissant par sa robe, la fit tomber évanouie sur un tas de feuilles sèches que le vent avoit rassemblées.

Ce lion, moins cruel que Constance ne se l'étoit imaginé, ne lui fit aucun mal; au contraire, touché de l'état où elle étoit, il fut promptement chercher de l'eau dans sa gueule, & la jeta sur le visage de la mourante princesse

Ce secours la fit revenir; elle ouvrit ses beaux yeux, & parut étonnée de revoir la lumière, & d'appercevoir près d'elle le lion qu'elle avoit tant appréhendé, qui lui léchoit les mains, &

les arrosoit de ses pleurs. Quel prodige, s'écria-t-elle, je trouve de l'humanité parmi des animaux féroces, & je n'ai rencontré que de la cruauté parmi les hommes. Pourquoi ce lion ne m'a-t-il point ôté la vie, mes maux seroient finis, & je n'aurois pas le chagrin de penser en ce moment que l'ingrat que j'adore oublie les sermens qu'il avoit faits de m'aimer éternellement; & qu'il est enchanté des plaisirs qu'il goûte auprès de ma rivale. En achevant ces paroles, elle laissa couler une grande quantité de larmes, & sans doute elle alloit prendre quelques résolutions funestes pour ses jours, si le lion, par ses caresses & ses attentions, n'eût modéré tant soit peu sa douleur.

Sensible à ce qu'il faisoit pour la calmer, elle le flatta malgré son chagrin, & le remercia même comme si elle avoit été certaine qu'elle en étoit entendue. Deux ours affreux qu'elle vit paroître alors terminèrent ses discours, & lui firent oublier l'envie qu'elle avoit eue de mourir. Elle se leva donc pour prendre la fuite encore une fois, sans songer qu'elle avoit auprès d'elle un défenseur plus fort que ces animaux. Mais le lion qui s'étoit toujours tenu couché auprès d'elle, voyant son dessein, la tira doucement par sa robe, & la fit asseoir sur son dos; puis se levant aussi-tôt avec une légèreté surpre-

nante, il courut au travers de la forêt. La princesse se sentant emporter, étoit incertaine de son sort, & ne favoit quel parti elle devoit prendre, ou celui de la crainte, ou celui de l'espérance. Enfin elle en fut instruite. Le lion la conduisit au pied d'un rocher que la mer battoit de ses flots. C'étoit le seul endroit qui n'étoit point entouré de murs, parce qu'il étoit inaccessible. Il la posa doucement sur le sable, & lui fut chercher ensuite des huîtres & d'autres coquillages qu'il lui présenta fort poliment. Elle en mangea, & but avec plaisir de l'eau d'une source peu éloignée, qu'il avoit puisée dans une grande coquille.

Après ce léger repas qui n'auroit pas déplu à la princesse dans une situation moins malheureuse, il la fit entrer dans une cavité du rocher & l'ayant suivie, il en ferma l'entrée avec une grosse pierre.

Malgré les marques d'amitié que Constance avoit reçues de cet animal, elle trembla, lorsqu'elle se vit seule avec lui dans cet antre obscur.

Il étoit vaste, & ne recevoit de jour que par quelques fentes que le tems avoit faites. Plusieurs tas de feuilles seches lui parurent amassées pour servir de siège & de lit; en effet, elles y avoient été mises à ce dessein.

Cette caverne étoit celle de son défenseur ; qui ne l'y avoit conduite que pour la défendre pendant la nuit des animaux dont la forêt étoit remplie.

La princesse voyant que le jour ne paroiffoit presque plus , & remarquant que le lion ne cherchoit à lui faire aucun mal , comprit son dessein , & s'assit sur ces feuilles , non pas pour se livrer au sommeil , son ame étoit trop agitée , mais pour se délasser un peu des fatigues qu'elle avoit essuyées. Le triste maître de ce lieu se coucha auprès d'elle , & passa une partie de la nuit à soupirer , & à baiser de tems en tems ses mains.

Cette princesse qui ne dormoit pas , faisant réflexion à tout ce qui venoit de lui arriver , ne pouvant deviner le motif de la tristesse de cet animal , & par quelle raison il la traitoit avec tant de douceur , passa les deux tiers de la nuit occupée de ces réflexions. Enfin elle s'endormit , & ne se réveilla qu'à la pointe du jour. Ne voyant pas le lion à côté d'elle , elle en fut surprise , & se leva pour chercher s'il n'étoit pas dans quelque'autre endroit du rocher ; mais ses soins furent inutiles , elle ne le put trouver. Inquiète de ce qu'il l'avoit quittée , elle trouva la pierre dérangée , & sortit pour regarder s'il ne seroit point sur le bord

de la mer. Elle y fut , mais fans rien découvrir. Allarmée d'avoir perdu sa compagnie & sa garde , elle alloit rentrer dans sa caverne , pour se dérober aux animaux qu'elle craignoit ; quand elle apperçut un homme entre les arbres qui se défendoit avec un assez gros bâton contre un sanglier monstrueux. Ce spectacle l'épouvanta , cependant il ne lui fit pas prendre la fuite. Elle ne douta pas que ce ne fût quelque malheureux condamné comme elle à finir ses jours dans la forêt. Elle espéra qu'il seroit vainqueur du sanglier , & qu'il pourroit la tirer de cet horrible lieu. Elle attendit donc dans l'éloignement la fin du combat. Il ne fut pas long , le sanglier reçut plusieurs coups sur la tête , & si vigoureusement donnés , que bientôt il tomba mort. Ce ne fut cependant qu'après avoir fait une blessure à son vaillant ennemi qui pour lors s'appuya contre un arbre , ne pouvant se soutenir qu'à peine , à cause de la quantité de sang qu'il perdoit.

Constance le voyant dans cet état , crut qu'elle ne pouvoit lui refuser son secours sans inhumanité. Elle courut donc à lui dans le dessein de lui aider à arrêter son sang. Dieux ! que devint-elle , en approchant quand elle reconnut Tendrebrun ; il étoit pâle , triste & mourant , & n'en étoit pas moins charmant. Que n'éprouva-

t-elle point en voyant le danger où il étoit ? Elle oublia toute sa colère, & lui demanda d'une voix tremblante, & les larmes aux yeux, s'il la reconnoissoit encore, & s'il vouloit accepter le foible service qu'elle venoit lui offrir.

Le prince la regarda fixement, & sans lui répondre un seul mot, s'éloigna si promptement, malgré son peu de force, qu'elle l'eut bientôt perdu de vue. On peut juger de son désespoir après cet étonnant procédé. Comme il me fuit, s'écria-t-elle ! ma vue lui fait plus d'horreur que les bêtes les plus cruelles, & que la mort même. Malheureuse que je suis ; puis-je bien encore me résoudre à vivre après tant de mépris ? Non, courons à la mort, puisque c'est elle seule qui peut terminer mes peines.

En finissant ces mots, elle tourna ses pas du côté de la mer, & se précipita dedans sans balancer. Elle alloit y trouver le trépas, si le lion en revenant dans sa caverne, ne l'eût apperçue, & ne se fût aussitôt jetté après elle pour la secourir.

Ce prompt secours étoit nécessaire ; un instant plus tard ses beaux jours étoient terminés. Le lion les prolongea par ses soins, & fit si bien, qu'elle reprit ses esprits. La reportant

alors dans sa caverne , il la coucha sur le lit de feuilles ; fit du feu avec deux pierres qu'il frappa l'une contre l'autre ; il en alluma plusieurs branches d'arbres qu'il fut chercher , & qu'il mit sur des feuilles bien seches , & rechauffa cette malheureuse princesse. Elle alloit lui reprocher la pitié qui l'avoit engagé à la secourir , quand elle entendit une voix qui lui dit : Cherches la porte qui est ici , si tu veux trouver la fin de tes maux. Cet oracle lui rendit ses forces , & parut faire grand plaisir au lion.

Ils cherchèrent donc l'un & l'autre cette porte dans l'étendue du rocher , & s'avancèrent même dans des endroits si sombres , qu'ils craignoient de se perdre absolument.

Le hazard fit enfin rencontrer à Constance cette porte si désirée. En faisant un faux pas , elle voulut s'appuyer contre le rocher , & posa justement ses mains sur la porte qui s'ouvrit aussi-tôt par le coup qu'elle donna.

Elle avertit le lion de cette découverte , & monta avec lui un escalier qui se présenta à elle. Il étoit moins sombre que le dedans du rocher. Après avoir monté environ dix mille marches , ils arrivèrent sur une pelouse verte , qui occupoit toute entière le dessus de cette roche.

Elle étoit si prodigieusement élevée , que

les plus grands arbres de la forêt ne paroiffoient avoir qu'un pied de haut.

On ne pouvoit arriver à cette peloufe que par l'efcalier que Conftance avoit découvert. Elle n'eut pas le tems d'examiner la hauteur de ce lieu , parce qu'elle apperçut une jeune perfonne attachée à un poteau par de groffes chaînes de fer, & qui faifoit tous fes efforts pour empêcher qu'un coffre d'acier , pofé fur un foible pivot , & tout au bord du rocher , ne tombât dans le précipice.

Cette aimable fille avoit une phifionomie tranquille , douce & modeste. Les gens vertueux ne pouvoient la voir fans fe sentir pour elle une eftime & un refpect infini , auffi en inspira-t-elle beaucoup à la princeffe qui , touchée de fa fituation , courut vers elle , afin de faire fes efforts pour lui rendre la liberté. Elle s'avança donc dans ce deffein avec fon fidèle compagnon ; mais à peine furent-ils auprès de cette infortunée , que fes chaînes tombèrent , & qu'elle fe leva fans quitter néanmoins fon coffre.

Regardant alors la princeffe avec un air de reconnoiffance & de majesté ; qu'il y a longtemps , belle Conftance , que je plains votre fort, & que je defire de vous voir en ces lieux, lui dit-elle ; n'en foyez point furprife ; il y a plusieurs fiècles que j'ai lu dans le livre des

destinées, que vous deviez me rendre un jour le pouvoir que j'ai perdu depuis un tems infini. Quoique je vous paroisse jeune, j'ai vu un nombre infini de siècles s'écouler, & c'est moi qui ai fait passer ma voix au travers du rocher, pour vous conseiller de chercher la porte par où vous avez passé pour vous rendre ici.

Je me nomme Vertu : je régnois autrefois dans le monde, & j'y étois aimée & adorée des souverains & de leurs sujets. Personne n'envioit mon empire que la seule Vicieuse, qui jalouse du bonheur que je procurois aux mortels, répandit toutes les foibleffes dans le cœur des humains, & donna la naissance à tous les vices. Elle profita de mon absence, & prit le tems d'un voyage que je fis dans un pays inconnu à tout autre qu'à moi. Les Vices enfin me chassèrent à mon retour, & m'arrachèrent les rayons éclatants dont j'étois entourée. Dès lors je fus méconnue, & généralement abandonnée. Il n'y eut aucun roi qui voulût me prêter son appui : ce fut le comble de ma perte, parce que je ne puis régner sur aucuns peuples, si je ne suis chérie & estimée de leurs princes.

Vicieuse non contente de m'avoir fait perdre mon autorité, me conduisit sur cette roche,

où elle m'enchaîna , pour m'empêcher de troubler sa nouvelle domination.

Sa force supérieure n'a cependant pu m'empêcher de quitter mes chaînes deux jours de chaque année , pendant lesquels j'ai parcouru toute la terre , pour rendre visite à ceux qui ne m'avoient point oubliée. J'ai souvent voyagé sans trouver une seule personne qui se ressouvînt encore de mon nom.

Cependant une fois , en passant par les états de votre père , je le vis , & lui trouvai pour moi des sentimens tels que je le désirois. Je m'apperçus avec plaisir de l'aversion qu'il avoit pour Vicieuse & ses enfans ; depuis ce tems je bornai mes courses chez lui ; & je fus lui rendre visite tous les ans. L'année que vous vîntes au monde j'assistai à votre naissance sous la figure d'une vieille femme , & je vous donnai tous les dons qui pouvoient vous rendre parfaite : je consultai les destinées pour savoir ce qui vous devoit arriver ; je découvris que vous étiez réservée à un grand nombre de malheurs ; mais je lus ensuite que vous les surmonteriez , & que le destin vous avoit choisie pour me rendre mon premier éclat ; enfin que vous deviez me tirer de l'indigne esclavage où j'étois. Contente de cette connoissance je revins sur ma montagne ; depuis ce tems j'ai continué à

vous voir, sans me faire connoître & sans me montrer.

Un jour que je venois ici reprendre mes chaînes, je vis arriver Vicieuse dans un charriot de feu ; elle le fit arrêter près de moi, & me montrant le coffre que vous voyez, elle me dit qu'il renfermoit un de mes plus fidèles amis, & qu'il alloit être précipité dans le moment au fond de la mer. Cette méchante fée posant alors le coffre qu'elle avoit dans son charriot sur le foible pivot qu'elle plaça sur la pointe de ce rocher, s'en alla persuadée qu'il ne seroit pas long-tems sans tomber ; mais heureusement j'ai eu assez de force pour le retenir jusqu'à présent : j'ai essayé plusieurs fois d'ouvrir cette prison, mais inutilement ; à cette heure que je suis libre, je vais délivrer cet ami malheureux intéressez-vous seulement pour moi, belle princesse, & vous verrez bientôt l'effet de ma puissance.

L'aimable Vertu prononçant alors quelques paroles, le coffre s'ouvrit, & lui laissa voir aussi bien qu'à Constance le bon roi Judicieux enchaîné par le milieu du corps. Quelle surprise pour le roi de revoir la lumière, & de retrouver une fille dont il avoit pleuré la perte ! quelle joie pour cette charmante fille de revoir un père qui lui avoit coûté tant de larmes ! Enfin

quel plaisir pour Vertu de pouvoir faire le bonheur de ces vertueuses personnes ! Il est aisé de s'imaginer le contentement de tous les trois , & l'on doit penser que Judicieux ne fut pas long-tems sans être mis tout-à-fait en liberté.

Il fit cent caresses à Constance aussi bien qu'à son amie , & leur dit qu'il avoit toujours été renfermé dans ce coffre depuis qu'il avoit été enlevé dans les jardins de son palais , qu'il y feroit mort de désespoir & de faim , si la méchante Vicieuse qui vouloit prolonger ses peines ne lui avoit fait avaler d'une liqueur qui lui avoit conservé la vie malgré lui.

Constance étoit si pénétrée de joie qu'elle ne pouvoit parler ; elle se contentoit de lui prendre les mains , de les baiser , & de les arroser de ses larmes.

Le lion qui jusqu'alors avoit été un témoin tranquille de ce qui s'étoit passé , s'approcha du roi , & lui baïsa respectueusement la robe. Se tournant ensuite du côté de Vertu , il la regarda d'une façon qui sembloit lui demander si il feroit le seul malheureux. Cette personne qui pouvoit tout , lut dans sa pensée , & lui dit : il est juste , aimable prince , que je vous récompense aussi d'avoir conservé les sentimens que je vous ai inspirés. Lui posant aussi-tôt la main sur le front , elle prononça ces mots d'une voix

douce & gracieuse : reprens ta forme naturelle pour ne la quitter jamais. Alors le lion disparut, & laissa voir à sa place le fils de l'empereur Tartare.

Après avoir remercié sa bienfaitrice en peu de mots, mais qui marquoient sa vive reconnaissance, il courut se jeter aux pieds de sa princesse, pour obtenir un pardon qu'elle ne pouvoit, disoit-il, lui refuser sans injustice & sans cruauté.

Constance le voyant si près d'elle, & le re-voyant tendre & charmant, sentit une émotion extraordinaire. Son premier mouvement fut de lui dire qu'elle oublioit tout puisqu'il l'aimoit encore; mais ce qu'elle lui avoit vu faire auprès de Bonté, & la dernière marque d'indifférence qu'il lui avoit donnée dans la forêt se représenta si vivement à son idée, qu'elle résolut de ne lui point pardonner.

Détournant donc les yeux de dessus lui, elle lui dit qu'il ne devoit plus songer à elle, qu'elle ne vouloit jamais le voir, & qu'il l'avoit trop offensée pour qu'il pût espérer d'occuper à l'avenir la place qu'il avoit eue long-tems dans son cœur.

Vertu voyant le désespoir que cette réponse causoit au prince, s'adressa à la fille de Judicieux, & lui dit : cessez, belle Constance, de

désespérer un amant qui vous adore , croyez qu'il n'aime & qu'il n'a jamais aimé que vous , daignez seulement l'écouter , & vous en ferez persuadée.

La princesse après s'en être un peu défendue y consentit , & le prince charmé de ce qu'elle lui permettoit de se justifier , lui raconta de quelle façon il s'étoit trouvé dans le palais de l'empereur son père après qu'on l'eut arraché d'auprès d'elle , & lui fit un aveu sincère de tous les maux qu'il avoit souffert depuis le cruel moment qui l'avoit éloigné d'elle.

Le tems qu'il employa pour exprimer ses peines & son amour à la princesse , interrompit un peu le fil de son histoire , & donna à Vertu celui qu'il falloit pour instruire en peu de mots le roi des aventures de sa fille. Après le récit , Tendrebrun poursuivit de cette façon.

Le séjour que j'ai fait dans l'isle des Roses ne vous paroîtra plus un crime , ma chère Constance , quand je vous aurai dit que j'ai été forcé d'y aborder & d'y demeurer par les enchantemens de Vicieuse qui , sous la forme d'une jeune & belle personne nommée Bonté , m'offrit son secours pour me conduire auprès de vous dans le dessein seulement de m'attirer à elle par ses charmes trompeurs ; elle ne pouvoit me retenir autrement ; elle me fit donc

donner un bracelet, & ce bracelet, disoit-elle, devoit me préserver de toutes sortes de malheurs tant que je l'aurois à mon bras ; mais ce n'étoit en effet qu'un talisman qui inspiroit en peu de tems un amour violent pour celle qui l'avoit composé, & qui empêchoit qu'on ne découvrit ses défauts. J'en ressentis bientôt les effets, puisque je devins le plus passionné des hommes auprès de la fée. Je vous oubliai malgré moi, & je mis toute ma félicité à plaire à ma plus grande ennemie : je ne m'imaginois pas qu'on pût trouver rien de si parfait qu'elle ; j'aurois long-tems demeuré dans cette erreur sans ce qui m'arriva une nuit que je ne pouvois point dormir.

J'entendis dans les jardins un bruit de voix qui ne me parut point ordinaire, & je vis passer devant les fenêtres de mon appartement une si grande quantité de flambeaux, que curieux de savoir ce que ce pouvoit être, je me levai & me mis à la fenêtre sans songer aux défenses que la fée m'avoit faites.

Je ne l'eus pas plutôt ouverte, que j'aperçus en l'air & dans les allées du bois une infinité de monstres affreux dont les uns portoient des lanternes & les autres des flambeaux, & ils prenoient tous le chemin du bosquet où j'avois vu Bonté la première fois.

Ce spectacle surprenant me fit prendre la résolution de me glisser auprès de ce cabinet pour voir ce que deviendroient ces figures affreuses. Je sortis donc doucement de ma chambre, & je traversai le bois par les endroits les plus sombres ; je me repentis bientôt d'avoir suivi ces routes épaisses, parce qu'en voulant déranger quelques branches d'arbres qui me fermoient le passage, elles accrochèrent ce fatal bracelet ; il tomba, & je ne pus jamais le retrouver dans l'obscurité.

Cette perte que je croyois considérable m'affligea beaucoup, mais elle ne m'empêcha cependant pas de continuer mon chemin.

J'arrivai enfin auprès du cabinet où je fus saisi d'effroi en voyant Vicieuse entourée de cette troupe de monstres.

C'étoit les Vices ses enfans : mon premier mouvement fut de fuir ; bien loin de le suivre, je pris le parti d'écouter les discours de cette horrible compagnie. J'entendis Vicieuse qui racontoit à ses fils qu'il y avoit long-tems qu'elle n'avoit vu tous les artifices dont elle s'étoit servie pour me tromper, & leur disoit de quelle façon elle avoit composé le bracelet mystérieux qui l'avoit fait paroître si belle à mes yeux. J'appris encore qu'elle ne m'avoit défendu d'ouvrir mes fenêtres pendant quatre heures de la

nuit , que parce qu'elle craignoit que je ne viffe  
 arriver tous les Vices à l'audience qu'elle étoit  
 obligée de leur donner pendant ce tems ; enfin  
 j'en entendis assez pour connoître combien j'a-  
 vois été trompé , & quel étoit l'état malheureux  
 où j'étois réduit. Je pensai pour lors à vous ,  
 belle princesse ; l'idée de vos charmes se pré-  
 senta à mon imagination , & me rendit le plus  
 misérable de tous les mortels : accablé de mille  
 pensées différentes , je m'apperçus que l'assem-  
 blée alloit finir , & je revins dans mon appar-  
 tement , résolu de feindre que je n'avois rien  
 découvert , afin de trouver l'occasion de m'é-  
 chapper & de parcourir toute la terre pour  
 vous chercher.

Comme le jour ne paroissoit point encore ;  
 je me remis au lit pour y rêver à mon aise ,  
 mais en me déshabillant je retrouvai le bracelet  
 que j'avois perdu ; il étoit accroché à la boucle  
 de diamans d'une de mes jarretières. Je fus fort  
 aise de l'avoir entre mes mains pour me con-  
 vaincre de l'effet qu'il produisoit.

La nuit n'eut pas plutôt fait place au jour que  
 je remis le bracelet , & que je vis arriver la  
 fausse Bonté accompagnée d'une suite aimable.  
 Sa vue alloit m'enflâmer comme à l'ordinaire ,  
 si je n'avois dans l'instant ôté le puissant charme  
 qui me trompoit : à peine fut-il défait de mon

bras , que toutes ces beautés disparurent & me laissèrent voir à leur place la figure hideuse de la cruelle Vicieuse & de toutes ses filles. Malgré les efforts que je fis pour me contraindre & pour faire des caresses à la fée ; elle s'aperçut de mon changement , il lui donna du soupçon ; elle me regarda fixement , & me voyant interdit, elle voulut voir si j'avois encore le bracelet : ne l'ayant point trouvé elle frémit , & s'éleva trois fois en l'air de la hauteur de six pieds , après quoi me touchant de sa baguette elle me changea en lion , & jura qu'elle alloit invoquer toutes les puissances infernales pour me haïr autant qu'elle m'avoit aimé. Elle ajouta que je devois m'attendre à ressentir les plus cruels effets de sa haine ; ensuite elle m'envoya au roi Indolent son ami , pour qu'il me fît combattre avec plusieurs animaux de mon espèce le jour de sa naissance , qu'il célébroit ordinairement par de semblables fêtes.

Elle lui manda de me faire enfermer dans la forêt noire après que j'aurois servi de spectacle à ses sujets : & j'appris avant mon départ que quand je serois dans cette forêt , je reprendrois tous les jours pendant une heure ma figure naturelle , afin de n'être point en état de me défendre contre les animaux qui l'habitoient ; que quelques blessures que je pusse recevoir , je ne per-

drois point la vie ; que je ne pourrois me l'ôter à moi-même , parce qu'elle vouloit me faire vivre long-temps pour avoir le plaisir de prolonger mes maux ; que pendant que je serois homme , je n'aurois pas la liberté de parler , & que je serois forcé de fuir à la vue des personnes de l'un ou de l'autre sexe. L'arrêt fut accompli. Je combattis douze lions en présence de toute la cour d'Indolent ; vous fûtes témoin , malgré vous , de cet affreux divertissement : j'eus le bonheur de vous voir , & le mortel déplaisir de ne pouvoir vous apprendre mes malheurs. Je fus conduit ensuite dans la forêt noire , j'y découvris la caverne qui vous a servi de retraite , & j'en fis mon habitation. Quelques jours après je vous rencontrai ; je sentis , en vous voyant , une joye incroyable , mais elle ne fut pas de longue durée , parce que je ne pouvois me faire connoître à vous , & que malgré tous les soins que je prendrois pour vous faire éviter la mort , vous seriez exposée à mille dangers. Ces pensées me causerent beaucoup de tristesse , & me firent répandre des larmes que vous avez souvent remarquées. J'ai plusieurs fois entendu des discours qui me prouvent que vous m'aimiez toujours. J'ai vu avec une extrême satisfaction la douleur que vous avez eue en me voyant blessé par le sanglier. Je n'ai jamais si

bien senti la méchanceté de Vicieuse , que lorsque j'ai été forcé de m'éloigner de vous, dans le tems que vous m'offriez votre secours avec tant de bonté. Enfin jusqu'à présent j'ai été le plus infortuné des hommes. C'est vous, divine Constance, qui pouvez me rendre le plus heureux. Ne differez donc pas, & laissez-moi lire dans vos yeux que je possède encore votre cœur tout entier, je me flatte que le roi votre pere, touché de mes peines, ne vous désapprouvera point.

Judicieux prenant aussi-tôt la parole, l'assura qu'il ne tiendrait point à lui que sa fille ne lui donnât son cœur & sa main.

Constance voyant son amant fidele, lui promit de l'aimer toute sa vie. Cette assurance le dédommagea de tout ce qu'il avoit souffert. Vertu dit au roi qu'il falloit unir incessamment ces aimables personnes, mais que le lieu où ils étoient ne convenoit pas à une si belle fête, qu'elle alloit les conduire dans l'isle Tranquille, que cette isle étoit mille fois plus charmante que celle des Roses, & que rien n'y troubleroit leur félicité.

Comme elle achevoit ces mots, on vit paroître un char magnifique porté sur une nuée éclatante qui vint se poser à leurs pieds. Elle y fit monter les princes & la princesse,

& s'y plaça avec eux. Ils furent tous portés au milieu des airs, & conduits dans l'isle où ils devoient faire leur séjour.

Cette isle étoit un pays de délices, rien n'y manquoit; la beauté des jardins, des bosquets & des eaux surpassoit tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Des palais de fleurs, de diamans, de cristal étoient bâtis en différens endroits. La fontaine de Jouvence couloit dans ce beau lieu. Vertu en fit boire à Judicieux, & ce prince redevint tel qu'il avoit été dans sa première jeunesse.

Tendrebrun qui conservoit toujours pour son père une véritable amitié, supplia cette aimable souveraine de l'envoyer chercher pour qu'il pût boire aussi de cette eau merveilleuse. Elle ne voulut charger qu'elle-même de ce soin: elle partit donc aussi-tôt, & deux heures après elle fut de retour avec lui.

Ce bon empereur benit cent fois le jour qui lui avoit fait retrouver son cher fils: il fit mille caresses à Constance aussi-bien qu'à son père, & les pressa l'un & l'autre de rendre son fils heureux. Il but de l'eau de jouvence, & reprit des forces & des traits que le grand nombre des années lui avoit ôtés.

Ces illustres personnes se reposèrent deux ou trois jours des fatigues qu'ils avoient essuyées, après lesquels on conduisit ces deux amans au

temple de l'himen où ils se jurèrent avec joie un amour éternel.

Vertu les rendit immortels, de même que les princes leurs pères, & leur promit de demeurer toujours avec eux. Il y eut des fêtes charmantes pendant un temps infini. Les habitans de l'isle étoient enchantés des princes & de la princesse que Vertu leur avoit donnés. Ils étoient tous sujets de cette divine fille, & l'avoient toujours aimés; c'est ce qui l'avoit porté à les rassembler dans ce beau séjour.

Après les premiers jours de cet heureux mariage, Vertu proposa aux deux époux de l'accompagner dans le voyage qu'elle vouloit faire dans le monde : ils y consentirent avec plaisir, & partirent montés chacun sur un aigle blanc.

Ils furent d'abord à l'isle des Roses où Vicieuse avoit fait sa demeure, mais ils ne l'y trouvèrent plus. Elle étoit retournée sur sa montagne. Ils en prirent donc le chemin, & la trouvèrent qui faisoit bouillir dans un grand chaudron une quantité d'araignées & de vipères avec du vif argent pour faire un sort dont elle vouloit se servir le soir même. Elle fit un cri affreux quand elle apperçut Constance & Tendrebrun, & trembla en voyant celle qui les accompagnoit. Son dessein fut alors de s'enfuir & de se cacher, mais Vertu lui dit : de-

meure attachée à cette montagne jusqu'à la fin des siècles, & reste-y sans qu'il te soit permis de faire le moindre mal : c'est là ce que je t'ordonne pour te punir de tous les crimes que tu as commis, mais je veux que tu me donnes la petite boëte que tu conserves dans ta poche.

La méchante fée se trouvant sans pouvoir devant son ennemie, fut obligée d'obéir; elle donna donc la boëte, & demeura enchaînée auprès de son chaudron sans pouvoir remuer.

Vertu la renversa, déchira tous ses livres magiques, & la laissa dans cet horrible lieu faire des hurlemens qu'on entendoit tout au moins d'une lieue à la ronde. Elle ouvrit ensuite la boëte, & fit voir au prince & à la princesse le petit Magicien de l'isle de Tintarinos que la méchante Vicieuse avoit renfermé depuis ce tems.

Bienfaisant charmé de se retrouver avec ses amis, leur fit mille amitiés, & pria Vertu de permettre qu'il les suivît par tout. Elle y consentit avec plaisir, & voyagea avec cette aimable compagnie dans plusieurs royaumes qu'elle trouva gouvernés par les Vices. Elle auroit pu les chasser si elle avoit voulu, mais les hommes dont ils s'étoient rendus les maîtres étoient si mauvais & si corrompus, qu'elle résolut pour les punir de ne l'avoir point suivie,

de les laisser toujours sous la domination de ces monstres.

Elle renonça dès-lors à l'empire qu'elle avoit eu autrefois sur la terre, & forma seulement le dessein d'y faire de temps en temps quelque voyage pour enlever le petit nombre de ceux ou de celles qui auroient une extrême aversion pour les Vices, afin de les transporter dans son isle; ce qu'elle a executé jusqu'à présent, & c'est ce qui fait qu'on trouve si peu de gens vertueux dans le monde.

Après avoir parcouru toute la terre, elle revint dans l'isle Tranquille avec le prince, la princesse & Bienfaisant. Leur retour causa une joie extrême à l'empereur, au roi, & à tous les habitans de ce beau pays.

Constance l'augmenta peu de temps après en mettant au monde un prince & une princesse charmante qui furent dans la suite aussi parfaits que ceux dont ils tenoient la vie.

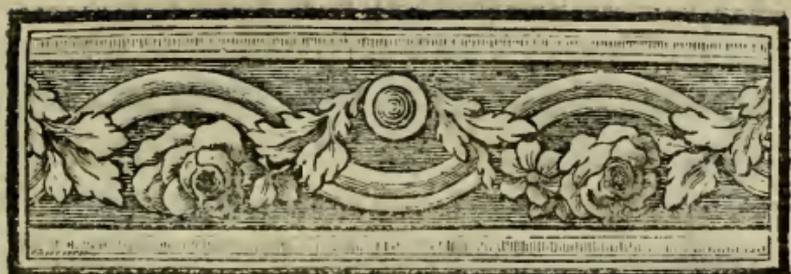
Le bonheur de toutes ces personnes n'a point été alteré depuis, elles vivent contentes dans cette terre inconnue, parce qu'elles en refusent l'entrée aux enfans de Vicieuse. La seule Vertu fait leur félicité, elles l'aiment & la respectent, & ne cessent de dire, qu'heureux sont ceux qu'elle protège & qu'elle n'abandonne pas.

F I N.

LES

LES AVENTURES  
DE ZELOÏDE  
ET  
D'AMANZARIFDINE:  
*CONTES INDIENS.*  
PAR M. DEMONCRIÉ:





LES AVENTURES  
DE ZELOÏDE  
ET  
D'AMANZARIFDINE.

---

*CONTES INDIENS.*

**S**OUS un climat fertile & agréable, dans une des plus belles parties de l'Inde, régnoit autrefois un roi puissant par l'étendue, la richesse de ses états, & par la protection d'une fée qui y faisoit son séjour: sa ville capitale étoit au bord de la mer; un étranger nommé Amanzarifdine y fut jetté par une tempête, & vint y chercher un asyle. A peine fut-il arrivé sur le port, qu'il apperçut un tumultueux concours de peuple; les uns par des sanglots, les autres par un morne silence, marquoient une vive douleur.

Leur roi s'avançoit à pas lents, qu'il arrosoit

de ses larmes ; il étoit accompagné de la reine ; les mêmes marques de tristesse régnoient sur son visage ; elle s'appuyoit sur la princesse leur fille ; des pleurs couloient de ses beaux yeux sur ses joues mêlées des couleurs les plus aimables. Insensiblement un silence profond répandu dans toute la place , marquoit l'attente de quelque grand événement ; Amanzarifdine s'approcha d'eux : son port noble & sa magnificence , quoique dérangée par le désordre du naufrage qu'il venoit de faire , lui faisoient trouver un passage au milieu de la foule ; il les joignoit , lorsque l'on apperçut dans l'air deux oiseaux d'une grandeur énorme , qui vinrent s'abaisser près de la princesse , & l'ayant enveloppée avec un voile qu'ils tenoient dans chacune de leurs griffes, ils l'enlevèrent aux yeux des spectateurs. Personne ne parut s'y opposer ; mais les transports de douleurs recommencèrent ; & le roi s'étant couvert les yeux , se laissa conduire dans son palais par ses officiers : la reine presque évanouie , retourna dans son appartement , soutenue par ses femmes. Amanzarifdine surpris d'un pareil spectacle les suivit ; il ne trouva dans le palais que des personnes éplorées. Enfin il aborda une dame qu'il apperçut seule , & la pria de lui apprendre la cause de cet événement qui venoit de troubler toute la ville ; la dame qui connut à cette question qu'il étoit

étranger, voulut bien se distraire un moment de ses larmes pour satisfaire sa curiosité : elle prit ainsi la parole.

---

## H I S T O I R E

### *De la princesse Zeloïde.*

CETTE princesse qui vient de nous être ravie à vos yeux est l'héritière présomptive de cette puissante couronne. La grandeur des rois ne les rend que plus sensibles aux revers du sort : ce sort barbare veut que le roi & la reine soient privés de voir cette fille chérie pendant un tems dont ils ignorent le terme ; mais il faut vous apprendre la cause de cette douloureuse séparation.

A la naissance de cette princesse, le roi, suivant la coutume de ses ancêtres, rassembla dans son palais un génie & deux fées, les seuls qui habitaient alors son royaume, pour partager les plaisirs qui devoient y régner, & pour douer la princesse des qualités que leur art leur permet de dispenser. L'une des deux fées, qui s'appelloit Zorimane, étoit fort attachée aux intérêts du roi ; elle se rendoit souvent à sa Cour, ou pour délibérer avec lui sur quelque démarche importante à son état, ou attirée seu-

lement par toutes les marques d'estime qu'elle y recevoit. Elle avoit toutes les graces de la jeunesse ; un charme inexprimable qui régnoit dans toutes ses actions , joint au penchant qu'elle avoit de faire du bien , la faisoit généralement aimer. L'autre fée , ainsi que le génie , étoit laide , décrépite , d'un abord farouche , tous deux sentoient un secret plaisir à faire des malheureux , & s'en étoient fait une funeste habitude. Le jour venu qu'on avoit destiné aux réjouissances & à la cérémonie de l'horoscope de la princesse , la fête commença avec le retour du soleil , par des jeux , des combats d'adresse & de force ; les dames étoient superbement parées , & n'avoient rien négligé pour paroître aimables. Les cavaliers avoient tout mis en usage pour leur plaire ; & la galanterie de la fête servit souvent de prétexte aux triomphes secrets de l'amour. L'après-dinée fut remplie par des plaisirs différens. Le soir venu , l'on passa dans une salle bien illuminée , où l'on étoit attiré par une symphonie agréable : toutes les dames de la cour placées sur des estrades par gradins , offroient un spectacle digne de former la cour de Venus.

On trouva des tables servies ; les deux fées & le génie qui furent placés près de la personne du roi , partagèrent toujours avec lui les honneurs de la fête. Le festin achevé , la

fée Zorimane pria le roi de trouver bon qu'elle contribuât à la joie que la naissance de la princesse faisoit célébrer. Vous savez, dit-elle, aux personnes de l'assemblée, que mon art me rend maîtresse, non seulement de tous les trésors que la terre renferme, mais encore de tous les autres biens qui peuvent faire le bonheur des mortels, soit les talens de l'esprit, soit les agrémens de la personne, je veux vous faire part de tous ces dons; mais ce n'est qu'aux cavaliers que je veux les dispenser; que chacun d'eux vienne me demander une grace, & je jure, foi de fée, de la lui accorder à l'instant.

D'abord tous les seigneurs se mirent à discourir ent'reux sur ce qu'ils devoient demander à la fée; & comme il se trouva qu'ils souhaitoient presque tous la même chose, un seul prit la parole au nom de l'assemblée.

Puissante fée, dit-il, nous n'ignorons pas l'excellence de votre art: vous pouvez, à votre gré, élever un mortel au faite des grandeurs, le combler de richesses, lui donner même du pouvoir sur les élémens, & le partager de toutes les graces de l'esprit & du corps; mais après nous être consultés sur ce que nous devons exiger de vous, puisque vous nous l'ordonnez; nous avons ressenti que le charme dont vous frappez les yeux & le cœur, est plus puis-

fant que tous ceux que votre art peut former ; & parmi tous les avantages que nous pourrions tenir de vous, celui de vous plaire nous a paru le plus cher & le plus heureux ; daignez donc , puissante fée , pour acquitter votre promesse , honorer l'un de nous de votre choix.

Je ne m'attendois pas à tant de désintéressement , répondit la fée ; vous n'exigez de moi que le plus léger don que je pouvois vous faire ; cependant il me met hors d'état de satisfaire à mon serment : je ne saurois choisir entre tant de personnes si accomplies ; je veux vous accorder plus que vous ne me demandez ; voilà un filtre qui a la vertu d'entretenir la tendresse , vous pourrez par son secours , empêcher que les beautés que vous aimerez vous deviennent infidèles ; mais pour déterminer son effet , il faut y joindre ces empressements gracieux & ces attentions délicates qui font tout le charme d'une tendresse mutuelle ; alors elle partagea à tous les cavaliers ce filtre si précieux.

Le vieux génie , à son exemple , engagea les dames à venir lui demander des grâces , & promit de les accorder. Les unes demandèrent le secret d'être toujours belles ; les autres celui d'avoir des intrigues que leurs époux ne connussent , & ne traversassent jamais : quelques-unes souhaitèrent de concilier la réputation

d'une femme vertueuse , avec la conduite la plus galante ; celle-ci le pressoit de lui rendre la jeunesse ; celle - là de lui donner la santé. Peu lui demandèrent de l'esprit , & pas une ne voulut de la raison.

La vieille fée appella aussi les cavaliers , & leur offrit les secours de son art. Ils vinrent tous en particulier lui confier leurs souhaits , mais dans tout ce qu'ils exigèrent , elle ne trouva rien qui la pût flatter ; chacun ne lui parla que de soi-même ; ce qui lui inspira une jalousie extrême contre la fée Zorimane ; car quoiqu'elle fût dans un âge avancé & d'une figure désagréable , elle se croyoit plus belle & plus aimable que les graces.

Le vieux génie étoit frappé d'une pareille manie ; il se trouva tout-à-fait piqué de ce que pas une des dames n'avoit attenté à son cœur : on l'entendit , ainsi que la vieille fée , murmurer & se plaindre ; ils prirent l'un & l'autre un air sombre & chagrin qui marquoit leur dépit. Le roi s'en apperçut ; & quoiqu'il n'eût contribué en rien à ce qui causoit leur mauvaise humeur , il connoissoit leur caractère dangereux , il trembloit que la princesse sa fille ne s'en ressentît ; & ayant redoublé d'attention pour eux , ils parurent enfin avec un visage serein , & on les crut apaisés.

On passa dans l'appartement de la reine où étoit la princesse dans un berceau; les deux fées & le génie se rangèrent autour, il prit la parole: Je la doue, dit-il, en regardant la princesse, de toutes les graces de la beauté, mais elle ne fera jamais mariée, qu'elle n'ait accordé MILLE ET UNE FAVEURS à l'époux deffiné, avant que l'hymen s'achève, ou bien l'instant de son hymenée fera le terme de sa vie. A ces mots, il se transforma en une comète, & s'évanouit.

La vieille fée parla ensuite: Je doue, dit-elle la princesse de tous les avantages de l'esprit; mais toutes les volontés qu'elle formera jusqu'à l'âge de seize ans, lui seront funestes pendant tout le reste de sa vie. A ces mots, il parut dans l'appartement un monstre affreusement armé, la fée s'assit dessus, & traversa ainsi tout le palais.

Le roi & la reine restèrent dans une consternation profonde. La prédiction du génie les accabloit; les conditions qu'il avoit mises à l'hymenée de la princesse, y étant un obstacle invincible, la couronne passoit après leur mort en des mains étrangères. L'horoscope de la vieille fée ne les troubloit pas moins, (rien n'est si fertile en volontés qu'une fille) toutes ses volontés lui devoient être funestes; quelle perspective de malheurs!

La fée Zorimane , pour les consoler , leur promit de ne les point abandonner. L'effet de ces prédictions , ajouta-t-elle , ne peut être anéanti par la force de mon art ; je ne puis que l'adoucir ; alors elle prit la princesse entre ses bras : Je te doue , dit-elle , d'un caractère doux & égal ; ensuite elle instruisit le roi & la reine de la conduite qu'ils devoient tenir pour l'éducation de la princesse. Accoutumez-la de bonne heure , dit-elle , à ne pas souhaiter même les choses plus indifférentes ; que toutes les actions de sa vie soient , s'il se peut , involontaires. A ces mots , elle les embrassa , & retourna dans un de ses palais.

Lorsque la princesse a commencé d'avoir de la raison , on m'a choisie pour être sa gouvernante. Souvent la fée est venue m'apprendre elle-même comment je devois me conduire auprès d'elle. Enfin , quand elle est parvenue à un âge tout-à-fait raisonnable , le roi lui a appris sa destinée ; la fée a pris soin de lui promettre un avenir moins effrayant , pourvu qu'elle suivît , jusqu'à l'âge de seize ans , la conduite qu'on lui avoit inspirée ; & pour la mieux accoutumer aux contrariétés , la fée lui avoit donné un anneau qu'elle portoit toujours sur elle , dont voici l'étonnante vertu. Lorsque la princesse considéroit les jardins du palais , dans le

moment qu'elle trouvoit quelque plaisir à les regarder , ils étoient aussitôt changés en des déserts affreux. Songeoit-elle aux beautés d'une foirée agréable pendant les jours de l'été , tout-à-coup la lune devenoit pâle , les étoiles se confondoient dans l'obscurité , l'air étoit rempli de tourbillons & de siflemens. Enfin , il en étoit ainsi de toutes les choses qui attiroient son attention ; & lors même qu'elle se regardoit un moment dans une glace , elle se voyoit des traits si languissans & si peu réguliers , que son amour propre n'y trouvoit pas son compte ; & c'étoit là un des effets de sa destinée auquel elle s'exposoit le moins. Cependant rien n'est plus aimable qu'elle ; ce sont des yeux dont tous les mouvemens sont touchans ; un teint vif , la bouche du monde la plus vermeille & la mieux ornée ; une taille aisée & régulière , une démarche naturelle & gracieuse. Mais vous l'avez vue , continua la dame , & vous devez connoître que je ne vous en fais qu'une peinture imparfaite. Enfin il y a quelques jours que la fée est venue prévenir le roi & la reine sur la séparation d'aujourd'hui. Elle leur en promit des suites si favorables , qu'ils s'y sont résolus d'abord avec une espèce de joie , qui a fait place à bien des larmes au moment de la séparation.

La gouvernante alors cessa de parler; Amanzarifdine la remercia avec esprit & politesse, & s'éloigna du palais. La première route qu'il suivit le conduisit dans une vaste plaine fort étendue. Il étoit plongé dans une profonde rêverie; il se rappelloit tous les objets qu'il venoit de voir, & tout ce qu'il venoit d'apprendre; le souvenir de la princesse Zeloïde ne le quittoit pas un moment.

(Qu'une beauté en pleurs a de charmes! des marques de douleur sur un beau visage sont souvent pour l'amour de plus puissantes armes que les ris folâtres; le cœur ne peut alors se refuser une pitié qui l'entraîne aisément à la tendresse.) Amanzarifdine sentoit un trouble qui lui paroissoit aimable; les malheurs de la princesse lui rappelloient toutes les graces dont elle étoit parée, & ces graces qui l'avoient charmé, le rendoient plus sensible à ses malheurs.

Ces réflexions qui l'occupaient furent interrompues par des objets qui s'offrirent à ses regards; c'étoit un bâtiment d'une structure magnifique, quoiqu'irrégulière. Quinze pavillons, tous différens les uns des autres, formoient un édifice en demi-cercle. Il étoit entouré d'un vaste fossé, & sur le frontispice du portail on lisoit ces mots,

*Accourez , jeuneſſe volage ,  
C'eſt ici le ſéjour de la félicité.*

Amanzarifdine. traversa d'abord une cour ſpacieuſe , il entra ſous un veſtibule en forme de dôme , qui le conduiſit au premier des quinze pavillons ; il le trouva habité par une infinité de dames parfaitement belles , qui le reçurent avec l'accueil du monde le plus flatteur. Les regards tendres , les propos gracieux ne furent point épargnés pour le rendre ſenſible ; on lui propoſa mille ſortes d'amuſemens. Entroit - il dans un appartement , il y trouvoit une table couverte des mets les plus exquis dont elles lui faiſoient les honneurs avec les attentions les plus polies & les plus ſéduçtrices. Les unes lui verſoient dans des coupes d'or des vins délicieux ; d'autres formoient de leurs voix des accens d'une harmonie tendre , & par des danſes & des jeux , ſembloient l'engager à reſſentir pour elles les paſſions qu'elles expri- moient ; mais tous ces efforts ne purent rien ſur ſon cœur ; le ſouvenir de la princesſe Ze- loïde lui étoit mille fois plus cher ; il ſe déroba à leurs empreſſemens , & paſſa dans le pavillon voiſin.

Il y trouva encore d'autres dames dont la beauté & les ajuſtemens étoient différens. Auſſi

féduifantes que celles qu'il venoit de quitter, elles cherchèrent auffi à l'engager par mille caresses, mais il fut encore y réfister; & quoique dans chaque pavillon où il paffoit, il fe trouvât toujours environné de nouvelles dames, plus belles les unes que les autres, & qui lui prodiguoient avec art les politeffes les plus engageantes: fon cœur fut toujours infensible, & il parvint jufqu'au quatorzième pavillon, fans que rien pût ébranler fa conftance.

Il étoit habité par une feule dame dont les traits le frappèrent d'abord; ils avoient quelque chofe de fi refsemblant à ceux de fa chère Zéloïde, qu'il ne put fe refufer au plaifir d'être auprès d'elle. La dame s'apperçut de fa joie & de fon trouble, & lui montra les difpofitions les plus favorables; il fe laiffa féduire, & fans trop examiner fi c'étoit Zéloïde, il fe livra tout entier au penchant que la dame paroiffoit avoir pour lui. Dans des momens il fe reprochoit l'engagement dans lequel il tomboit: il craignoit que ce ne fût une infidélité à fa chère princeffe; mais fon erreur lui paroiffoit aimable, & il ne chercha à éclaircir fon doute, que lorsqu'il eut répondu aux mouvemens fi tendres que la dame lui découvroit.

Quand il apprit qu'elle n'étoit point Ze-

loïde, tout-à-coup la tristesse s'empara de son cœur, & parut sur son visage; son empressement fit place à une froideur extrême; elle s'en aperçut, & lui en fit des reproches. Madame, répondit-il, il faut vous parler de bonne foi: si le penchant étoit un mouvement volontaire, vous seriez la personne du monde que j'aime-rois davantage & plus long - tems; mais je ne suis plus maître de mon cœur. Une prin-cesse trop aimable que je n'ai vue qu'un mo-ment, & que je ne verrai peut-être de ma vie, s'en est rendue souveraine; je ne me suis senti de penchant pour vous qu'autant que la res-semblance que j'ai trouvée entre vos traits & les siens m'a séduit. Je vois bien que je suis destiné à l'aimer toujours, puisque vous ne me rendez pas infidèle.

Votre sort me touche, lui répliqua la dame; vous ne pouvez plus revoir les pavillons dont vous êtes forti, car vous n'y trouveriez plus d'entrée; & le malheur le plus triste vous est réservé, si vous passez dans le pavillon voisin; telles sont ici les loix du génie qui préside sur les cœurs. Un mortel qui est entré dans ce pa-lais est condamné à des peines cruelles, s'il n'y peut fixer son cœur, ou du moins son séjour. Cet avis ne fit point d'impression sur lui, il alla dans le pavillon suivant, qui s'ouvrit tout-

à-coup lorsqu'il y entra ; il se trouva à la porte d'une ville située dans une plaine où la vue se perdoit de tous les autres côtés. Revenu enfin de la surprise que lui avoit causé la rapidité du voyage , il voulut entrer dans la ville , mais dans le moment qu'il se baissoit pour passer sous un voile attaché en travers de la porte , une main invisible le noua autour de sa tête , & lui ôta en même - tems l'usage de la vue ; alors une voix formidable prononça distinctement ces mots :

*La liberté n'est point un crime ,*

*Et ce bonheur si legitime*

*Ne nous coûte jamais de regrets ni de pleurs ;*

*Mais de l'amour bientôt on ressent la vengeance ;*

*Quand on veut goûter ses faveurs ,*

*Sans reconnoître sa puissance.*

Il étoit si occupé du chaperon qui couvroit ses yeux , qu'il n'entendit point cet oracle ; il fit cent efforts pour arracher ce bandeau fatal ; mais reconnoissant qu'ils étoient inutiles , il marcha à l'aventure dans la ville. A peine eut-il fait quelques pas , qu'il entendit parler proche de lui , & s'adressant à la voix qu'il avoit entendue : apprenez-moi , dit-il , s'il est possible , par quel charme je me trouve ici privé de la

lumière. Quel est ce séjour que je ne connois point, & que j'habite ? N'avez-vous pas entendu, lui répondit-on, l'oracle prononcé quand vous êtes entré dans cette ville ? C'est ici que l'amour punit les mortels qui goûtent ses plaisirs, sans porter ses chaînes. Sans porter ses chaînes, dit Amanzarifdine, & méritai-je d'être puni ? J'aime une princesse charmante sans espoir même de la revoir jamais. Vous l'aimez, répliqua-t-on, votre tendresse pour elle s'est bien fait connoître dans le palais dont vous sortez ; car je fais comment on s'y comporte : j'ai passé comme vous de ce palais funeste dans cette ville malheureuse ; & tout ce qu'on entend ici de personnes éprouvent un même sort. Quand le sommeil ou quelque autre assujettissement viendra vous surprendre, vous n'avez qu'à chercher quelque tems à taton ; toute la ville est formée par des galeries, où l'on trouve tout ce qu'il faut pour prolonger une vie aussi déplorable que la nôtre ; un rayon d'espoir cependant nous flatte tous ; il y a dans un endroit de cette ville une flèche suspendue en l'air à portée d'être touchée ; ceux d'entre nous qui sont assez heureux pour la trouver, sont à l'instant délivrés du bandeau fatal, & transportés dans un autre séjour. Amanzarifdine remercia l'habitant aveuglé qui venoit de l'instruire, il

se promet de chercher cette flèche précieuse jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée, ou que la mort eût terminé sa peine. Il marchoit à grands pas, sans savoir où il les portoit; enfin, après s'être donné long-tems des mouvemens inutiles, il se sentit si fatigué, qu'il fut obligé d'aller chercher du repos; il toucha la muraille d'une galerie, & la suivit, jusqu'à ce qu'il trouvât une porte ouverte; en y entrant, il entendit un bruit de plusieurs voix, & ayant trouvé un lit qui n'étoit point occupé, il se jetta dessus: un moment après il sentit quelqu'un qui vint se mettre à côté de lui, & lui dit: Il est tems de se livrer au sommeil. Que vous êtes heureux, répartit-il, de pouvoir vous promettre du repos! Pour moi, le voile affreux qui m'ôte la vue ne me laisse pas un moment de tranquillité: plutôt au cruel génie qui exerce sa vengeance sur nous, que l'instant où j'ai été privé de la lumière eût été le dernier de ma vie! Il est aisé de connoître que vous êtes un nouveau venu, lui dit celui qui étoit couché près de lui, vous êtes encore aux premières douleurs, mais laissez faire le tems, à force d'être malheureux, on ressent moins ses disgraces. Vous m'offrez là une ressource bien flatteuse, répondit Amanzarifdine; en voici une plus douce; repliqua l'ancien habitant, il y a dans le milieu

de cette ville un obélisque dont voici l'étonnante vertu, vous n'avez qu'à y appuyer votre front pendant quelques momens, il se fera en vous un si grand changement, que le souvenir du passé sera entièrement effacé de votre mémoire, & que vous perdrez aussi l'idée de l'avenir. Non, dit Amanzarifdine, je ne veux point profiter de votre conseil, quoique le souvenir du passé fasse presque toute l'horreur de l'état où je suis, je ne saurois me résoudre à le perdre. Quoi, je pourrois oublier cette charmante princesse que j'ai vu enlever dans les bras de son père, & dont les larmes avoient quelque chose de si touchant & de si tendre? Je ne souhaite de trouver cette flèche précieuse qui peut m'arracher de ce séjour fatal, que pour chercher dans tout le monde l'aimable Zeloïde; mais je ne verrai plus cet objet qui m'est si cher. Le voile cruel qui couvre mes yeux me dérobe pour jamais le bonheur de revoir les siens. Ne vous livrez pas si fort à votre situation, dit l'ancien habitant; plutôt que de vous abandonner à un désespoir inutile, tâchez de conserver votre force & vos esprits, pour chercher chaque jour cette flèche libératrice; elle n'est pas introuvable; il ne se passe point d'instant qu'un de nous ne soit délivré par son secours; mais comme il arrive aussi fréquem-

ment des nouveaux venus, la ville n'est jamais moins remplie.

Le discours de l'ancien habitant venoit de lui donner un rayon d'espoir qui diminueoit un peu de sa douleur. Qu'il y a d'injustice, dit-il, dans la façon dont nous sommes punis ici par le génie qui préside sur les cœurs : il nous fait un crime d'avoir goûté ses plaisirs, sans avoir porté ses chaînes ; car ce sont là les termes de l'oracle qui nous est prononcé en entrant dans ce fatal séjour ; ce reproche n'est point fondé, il faut aimer pour connoître les plaisirs que l'amour nous donne ; & près d'une beauté qui nous est indifférente, on ne trouve rien qui puisse s'appeller plaisir. Que vous êtes dans l'erreur, répliqua l'ancien habitant, ce n'est qu'une personne qui nous aime, & qui nous est indifférente, qui nous offre de véritables plaisirs, puisqu'ils ne sont pas troublés par la jalousie, par les craintes de l'absence, ou l'absence même, & enfin par cent dégoûts qui naissent d'un amour mutuel. Ah ! dit Amanzarifdine, ces dégoûts que vous croyez si contraires aux plaisirs, ne servent qu'à les rendre plus vifs. L'absence coûte des peines cruelles, il est vrai, on ne passe que de tristes momens loin d'un objet qui nous est cher ; mais aussi quelle joie, quels doux transports succèdent

à ces tristes momens , lorsqu'on se trouve auprès de ce qu'on aime. Est-on tourmenté par des mouvemens de jalousie , on souffre infiniment sans doute ; on ne connoît plus le repos , on perd le goût des choses qui nous amusoient , on hait jusqu'à soi-même ; mais quel plaisir ne ressent-on pas , lorsque ces soupçons qui nous tyrannisoient , se trouvent mal fondés , & que la personne aimée nous paroît toujours fidelle. A-t-on vécu quelques jours dans la triste contrainte de feindre de la froideur pour ce qu'on aime , afin de tromper les yeux jaloux d'un mari , ou d'une mère ; quelles douceurs ne goûte-on pas lorsqu'on retrouve un instant où l'on est plus observé que par le tendre amour ? Alors ces sentimens retenus pendant quelque tems n'en sont devenus que plus vifs & plus sincères. Ainsi on peut établir que l'absence ne sert qu'à nous ménager les plaisirs du retour. Que la jalousie nous fait mieux connoître le bonheur d'être aimé , & que la crainte nous rend plus amoureux & plus empressés. Je vous quitte, ajouta-t-il, je ne me trouve plus de lassitude , & je vais chercher ce gage précieux de notre liberté ; alors il sortit de la gallerie , & se promena jusqu'au soir dans la ville , sans s'arrêter. Tout ce qu'il touchoit un moment étoit cette flèche souhaitée , & tout ce qu'il examinoit ne l'étoit plus.

Déjà la nuit étoit fort avancée, lorsque se sentant pressé par le sommeil, il entra dans la première galerie qu'il toucha ; il y trouva deux compagnons de ses disgraces, & adressant la parole à l'un d'eux, qui pouffoit à tous momens de profonds soupirs, il le pria de conter ses aventures ; l'autre habitant joignit ses instances à celle d'Amazarifdine ; Mutalib, dit-il, cédez à notre curiosité. Il y consentit, & commença ainsi.

---

## HISTOIRE

### *De Mutalib.*

**J**E suis fils d'un habitant de Surate ; mon père m'ayant fait voyager pendant les premières années de ma jeunesse, j'avois un peu plus de vingt ans lorsque j'abordai dans une isle située près du golfe Persique. C'est le plus beau séjour du monde par la temperature de l'air & par les mœurs des peuples qui l'habitent. Ils ont trouvé le moyen d'accorder les bienféances avec cette douce liberté qui fait le charme de la société. Les femmes y ont beaucoup de penchant au plaisir ; dès leur tendre enfance, amour est le premier mot qu'on leur apprend

à prononcer, & dès qu'elles font parvenues à l'âge où régnet les passions, aimer est le premier mouvement que leur cœur éprouve; elles ne font pas généralement belles, mais elles ont presque toutes ces graces séduisantes qui ont tant de droit sur les cœurs, & sans lesquelles la beauté même n'a presque point de pouvoir. Il ne leur manque, pour être accomplies, qu'un peu moins d'inégalité, car leur cœur qui devient aisément sensible, ne l'est pas long-tems pour le même objet; cette inégalité vient presque toujours de l'éducation que les mères donnent à leurs filles; vous allez en être persuadé par le récit des aventures que j'ai eues dans cette isle.

A peine y fus-je arrivé que je m'appliquai à connoître le caractère & le goût des personnes de cette nation; je remarquai qu'il y avoit des modes jusques dans les visages; quelquefois les grands yeux bien ouverts étoient estimés les plus beaux; le goût changeoit, il falloit ou les rétrécir, ou se résoudre à ne les avoir pas à la mode. Les hommes s'assujétissoient à cette variété, & dans les visages, & dans les habits. L'esprit orné, la justesse du discernement, le bon caractère n'étoient pas des qualités qu'ils recherchoient pour plaire au beau sexe. Ils avoient réduit les talens & les vertus de la so-

ciété à d'autres objets. Il falloit pour être homme agréable, s'être formé un certain jargon qui étoit en ufage; manquer affez souvent de complaifance pour les dames, favoir les petits événemens que l'amour caufoit entr'elles, & les divulguer, fe mêler aux jeux & aux amusemens dont elles faifoient leurs occupations; & fur-tout faire une dépense brillante, c'étoit là le mérite accompli.

Ces dames, chacune dans leurs fociétés différentes, s'afsembloient prefque tous les foirs pour facrifier au génie qui présidoit aux feftins. Il falloit que les cavaliers, pour être admis à ces facrifices, fuflent d'une humeur extrêmement enjouée, qu'ils chantaffent des hymnes en l'honneur de ce génie, & de celui de la tendrefle. Les dames y contoient les aventures galantes de leurs amies, & elles narroient d'autant mieux ces fortes d'événemens, que prefque toutes n'avoient qu'à parler d'après elles-mêmes, pour faire des portraits affez marqués.

Un jour que j'affiftois à l'un de ces facrifices, je me trouvai placé auprès d'une jeune perfonne, qui s'appelloit Lifoïne; elle avoit toutes les graces de la jeunefle, quoique les traits de fon vifage ne fuflent point du tout aimables; fa mère étant grofle d'elle, avoit vu en fonge

Borée, un de ces génies qui régner dans l'air. Il lui avoit laissé des impressions si vives, que Lisoïne qu'elle mit au jour en reçut toute la ressemblance.

Elle avoit beaucoup d'esprit & une imagination vive & gracieuse; elle donnoit aux plus petites choses qu'elle disoit, un certain agrément qu'on leur trouve si rarement; on me pressa de former quelques accens en l'honneur du génie. Je chantai la joie & les plaisirs qu'il faisoit régner, & la beauté des dames de l'assemblée; je n'oubliai pas de louer Lisoïne sur son esprit & sur sa jeunesse, elle y parut sensible, & m'ayant engagé de me trouver chaque soirée à ces mêmes sacrifices, elle s'y rendoit régulièrement; elle avoit pour moi des attentions assez marquées pour que l'assemblée s'en apperçût; de mon côté je n'épargnois point les hymnes en l'honneur du génie, où je mêlois toujours quelques traits flatteurs pour elle, & c'est sur la foi de ces chants qu'elle crut que je l'aimois, & qu'elle m'avoua qu'elle sentoit pour moi un penchant assez tendre.

Son cœur étoit infiniment sensible, disoit-elle, toujours le même, & toujours occupé de l'objet aimé; cette sorte de tendresse étoit rare dans cette isle. Je voulus connoître si Lisoïne en étoit capable, & j'observai toutes ses démarches avec soin.

J'appris au bout de quelques jours que , dans un de ces sacrifices où je n'avois pu me trouver , elle avoit été aussi brillante qu'à son ordinaire , & qu'elle avoit plusieurs fois adressé des regards tendres à un jeune habitant de cette isle , qui étoit d'une représentation fort aimable ; qu'elle lui avoit même fait des reproches sur ce qu'il remarquoit peu les attentions qu'elle avoit pour lui. Je trouvois que cette conduite démentoit beaucoup cette délicatesse de sentimens dont elle s'étoit piquée ; & comme le plus grand charme qu'elle avoit pour moi étoit l'idée qu'elle m'avoit donnée de son cœur , qui favoit aimer parfaitement ; dès que je crus qu'il étoit comme celui des autres dames de cette isle. Inconstance pour inconstance , j'aimai mieux la trouver dans le cœur d'une personne plus jolie. Je fus quelques jours sans voir Lisoïne ; elle m'en fit des reproches fort tendres , & elle me jura , pour se justifier des sujets que j'avois de me plaindre , qu'à l'avenir sa conduite seroit si égale & si sincère , que je trouverois en elle tout ce qui peut flatter l'amant le plus délicat.

Effectivement , elle parut pendant quelque tems n'être occupée que de moi ; elle m'écrivait chaque jour des lettres fort vives ; elle cherchoit avec empressement les occasions de me voir , & j'aurois cru qu'elle m'aimoit de

bonne foi, fans une occasion qui me fit connoître qu'on parvenoit à lui plaire, fans être aimé d'elle.

Il est dans l'année un tems où certain génie s'empare des peuples de cette isle. Ils entrent dans une forte d'ivresse qui les rend différens d'eux-mêmes; ils courent au bruit de plusieurs instrumens; souvent ils se voient fans se connoître, & se reconnoissent fans se voir. J'aperçus Lisoïne que je ne croyois point y trouver; elle parloit d'un air mystérieux à un jeune homme qui étoit auprès d'elle. Je m'approchai fans être reconnu; elle lui tenoit des discours fort tendres, & baisoit quelquefois sa main qu'elle lui laissoit dans la sienne; & enfin avant de se séparer, ils se promirent de se revoir le lendemain.

Je me fis reconnoître de Lisoïne: ne vous allarmez point, lui dis-je, je suis charmé d'être devenu votre confident, j'ai entendu votre conversation, & ne veux point vous en faire de reproches; je ne prétends plus à votre cœur, puisqu'il n'est pas capable de ces sentimens & de cette délicatesse que vos discours & vos lettres m'ont tant de fois vantés.

Que vous êtes injuste, me répondit-elle! vous m'accusez d'inconstance dans le moment où je suis plus occupée de vous: ce jeune homme  
que

que vous avez vu près de moi est Arsene ; je fais qu'il est votre ami , & ne croyant pas vous voir ici , j'ai été charmée d'y trouver quelqu'un qui pût m'entretenir de vous. Ces discours tendres que vous avez entendus étoient les sentimens qu'Arsene me dit que vous avez pour moi ; car il s'est apperçu de notre intelligence ; vous n'auriez pas à vous plaindre de moi , si je ne vous aimois si tendrement ; & la conversation d'Arsene en attirant moins mon attention , auroit moins blessé votre délicatesse : demandez - moi donc pardon de votre injustice.

Que vous me rendez honteux , lui dis-je , d'avoir pu vous soupçonner si légèrement ! du moins c'est pour la dernière fois de ma vie ; car je connois à présent combien je dois compter sur votre cœur.

Nous nous séparâmes alors , & depuis ce moment , voyant combien Lisoïne favoit feindre , je ne songeai plus à son cœur , & je liai une autre habitude. Je la voyois cependant quelquefois ; les qualités de l'esprit que je lui trouvois , me faisoient raison de celles qui lui manquoient dans le cœur. Enfin , au bout de quelque tems , nous devînmes l'un & l'autre de bonne foi. Je lui renvoyai ses lettres , en lui marquant que mon cœur ne me disoit plus rien

pour elle ; elle me fit savoir que le sien étoit tout au moins dans le même état ; & enfin , sans reproche ni aigreur , nous cessâmes d'avoir commerce ensemble.

Mais Lisoïne étoit trop habile pour ne pas tirer quelqu'utilité de notre rupture , afin que sa mère ne pût en découvrir la cause , & de lui ôter à l'avenir la facilité d'avoir ses amans chez elle. Vous êtes peut-être surprise , lui dit-elle un jour , de ne plus voir ici Mutalib ; il est d'un commerce assez aimable ; j'avouerai même qu'il m'a fort amusée pendant quelque tems ; il prétendoit être amoureux de moi , & me le disoit avec assez d'esprit ; mais quand j'ai vu qu'il prétendoit aussi que je l'aimasse , je l'ai prié de renoncer à ses prétentions , & de rendre ses visites plus rares.

La mère de Lisoïne , qui étoit une très-bonne femme , se laissa persuader à merveille. Cet aveu ingenu lui faisoit trouver dans sa fille une rigidité de vertu qui la charmoit. Quand je me trouvois avec elle , elle me traitoit avec un air d'ironie qui m'e faisoit pénétrer la façon dont sa fille lui en avoit imposé ; si j'avois encore aimé Lisoïne , peut-être aurois-je envoyé quelques-unes de ses lettres aux personnes de sa famille & à sa mère même ; mais mon cœur n'étoit point blessé , & quand on n'aime point , il est bien aisé d'être raisonnable.

Depuis ce tems-là j'ai continué mes voyages ; & étant enfin arrivé dans le palais des pavillons, j'y ai éprouvé des aventures qui m'ont conduit comme vous dans cette ville fatale. Un génie qui me protège m'a fait espérer que j'en serois bientôt tiré ; mais je souhaite cet instant avec plus d'impatience à mesure qu'il s'approche, & je me livre malgré moi à des regrets & à des soupirs lorsque le sommeil qui vient m'accabler, m'empêche de chercher cette flèche qui doit me délivrer. A ces mots, Mutalib & Amanzarifdine se laissèrent aller sur leur lit, & s'endormirent.

Amanzarifdine se réveilla bientôt, & ayant entendu du bruit, il jugea que tout étoit déjà en mouvement dans la ville ; il se leva pour se promener, comme il avoit fait le jour précédent. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il se sentit frappé au front avec violence ; il porta la main pour connoître ce qu'il avoit touché : c'étoit heureusement cette flèche libératrice. A peine l'eut-il tenue, qu'il se trouva dans un palais où l'art avoit épuisé tout ce qu'il a de plus superbe. Son bandeau ne voiloit plus ses yeux : quels transports de joie ne ressentoit-il pas ! il échappoit à la plus triste situation du monde. Son premier mouvement fut de sortir de ce palais ; il craignoit d'y trouver encore

de nouveaux fujets d'offenser l'amour ; cependant la curiosité prévalut ; il passa d'abord sous une colonnade qui soutenoit quatre dômes magnifiquement décorés ; il entra ensuite dans un fallon où quantité de lumières imitoient parfaitement bien celle du jour. Un théâtre d'une vaste étendue , & peint de la main des fées , étoit rempli par un nombre d'acteurs qui déclamoient ; deux dames assises sur un sofa formoient toute l'assemblée. Dans le moment que Amanzarifdine s'approcha , l'une des actrices qui représentoit Didon , se jettoit aux genoux d'Enée , & lui disoit :

*Enfin c'en est donc fait , malgré ta foi donnée ,  
 La mourante Didon se voit abandonnée ,  
 Ingrat , pour me quitter & fuir vers d'autres lieux ;  
 Tu prétextes envain la volonté des Dieux :  
 Ne crois pas m'éblouir d'une vaine imposture ,  
 Non , non , les justes Dieux condamnent le parjure ;  
 Et quand il seroit vrai que vers d'autres climats  
 Ils t'auroient ordonné d'aller porter tes pas ,  
 Tu n'as pu t'arrêter sur ces bords déplorables ,  
 Sans blesser à l'instant leurs décrets respectables ;  
 Et lorsqu'impunément on a franchi leurs loix ,  
 On ose les blesser une seconde fois ;  
 Mais le respect des Dieux n'est pas ce qui t'anime ,  
 Si tu m'aimois encore , loin de te faire un crime  
 D'oublier*

*D'oublier un arrêt que les Dieux t'ont dicté ,  
Ton cœur s'applaudiroit de son impiété.  
Lorsqu'une fois notre ame est tendrement charmée ;  
On ne craint d'offenser que la personne aimée ;  
Tout est sacrifié pour lui faire sa cour ,  
Et l'on ne connoît plus d'autres Dieux que l'amour.  
Le destin te promet une gloire suprême ,  
Ton front doit être ceint de plus d'un diadème ;  
Mais pour atteindre enfin à ces honneurs divers ,  
Conçois-tu les travaux qui te seront offerts ?  
Si ton cœur attendri par la reconnoissance ,  
Pouvoit avec le mien être d'intelligence ,  
Tu verrois qu'en ces lieux que l'amour t'a soumis ;  
Les Dieux t'ont plus donné qu'ils ne t'avoient  
promis ,  
Faut-il te rappeler , pour attendrir ton ame ,  
Les transports mutuels de la plus vive flamme ?  
Faut-il te retracer tes soupirs , tes sermens ?  
Je le vois , pour toucher les volages amans ,  
Loin que le souvenir de nos bontés passées  
Rappelle de leurs feux les marques effacées ;  
Loin de les ramener soumis à nos genoux ,  
C'est plutôt leur prêter des armes contre nous.  
Cruel ! vois les malheurs où tu m'as destinée ;  
Peux-tu donc oublier la fatale journée ,  
Où mon cœur confondit, trop prompt à s'enflammer,  
Le moment de te voir , & celui de t'aimer.*

A ces mots , les acteurs se retirèrent confusément ; il en parut de nouveaux qui formèrent des danses & des jeux sans ordre & sans fuite. Enfin le théâtre fut détruit ; ce n'étoit plus que des objets confondus. L'une des dames apperçut alors Amanzarifdine : Approchez , lui dit-elle , & apprenez-nous comment vous vous êtes introduit dans ce palais. Il faudroit auparavant , répondit-il , vous entretenir d'un nombre d'événemens extraordinaires qui ont prévenu le moment où je me trouve auprès de vous. Vous nous ferez plaisir , lui dit la dame , de nous conter vos aventures. Je vais vous obéir , reprit-il. Le genre du spectacle dont vous vous amusez à l'instant doit me rassurer ; & puisque vous avez du goût pour la diversité , peut-être que l'histoire de ma vie méritera votre attention. Du goût pour la diversité , dit la jeune dame qui jusques-là ne s'étoit point mêlée de la conversation ; cherchez , je vous prie , un autre prétexte à votre confiance ; tous ces objets bizarrement diversifiés que vous venez de voir , ne sont point du tout de mon goût , & ne flattent guere ( je crois ) celui de madame , elle partage par complaisance une destinée que j'éprouve malgré moi. Qu'heureuses sont les personnes qui trouvent toujours les mêmes amusemens , lorsqu'elles ont pu les choisir elles-

mêmes ; oui, pourvu, ajouta l'autre dame, qu'on ait la liberté de choisir plus d'une fois : car, s'il falloit toute sa vie s'en tenir à ce premier choix, il deviendrait bientôt ennuyeux, & peut-être insupportable.

Permettez-moi d'être d'un avis différent du vôtre, répartit Amàzarifdine, je crois qu'il seroit plus doux de se fixer à sa première décision sur tous les amusemens de la vie ; ce seroit de nouveaux dégoûts d'épargnés : comme l'idée va toujours plus loin que la chose même, & qu'on trouve moins qu'on ne s'étoit promis, il en naît un certain dépit contre la chose souhaitée, qui vous en dégoûte bientôt : mais que malgré cela on s'en occupe encore ; cette idée exagérée s'éloigne, & ce dégoût cède à un véritable attachement ; l'habitude occupe l'esprit & le cœur, & la diversité seulement les amuse & diffère aussi, ajouta la dame, le récit que vous alliez nous faire lorsque la conversation nous'a emportés. A ces mots, il céda ainsi à leur impatience.



## HISTOIRE

*d'Amanzarifdine.*

**J**E suis fils d'Amanzarifdine, un des rois de l'Asie ; ma mère est fille du calife de Babilone. au moment de ma naissance, mon père, selon la coutume de ses ancêtres, fit tirer mon horoscope. Je fus menacé d'un nombre infini de malheurs dans tout le cours de ma vie, si la première fois que j'aimerois, la raison ne justifioit mon amour. Ce pronostic toucha tristement mon père ; la raison & l'amour ( disoient tous les savans du royaume ) sont opposés ; ils ne se connoissent tout au plus que de réputation, & n'habitent jamais ensemble ; la seule mesure que l'on crut pouvoir prendre, étoit de m'empêcher d'aimer, s'il étoit possible, avant que je fusse capable de la plus légère intelligence. Mon père ayant consulté les personnes les plus expérimentées de sa cour, une Fée lui conseilla, afin de m'éloigner d'avoir du goût pour les femmes, de m'élever au milieu d'elles jusqu'à l'âge de dix-huit ans, sans me laisser connoître que je fusse d'un sexe différent, & qu'en attendant l'expiration de ce terme, elle consul-

teroit son art sur ma destinée. Mon père crut ne devoir pas résister aux conseils d'une fée si puissante ; & quoiqu'il n'en pénétrât pas tous les avantages , il résolut de les suivre. Il y avoit une ville proche la capitale des états de mon père, dont une partie n'étoit habitée que par des femmes, presque toutes d'un âge fort avancé , & dont la figure ne devoit pas causer les malheurs auxquels j'étois destiné. Ce fut là où l'on me conduisit dès que je fus capable de raisonnement ; elles eurent grand soin de me cacher ma naissance. Une d'elles me donnoit chaque jour des leçons de morale , & ne négligeoit rien pour m'inspirer cette supériorité sur soi-même , qui met au-dessus des passions.

Je passai jusqu'à l'âge de seize ans dans ce genre de vie. Un jour que je dormois encore , une de ces femmes qui prenoit soin de moi entra dans ma chambre ; elle s'assit sur mon lit , & m'embrassant à plusieurs reprises , elle m'éveilla. Que me voulez-vous , lui dis-je ? pourquoi interrompre mon sommeil ? Ne vous plaignez pas , me dit-elle , il y a assez long-tems que vous troublez le mien ; mais je ne veux me venger qu'en vous tirant de l'ignorance où vous êtes de vous - même , & en vous donnant des leçons dont vous me sachiez gré toute votre vie. Enfin , elle m'apprit ce qu'on avoit voulu

me cacher ; elle m'instruisit de ma naissance, & me dit que le roi mon père venoit souvent dans leur séjour où, sans que je l'apperçusse, il passoit des jours entiers à me voir au milieu d'elles, & à m'entendre ; c'est, ajouta-t-elle, un mouvement qui s'appelle amour, qui m'a forcé à vous découvrir des secrets qui devoient vous être inconnus ; votre cœur seul peut m'en offrir une reconnoissance qui me soit chère.

Je lui promis tout ce qu'elle voulut ; mais ce qu'elle venoit de m'apprendre, me rendit cette retraite si insupportable, que je ne tardai pas à m'en éloigner.

Je me rendis à la cour de mon père ; je ne doutois pas d'en être aisément reconnu, la fée m'ayant dit que souvent, sans être apperçu, il m'étoit venu voir. J'avois encore pour parure l'habit de ces femmes que je fuyois ; & comme il étoit de tout point différent de celui que portoient les autres dames, j'attirois les regards de toutes les personnes devant qui je passois ; je me trouvai enfin sur le bord d'un fleuve qui traverse la ville capitale des états de mon père ; il se promenoit avec la reine ma mère, accompagné de toute sa cour. Dès qu'il m'apperçut, il reconnut l'habit de ces vieilles fées à qui il m'avoit confié, & croyant que c'étoit une d'elles qui venoit lui appren-

dre de mes nouvelles , il me fit dire d'approcher ; à peine l'eus-je joint , que reconnoissant les traits de son fils , il ne put retenir ses larmes , & me tint long-tems embrassé. Ma mère me reconnut à ces marques de tendresse ; elle me ferra mille fois entre ses bras , ses larmes se joignirent à celles de mon père , que les miennes avoient déjà prévenues. Ces premiers mouvemens passés , le roi m'ayant conduit dans son palais , me demanda comment j'avois pu me rendre auprès de lui ; je lui contai les obligations que j'avois à la vieille fée ; puis-je juger , par les bontés que vous daignez me marquer , que ce soit par vos ordres que j'ai été élevé d'une façon si obscure ? Ah ! mon fils me répondit le roi , qu'il m'en a coûté pour me séparer de vous ! que n'ai-je pu , par quelque autre remède , détourner les malheurs qui vous menacent ; vous êtes destiné aux disgraces les plus cruelles , si votre cœur se laisse entraîner à l'amour ; j'ai cru que l'asyle où je vous avois conduit pouvoit vous empêcher de le connoître , & j'aimois encore mieux que les premiers jours de votre vie fussent obscurs , que de vous voir malheureux dans la suite. Jusqu'à présent , répondis-je , je puis vous assurer que mon cœur ne m'a point annoncé les malheurs qu'il doit me coûter ; la vieille fée qui m'a rendu à moi-même , ne m'of-

fre point un souvenir qui me donne lieu de craindre, & il me semble, plus je me consulte, que mon cœur ne peut jamais être rempli que par la seule tendresse qui m'attache à votre personne.

A ces mots, mon père m'embrassa, & m'ayant fait donner des habits convenables à mon sexe & à mon rang; il m'entretenoit chaque jour des principes dans lesquels un homme raisonnable doit vivre.

Je paroissois goûter avec zèle ces leçons; mais mon père qui jugeoit que le caractère d'un homme de l'âge dont j'étois, ne pouvoit être ni stable ni solide, craignit que quelques-unes des dames de sa cour ne m'inspirât cette tendresse qui devoit m'être fatale. Mon fils, me dit-il un jour, je vous trouve des dispositions telles que je les souhaite, mais il faut que l'âge les détermine: ce séjour-ci pourroit les altérer; il faut que vous me quittiez, allez, mon fils, parcourez tous les climats qui sont proches des bords de la méditerranée; errez sans vous fixer, jusqu'à ce que vous soyez dans un âge plus avancé; & si vous trouvez enfin quelque région où les hommes naissent avec un éloignement pour la captivité où les dames nous assujettissent; séjournez-y, & revenez gouverner, avec un cœur inébranlable, les états que je vous confère.

Il me conduisit jusqu'au vaisseau qu'il avoit fait préparer, & m'ayant mis sous la conduite d'un de ses courtisans, il m'embrassa, & me laissa partir.

Les premiers jours de notre navigation furent assez heureux, mais un matin nous fûmes attaqués par deux corsaires : le combat fut sanglant, & malgré l'avantage du nombre je fus si bien secondé par les personnes de ma suite, que nous prîmes un des deux corsaires, & l'autre fut obligé de se sauver.

Ce succès fut suivi d'un fort triste événement, nous fûmes surpris d'une tempête qui brisa les mâts & les cordages de notre bâtiment : enfin après avoir errés deux jours au gré des flots, un coup de vent nous jeta sur une roche où nous nous brisâmes, je fus le seul qui échappai à ce naufrage, peut-être parce que j'avois conservé quelque sang froid. Cette roche où notre vaisseau se fracassa touchoit presque à terre, & il me fut aisé de gagner le rivage où après avoir marché quelque tems, j'entrai dans une grande ville.

Alors il conta aux deux dames comment il s'étoit trouvé dans cette place où il avoit vu l'enlèvement de la princesse Zeloïde ; il leur fit aussi une peinture légère de ses aventures dans le palais des pavillons. Il n'oublia pas le triste

féjour qu'il avoit fait dans cette ville malheureuse d'où il étoit parti par le secours de cette flèche libératrice qui l'avoit conduit dans le palais où il étoit alors.

Pendant tout le récit de ses aventures, il avoit souvent les yeux attachés sur la plus jeune des deux dames qu'il reconnoissoit être la princesse Zeloïde, & dans les intervalles où il parla d'elle, il plaça des traits qui découvroient assez tout ce qu'elle lui avoit inspiré pendant le seul instant où il l'avoit vue. La princesse ne put les entendre sans trouble & sans plaisir. Dès qu'il eut achevé sa narration, la dame qui étoit avec la princesse se leva, & ayant donné la main au prince Amanzarifdine, elle sortit avec lui de l'appartement.

Ce prompt départ surprit Zeloïde à qui la présence du prince commençoit à n'être pas indifférente; elle rappelloit avec plaisir les marques qu'il venoit de lui donner des tendres impressions qu'il avoit reçues le jour de son enlèvement; elle s'applaudissoit des sacrifices qu'il lui avoit faits dans le palais des pavillons. Ces réflexions l'occupèrent lorsque la fée vint la rejoindre; elle lui demanda pourquoi elle avoit emmené si subitement le prince dont elles venoient d'apprendre l'histoire: c'est, dit la fée, le plaisir que vous avez marqué à l'en-

tendre qui m'a contraint de l'éloigner. Vous êtes dans un tems où vous devez craindre plus que jamais les malheurs qui sont attachés à toutes vos volontés. Quel malheur, reprit la princesse, est plus triste que celui de ne faire jamais ce que je veux ? d'ailleurs, pourquoi le prince partage-t-il la contrainte où je suis ? Vous le bannissez, j'ai lieu d'être jalouse, dit la fée, vous êtes ici l'unique objet de mon attention & de ma complaisance, & loin de tenir la même conduite à mon égard, la première idée qui s'offre vous occupe & vous dissipe. Non, mon aimable fée, répondit la princesse en l'embrassant, mon cœur n'est jamais occupé que du souvenir de ce que je dois à votre amitié.

Il faut que je vous quitte pour quelque tems ; lui dit la fée ; depuis le jour de votre enlèvement, où je vous ai conduit dans ce palais, le roi votre père ignore quelle est votre destinée : il est tems que j'aie l'en instruire : j'ai pris soin de faire venir dans ce séjour la dame qui vous a élevée pour vous tenir compagnie pendant mon absence : adieu, souvenez-vous toujours que le bonheur du reste de votre vie dépend de l'état indifférent où il faut que votre cœur & votre esprit soient sans cesse ; contraignez votre penchant ; même pour les plus petites choses ;

sur-tout ne songez plus au prince Amanzarifdine ; vous l'avez regardé tantôt avec une sorte de complaisance qui vous seroit funeste si elle avoit des suites : oubliez-le si bien que vous le remarquiez à peine , & que vous le fuyez sans répugnance , quand même il s'offriroit à vos regards. A quoi vous serviroit un penchant pour un prince qui ne fauroit être votre époux ; car vous savez les conditions que le génie qui a tiré votre horoscope a attaché à votre hymenée.

La gouvernante parut alors , & la fée ayant embrassé la princesse , les laissa ensemble & partit.

Dès que la princesse se vit en liberté , elle s'abandonna à une profondé rêverie ; le souvenir du prince ne la quittoit pas d'un moment ; elle cherchoit à s'en distraire pour se conformer aux conseils de la fée , mais son cœur n'y consentoit pas. Quelquefois même elle souhaitoit qu'Amanzarifdine fût encore dans le palais & pût s'offrir à sa rencontre. Enfin combattue par sa crainte & par son penchant , elle devenoit chaque jour plus sombre & plus inquiète.

La gouvernante s'en apperçut , elle voulut en pénétrer la cause : le départ de la fée a bien changé votre humeur , lui dit-elle un jour , depuis qu'elle vous a quittée vous êtes toujours triste & rêveuse ; l'absence d'une amie comme

elle vaut bien ( il est vrai ) qu'on y soit sensible, mais elle n'exige pas une tristesse si profonde & si continuelle que celle qui vous absorbe. Que je serois heureuse , répliqua la princesse , si je n'étois agitée que par le chagrin que doit me causer l'éloignement d'une généreuse fée à qui je dois tout ; je ne combattrois pas un mouvement si légitime , c'en est un autre qui m'occupe malgré moi , & qui s'accroît à mesure que je veux y résister : la fée m'a prescrit de fuir le prince Amanzarifdine & de l'oublier ; ce conseil a produit dans mon cœur un effet tout contraire. Le jour qu'il nous a conté ses aventures , j'ai remarqué dans sa personne & dans ses discours un charme que je ne saurois expliquer , & qui le rend toujours présent à mon souvenir. Je suis cette image , & je la retrouve au moment que je crois l'avoir perdue. Quoi , répondit la gouvernante , la crainte des malheurs que la fée vous a fait pressentir si votre cœur s'occupoit du prince Amanzarifdine , ne doit-elle pas suffire pour vous le rendre indifférent ? & depuis le tems que vous savez que tous vos desirs vous doivent être funestes , ne devriez - vous pas vous être accoutumée à une indifférence parfaite pour toutes les choses de la vie ?

Hélas , reprit la princesse , est-ce que la raison détermine notre cœur , elle ne peut que lui

découvrir le penchant qu'il doit suivre , mais elle n'a pas la force de l'y entraîner : d'ailleurs , si ce sont mes seules volontés qui doivent m'être funestes , pourquoi le sort me feroit-il un crime de ma tendresse ? l'amour est-il un mouvement volontaire ? non c'est un ascendant plus puissant qui nous entraîne malgré nous ; c'est ma destinée qui me force d'aimer , doit-elle me punir des efforts qu'il me coûte ? & si la sagesse consiste à lutter contre cette puissance qui détermine les événemens de notre vie , dépend-il de foi de la pratiquer ? ne me rappelez donc plus des conseils que je ne suis pas maîtresse de suivre. Vous n'ôteriez rien à mes dispositions , & vous ajouteriez seulement à mon trouble. Je ne vous contredirai plus , répondit la gouvernante , & je vais au contraire tâcher d'adoucir votre inquiétude.

Alors elle quitta la princesse , & jugeant par ce que la fée lui avoit dit de fuir le prince s'il s'offroit à sa vue , qu'il pouvoit être encore dans le palais , elle le chercha de toutes parts , & l'ayant joint enfin , elle lui parla & en reçut cette lettre qu'elle apporta à la princesse.

Lettre d'Amanzarifdine à la princesse  
Zeloïde.

*La fée en me permettant de rester dans ce palais ,*

*m'a défendu de vous voir un moment, elle m'a rendu cette loi respectable en me faisant connoître les disgraces que vous éprouveriez si je jouissois de votre présence; quelque idée que je me fasse du bonheur d'être auprès de vous, j'aurai la force de m'en priver puisqu'il doit vous être funeste; c'est aussi le seul obstacle qui pouvoit m'arrêter, & il ne me reste pour ajouter à cette triste contrainte où je me trouve, qu'à connoître si vous daignerez me plaindre.*

La princesse en lisant ce billet, ressentit un trouble qu'elle ne fut pas maîtresse de cacher. Le prince est donc dans ce palais, dit-elle à la gouvernante : oui, madame, répondit-elle, je l'ai trouvé dans l'appartement de la fée; il m'a abordé dès qu'il m'a apperçu, & m'ayant donné cette lettre d'une main tremblante : daignez, m'a-t-il dit, la rendre à la princesse, & m'apprendre bientôt ce qu'elle ordonne de mon sort; je l'ai quitté à l'instant, sans lui apprendre les impressions qu'il vous a faites. Vous ne lui avez donc point parlé de moi, reprit la princesse : hé bien, il ignorera toujours mes sentimens : reportez-lui sa lettre, & dites-lui que je ne l'ai point lue. Alors elle voulut la remettre à la gouvernante; mais un penchant plus fort qu'elle-même l'entraînoit, & après s'être fait quelque tems violence, elle écrivit ces mots, & chargea

la gouvernante de les porter au prince Amanzarifdine.

*La fée m'a ordonné de vous oublier, & pour m'y engager, elle m'a annoncé des malheurs infinis si je m'occupois un moment de vous. J'ai tout mis en usage pour lui obéir, jugez par la démarche que je fais si mon cœur y a réussi.*

La gouvernante alla rejoindre le prince, & Zeloïde se trouvant seule, se livra toute entière à la joie qu'elle ressentoit de connoître qu'elle étoit aimée: elle relut plus d'une fois les nouvelles marques qu'elle venoit d'en recevoir. Cependant elle se reprochoit quelquefois d'avoir laissé connoître au prince le goût qu'elle se sentoit pour lui; & dans d'autres momens elle trouvoit que le billet qu'elle lui avoit écrit ne disoit pas assez; elle craignoit qu'il n'y pénétrât pas le progrès qu'il avoit fait sur son cœur, & qu'il ne cherchât à vaincre la tendresse qu'il avoit pour elle.

A ces agitations se joignirent l'impatience du retour de la gouvernante; elle vouloit savoir comment le prince avoit reçu sa lettre: quel trouble avoit alors paru sur son visage, tout ce qu'il avoit pensé en la lisant; combien de fois il l'avoit relue. Elle se faisoit par avance l'image  
d'un

d'un récit dont toutes les circonstances lui étoient chères , & son inquiétude fut extrême , lorsqu'elle vit la journée presque entière se passer sans que sa gouvernante vînt lui rendre réponse. Elle se plaignoit de sa négligence ; quelquefois elle accusoit le prince , & quelquefois elle s'accusoit elle-même de le condamner si légèrement. Enfin la gouvernante arriva : que vous avez tardé , lui dit-elle ! vous deviez juger de mon impatience. J'ai rendu votre lettre , dit la gouvernante , & le prince s'est retiré pour la lire ; j'ai attendu quelque tems , & ne le voyant point revenir , j'ai descendu dans les jardins où je me suis promenée jusqu'à présent.

Zeloïde fut d'abord piquée de ce qu'Amanzarifdine ne lui avoit point récrit , mais bientôt elle trouva dans son cœur mille raisons pour le justifier , & dès le lendemain elle lui renvoya la gouvernante , persuadée qu'il l'attendoit lui-même avec impatience : mais lorsqu'elle fut de retour , la princesse apprit avec un dépit extrême , qu'elle n'avoit point trouvé le prince , quoiqu'elle l'eût cherché dans tout le palais ; elle ne savoit que juger de cette absence , & son inquiétude devint bien plus vive lorsque plusieurs jours se passèrent sans qu'elle reçût de ses nouvelles. Elle s'abandonna à une tristesse extrême.

Que je suis touchée de l'état où vous êtes , lui dit un jour la gouvernante , vous vous livrez à des regrets dont je crains que le prince ne soit pas digne ; s'il vous avoit bien aimée , il ne se feroit pas éloigné de ce palais : je dois même vous dire que je remarquai en lui rendant votre lettre , qu'il n'avoit point ce vif empressement si naturel à un amant qui reçoit une pareille grace de ce qu'il aime. Ce discours acheva d'irriter la princesse ; elle se retira dans son appartement , où après s'être imaginé tout ce qui pourroit lui donner lieu de se plaindre du prince , elle résolut d'aller le chercher elle-même dans tout le palais. Son dépit ne lui laissoit plus le souvenir des conseils que la fée lui avoit donnés ; elle parcourut tous les appartemens & trouva enfin Amanzarifdine.

Pourquoi ne reçois-je plus de vos nouvelles , dit-elle , songez-vous à l'outrage que vous me faites , en défavouant par votre négligence les sentimens que vous m'aviez découverts ? Le prince ne lui répondit que par des regards inquiets , il affectoit même d'être peu satisfait de sa présence.

Ah ! que dois-je juger de cette froideur , dit la princesse ? Le jour que vous contâtes vos aventures & les miennes , je ne remarquai que trop que vous me reconnoissiez pour cette fille

infortunée que vous aviez vu enlever dans les bras de son père , vous paroissiez partager mon triste destin par un mouvement plus vif que la pitié ; depuis vous avez paru confirmer , par la lettre que vous m'avez écrite , le penchant que je vous croyois pour moi ; mais, hélas ! je me suis bien trompée ; depuis que je vous ai laissé connoître la place que vous teniez dans mon cœur , je n'ai reçu de vous que des marques d'oubli & d'indifférence. Vous savez à quels malheurs je suis destinée si je satisfais une seule de mes volontés : jusqu'à présent j'avois su me contraindre , mais vous m'avez fait oublier la crainte de toutes ces disgraces ; & quoique dans cet instant vous ne paroissiez point sensible aux peines auxquelles je m'expose en cédant au penchant qui m'entraîne auprès de vous , peut-être mon cœur vous les pardonne-t-il.

Ah ! cruelle princesse , répondit Amanzarifdine ; pourquoi me forcez - vous à rompre le silence ! je ne puis résister à vos reproches ; c'est moi qui dois me plaindre de vous ; depuis cette lettre si chère où vous me laissez connoître que ma tendresse ne vous est pas indifférente , je n'ai reçu nulles marques de votre souvenir : votre gouvernante qui m'est venu joindre chaque jour , m'a dit cent fois qu'enfin les conseils de la fée avoient prévalu sur votre

cœur ; que vous vouliez absolument m'oublier , & que même vous y étiez parvenue. Ah ! la perfide nous trahissoit l'un & l'autre , reprit la princesse ; mais que je suis heureuse qu'elle m'ait trompée , lorsqu'elle m'a persuadé que vous ne m'aviez point aimé. Si vous connoissiez , dit le prince , tout ce que j'ai souffert quand j'ai cru que vous m'aviez banni de votre cœur , que vous me trouveriez digne de votre tendresse , mais que les marques que j'en reçois m'allarment en me rendant heureux , vous ne savez pas quel sort nous est destiné.

Le jour que je vous contai l'histoire de ma vie , & que la fée m'arrachant d'auprès de vous me conduisit dans cet appartement , j'ai remarqué , me dit-elle , que la princesse vous regarde avec complaisance ; elle n'a plus que quelques jours à vivre dans la contrainte où elle est , ainsi gardez-vous de la voir & de lui parler , quand même elle viendrait dans cet appartement , car l'indifférence que vous lui marqueriez détourneroit les disgrâces auxquelles elle s'exposeroit en se livrant au penchant que j'ai connu qu'elle a pour vous ; sans cette conduite vous seriez peut-être réduit à ne vous voir jamais. Ah ! ma princesse , ajouta Amanzarifdine , que je serois à plaindre s'il me falloit éprouver un semblable malheur , & que je me suis reproché le plaisir

de recevoir votre lettre & de vous écrire, puisqu'il peut avoir une suite si funeste.

La fée qui entra dans l'appartement interrompit cet entretien : Que vous êtes contraire à vous-même , dit-elle à la princesse ! je vous trouve avec Amanzarifdine , après vous avoir fait connoître tout ce qui devoit vous en éloigner : vous entrez demain dans votre seizième année ; demain vous l'eussiez pu voir sans péril : que je vous plains ! il faut que vous expiez par des peines le plaisir d'avoir cédé à votre penchant : adieu , éloignez-vous de ce palais ; vos malheurs finiront , mais vous n'êtes pas encore à leur terme ; sur-tout fuyez tout ce qui pourra vous attirer , & ne vous livrez qu'à ce qui vous inspirera de la répugnance ; allez , ma chère Zeloïde , ne différez pas un moment , le tems que vous perdez ajoute de plus grands malheurs à votre destinée.

Ah ! que m'annoncez-vous, répondit la princesse ? pourquoi faut-il vous quitter ? pourquoi m'éloigner du prince ? car je ne puis vous cacher qu'il m'est infiniment cher. Hélas ! quelques malheurs plus grands que ceux que j'éprouve me restent-ils à craindre ? est-il un sort plus affreux que de se séparer de ce qu'on aime ?

C'est vous-même , princesse , répondit la fée , qui vous rendez plus malheureuse ; devez-vous

vous faire une image si effrayante du peu de tems où il faut que vous soyéz séparée de votre amant. C'est pour prévenir une séparation éternelle que je vous conseille de vous éloigner pour quelque tems : n'est-ce pas un fort grand bonheur d'éviter par un peu d'absence d'être à jamais privée de la vue d'un objet qui vous est cher ? Ah ! généreuse fée, s'écria la princesse, je ne connois point à présent cette différence ; je sens seulement que je vais quitter tout ce que j'aime.

Le prince alla se jeter aux genoux de la fée, qu'il embrassa cent fois : il ne put lui parler que par ses larmes, car il étoit si saisi qu'il avoit perdu l'usage de la voix.

Vos regrets, lui dit la fée, ne peuvent point changer le sort de la princesse : non les mortels ne satisfont point les uns pour les autres aux décrets du sort.

Alors elle embrassa la princesse dont les yeux étoient baignés de larmes, & qui partit à l'instant, osant à peine accorder un regard à son cher Amanzarifdine qui étoit livré au plus cruel désespoir :

La princesse toute éplorée s'éloigna insensiblement du palais de la fée protectrice ; elle marcha long-tems sans tenir de route, & sans s'appercevoir des lieux par où elle passoit. Déjà

le jour commençoit à s'affoiblir , lorsqu'elle aperçut auprès d'elle un spectacle qui la fit pâlir : c'étoit un génie d'une grandeur énorme qui attaquoit un jeune homme que la princesse reconnut être son amant , son bras armé d'un fer tranchant alloit lui ôter la vie. La princesse sans réfléchir courut au génie pour l'arrêter , mais quand elle en fut tout-à-fait proche , ces deux objets furent changés en une vapeur légère qui se dissipa à l'instant , & elle entendit la voix de la fée qui prononça ces mots :

*Combats toujours les destins trop barbares ,*

*Contrains tous desirs ,*

*En y cédant , hélas ! tu te prépares*

*De nouveaux déplaisirs.*

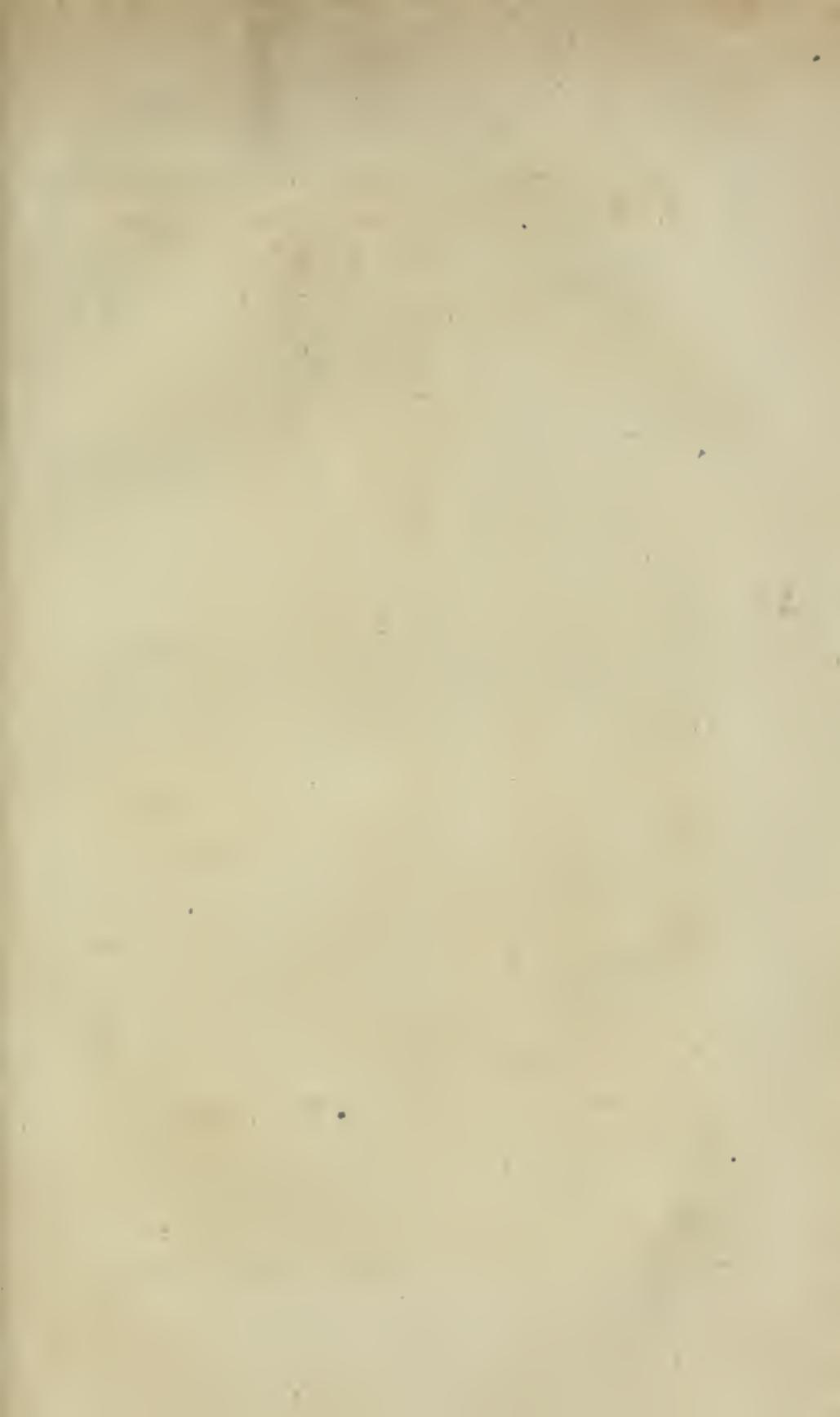
Généreuse fée , s'écria la princesse , pouvois-je fuir ce conseil dans la situation où je viens de me trouver ? Peut-on voir ce qu'on aime dans un danger évident sans chercher à le secourir ? quoique ce que j'ai vu ne soit que l'ombre de mon cher Amanzarifdine , hélas ! n'en est-ce pas trop encore pour m'allarmer : alors elle répandit un torrent de larmes capables d'attendrir le cœur le plus insensible.

Le jour cédoit tout-à-fait à la nuit , lorsqu'elle aperçut auprès d'elle deux tours ; l'une

étoit bien éclairée , & sembloit avoir été construite par les graces , l'autre étoit d'un dehors lugubre ; une pâle lumière l'éclairoit à peine ; elle ne put la regarder sans horreur ; elle la choisit cependant pour y attendre le jour , & y étant entrée elle la trouva un peu moins triste qu'elle n'avoit paru. Elle s'affit , & s'abandonna enfin au sommeil.

Elle n'en jouit pas long-tems , ses yeux furent ouverts avant le lever de l'aurore , & dès qu'elle l'apperçut elle sortit pour errer à l'aventure.

A peine eut-elle marché quelque tems , qu'elle apperçut au bout d'une avenue qu'elle avoit suivie , un palais dont les murs d'une composition transparente lui laissoient voir tout ce qui se passoit dans l'intérieur. Elle apperçut un autel superbement décoré , auprès duquel étoit le génie qui préside sur les cœurs ; il lui sembla que ce puissant génie lui faisoit signe d'approcher , en lui montrant d'une main le roi son père & le prince son amant , & de l'autre une couronne. La princesse trop prompte à se persuader ce qu'elle souhaitoit avec passion , crut d'abord que ce génie lui annonçoit la fin de ses malheurs , elle courut ou plutôt elle vola vers l'autel ; mais à l'instant qu'elle touchoit & son père & son amant , tout cet édifice





*Ville, nous avons résolu mon frère et moi,  
de l'honorer de notre tendresse.*

s'évanouit , & elle se trouva dans un vaste désert ; alors cette même voix qu'elle avoit déjà entendue , lui rappella encore ces mots :

*Combats toujours les destins trop barbares ,*

*Contrains tous tes desirs*

*En y cédant , hélas ! tu te prépares*

*De nouveaux déplaisirs.*

La princesse avoit déjà reconnu sa faute , & ne put l'expier que par de nouvelles larmes ; & s'étant assise à l'ombre de quelques arbres , elle s'endormit. A son reveil , elle trouva assis à côté d'elle deux génies , l'un avoit toutes les grâces de la jeunesse , l'autre étoit décrepit , il avoit quelque chose de dégoûtant dans toute sa personne ; ce fut lui qui parla le premier. Fille , dit-il , nous avons résolu , mon frère & moi , de t'honorer de notre tendresse , & nous disputons , dans le moment que tu t'es reveillée , auquel de nous deux tu resterois en partage ; nous voulons bien nous en remettre à ta décision : tu ne saurois nous échapper , ainsi il ne te reste plus que la liberté du choix. La princesse surprise infiniment de ce qu'elle venoit d'entendre , resta long-tems les yeux baissés sans lui répondre. Détermine-toi donc pour l'un de nous , ajouta le vieux génie , ou bien

tu nous appartiendras à tous deux ; jette un regard sur celui que tu veux choisir. La princesse voulut se lever & fuir, mais elle fut retenue par les deux génies, & voyant bien qu'elle ne pouvoit s'en débarrasser, elle crut s'exposer moins en se livrant au vieillard ; elle le regarda un moment, alors le jeune génie disparut, & elle se trouva tête à tête avec l'autre. C'est donc moi que tu préfères, fille, dit-il ; dès ce moment je t'accorde mon estime ; il faut que je profite du penchant que tu te trouves pour moi ; alors il prit les deux mains de la princesse dans l'une des siennes ; elle fit des cris perçans, & voulut se défendre. Laissons là les clameurs, dit-il ; depuis que je suis dans mon troisième siècle, j'ai eu chaque jour des bonnes fortunes ; tu vas en augmenter le nombre : prépare-toi d'entendre l'histoire de ma vie que je vais te conter ; voilà tout ce que j'exige de mes maîtresses, je ne leur demande que de l'attention. Alors il laissa en liberté la princesse, qui, se trouvant quitte à fort bon compte, promit au génie d'être aussi attentive qu'il desiroit. Le vieillard parut avec un visage moins austère, il s'y répandit un air de sérénité qui n'avoit plus rien de ces traits dégoûtans d'une vieille caduque, & son ton de voix rauque & effrayant étant devenu plus doux, il parla ainsi.

## HISTOIRE

*Du vieux Génie.*

**J**E suis un génie de l'Asie assez connu par le penchant que j'ai toujours eu d'être secourable aux mortels. Quoique mon art, qui m'élève au-dessus de beaucoup d'autres génies de la terre, semble devoir me donner autant de pouvoir sur moi-même, que j'ai de supériorité sur eux; cependant j'ai porté toute ma vie le cœur le plus tendre & le plus susceptible de ces impressions que fait naître une femme aimable; mais une délicatesse malheureuse a long-tems été attachée à cette sensibilité. Ce n'étoit pas assez pour moi de plaire à une beauté dont j'étois charmé, je voulois qu'elle n'usât jamais avec moi ni d'une dissimulation ni d'un déguisement, même les plus légers. C'étoit-là toute la vertu que j'en exigeois, au point que je lui aurois pardonné une infidélité, si elle en fût convenue. Mon enfance fut remplie par les exercices ordinaires, dont s'occupent les jeunes génies; c'est-à-dire, quelquefois à remplir l'air de tourbillons, de tonnerres & de sifflemens, à faire pâler la lune & les étoiles, à tirer des montagnes du sein de la terre, à forcer les fleuves de remonter vers leur source, à composer des phil-

tres pour faire naître la tendresse & d'autres secrets pourcauser l'antipathie, à rajeunir des personnes accablées sous le poids de la vieillesse, à bâtir en un instant des palais & des villes même toutes entières, à en détruire d'autres en aussi peu de tems. Ce furent là les occupations des premiers jours de ma vie. Dès qu'une fois je parvins à cet âge où les passions commencent à mouvoir notre cœur, je ne m'occupai plus qu'à chercher une maîtresse aimable; mais je voulois, comme je l'ai déjà dit, qu'elle eût sur toute autre qualité, celle d'être sincère.

Pour parvenir à la trouver, je résolus de parcourir toutes les parties du monde, de choisir dans chaque pays une des plus belles femmes, & de les transporter toutes dans mon palais en Asie, pour choisir encore entr'elles.

Avec le secours de mon art, j'eus bientôt fait le tour de la terre; je ne séjournois dans les différens climats, qu'autant qu'il falloit pour connoître tout ce qu'il y avoit de femmes dont la beauté étoit en réputation. Je commençai mon voyage par les isles de la Grece; il y avoit dans celle de Chio une fille de l'âge de quinze ans, plus belle que les grâces; ce fut ma première proie. J'en enlevai une seconde sur les bords du Tibre; de là je traversai la Germanie, & près des rives du Danube j'en choisiss une

troisième. Je parcourus ensuite toutes les Gaules, & dans une ville que baigne la Seine, je trouvai une jeune personne que je dérobaï encore; j'en allai choisir une autre dans les climats où coule la Tamise; de-là je me rendis dans cette quatrième partie du monde qui n'étoit encore connue que par les génies, où j'enlevai une fille parfaitement belle.

Je transportai ces six personnes chacune dans un palais que j'avois construit moi-même auprès du mien. Elles y trouvèrent tout ce qui pouvoit charmer le goût & la vanité. Je partageois ma journée également entr'elles; & comme pendant le séjour que j'avois fait dans les pays où je les avois enlevées, j'avois assez pénétré leurs différens caractères, je ne m'offris jamais à elles, que sous les traits que je crus les plus convenables pour leur plaire.

J'avois remarqué que la passion dominante de la belle Germaine étoit l'ambition & l'envie de plaire; elle trouva le palais que je lui avois destiné, habité par un nombre de femmes parfaitement belles, qui lui dirent que c'étoit le serail du calife de Babilone; que ce prince étoit d'une figure fort aimable, & d'un commerce galant & poli, que son cœur étoit assez constant; & que, lorsqu'il avoit pris du goût pour l'une d'elles, elle pouvoit se flatter d'être

long-tems la favorite, pourvu qu'elle fût de bonne foi avec lui, même sur les choses les plus indifférentes. Le calife, ajoutèrent-elles, ne nous retient ici que volontairement; celles pour qui le desir de lui plaire n'est pas suffisant pour les y fixer, dès qu'elles lui marquent le moindre dégoût, sont transportées à l'instant dans tel séjour qu'elles souhaitent. Voici bientôt l'heure où ce prince vient se promener ici; en attendant qu'il arrive, venez parcourir ce vaste & superbe palais; outre sa structure magnifique, ce qu'il a de plus rare & de plus flatteur, est que tous les plaisirs & les amusemens vous seront offerts dès que vous les désirerez un instant.

La Germaine ayant suivi ses compagnes, revint dans l'appartement où l'on avoit dit que le calife devoit bientôt se rendre; c'étoit moi qui m'offris à sa vue sous les traits d'un homme qui a toutes les graces de la jeunesse. J'étois paré des plus superbes habits, & environné d'une cour pompeuse. On vous a sans doute appris, lui dis-je, madame, que c'est ici le séjour de la liberté; vous n'y resterez qu'autant qu'il pourra vous paroître aimable: je voudrois qu'il pût dépendre de mes attentions & de mes sentimens, de vous le faire habiter toute votre vie. La Germaine me répondit avec beaucoup

d'esprit & de modestie , & depuis ce jour , elle parut ne s'appliquer qu'aux choses qui pouvoient m'attacher à elle ; mais insensé que j'étois. Je ne fus pas assez satisfait de ces apparences flatteuses , je voulus connoître si quelqu'autre objet ne lui étoit point plus cher que moi , & si son cœur n'étoit point capable de déguisement ; j'avois pour l'éprouver un moyen sûr que je mis en usage.

Un jour que j'étois auprès d'elle ; il est un endroit de votre palais , lui dis-je , dont vous ne connoissez pas encore le prix , & qui est digne de curiosité ; c'est cette extrémité de votre galerie , qui est en forme de dôme , on l'appelle le séjour des souhaits ; vous pouvez y aller quand il vous plaira , & y former tel souhait que vous voudrez ; vous verrez naître tout-à-coup des objets qui vous assureront du succès de la chose souhaitée ; tout le mystère consiste à vous approcher d'une urne qui est soutenue par une colonne , vous pencherez votre bouche vers cette urne , & vous prononcerez à voix basse , si vous voulez , le souhait que vous aurez formé.

A peine l'eus-je quittée , qu'elle courut avec précipitation vers l'endroit que je lui avois enseigné ; elle s'approcha de l'urne , & s'étant penchée , elle prononça ces mots : *Je souhaite que*

*le tems qui efface la beauté des autres dames , donne toujours un nouvel éclat à la mienne. A peine eut-elle achevé , qu'elle vit une dame dont tous les traits étoient semblables aux siens , à mesure qu'elle fixoit ses regards sur elle , elle appercevoit quelques graces nouvelles qui venoient l'embellir : tous ces objets disparurent , & elle s'en retourna dans son appartement fort satisfaite de ce qu'elle venoit de voir.*

Je la joignis un instant après ; une joie extrême étoit répandue sur toute sa personne. Puis-je vous demander , lui dis-je , si vous êtes contente du séjour des souhaits ; apprenez-moi , je vous prie , quel est celui qui vous y a attirée ; j'y consens , répondit-elle , le souhait que j'ai fait m'est trop cher pour ne pas vous en faire part. J'ai souhaité de conserver toujours le seul avantage que j'ai sur toutes les dames qui composent votre cour , c'est de vous aimer plus tendrement que vous n'êtes aimé d'elles. Ah ! madame , répliquai-je , que je ressens bien le prix de sentimens si délicats & si favorables. Vous apprendrez bientôt comment je veux les reconnoître.

Je la quittai pour me rendre chez la jeune Grecque. J'avois remarqué pendant le séjour que j'avois fait auprès d'elle dans l'isle de Chio , que , quoiqu'elle fût aimée de tout ce qu'il y  
avoit

avoit d'hommes aimables dans cette île, elle n'étoit sensible pour aucun d'eux; je m'offris à elle sous la figure d'un jeune Grec qui l'aimoit éperdument. C'est pour vous débarrasser, lui dis-je, de la foule importune d'amans qui vous environnoit sans cesse, que je vous ai conduit dans ce séjour-ci avec le secours d'un génie qui me protège; ce palais vous offrira tout ce qui peut vous flatter, & nous pourrons sans trouble & sans inquiétude nous voir & nous aimer, si votre cœur daigne y consentir.

Il parut qu'elle devenoit sensible, & que cette froideur que je lui avois connue avoit fait place à une tendresse extrême. Enfin je la conduisis dans le séjour des souhaits ( car dans chaque palais des dames que j'avois enlevées, j'avois construit une urne dans la même disposition, & qui avoit la vertu que je viens de dépeindre ) après lui en avoir enseigné l'usage; je m'éloignai d'elle; alors elle s'approcha de l'urne, & dit: Je souhaite devenir aussi sensible aux soins d'un amant, que j'en ai été peu touchée jusqu'à présent. Elle apperçut tout-à-coup un jeune homme qui sembloit formé exprès pour plaire; elle le regarda avec une forte de complaisance qu'elle n'avoit point encore connue, elle le vit à l'instant disparaître. Je

l'allai retrouver un moment après dans son appartement : hé bien, lui dis-je, comment vous trouvez-vous de la puissance de l'urne ? quel fouhait avez-vous fait ? J'ai fouhaité, dit-elle, que mon cœur restât toujours dans les dispositions où il est de n'aimer que vous. Ah ! que vous êtes charmante, lui dis-je, qu'il m'est doux de vous connoître si tendre & si fidèle ! c'est une justice que vous rendez à mon cœur ; vous savez avec quelle indifférence j'ai regardé toutes les autres beautés de la Grece, trop content de l'espoir de vous plaire. Je la quittai à ces mots, pour me rendre dans le palais de la belle Rosaline que j'avois enlevée sur les bords du Tibre.

Elle avoit été élevée dans une contrainte extrême ; à peine ses parens lui laissoient-ils voir le jour. Je crus que l'ayant conduite dans un palais où régnoient les plaisirs & les graces, & m'offrant à elle sous une figure aimable, je serois bientôt maître absolu de son cœur ; je mêlois chaque jour à tous les amusemens que je pouvois imaginer pour lui plaire, les soins & les discours qui marquoient le mieux une véritable tendresse ; enfin, je lui enseignai cette urne confidente des fouhairs. Elle s'y rendit bientôt, & s'en étant approchée, elle prononça ces mots : Je fouhaite connoître tous les degrés de plaisirs

qui régnerent dans le monde, & pouvoir les choisir à mon gré. Alors elle entendit une voix qui dit :

*Tu seras obéie.*

*Au gré de tes desirs,*

*Chaque instant de ta vie*

*T'offre de nouveaux plaisirs.*

Elle vint me trouver très-satisfaite de cette prédiction. Je lui demandai quel usage elle avoit fait de l'urne. J'ai souhaité, répondit-elle, ne connoître d'autre plaisir que celui de posséder votre cœur, & de vous aimer toute ma vie. Que je suis heureux, lui dis-je, que vos desirs & les miens soient si bien d'intelligence; la moitié de votre souhait en produira toujours l'entier accomplissement.

Ayant trouvé un prétexte pour m'éloigner d'elle, je passai dans le palais de cette jeune beauté que j'avois enlevée sur le rivage de la Tamise; elle étoit d'une taille avantageuse, ses traits étoient réguliers, & elle avoit le plus beau teint du monde; sa démarche étoit légère & gracieuse; je lui avois connu beaucoup de penchant au plaisir; je ne négligeai rien pour lui paroître aimable; persuadé que pour plaire, il faut toujours amuser ce qu'on aime. Je remplissois tous ses momens par quelque objet qui

pût agréablement l'occuper : cette conduite parut me réussir ; il sembloit que je lui tenois lieu de ce qu'elle avoit dans le monde de plus cher ; enfin je la conduisis au séjour des souhaits, où après l'avoir instruite de l'utilité qu'elle en pourroit tirer , je la laissai seule. Dès qu'elle se vit en liberté , elle s'approcha de l'urne , & dit : Je souhaite que mon cœur puisse se partager autant que mes desirs. Alors elle apperçut le génie qui préside sur les cœurs , qui lui présentoit toutes les flèches dont il étoit armé. Je la rejoignis dès qu'elle eut achevé , & lui ayant demandé quelle confiance elle avoit fait à l'urne : J'ai souhaité , dit-elle , que votre cœur me soit toujours aussi fidèle qu'il me sera cher. Je parus charmé d'un souhait si favorable pour ma tendresse ; & l'ayant quittée un instant après , je passai dans le palais de la belle Américaine.

Dans la région où elle étoit née , les peuples ne connoissoient d'autres loix que celles de la nature , & vivoient répandus çà & là dans les campagnes , divisés par famille. Ils parloient cependant une même langue , elle m'étoit familière , car les génies possèdent naturellement les connoissances que les hommes n'acquièrent qu'avec peine ; la surprise de l'Américaine fut infinie , lorsqu'au lieu de se trouver dans une campagne déserte , & n'ayant pour

retraite qu'une petite hutte, elle se vit dans un vaste palais que l'art avoit construit à plaisir. J'avois pris la forme d'un homme de sa nation: je voulus jouir quelque tems de son embarras, & je connus qu'à mesure qu'elle s'accoutumoit à ces objets, ses idées se débrouilloient, & qu'elle avoit tout le bon sens dont les peuples des autres parties du monde sont capables.

Je crus qu'elle ne s'étoit occupée que de sa tendresse qu'elle auroit pour moi, n'étant pas distraite par ces mouvemens différens que le discernement & l'expérience font naître dans les femmes de l'Europe & de l'Asie. Je mis tout en usage pour lui inspirer de l'amour, & il me sembla que j'avois réussi, ce qui me fit juger que cette passion est un mouvement naturel dans le cœur, qui n'a pas besoin du secours de l'imagination pour naître. Enfin, après avoir remarqué en elle tous les sentimens qui paroissent dans les dames des autres nations, que j'avois enlevées; je lui appris l'usage qu'elle pourroit faire de l'urne. Elle alla bientôt dans le séjour des souhaits, & dit: Je souhaite que l'instant de ma vie qui me flattera davantage, dure autant que je voudrai. Alors elle apperçut les plaisirs sous la forme de jeunes enfans qui portoient des aîles; chacun d'eux s'empressoit autour d'elle; ils étoient si attentifs à ses regards,

qu'elle pouvoit à son gré les fixer, ou les faire disparoître. Je me rendis auprès d'elle, & l'ayant pressée de me faire confidence de ses souhaits, ne concevant pas, me répondit - elle, qu'il y ait une situation plus heureuse que celle où je suis, j'ai souhaité d'y rester toute ma vie. Votre sort ne dépendra que de vous-même, répondis - je, & vous en ferez bientôt certaine.

Je me dérobaï d'auprès d'elle, pour me rendre dans le palais de Clarice que j'avois enlevée sur le rivage de la Seine : j'avois également partagé mes soins & mes empressemens pour elle, & il y avoit déjà plusieurs jours qu'elle étoit instruite des mystères de l'urne ; elle l'avoit consultée plus d'une fois ; & j'avois entendu les souhaits qu'elle avoit faits, comme celui des cinq autres dames ; car cette urne étoit appuyée sur une colonne concave qui aboutissoit à un timbre si artistement composé, qu'il renvoyoit les paroles prononcées dans l'urne, avec plus d'éclat & de netteté dans une grotte où il étoit posé, & où je me rendois pour les entendre.

La première fois que Clarice alla y confier ses desirs, elle souhaita connoître la personne qu'elle aimeroit, lorsque le goût qu'elle avoit pour moi seroit cessé. D'abord elle aperçut un homme tout-à-fait aimable qui vint se jeter à ses

genoux, & la remercier de ce qu'elle avoit hâté le moment où il devoit être aimé d'elle. Elle devint si éprise de ce nouvel amant, que chaque jour dès que je m'éloignois, elle couroit au séjour des souhaits, où elle passoit avec lui tous les instans qu'elle pouvoit me dérober ; elle en sortoit encore au moment où je la pressai de me dire ce qu'elle avoit exigé de l'urne.

Il faut agir de bonne foi avec vous, me dit-elle, vos procédés pour moi ont été d'un si galant homme, que ce seroit y répondre mal, de ne vous pas découvrir mon cœur tel qu'il est. Le jour que vous m'avez enseigné le secret de l'urne des souhaits, portée par la seule curiosité, & persuadée qu'on ne peut pas aimer toujours le même objet, j'ai souhaité connoître la personne qui vous succéderoit dans mon cœur ; elle s'offrit d'abord. J'avouerai ma foiblesse ; ce nouvel amant me parut si aimable, que je me suis livrée toute entière au penchant qu'il m'inspiroit ; je ne mérite plus vos bontés, ainsi éloignez-moi de vous, & me renvoyez dans le séjour où vous m'avez enlevée, & pour dernière marque de votre tendresse, livrez-moi mon amant, & me laissez partir avec lui.

Cet aveu qui devoit me donner de l'éloignement pour Clarice, produisit dans mon cœur un effet tout contraire. Charmé de trou-

ver en elle cette sincérité que je cherchois avec tant d'ardeur dans une femme ; non , Clarice , lui dis-je , vous ne partirez point ; quoique le penchant que vous aviez pour moi soit effacé , vous ne m'en êtes pas moins chere ; votre bonne foi vous tient lieu dans mon cœur de toute cette tendresse que vous m'avez ôtée ; non , je ne puis me résoudre à vous éloigner ; je vous aimerai avec tant de soin de vous plaire , que je saurai vaincre ce nouvel amour qui vous entraîne ; d'ailleurs , si vous y consentez , je saurai , par la force de mon art , trouver des secrets qui vous donneront de l'antipatie pour cet objet qui vous est si cher ; mais non , ce secours ne me satisferoit pas , je ne veux devoir votre cœur à d'autre charme qu'à celui de l'amour. Enfin , à force de la presser j'obtins d'elle de rester encore quelque tems avec moi : je lui fis valoir les beautés du séjour qu'elle habitoit , où elle étoit prévenue par tout ce qui fait les agrémens de la vie : je négligeai alors toutes les dames que j'avois enlevées pour ne m'occuper que d'elle ; mais , hélas , mes soins n'eurent qu'un fort bien triste ! cette sincérité , par laquelle Clarice m'avoit charmé , me fit ressentir les plus cruels supplices ; elle m'avoit de bonne foi chaque jour que son cœur ne se sentoît plus capable d'aucun retour pour moi ,

& que son nouvel amant en feroit toujours le maître ; cet aveu me jettoit dans un désespoir extrême : hélas , lui disois-je quelquefois , perdez cette sincérité qui m'est si funeste ! trompez-moi pour me persuader que vous m'aimez ! il est aisé d'être séduit sur ce qu'on souhaite passionnément ; ayez seulement la plus légère apparence de cette tendresse que je vous demande ; est-ce pour une femme un effort si grand que de feindre ? non disoit-elle , il ne dépend pas de moi : mon cœur est trop rempli de ce qu'il aime pour paroître occupée d'un autre objet : je suis forcée à vous paroître telle que je suis ; pouvez-vous me faire un crime de la seule vertu que vous m'avez demandée ?

Enfin voyant que je ne pouvois rien gagner sur elle , je pris le parti de l'éloigner de moi : je la conduisis dans mon palais , où j'avois rassemblé les cinq autres dames. Je n'avois exigé de vous , leur dis-je alors , que de bannir avec moi tous les déguisemens, même dans les plus petites choses , mais il n'y en a eu qu'une qui ait été de bonne foi sur les mystères de l'urne ; toutes les autres ont voulu m'en imposer sur ce qu'elles avoient souhaité. Vous allez connoître ce que c'est que d'offenser un puissant génie dont le cœur est fait comme le mien. Vous que j'ai enlevée près du Danube , vous avez souhaité que

le tems qui efface la beauté de toutes les autres dames , donne toujours un nouvel éclat à la vôtre ; tenez , voilà une bouteille de cette eau si célébrée par les poètes , qui remplira l'envie que vous avez d'être toujours belle.

Pour vous , dis-je à la jeune Grecque , vous avez souhaité de devenir aussi sensible aux soins d'un amant que vous y aviez toujours été indifférente , tenez voilà un philtre qui donnera à votre cœur cette sensibilité qu'il désire ; vos charmes feront le reste , & feront un philtre assez sûr pour vous faire aimer.

Vous avez souhaité , dis-je à la belle Rosaline , de connoître tous les degrés de plaisirs , & de pouvoir les choisir à votre gré ; allez retournez sur les bords du Tibre d'où je vous avois emmenée , au lieu de cette vie contraignante que vous y meniez , vous y ferez en pleine liberté , & tous les plaisirs vous seront offerts au gré de vos desirs.

Pour vous , dis-je à la jeune personne que j'avois enlevée sur les bords de la Tamise , vous avez souhaité que votre cœur pût se partager autant que vos desirs , vous pouviez exiger de l'urne quelque chose de plus difficile ; pour avoir un cœur partagé , je crois que vous n'avez qu'à suivre votre penchant : quoi qu'il en soit , voilà un diamant sur lequel il y a des caractères

imperceptibles qui auront la vertu de donner à votre cœur toutes les impressions que vous voudrez qu'il reçoive.

J'adressai ensuite la parole à la belle Américaine ; votre éducation me fait bien de l'honneur , lui dis-je , vous avez passé tout-à-coup de cet aveugle instinct qui vous conduisoit , au discernement le plus pénétrant & le plus délicat ; mais il faut avouer que vous devez plutôt ce progrès subit à votre heureux naturel qu'aux soins que j'ai pris de vous instruire : vous avez souhaité que l'instant de votre vie qui vous flat-teroit davantage durât autant que vous le voudriez ; tenez voilà un anneau mystérieux qui produira ce rare effet dès que vous l'aurez mis à l'un de vos doigts ; mais pour être plus à portée d'en faire usage , oubliez votre sauvage patrie , allez habiter cette ville si renommée que la Seine arrose.

Ce discours achevé je tournai les yeux sur Clarice ; je ne pus la voir sans un trouble extrême : venez lui dis-je , cruelle Clarice , vous avez souhaité connoître la personne que vous aimeriez , lorsque le goût que vous aviez pour moi cesseroit ; vous l'avez vu cet amant qui m'ôte votre cœur , mais pourquoi me flat-ai-je qu'il vous rend infidèle : vous ne m'avez point aimé , ou du moins votre tendresse a duré si peu

de tems , qu'à peine ai-je eu celui de la connoître ; eh bien votre fouhait est exaucé ; vous possédez ce qui vous est cher : partez , retournez dans votre patrie , il ne dépendroit que de mon art de rendre votre amant aussi peu constant pour vous que vous l'avez été pour moi , mais vos douleurs n'effaceroient point les miennes ; au contraire , hélas ! ce seroit les accroître que de me servir d'une vengeance qui vous feroit souffrir. Ce n'est pas-là tout ce que je veux faire pour vous , mesdames , ajoutai-je , je vais vous donner à chacune un char qui vous transportera où vous voudrez aller , & je vous prie d'emporter avec vous les pierreries & les bijoux qui sont dans vos palais ; voilà les dernières marques que je veux vous donner de mon dépit. Je dois ne me plaindre que de moi-même , vous m'avez bien fait connoître qu'il ne faut considérer les dames que telles qu'elles paroissent & non pas telles qu'elles sont. Hélas si j'avois suivi cette maxime , que mon sort eût été doux ! vous aviez pour moi l'extérieur du monde le plus flatteur. Clarice même qui me coûte tant d'alarmes , n'avoit rien qui ne dût me charmer , jusqu'à l'instant où j'ai voulu approfondir son cœur ; mais je devois jouir des sentimens qu'il affectoit , sans chercher à connoître ce cœur si peu fidèle. Adieu mesdames , conservez-moi une

estime que je crois avoir méritée. Je les laissai partir alors , & j'allai me retirer dans un endroit écarté de mon palais , où après avoir quelque tems éprouvé tout le désespoir d'un homme qui perd ce qu'il aime , je pris le parti de hâter par un breuvage l'adoucissement que le tems apporte à toutes les douleurs , & je me retrouvai bientôt dans une tranquillité d'autant plus chère pour mon cœur , qu'il venoit d'être agité par les transports les plus vifs & les plus malheureux.

Mais mon cœur se lassâ bientôt de ce calme ; l'idée des peines que l'amour m'avoit coûté s'effaçoit chaque jour , & je rappellois avec plaisir les momens flatteurs qu'il m'avoit offerts. Pour me distraire de l'ennui que je trouvois dans ma solitude , je pris le parti de voyager dans toutes les isles de l'Asie qui m'étoient inconnues : je me rendis sur la côte de Coromandel , où je trouvai un bâtiment prêt à faire voile ; les personnes qui devoient s'y embarquer me parurent d'un commerce agréable. Je partis avec elles , espérant que leur société & le changement de séjour éloigneroient cette humeur sombre que j'avois contractée dans mon palais. Nous eûmes quelques jours d'une navigation assez heureuse ; mais notre pilote un matin ayant apperçu des vaisseaux qui nous

donnoient la chasse, il voulut les éviter ; ses efforts furent inutiles , ils étoient meilleurs voiliers que le nôtre , & nous eurent bientôt approchés : on reconnut à leurs pavillons que c'étoient des corsaires qui étoient sortis de l'île de Sumatra. Il y a , dit notre pilote , à l'extrémité de cette île un royaume que l'on appelle Achem , qui est gouverné par des femmes , & comme sous leur climat on ne voit jamais naître d'hommes , elles équipent des bâtimens qui vont en course sur toutes nos côtes , pour enlever tout autant d'hommes qu'elles en peuvent trouver , & les tenir toute leur vie en esclavage.

Toutes les personnes de notre bord pâlirënt à ce récit , & formèrent la résolution de défendre leur liberté aux dépens même de leur vie ; je fus le seul qui m'opposai à cette entreprise ; je leur conseillai de se laisser prendre sans défense , leur promettant que je saurois bien les tirer de cet esclavage qu'ils craignoient , & que bien loin que le séjour que nous ferions à Achem leur pût être fatal , je les en ferois partir quand ils voudroient , chargés de toutes les richesses de ce royaume. Mais voyant que mes promesses leur faisoient peu d'impression , je voulus les convaincre de mon pouvoir par quelque événement extraordinaire ; je touchai notre vaisseau avec une baguette que je tenois , ainsi

tôt il s'entr'ouvrit, l'eau y entra à grands flots, & ils se crurent trop heureux de trouver un asyle dans les bâtimens des corsaires d'Achem.

Ces femmes charmées du butin qu'elles venoient de faire, regagnèrent bientôt leur port, & nous conduisirent dans leur ville capitale, où elles nous laissèrent la liberté d'agir & de nous promener sans nous imposer aucune loi. Nous passâmes plusieurs jours dans cette situation. Les personnes qui avoient été prises avec moi ne me quittoient pas : j'eus soin de leur fournir amplement tous les besoins de la vie, & ils commençoient à beaucoup espérer des promesses que je leur avois faites ; lorsqu'un jour que nous étions rassemblés dans une grande place de la ville, nous fûmes tout-à-coup environnés par un nombre considérable de ces femmes qui nous dirent de les suivre ; je ne voulus point qu'on leur fit de résistance, & je fus le premier qui tendis les mains aux chaînes dont on nous chargea. Nous fûmes conduits dans un vaste palais, où nous trouvâmes un cercle de femmes assises sur des estrades, qui affectoient une contenance sérieuse & austère ; elles étoient toutes parfaitement belles. Une d'elles m'adressa la parole comme au chef de la troupe, & me dit : c'est ici le sénat qui juge les criminels, préparez-vous aux peines qui vous sont dûes.

Quel est notre crime , lui dis-je ? Nous ne nous connoissons point coupables , & si nous le sommes devenus sans le savoir , ce sera un adoucissement à l'arrêt que vous allez rendre contre nous , de le voir prononcer par les plus belles bouches du monde. Cette façon de vous défendre , me répondit-elle , est une sorte de réparation de l'offense que vous nous avez faite , mais elle n'est pas suffisante : vous avez dû savoir qu'ici tous les hommes sont esclaves , & que lorsqu'ils sont seulement huit jours dans ce royaume , il faut que d'eux-mêmes ils se choisissent le joug qu'ils veulent subir ; depuis que vous êtes ici , vous avez dû être informés de cette loi souveraine ; & puisque vous n'y avez pas satisfait , vous allez recevoir par nécessité les fers que vous vous seriez donnés par choix.

Alors elles tinrent conseil entr'elles , & nous marquèrent les différentes personnes à qui nous devions appartenir : pour moi , graces à l'extérieur avantageux dont je m'étois paré , je fus confisqué au profit de la reine. Je leur demandai pour unique grace , avant que nous fussions conduits aux lieux où l'on tient les esclaves , de me laisser parler en particulier à mes compagnons ; elles me le permirent. Je les embrassai tous , & leur dis que je ne leur refuserois jamais mon secours : que souvent je me rendrois auprès

d'eux ,

d'eux, & qu'ils devoient tout attendre de mon pouvoir. Ce discours leur fit considérer sans effroi l'esclavage dans lequel ils venoient de tomber ; & après m'avoir témoigné leur reconnaissance, nous nous séparâmes pour nous rendre à notre destination.

Je fus mené au palais où les captifs de la reine étoient retenus : je mourois d'impatience de voir cette princesse : elle avoit autant d'esclaves qu'il y a d'heures dans l'année : ils étoient habillés galamment, & on les instruisoit à former des jeux & des danses pour l'amuser. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne vînt les visiter ; ils avoient chacun une petite habitation séparée où ils trouvoient toutes les commodités de la vie ; & lorsque la reine les venoit voir, on les disperçoit dans de grandes galeries, où chacun à l'envi cherchoit les différens moyens de lui plaire.

Les uns, quand elle passoit, baisoient leurs chaînes ; les autres les portoient sur leurs têtes en forme d'une couronne ; celui-ci, dans une chanson, à l'imitation des Grecs, élevoit son esclavage au-dessus du sceptre de tous les rois du monde. Celui-là revêtu des attributs du génie qui préside sur les cœurs, offroit aux pieds de la reine ces traits & ces feux qui font naître la tendresse. On voyoit d'un côté une

troupe de ces captifs qui , par des sons , des gestes & des danses , déploroient les momens où ils étoient privés de sa présence. On en voyoit d'autres qui peignoient de la même façon la félicité de ceux d'entr'eux qui devenoient l'objet des bontés de la reine ; car elle venoit s'amuser chaque jour de leurs jeux , qui étoient toujours nouveaux , & chaque jour son choix se déterminoit pour un de ses esclaves. Elle lui présentoit sa main à baiser : alors on le délivroit de ses chaînes , on l'ornoit de guirlandes de fleurs , on le couronnoit de mirthe , & il donnoit la main à la reine , & la conduisoit dans un temple où l'on révéroit la déité qui préside aux amusemens. C'est ainsi que les femmes de cette isle avoient nommé Vénus , reconnue dans tout le reste du monde pour la fée des plaisirs ; & le sacrifice achevé , l'esclave préféré rentroit dans ses chaînes , & n'étoit pas traité avec plus de distinction que les autres.

A peine fus-je revêtu de l'habit des esclaves , que je fus conduit dans les galeries où la reine étoit attendue. Je vis naître l'émulation entre tous mes compagnons pour chercher les moyens de plaire à cette princesse : je crus que pour y parvenir moi-même je devois prendre une route opposée ; & que mes hommages confondus avec les leurs , me laisseroient moins distinguer

d'elle ; qu'en affectant du dépit d'être dans ses chaînes. J'avois pris soin d'emprunter à ces trois puissantes fées , que l'on nomme les Graces , tout ce qu'elles offrent de plus vif & de plus féducteur à l'amour même.

Lorsque la reine parut je vis les soins & les empressemens redoubler. Qu'elle étoit digne de ces transports ! Jamais la nature ne forma rien de si beau : il régnoit dans ses traits & dans ses actions quelque chose de touchant qui entraînoit les ames vers elle. Moi seul au milieu de cette troupe attentive , je m'offris à ses regards avec un air indifférent ; je paroissais honteux de mes fers , & l'on voyoit la tristesse régner sur mon visage. La reine parut surprise de la contenance de son nouvel esclave qu'on lui montra d'abord ; elle loua les agrémens de ma personne , & se plaignit du chagrin dans lequel je paroissais plongé.

Pourquoi ces marques de douleur , me dit-elle , le sort que tu partages avec tant d'autres hommes charmés de leur servitude , doit-il te coûter des larmes ? Madame , lui répondis-je , si l'esclavage pouvoit être un bien , ce seroit auprès de vous qu'il auroit des charmes ; il me semble même que je le trouverois aimable si j'avois choisi moi-même les fers qu'on m'impose par nécessité : j'ignorois que par les loix de

vosre empire , dès que l'on y a séjourné quelque tems, on doit aller au-devant de l'esclavage, afin de n'y être point entraîné malgré soi : ainsi, madame, ce n'est point le crime de mon cœur, c'est celui de mon ignorance qui m'a fait tomber dans vos fers : ordonnez que ma liberté me soit rendue , & j'en ferai un sacrifice volontaire à celle de vos dames vers laquelle mon penchant me portera davantage. Ce penchant , répondit la reine , peut-il t'offrir une situation plus belle que la tienne ? que peut-il t'arriver de plus heureux que d'appartenir à celle qui domine dans cet empire ? Mais , ajouta-t-elle avec fierté, tu m'es assez indifférent pour que je t'accorde la grace que tu me demandes. A ces mots elle s'éloigna , & ne voulut point voir ce jour-là les jeux qui régnoient dans le palais des captifs. Elle ne choisit aucuns de ses esclaves , & s'en retourna dans son séjour ordinaire.

Je fus charmé de cette prompte retraite , & de ce qu'elle n'avoit préféré aucun de ses esclaves : ç'eût été pour moi le coup le plus cruel. Je commençois à me sentir pour elle le goût le plus tendre. Je me flattai que le soin qu'elle avoit pris de me dire que je lui étois indifférent , étoit une preuve du contraire ; & c'étoit sans doute le dépit que j'avois marqué d'être dans ses fers , qui lui avoit donné des dispo-

sitions avantageuses pour moi : car c'est souvent en blessant la vanité d'une femme qu'on parvient à se faire aimer d'elle.

J'attendois avec impatience le jour où la reine devoit me rendre la liberté , que je devois reprendre dans le moment. Elle m'envoya chercher le lendemain ; elle se trouva elle-même au sénat : elle étoit assise sur un trône superbement décoré , & elle étoit parée de tous les ajustemens qui pouvoient ajouter à sa beauté. Toutes les dames de sa cour étoient également dispersées aux deux côtés du trône sur des estrades.

La reine fit signe qu'on m'ôtât mes fers : te voilà libre , dit-elle , considère toutes ces personnes charmantes qui forment ma cour ; prends ces fers qui sont au pied de mon trône , & les porte aux genoux de celle que ton penchant te fera choisir. J'obéis après avoir réfléchi quelque tems , & ramassant les chaînes qu'on venoit de me destiner , j'allai vers la dame favorite de la reine ; cette princesse qui crut que je voulois me rendre son esclave , laissa voir un trouble extrême. Je m'approchai tout-à-fait de la favorite ; vous , madame , lui dis-je , à qui la reine n'a jamais rien refusé , daignez vous joindre à mon zèle ; peut-être ne suis-je plus digne de rentrer dans ses fers après avoir voulu les

rompre ; mais je ne regrettois ma liberté que parce que je n'avois pu lui en faire un sacrifice volontaire ; engagez cette charmante princesse à recevoir le nouvel hommage que mon cœur veut lui rendre.

Alors la dame favorite se leva & me conduisit au pied du trône où je me prosternai. La reine qui jusques-là n'avoit pu cacher l'inquiétude dont elle étoit agitée , parut avec des mouvemens de joie qui se peignirent sur son visage ; elle me mit elle-même dans les fers que je lui présentois ; j'osai baiser cent fois la main chérie qui me rendoit esclave , & je crus voir dans ses yeux un trouble qui sembloit approuver mes transports. La reine fit signe qu'on me ramenât au palais des captifs : je m'y rendis avec précipitation , flatté de l'espoir qu'au moment qu'elle y viendrait je serois l'esclave préféré.

Cette princesse y arriva presque aussi-tôt que moi. Dès qu'elle entra dans la galerie où j'étois , je me sentis naître ce trouble si tendre que la présence de l'objet aimé inspire ; & tandis que les autres esclaves se livroient à leurs jeux ordinaires , j'avois les yeux fixés sur elle , & je ne pus m'occuper qu'à la regarder.

Lorsqu'elle fut proche de l'endroit où j'étois ; elle fit signe à un de ses esclaves de s'approcher ; elle lui tendit la main ; je crus que c'étoit

lui dont elle alloit faire choix , je fus frappé de la plus vive douleur : je fis un grand cri qui remplit tout le palais. La reine ne fit pas semblant de l'entendre , & l'esclave s'étant approché d'elle elle lui donna son sceptre : portez-le à mon nouvel esclave , dit-elle , & qu'il vienne me le remettre : je le reçus d'une main tremblante ; & courant me prosterner aux genoux de la reine , je les tins longtems embrassés : elle me présenta sa main ; je la baisai avec tout l'empressement d'un homme parfaitement amoureux ; il fallut m'en arracher pour aller me revêtir des ornemens dont je devois être paré pour conduire la reine au temple des amusemens. Elle me ceignit elle-même les guirlandes de fleurs , & me posa la couronne de mirthe sur la tête : je lui donnai la main pour aller vers le temple ; mais comme nous étions prêts d'y entrer , les portes se fermèrent avec violence , & nous entendîmes une voix formidable qui prononça ces mots :

*De ce feu , qui des cœurs fait les chères délices ,  
On connoît mal le prix dans cette cour ,  
Qu'ici l'on n'ose plus offrir de sacrifices ,  
Si l'on n'est conduit par l'amour.*

Quoi, dit la reine , l'amour , ce dangereux génie, veut-il donner des loix dans mon empire ?

On dit que tous les peuples du monde lui sont assujettis, mais nous ne regardons ici ses droits & ses plaisirs que comme des amusemens : c'est le nom que nous avons donné au temple où nous allons rendre à sa mère des hommages où notre cœur n'a point de part ; nous sommes accoutumées à le conserver dans une indépendance que rien n'altère : mais quels sont, ajouta-t-elle, les mouvemens que l'amour exige de nous ? Ah, que vous me les avez bien fait connoître, lui dis-je, & que je suis à plaindre, si vous les ignorez vous-même ! Cette douleur que j'ai ressentie quand j'ai cru tantôt que vous alliez choisir un autre esclave que moi : la joie qui y a succédé quand votre main s'est offerte à ma bouche..... Quoi, dit la reine en m'interrompant, sont-ce là les marques du pouvoir que l'amour a sur nous ? Hélas, il n'a plus lieu d'accuser mon cœur ! ces inquiétudes, cette joie que vous venez de me peindre, & que je ne connoissois pas encore, ne m'ont que trop occupée depuis l'instant que je vous ai vu, je vous ai souhaité ces mêmes mouvemens qui m'entraînoient malgré moi ; je ressens un plaisir extrême à connoître que vous les partagez : allons, l'entrée du temple nous doit être permise, & ce génie qui a sçu si bien s'insinuer dans mon cœur, n'exigeoit plus apparemment

que l'aveu de ma bouche : alors les portes du temple s'ouvrirent ; nous y entrâmes la reine & moi ; & prosternés au pied des autels , nous bénîmes cent fois le génie dont nous ressentions la puissance. La reine ordonna que toutes les dames de sa cour vinssent au temple pour y abjurer cette indépendance de cœur qu'elles avoient trop long-tems chérie. Elles s'y rendirent bientôt ; là chacune fit éclater son zèle , & offrit mille vœux au génie pour se le rendre propice ; & l'on chanta trois fois à sa louange cette hymne que j'avois composée.

*Souverain des mortels , redoutable génie ,  
Toi qui sur l'univers a des droits si puissans ,  
Tu formes dans nos cœurs une douce harmonie ,  
Reçois celle de nos accens.*

*Que toujours dans ton temple un légitime encens ,  
Te soit de nos respects une image constante ;  
A chaque instant du jour fais couler dans nos sens  
Ce feu si beau qui les enchante.*

*Que toujours de tes loix notre ame dépendante ,  
Te fasse d'elle-même un hommage ingénu ,  
Venge-toi sur nos cœurs par ton ardeur charmante ,  
Du tems qu'ils ne l'ont pas connu.*

*De tes droits souverains un cœur bien prévenu ,  
Ne connoît point d'effort qui jamais l'intimide ,  
Par l'horreur des périls il n'est point retenu*

*Dès que ta lumière le guide.*

*Lorsque l'obscurc nuit sur la terre préside ,  
Ce trop fidèle amant (1) , par tes feux enflammé  
Méprise le danger , fend la plaine liquide*

*Pour voir les yeux qui l'ont charmé.*

*Déjà ce jeune époux (2) , froid , pâle , inanimé ,  
Voyoit les tristes bords du ténébreux empire ;  
Pour épargner les jours de cet objet aimé ,*

*Son épouse fidèle expire.*

*En vain ce jeune (3) cœur que la sagesse inspire ,  
Voudroit se dérober à tes emportemens ;  
A couvert sous l'égide , il te cède , il soupire ,*

*Et brûle pour des yeux charmans.*

*Absente d'un époux pendant plus de dix ans ,  
Effet prodigieux de ta puissance extrême !  
Une épouse (4) fidèle immole ses amans*

*A cet heureux époux qu'elle aime.*

*Quel pouvoir est égal à ton pouvoir suprême ,  
O souverain génie ! ame de l'univers !  
Malheureux un mortel qui , maître de soi-même ;*

*Peut se dérober à tes fers.*

(1) Léandre.

(2) Admette.

(3) Télémaque.

(4) Pénélope.

Ces cérémonies achevées nous sortîmes du temple en cortège. Je conduisis la reine au palais des captifs. A peine y fus-je entré que les femmes à qui la garde des esclaves étoit commise voulurent me remettre mes fers : non, dit la reine, ces marques d'une honteuse servitude ne sont pas faites pour un mortel que j'aime; je ne veux l'assujettir que par le cœur. Elle ordonna aussi à toutes les dames de sa cour de choisir parmi leurs esclaves celui que leur cœur préféreroit, & de lui ôter ses chaînes : & lorsque les dames eurent fait leur choix, elle voulut que ces esclaves favoris ne demeurassent plus au palais des captifs, & qu'ils ne quittassent leurs dames qu'autant que les loix du génie qui préside sur les cœurs permettent qu'on s'éloigne de ce qu'on aime.

Quel changement subit dans ce royaume ! les dames qui avoient toujours traité avec mépris leurs captifs, menoient l'esclave favori en triomphe ; & pour se conformer à la conduite de leur reine, on vit naître en elles une émulation dans les sentimens. Ce n'étoit que jeux, que fêtes galantes ; chacune se faisoit une gloire de rendre parfaitement heureux celui qu'elle aimoit. La reine déterminâ deux jours de chaque semaine, où dès que la nuit commenceroit à paroître, les dames l'une après l'autre assemble-

roient leurs amies & formeroient une fête où chacune auroit son esclave favori. La reine la première suivit cette loi qu'elle avoit établie ; elle rassembla les dames de sa cour, qui emmenèrent chacune leur esclave ; l'on passa dans un pavillon bien illuminé.

Il étoit d'une figure octogone & formé par un nombre infini d'aventurines artistement jointes l'une à l'autre. On voyoit au plafond une quantité d'escarboucles dispersées comme le sont les étoiles dans le ciel, qui rendoient une lumière différente de celle du jour, mais cependant très-éclatante. Il parut sur un théâtre fort bien disposé une dame d'une taille avantageuse ; sa robe étoit toute parsemée de diamans en forme d'étoiles ; un voile qui formoit sa coëffure tomboit jusqu'en bas, & laissoit cependant voir son visage. Cette dame représentoit la Nuit : il parut à côté d'elle un jeune homme dont la chevelure étoit cachée par un des pans de sa robe, il représentoit Apollon : la Nuit lui adressa ces paroles, qu'elle chanta en les accompagnant d'une symphonie agréable.

L A N U I T.

*Dieu puissant dont tous les mortels  
 Ressentent le pouvoir suprême,  
 Connoissez mon empire & jugez par vous-même,  
 S'ils doivent comme à vous m'ériger des autels.*

Quand sur la terre je préside ;  
 On voit régner les jeux , les spectacles , l'amour ;  
 Des plus charmans plaisirs le mystère est le guide ,  
 Et bien souvent le grand jour  
 Les trahit , ou les intimide.

## APOLLON.

Lorsque je vais chercher le calme sous les eaux ,  
 Je croyois que la Nuit par ses dons favorables ,  
 N'accordoit aux mortels qu'un paisible repos ,  
 Mais puisqu'elle offre encor des momens agréables  
 Je veux être témoin de ces plaisirs nouveaux.

## LA NUIT.

Je ne veux plus vous faire attendre ,  
 Amans qui pour goûter les instans précieux ,  
 De vous voir ou de vous entendre  
 N'aspirez qu'au moment où j'obscurcis les cieux ,  
 Je ne veux plus vous faire attendre.

Le théâtre représenta alors une campagne agréable : on voyoit dans l'enfoncement un château flanqué de plusieurs tours extrêmement élevées , & environné d'un vaste fossé. Apollon & la Nuit se retirèrent au coin du théâtre , & il parut un acteur qui chanta les paroles suivantes.

*Errant dans cette vaste plaine ;  
 Sur la cime de cette tour  
 Jusqu'où la voix s'élève à peine ,  
 J'apperçois Cloris chaque jour.*  
*L'amour , le tendre amour , malgré cette distance  
 A bien su rapprocher nos cœurs ,  
 Mais , hélas ! combien de malheurs ,  
 Ont troublé notre intelligence !*  
*De ses cruels parens l'injuste prévoyance ,  
 M'ôte un heureux accès dans ce fatal séjour ,  
 Mais par ces mots tracés , Cloris a su m'apprendre  
 Que dès que l'ombre obscure aura chassé le jour ,  
 Dans ce bois solitaire elle espère se rendre.  
 Paye-toi sur mon cœur de ce que je te dois.  
 Amour , ah que mon bonheur est extrême !  
 Je vais pour la première fois  
 Voir le charmant objet que j'aime :  
 Mais , Dieux ! le sort fatal va-t-il trahir mes vœux ?  
 Bientôt l'éclat du jour sur nous va se répandre ,  
 Hélas ! l'instant qui doit nous rendre heureux  
 Se fait toujours trop attendre.  
 Mais j'apperçois Cloris , ah volons sur ses pas .*

## C L O R I S .

*Trop cher objet que je ne connois pas ,  
 Est-ce vous que je vois paroître ?  
 Oui , mon cœur sait vous reconnoître ,  
 Par son trouble charmant , par ses transports secrets.*

## L' A M A N T.

*La distance qui nous sépare  
 Ne nous a pas permis de distinguer nos traits ;  
 Et cet instant qu'amour dès longtems nous prépare ;  
 Est la première fois que je vois vos traits.  
 Depuis que dans vos fers un tendre amour m'engage  
 Mon cœur vous croyoit en partage  
 Des traits qui de Vénus bleissoient les yeux jaloux.  
 Mais en voyant ces traits si charmans & si doux ,  
 Je connois qu'il n'a pû se former une image  
 Qui fut aussi belle que vous.*

## C L O R I S.

*Depuis qu'en cette vaste plaine  
 Où mes regards vous atteignoient à peine ;  
 L'amour vous a soumis mon cœur ;  
 Il s'est livré si bien à ses tendres allarmes ,  
 Que tous vos soins & tous vos charmes  
 Ne peuvent pas augmenter mon ardeur.*

## L' A M A N T.

*Que vous devez gémir de cette loi sévère ;  
 Qui vous gêne à tous les instans ,  
 Trompez , trompez les soins d'une barbare mère  
 Qui vous dérobe à vos beaux ans.*

## C L O R I S.

*Hélas quelle frayeur extrême  
 D'un si doux entretien vient troubler les appas ;  
 Je crois voir chaque instant ma mère sur mes pas ;  
 Sans ses soupçons , sans sa rigueur extrême ,  
 Peut-être aurois-je pu cacher que je vous aime.*

L' A M A N T. .

*Portez encor plus loin votre ressentiment.*

La Nuit qui s'étoit retirée au coin du théâtre  
 dit à Apollon :

*Qu'un seul de vos rayons se découvre un moment ;  
 Avant que je cède à l'aurore ,  
 D'autres objets doivent flatter nos yeux.  
 Eloignons ces amans.*

A P O L L O N.

*Non ; laissez-les encore.*

Ici la Nuit découvrit un peu la chevelure  
 d'Apollon qui étoit cachée par un pan de sa  
 robe.

C L O R I S.

*Quoi , déjà la clarté se répand dans les cieux !*

L' A M A N T.

*Que ne vous fixez-vous , instans délicieux  
 Où l'on voit l'objet qu'on adore.*

Ensemble.

Ensemble.

*Amour, c'est toi seul que j'implore ,  
Tu causes nos malheurs , tu dois les réparer.*

C L O R I S.

*Quel cruel désespoir !*

L' A M A N T.

*Quel tourment me dévore !*

Ensemble.

*Hélas ! il faut nous séparer.*

L A N U I T.

*Amans , c'en est assez ; & vous aimables songes ,  
Rassemblez-vous de mille endroits divers ,  
Etalez à nos yeux les différens mensonges  
Dont vous abusez l'univers.*

Le théâtre alors représenta le palais du Sommeil , où les Songes entrèrent en foule.

C H Œ U R S D E S O N G E S.

*Vous nous devez , foibles mortels ,  
Sur tous les autres Dieux élever des autels.  
Nous disposons au gré de notre envie ,  
Malgré le sort , malgré ses décrets éternels ,  
De la moitié de votre vie.*

## UN SONGE AGRÉABLE.

*Quelquefois du mortel le plus disgracieux  
Je fais un Adonis à qui tout rend les armes.*

## UN SONGE FUNESTE.

*Je force deux aimables yeux  
A pleurer tristement la perte de leurs charmes.*

## UN SONGE AGRÉABLE.

*Une jeune beauté par mes enchantemens ,  
De son fâcheux époux croit se voir délivrée.*

## UN SONGE FUNESTE.

*Je rappelle un époux du fond des monumens ;  
Pour l'offrir aux regards de sa femme éplorée.*

## UN SONGE AGRÉABLE.

*J'accorde aux tendres cœurs le bonheur le plus doux,  
S'ils n'ont pu l'obtenir par leur constance extrême.*

## UN SONGE FUNESTE.

*Je livre un tendre cœur chéri de ce qu'il aime  
A l'horreur des transports jaloux.*

## UN SONGE AGRÉABLE.

*J'enchanter deux amans affligés par l'absence ,  
En les réunissant dans le sein des plaisirs.*

## UN SONGE FUNESTE.

*Je fais troubler l'intelligence  
De deux cœurs qui sont bien unis.*

## UN SONGE AGRÉABLE.

*Corine étoit inébranlable ,  
Rien n'adouciſſoit ſa rigueur ,  
En vain l'amant le plus aimable  
Eſpéroit engager ſon cœur.*

*Mais une nuit par un ſonge ſaiſie ,  
Qui d'amour lui peignit les traits ,  
Corine s'éveille & s'écrie ,*

*Dieux ! que ne puis-je ainſi ſonger toute ma vie !  
Un ſeul ſonge fit plus qu'amour & tous ſes traits.*

## UN AUTRE SONGE AGRÉABLE.

*Vulcain une nuit en dormant ,  
Vit Vénus farouche & cruelle ,  
Qui rebutoit le tendre empreſſement  
De Mars & d'Adonis qu'Amour bleſſoit pour elle.  
O Songe bienheureux dont il fut abuſé !  
Sans vous eût-il jamais penſé  
Que ſa femme lui fût fidèle.*

Les Songes furent interrompus par une des Heures qui parut ſur le théâtre , & qui dit à la Nuit.

*Vos voiles trop long-tems ont obſcurci les cieux :  
Déjà le char du Dieu qui répand la lumière ,  
Devroit s'être élevé du vaſte ſein des mers.*

## APOLLON.

*Allez, allez, je vais commencer ma carrière,  
Qu'en attendant, l'aurore amuse l'univers.*

*O nuit que vous êtes aimable !*

*Vous rassemblez les plaisirs & les jeux,  
On doit souvent préférer à mes feux  
Votre obscurité favorable.*

*Lorsqu'inspiré par le plus tendre amour,  
Je poursuivois Daphné qui fuyoit dans la plaine,  
Peut-être, hélas que l'inhumaine,  
Ne vouloit fuir que le grand jour.*

Ces jeux étant cessés, on passa dans un salon où l'on trouva un festin préparé ; & la reine m'ayant placé près de sa personne, on mangea des mets délicats qui furent servis avec arrangement, les plus excellens vins de Grece ne furent point épargnés, & la joie qui régnoit sur les visages & dans les cœurs acheva d'embellir cette fête.

Le génie de la tendresse qui y présidoit, y fit toujours ressentir sa présence. La reine, afin qu'on ne fût occupé que de lui, dispensa les dames des attentions contraignantes qu'on devoit à son rang, & elle ne voulut avoir d'autre avantage sur elles que celui d'aimer plus tendrement son esclave.

Sur la fin du festin je pris une lyre, & je

chantai les amours de Cupidon & de Pſiché; je peignis la curioſité fatale que cette amante avoit expiée par tant de malheurs; je n'oubliai pas ſon voyage aux enfers: je chantai auſſi ſa félicité, lorſque la jaloſie de Venus étant ceſſée, elle ſe vit l'épouſe du Dieu qui fait aimer, Jupiter l'ayant rendue immortelle. Le feſtin fini, chacun ſe diſperſa dans les appartemens, & le reſte de la nuit fut employé à célébrer la puiffance du génie.

Que mon deſtin alors fut aimable! Je voyois ſans ceſſe cette reine qui m'étoit infiniment chère, & qui paroifſoit oublier tout pour moi. Je n'étois occupé que d'elle; je négligeois tous les ſecrets de mon art; je n'en connoiſſois point de plus doux que de plaire à la perſonne aimée; mais ce bonheur ſi pur ne dura pas long-tems. Il en eſt des mouvemens de l'amour comme de toutes les choſes de la vie qui ne ſont jamais ſi près de leur terme, que lorſqu'elles ont atteint une certaine perfection. Trop de ſoins de me conſerver le cœur de la reine, me le fit perdre; je n'avois d'objet qu'elle; & quoique je fuſſe ſervi chaque jour par des femmes, toutes plus belles les unes que les autres, pas une ne m'inſpira le plus léger penchant à l'infidélité; & jamais la reine qui me faiſoit obſerver par des perſonnes de confiance, n'eut lieu de

se plaindre un moment de moi. Hélas ! la certitude d'être aimée n'est pas ce qui rend une femme fidèle. Cette princesse persuadée que rien ne pouvoit lui ôter mon cœur, commença à le moins chérir ; elle avoit oublié jusques-là tout ce qui pouvoit nous séparer un moment. Notre seule présence nous tenoit lieu de tous les autres plaisirs du monde : mais je m'apperçus chaque jour qu'elle n'avoit plus ce vif empressement qu'inspire l'amour extrême ; elle cherchoit souvent des prétextes pour me quitter. J'aurois pu, par la force de mon art, découvrir ce qui l'éloignoit de moi, mais je craignois de pénétrer des vérités fatales à ma tendresse, & j'aimois mieux m'en tenir à l'incertitude.

Un jour qu'elle m'avoit laissé seul, je pris le parti d'aller me plaindre au génie qui préside sur les cœurs, du changement que je trouvois dans cette princesse. Que vous êtes un cruel génie, lui dis-je, pourquoi rendez-vous la reine infidèle ? lui ai-je donné lieu de le devenir ; depuis l'instant où je l'aime, mon cœur & mes soins se sont-ils défavoués un moment ? C'est-là ce qui vous perd, me répondit le génie, trop de fidélité dans un amant jette dans le cœur des femmes une certaine langueur qui les conduit bientôt à l'indifférence ; on les at-

tache mieux par des travers. L'amour propre dans une femme est souvent plus fort que celui que j'inspire , & lorsque ce même amour propre n'a plus rien à souhaiter dans un objet , il en cherche un autre qui lui laisse quelque chose à desirer. Mais apprenez , ajouta-t-il , tout votre malheur. Votre reine vous est tout-à-fait infidèle ; elle est dans cet instant au même palais des captifs , où elle vous sacrifie à un de ses esclaves. Ah ! de quel coup venez-vous de me frapper , lui dis-je , que ne me laissiez-vous ignorer l'excès de ma disgrâce ; c'est ne la ressentir qu'à demi d'en douter encore. Ne vous plaignez pas , dit le génie ; ceux-à qui je découvre leur situation telle qu'elle est , ne sont pas les plus à plaindre ; mais je veux bien me justifier avec vous du changement de votre reine. C'est une injustice que d'imputer à l'amour les infidélités qui régner dans le monde ; non , je n'en suis pas coupable , les traits dont je frappe les cœurs , leur inspire ce penchant qu'on appelle tendresse , mais ce penchant n'est pas fixé à un seul objet ; d'autres ont droit de se l'attirer , ce sont les occasions , les événemens , & souvent dans les femmes le caprice qui les détermine. Mais , puissant génie , lui répliquai-je , ne pouvez-vous au moins faire cesser l'infidélité , lorsque la reine voudra me préférer un de ses

captifs ; faites qu'il paroisse si difforme à ses yeux , qu'il lui inspire d'abord de l'antipatie. Si je défigurois , répondit-il , toutes les personnes qui font des infidèles, ou qui le deviennent elles-mêmes , on ne verroit que des monstres dans l'univers. Croyez-moi , ne cherchez plus qu'à oublier cette princesse qui vous sacrifie ; votre vengeance la plus sûre est d'imiter son exemple.

Je remerciai le génie des conseils qu'il venoit de me donner , & je le quittai ; mais je n'eus pas la force de les suivre. Je retournai avec précipitation vers cette reine infidèle ; je la trouvai de retour du palais des captifs ; je lui fis les reproches les plus tendres ; elle y répondit avec froideur , & me dit seulement que mes soupçons n'étoient pas fondés , & que je n'avois rien à lui reprocher. Cette façon de se justifier m'accabla de désespoir , & confirma ce que le génie m'avoit appris. Effectivement la reine retourna dès le lendemain au palais des captifs. Je me doutai de cette démarche ; j'y arrivai plutôt qu'elle , & ayant tracé quelques figures sur la porte de ce palais , tous les esclaves disparurent. La reine fut dans une surprise extrême de le trouver désert , & son étonnement augmenta bien encore, lorsqu'elle apprit que tous les esclaves qui étoient dans le reste

de son royaume avoient auffi difparus; & qu'on m'avoit vainement cherché dans tous fes états. La reine, à cette nouvelle, entra dans une fureur extrême; j'eus le plaifir de jouir de fon défefpoir, car je ne la quittois point, & je m'étois feulement rendu invifible; mais ce qui me perça le cœur jufqu'au fond de l'ame, ce fut de connoître dans fes emportemens que je n'avois qu'une légère part au regret qu'elle avoit à la perte de fes efclaves; c'eft ce qui me déterminâ à la laiffer plus long-tems dans le trouble où je l'avois mife.

D'abord, elle donna ordre qu'on mît à la voile tous les vaiffeaux qui étoient dans fes ports, & qu'on enlevât fur toutes les côtes de l'Asie affez d'efclaves pour repeupler fon palais. A l'inftant les femmes destinées pour la guerre fe partagèrent dans les vaiffeaux, & firent voile. Elles étoient toutes animées d'une fureur extrême; elles avoient la caufe publique à venger, & jamais elles ne la prirent tant à cœur. La reine cependant étoit d'une impatience extrême de revoir fes navires chargés de mille efclaves différens, qui puffent lui tenir lieu de ceux qu'elle avoit perdus. Je la fuivois fans cefse fans être apperçu d'elle. Combien de fois fus-je prêt d'aller me découvrir à fes genoux, & lui rendre fes captifs; mais le fouvenir de

son infidélité me retenoit toujours ; & fans doute avec le tems j'aurois trouvé dans chacun d'eux un rival préféré.

On entendit un jour des cris de joie sur le port ; c'étoit un des bâtimens qui venoit d'y rentrer. La reine s'y transporta avec précipitation : Victoire, victoire s'écria la dame qui le commandoit , ( en appercevant la reine ) j'amene à votre majesté les plus beaux esclaves de l'Asie. Alors on jetta un pont de communication pour les débarquer ; mais au lieu de ces hommes si beaux , si bien formés qu'on lui avoit vantés , elle ne trouva que des mirmidons , tels qu'on les voit naître sous la zone glaciale. Ils étoient si foibles & si languissans , qu'à peine avoient-ils la force de marcher , & ils étoient tous d'une figure difforme & dégoûtante. La reine s'emporta avec violence contre les femmes de ce navire , qui étoient toutes restées immobiles à l'aspect de ces esclaves , & qui lui jurèrent que dans l'instant qu'elles les avoient enlevés sur la côte de Surate, c'étoit des hommes bien faits. La reine fut obligée de les croire , & elle se consola dans l'attente des autres vaisseaux qu'elle avoit envoyés en course. Elle ordonna qu'en attendant , on mît ces chetifs esclaves dans le palais qui étoit devenu desert : mais son dépit augmenta cruellement, lorsqu'elle

vit un tems considérable s'écouler , sans avoir aucune nouvelle de ses pirates ; il fallut bien prendre patience. Elle alloit même quelquefois pour égayer sa douleur au palais de ses magots d'esclaves, & à force de parures & d'ornemens, elle tâchoit de réparer dans celui dont elle faisoit choix , la difformité de sa personne. Cette conduite me détermina à m'éloigner d'elle, & réflexions faites , je jugeai que le premier pas pour me conduire à l'oublier , devoit être de ne lui plus donner de marques de mon dépit.

Un jour qu'elle étoit au palais des captifs, en donnant sa main à baiser à un de ces mirmidons dont elle faisoit choix, elle le vit tout d'un coup se transformer en une autre personne, & ce fut moi qui parus à ses yeux. Ne craignez point de me reconnoître , lui dis-je , madame, je ne veux plus me venger des peines que m'a coûté votre infidélité ; j'espère être bientôt assez maître de mon cœur pour vous la pardonner tout-à-fait. Je viens vous demander des pardons infinis des inquiétudes que je vous ai causées ; je reconnois mon erreur ; doit-on faire un crime à la personne aimée de ne nous plus trouver aimable ? Non sans doute ; & c'est à elle à nous faire des reproches , lorsque nous cessons de lui plaire ; elle peut nous demander raison de la perte de cet amant qui savoit si

bien la charmer , & qu'elle ne retrouve plus ; mais , madame , vous m'avez bien fait expier l'offense que je vous ai faite en cessant de vous plaire ; & je veux encore , pour m'acquitter tout-à-fait avec vous , vous rendre vos esclaves que j'avois fait disparoître. J'effaçai alors les caractères que j'avois tracés sur les portes du palais , & ils reparurent tous. J'exigeai seulement de la reine que ceux qui étoient venus avec moi dans ses états , eussent leur liberté , s'ils la demandoient. Elle leur accorda cette grace , & leur donna un navire pour les porter où ils voudroient aller , leur donnant à chacun des richesses immenses. Elle voulut essayer de me retenir auprès de sa personne : non , lui dis-je , madame , il faut que je vous quitte , quand même cette tendre intelligence qui étoit entre nous pourroit renaître ; elle m'offriroit bien moins de charmes , en me faisant souvenir qu'elle auroit pu cesser.

La reine me voyant déterminé à partir , m'offrit un de ses vaisseaux ; je l'acceptai , & la priai de me conduire jusqu'au port. Quand nous y fûmes arrivés , vous allez connoître , lui dis-je , madame , quel est l'amant que vous perdez ; alors je montai sur le bâtiment qui fut transformé tout-à-coup en un éléphant qui avoit des ailes , & qui traversant les airs avec rapidité , me déroba bientôt à ses yeux.

Ce fut dans mon palais que j'allai chercher une seconde fois un asyle contre l'amour. Là, je me formois chaque jour des soins différens, pour éloigner de moi le desir de m'exposer encore aux caprices d'une maîtresse. Je rentrai en commerce avec les autres génies, afin de n'en avoir plus avec celui qui tyrannise nos cœurs. Je contribuois comme eux au différentes révolutions qui arrivoient dans l'univers; mais je ne voulus jamais avoir part à celles qui étoient favorables aux mortels.

J'accordai dans ce tems-là mon secours à un prince de l'Asie, qui éprouvoit les disgraces les plus cruelles; & voici comment je m'intéressai à son fort. J'allai un jour me promener dans une petite isle qui est proche de la côte de Malabar, je fus charmé de sa situation, & de l'air pur qu'on y respiroit. On y voyoit une plaine assez étendue, semée en différens endroits de peupliers & d'autres arbres, au pied desquels couloient des ruisseaux qui se perdoient quelquefois à la vue, & reparoissent dans plusieurs éloignemens. Il y avoit dans une extrémité de cette plaine, une coline d'où l'on appercevoit la mer, quelquefois paisible, & quelquefois menaçant cette isle par un bruit effroyable, & par des flots élevés, sous lesquels elle sembloit vouloir l'ensevelir. J'ap-

perçus au pied de cette coline un homme qui rêvoit profondément ; il régnoit un air de majesté dans sa personne , quoiqu'une tristesse extrême fût peinte sur son visage & dans ses actions. Il pouffoit à tous momens de profonds soupirs ; je l'abordai. Est-il possible , lui dis-je , qu'un séjour si beau puisse être habité par quelqu'un qui paroisse en goûter si peu les charmes ; il faut que la cause de votre douleur soit bien grande , puisqu'eile peut tenir contre des objets si propres à vous en distraire. Je suis le plus malheureux de tous les mortels , me répondit-il , les circonstances qui m'ont amené dans cette isle ne servent qu'à m'en rendre les beautés plus insupportables ; un desert affreux , où je ne verrois que des roches arides , conviendrait mieux à ma situation. Daignez me confier vos disgraces , lui dis-je , par quelque puissance qu'elles soient causées , je pourrai en arrêter le cours. Hélas ! dit-il , si le comble des malheurs doit en être le terme , je touche sans doute à la fin de ma misère ; je veux bien vous conter l'histoire de ma vie , & quoique ce soit aigrir mon désespoir , que de me rappeler ces images cruelles , heureux si la pitié , que vous ne pourrez me refuser , m'attire le secours que vous venez de me promettre.



## HISTOIRE

*Du prince Amadan.*

IL n'est pas que vous n'ayez entendu parler de la mort du mogol, cet événement qui a tant causé de révolutions dans ses états, est encore trop récent, pour ne pas intéresser toute l'Asie ; je suis l'aîné des trois fils que ce prince a laissés.

La couronne, selon les loix de l'empire, passa sur ma tête ; mon second frère, avec qui j'avois toujours été tendrement uni, ne s'opposa point à mes droits ; mais le troisième en devint si jaloux, qu'il résolut de s'en établir, par la force, de plus puissans que les miens.

Il forma une armée considérable en peu de tems ; & comme il avoit su cacher jusques-là ses desseins ambitieux, il vint me surprendre dans ma ville capitale, lorsque j'avois à peine rassemblé de quoi la défendre ; il m'assiégea dans cette place, & supérieur par l'avantage du nombre, malgré toute la résistance que je pus faire, il l'emporta d'assaut, & me fit son prisonnier.

La seule ambition n'étoit pas ce qui me le

rendoit contraire , il avoit conçu dès l'enfance une inimitié extrême contre moi, quoique je ne me la fusse point attirée ; & se trouvant alors maître de mon sort , il signala sa haine par la cruauté la plus odieuse.

Pendant le regne de mon père je devins éperdument amoureux d'une jeune Circaissienne , appelée Carissime , & quoiqu'elle eût toutes les graces qui rendent une femme aimable , les talens de son esprit , son bon caractère , & la tendresse qu'elle conçut pour moi m'attachèrent encore plus à elle.

Lorsqu'on me la fit voir pour la première fois , charmé que je fus de sa beauté , je voulus connoître son cœur ; & pour y réussir , & ne devoir qu'à moi-même le penchant que je voulois lui inspirer , je lui cachai mon rang , & au lieu de voir le fils de l'empereur dans son amant , elle n'y découvrit qu'un simple particulier qui l'aimoit avec une passion extrême.

Ma délicatesse eut un heureux succès. Je parvins à lui faire ressentir cet amour si tendre qu'elle m'avoit inspiré ; & pour éprouver sa constance , je lui fis proposer plusieurs fois d'être mise au sérail du fils de l'empereur. On lui fit pressentir que les talens dont elle étoit douée la rendroient bientôt la favorite. Son cœur résista à ces espérances qui auroient séduit toutes

les autres femmes de l'Asie; elle m'en fit un sacrifice qui me fut d'autant plus cher, qu'elle ne voulut pas même me le faire valoir: elle me le cacha, & conserva pour moi une conduite telle que l'homme le plus amoureux & le plus délicat pouvoit le desirer.

J'allois passer auprès d'elle tous les momens dont je pouvois disposer. Là, débarrassé de l'éclat du rang & des grandeurs, je ressentois qu'il n'est point d'empire plus doux, que de régner sur le cœur de ce qu'on aime.

L'empereur mon père mourut alors; & me voyant maître de tant d'états & de moi-même, je ne songeai qu'à récompenser la fidélité de ma chère Carissime; & lui découvrant quel étoit son amant, je la plaçai avec moi sur le trône. C'est dans ces instans où je goûtois la douceur d'avoir rendu heureuse une personne que j'aime, que ce frère cruel vint m'assiéger dans ma ville capitale, & lorsqu'il l'eut prise, il me frappa [par un coup plus affreux que de m'ôter la vie. Il fit charger de fers l'impératrice, & m'en ayant accablé moi-même, il nous fit conduire tous deux dans une place publique. Là il ordonna à un de ses esclaves de lui apporter la tête de cette princesse. Cet arrêt me fit pâlir d'horreur & d'effroi. J'al'ai me jeter à ses pieds, & lui offrir ma vie pour épar-

gner celle de ma chere Carissime qui vint s'offrir elle-même, & lui demander grace pour moi : mais ce tyran fut inexorable ; ma douleur & les larmes d'une beauté si digne de le fléchir, ne le rendirent que plus barbare. Il répéta l'ordre qu'il venoit de donner ; j'en fus si frappé, que j'en perdis l'usage des sens. Je tombai dans une léthargie, dont on ne me tira que pour m'apprendre la mort funeste d'une personne qui m'étoit si chère, & l'on me conduisit dans cette isle où vous me trouvez.

Ce discours achevé, ce prince se mit à répandre des larmes avec des sanglots & des murmures, tristes ressources des malheureux. Je fus pénétré de ses disgraces jusqu'au fond du cœur, & je formai le dessein de punir ce frère cruel qui l'avoit traité si indignement. Venez, lui dis-je, votre sort me touche, & vous allez bientôt être vengé. Alors je me transportai avec lui à la cour du tyran, & je le couvris d'un voile qui le rendoit invisible ; nous trouvâmes ce frère odieux, environné de tous ses courtisans : je le frappai d'un coup mortel, dont il expira bientôt à leurs yeux.

Aussi-tôt je leur découvris le prince Amadan. Voilà votre empereur, leur dis-je ; c'est par mon secours qu'il se trouve sur le trône de son père ; ne conservez la mémoire du tyran que pour

la détester , & obéissez à ce prince qui doit régner sur vous : aimez-le , ou du moins craignez le pouvoir d'un génie tel que moi , qui le protégera toujours.

A ces mots , chacun rendit hommage à son empereur. Les uns pouffoient des cris de joie , & venoient embrasser ses genoux ; les autres me rendoient grâces de la mort du tyran. Enfin ce prince remonta sur le trône de ses ancêtres. Cependant une douleur mortelle étoit peinte sur son visage. D'où vient cette tristesse , lui dis-je ? le souvenir des cruautés de votre frère n'a-t-il pas dû être effacé par son sang que vous avez vu couler ? Non , me dit-il , puissant génie , je sens tout ce que je vous dois ; je connois le prix d'une couronne que vous me rendez , mais ce n'est pas assez pour calmer mes alarmes.

Ce trône où j'avois placé une personne qui m'étoit si chère , me rappelle sans cesse le souvenir de sa mort ; & cette perte fatale me fera toujours plus sensible que tout ce qui pourra m'arriver de favorable pendant le reste de ma vie : mais, Dieux ! qu'apperçois-je , ajouta-t-il , en regardant une dame qui s'approchoit du trône , soutenue sur deux de ses officiers ? Est-ce vous que je vois , ma chère Carissime ? A ces mots , il courut au-devant d'elle , & par les

plus tendres embrassemens , ils se témoignèrent l'un & l'autre tout ce que ressentent deux amans qui se croient séparés par la mort , & qui se retrouvent heureux & fidèles. Un des officiers me conta comment le tyran s'étoit contenté de faire pleurer à son frère la mort de l'impératrice , sans lui avoir ôté la vie , & qu'il l'avoit seulement releguée dans un endroit écarté du sérail ; que , pour prévenir les révolutions qu'il craignoit que son autre frère ne causât dans l'empire , il l'avoit fait périr misérablement.

Lorsque Amadan & Carissime furent revenus du saisissement que leur avoit causé une félicité si imprévue , ils voulurent se jeter à mes pieds , pour me rendre graces du bonheur dont ils jouissoient. Non , leur dis-je , le plaisir que je ressens de vous avoir rendus heureux est une récompense qui m'est assez chere. Je leur promis de les revoir souvent , & de les protéger toujours ; & je m'en retournai ensuite dans mon palais.

Ce fut là que j'éprouvai encore le pouvoir de l'amour malgré les résolutions que j'avois formées de ne le plus reconnoître , il vint me trouver dans mon palais. Je suis accablé de soins , me dit - il ; cette grande ville que la Seine arrose me donne seule tant d'occupations, qu'elle me fait souvent négliger une partie de

la terre. Accordez-moi votre secours dans une occasion qui m'intéresse : allez sur les bords où la mer méditerranée forme un golfe considérable , vous trouverez une ville superbe , dont toutes les rues sont formées par des canaux. Dans une extrémité de cette ville est un palais où réside une fée que ces peuples appellent la Sageffe ; là vous verrez une jeune personne qui a toutes les graces de la beauté, elle s'appelle Zelmaïde ; à peine a-t-elle atteint sa quinzième année , elle va engager son cœur sous les loix de cette fée que je viens de vous nommer ; mais je veux que ce soit les miennes qu'elle subisse. Allez , c'est vous que je charge de lui faire connoître ma puissance ; mille gens m'ont demandé cet emploi avec zèle ; n'en craignez point des suites fâcheuses ; je vous suis garant de tout ce qui pourra vous arriver.

Je n'osai pas résister à ce puissant génie , quoique je connusse les extrémités auxquelles il m'avoit déjà porté : je volai vers ce palais qu'il m'avoit désigné. J'y reconnus d'abord cette jeune personne qu'il vouloit assujettir : je trouvai le moyen de m'introduire dans son appartement , & enfin , je parvins à lui donner du dégoût pour le séjour où elle alloit passer toute sa vie.

Je crus d'abord que je l'avois conduit à la

tendresse , sans que mon cœur s'y fût intéressé ; mais je connus bientôt que j'avois été plus loin qu'elle , ou du moins que je ressentois moi-même tout le penchant que je lui avois inspiré.

Déjà le jour approchoit qu'elle devoit aller au pied du trône de la fée , lui jurer une fidélité inviolable ; mais , pour prévenir cet instant qui devoit la rendre esclave pour toute sa vie , je convins avec elle que je l'enleverois auparavant. Le jour destiné pour la cérémonie étant arrivé , on para cette jeune victime pour la mener en triomphe à l'endroit où elle devoit être immolée. Déjà le ministre de la fée tenoit le livre redoutable dans lequel elle alloit lire ces caractères qui marquoient le terme de sa liberté ; lorsque je la dérochai tout-à coup aux yeux de l'assemblée , & la transportai dans mon palais.

Là elle goûta avec une joie infinie la différence d'une vie libre & riante , à celle qu'elle avoit menée dans ce séjour où régnoit la contrainte. Nous n'avions plus pour tiers que le tendre amour , & jamais deux cœurs qu'il unit n'ont été plus agréablement occupés l'un de l'autre.

Quelle égalité d'humeur , quelles attentions ne trouvai-je pas dans ma nouvelle conquête ! Rien ne pouvoit lui ôter un instant le souvenir .

de la personne aimée; elle donnoit tous les momens aux soins qui pouvoient m'affurer de son cœur : cette conduite me charmoit, & j'y répondois par la mienne.

Mais ma satisfaction ne fut pas toujours aussi parfaite; au bout de quelque tems je m'aperçus que les attentions continuelles de la jeune personne commençoient à me gêner. Je me fis des reproches de cette différence que je trouvois dans mon cœur; je me rappellois les peines que j'avois souffertes, lorsque la reine d'Achem m'avoit marqué du changement. Je prenois sur moi pour que Zelmaïde ne s'aperçût pas de cette révolution; mais le cœur ne peut long-tems se trahir, pour cacher ce qu'il ressent; & d'ailleurs elle aimoit trop, pour ne pas s'apercevoir qu'elle étoit moins aimée. Elle me fit des reproches qui n'étoient que trop fondés; cependant ces mêmes reproches & mes remords ne firent que me donner plus d'éloignement pour elle; je cherchois les occasions qui pouvoient m'en séparer.

Enfin, ne pouvant plus me contraindre, je lui dis un jour que j'allois dans une ville proche de mon palais, pour prêter des secours nécessaires à des personnes que je protégeois dès long-tems, & que je serois bientôt de retour.

Que je suis malheureuse, me dit elle! Je n'ai

connu que trop que votre cœur n'est plus le même pour moi : vous allez me quitter , & quelques jours d'absence suffiront pour me l'ôter tout-à-fait. Hélas ! le premier objet qui va s'offrir à vos yeux , me bannira même de votre souvenir. Vous sacrifierez le cœur le plus tendre & le plus fidèle , à une personne peut-être indigne du vôtre , & qui ne vous aimera pas. Quel crime ai-je à me reprocher que de vous avoir trop aimé , & de vous aimer encore ? Falloit-il me tirer du sein de ma patrie , pour me conduire dans un séjour où vous me rendez si malheureuse. Mais je ne vous demande point de me laisser retourner dans ma famille , quoique votre infidélité me cause un désespoir cruel : hélas ! il me semble que ce seroit encore un plus grand malheur de ne vous pas voir ! Demeurez du moins auprès de moi : la pitié ne peut-elle rien au défaut de la tendresse ? Alors elle répandit un torrent de larmes capables d'attendrir tout autre qu'un amant infidèle.

J'en fus touché ; mais cependant elles ne furent pas assez puissantes pour me retenir. Je partis , lui promettant de la revoir bientôt.

A peine fus-je arrivé dans cette ville, où j'avois dessein d'aller , que j'éprouvai l'effet de la prédiction qu'elle m'avoit faite ; je devins amoureux d'une dame qui n'avoit pas , à beaucoup

près, le mérite de celle que j'oubliois ; & pour surcroît de malheur , je ne pus jamais m'en faire aimer. Je ne négligeai rien ; le tems , les soins , les empressemens , tout fut mis en usage , & tout ne contribua qu'à me rendre plus amoureux & moins chéri.

Que j'expie bien , me disois-je à tous momens , l'infidélité que j'ai faite à la plus aimable personne du monde ! Enfin , rebuté de ne faire aucun progrès sur le cœur de cette nouvelle maîtresse , je pris le parti de retourner auprès de celle que j'avois laissée dans mon palais ; les peines qu'on m'avoit fait souffrir m'avoient rendu plus sensible à celles que je lui avois coûté ; j'allai la rejoindre , je la trouvai presque mourante. La beauté de ses traits & son humeur enjouée avoient fait place à la maigreur pâle , & à la sombre tristesse.

Je fus pénétré de l'état où je l'avois réduite ; mais sentant bien que mon cœur ne pouvoit plus être occupé d'elle , je ne voulus point la tromper ; je lui avouai même le goût que j'avois pris pour une autre dame , & comment j'en avois été puni. J'embrassai cent fois ses genoux , en lui demandant pardon de mon infidélité. Vous allez être témoin , lui dis-je , madame , de mon sincère repentir ; je vais me mettre hors d'état de faire jamais d'infidélité , ni d'en éprouver

moi-même. Je pris alors un breuvage si puissant, qu'il arriva tout-à-coup une révolution dans toute ma personne; mon visage vieillit, & reçut ces rides que l'âge avancé amène; ma taille devint courbée, mes jambes s'affoiblirent, & toutes mes forces diminuèrent. Enfin je passai en un instant du brillant de la jeunesse, en la vieilleffe pesante.

Ce changement se fit dans l'intérieur, comme au-dehors de ma personne: je ne sentis plus en moi ces mouvemens vifs que donne le feu de l'âge; cette tendresse que je venois d'éprouver ne m'offroit plus qu'une idée éloignée, qui ne touchoit presque pas. Ne vous plaignez plus de moi, lui dis-je, avec une voix cassée & tremblante; vous êtes cause en partie de l'extrémité où je viens de me porter; comme ce font les passions qui ont causé les disgraces de ma vie, j'ai voulu passer à cet âge qui les affoiblit si fort, qu'elles ne peuvent plus nous tyranniser. Zelmaïde fut frappée d'une surprise extrême. Elle recherchoit en moi cet amant qui lui étoit si cher; & quoique ses yeux ne le trouvassent plus, son cœur se plaisoit à le lui représenter encore.

Je lui offris des richesses immenses, & de la transporter en un instant dans le séjour qu'elle voudroit choisir; elle refusa l'un & l'autre, &

me demanda pour toute grace de produire en elle le même changement que j'avois causé en moi. Je vous ai trop aimé, me dit-elle, pour ne pas m'attacher tout-à-fait à votre sort. Je lui obéis, & depuis ce temps-là nous avons vécu paisiblement ensemble, unis par une douce amitié.

Pour moi, le seul dégoût que j'ai éprouvé depuis, est cette humeur chagrine presque toujours inséparable de la vieillesse; ma plus forte passion à présent, est de conter mes aventures. Je passe une partie du jour dans les campagnes, où je contrains toutes les femmes que je rencontre à écouter l'histoire de ma vie, & j'offre à celles qui s'y portent, avec quelque complaisance, tous les secours que je puis tirer de mon art. J'ai lieu de me louer de la vôtre, ajouta-t-il, contez-moi à votre tour vos aventures, & vous pourrez tout attendre de ma reconnoissance.

La princesse Zéloïde, toujours occupée de ses malheurs, fit part au vieux Génie de tout ce qui lui étoit arrivé depuis l'instant de sa naissance. Il en fut touché: je ne peux rien à présent pour vous, lui dit-il; la fée qui vous protège est aussi puissante que moi; je puis seulement vous annoncer que la fin de vos disgraces s'approche; & je ferai le premier à vous féliciter lorsque vous serez heureuse.

A ces mots le génie disparut , & la princesse continua sa route , en se rappelant ce qui lui venoit d'arriver. Sa rêverie fut interrompue par un grand bruit qu'elle entendit fort proche d'elle ; elle apperçut un char dans lequel il y avoit trois figures animées , dont les dehors & les tons de voix étoient effroyables , & qui lui dirent de les venir joindre. La princesse d'abord voulut fuir , mais se ressouvenant qu'elle ne devoit se livrer qu'à ce qui lui faisoit horreur , elle alla sans balancer se placer au milieu des trois monstres. A peine fut-elle entrée dans leur char , qu'il fut emporté avec une rapidité extrême. Elle avoit les yeux baissés , & attendoit avec impatience la fin d'un aussi triste voyage. Enfin le char s'arrêta , & les monstres en sortirent ; un d'eux aida la princesse à en descendre , & ils la conduisirent jusqu'au pied des remparts d'une grande ville , où à peine la princesse fut-elle entrée que les monstres disparurent , & laissèrent autour d'elle à leur place le roi son père , la fée protectrice & le prince son amant. Zeloïde ne savoit ce qu'elle devoit croire de cette métamorphose ; & craignant que ce ne fût encore une illusion qui pouvoit lui être fatale , elle voulut s'éloigner ; mais la fée l'arrêta. Voici le remède à vos malheurs , dit-elle ; vous avez assez expié le peu de confiance que vous avez

eu dans mes conseils : jouissez à présent d'une heureuse destinée , le sort qui rendoit toutes vos volontés funestes n'a plus de droit sur vous.

La princesse alla embrasser son père , & après des marques mutuelles de la tendresse la plus vive , ce prince la conduisit dans son palais entre les bras de la reine sa mère : là les transports les plus tendres se renouvelèrent. Le roi & la reine , lui dit la fée , sont informés des sentimens réciproques qui vous unissent avec le prince Amanzarifdine ; ils sont instruits de sa naissance , & des qualités qui le rendent digne de vous ; ils consentiroient à vous voir unis par l'hyménée , si le sort tyrannique n'avoit pas attaché au vôtre des conditions qui ne permettent pas de songer à cet heureux sacrifice.

On conduisit la princesse dans son appartement pour y goûter un repos dont elle devoit avoir un grand besoin : ensuite le roi & la reine , la fée & le prince , se rejoignirent pour tenir conseil sur sa situation. Généreuse fée , dit Amanzarifdine , ne laissez pas imparfait le bonheur que je tiens de vous ; triomphez , s'il est possible , des obstacles qui me refusent la main de la princesse. Je connois , reprit la fée , le génie dont la domination s'étend sur tous les cœurs ; allons le consulter , peut-être que ses oracles termineront notre peine.

Le conseil de la fée fut généralement applaudi , & le jour fut choisi pour aller interroger ce génie ; la princesse devoit en être. L'instinct de partir arrivé , on monta dans un char de la fée qui , pendant que la route dura , expliqua à la princesse les soins qu'elle s'étoit donnés pour rassembler le roi son père & le prince qui s'étoient trouvés avec elle sur son passage , sous des formes monstrueuses.

Ils arrivèrent enfin au palais du génie ; les routes qui y conduisent étoient semées de mille peuples différens ; ils suivoient tous une fée dont le visage étoit riant , que l'on appelle l'Espérance , qui souvent les égardoit au lieu de les bien conduire.

Le roi & la reine , la fée , la princesse & le prince arrivèrent jusqu'au pied du trône où le génie étoit assis. Ce trône étoit soutenu par une fée puissante , qu'on appelle l'Imagination ; tous les mouvemens de l'esprit & du cœur , excepté la raison , étoient dispersés à l'entour de la fée ; elle adressa ainsi la parole au génie.

« Toi dont l'empire s'exerce sur les cœurs ,  
» apprends-nous , puissant génie , quelle est la  
» véritable faveur qu'une tendre amante peut  
» accorder à ce qu'elle aime ». Le génie sourit avec grace , & regardant le prince & la princesse , répondit à la question de la fée par ce

seul mot : LA FIDÉLITÉ. Alors un brillant nuage couvrit le trône du génie , & la fée prit ainsi la parole.

« Votre destinée change bien de face , dit-  
» elle à la princesse , l'oracle du génie vous fait  
» connoître que les véritables faveurs qui font  
» la félicité des amans ne consistent que dans  
» les sentimens; cette maxime n'est pas toujours  
» reçue dans le monde , mais nous en devons  
» croire l'amour même qui vient de la pro-  
» noncer. Les marques de fidélité , dit-il , que  
» vous donnerez au prince que vous souhaitez  
» pour époux , rempliront ce nombre de fa-  
» veurs que vous devez lui accorder avant que  
» de lui donner la main. Votre sort , princesse ,  
» dépend à présent de votre cœur : ses mouve-  
» mens hâteront votre hymenée , ou l'éloigne-  
» ront pour jamais. Vous avez déjà commencé  
» à accorder au prince ces faveurs auxquelles  
» vous êtes condamnée par la fidélité où vous  
» êtes restée pour lui malgré les contradictions  
» que vous avez souffertes & qui auroient dû  
» vous porter à ne le plus aimer ; mais il est  
» encore d'autres épreuves auxquelles votre  
» cœur n'a pas été exposé , l'absence les fera  
» naître , ainsi il faut que le prince & vous  
» soyez séparés pendant un tems que je ne puis  
» vous fixer : venez , je vais vous conduire

» dans un féjour où vos yeux n'appercevront  
 » rien que d'agréable. Vous êtes entrée dans  
 » votre feizième année, vous pourrez former  
 » des defirs & les fatifaire ; la prédiction du  
 » génie qui vous les avoit rendus funeftes n'a  
 » plus de droit fur vous ».

La fée alors prit par la main la princesse qui reçut les marques de tendresse les plus vives du roi & de la reine, & la conduisit jusqu'à son char où elle monta avec elle. Le prince alla se jeter aux genoux de Zeloïde : quoi, vous vous éloignez, lui dit-il ? je n'aurai donc plus que mon cœur pour me conferver le vôtre ? il ne me fera plus permis d'y joindre des foins ? votre tendresse pourra-t-elle se soutenir contre l'absence ? c'est presque toujours l'écueil des plus grandes passions, & peut-être mon cœur tout seul trouvera-t-il des ressources contr'elle ? je ne vous en aimerai que mieux. C'est tout ce que je fouhaite, dit la princesse, n'employez point ces instans qui nous restent à me peindre vos inquiétudes ; rassurez-moi plutôt contre les miennes, & me persuadez que je vous ferai toujours chère. Le prince à ces mots prit une main de la princesse qui s'offrit d'elle-même, & la baïsa cent fois avec les transports d'un homme parfaitement touché.

La fée l'arrêta, & lui dit : prince, ne différez plus

plus votre départ , vous retardez par-là le bonheur que vous souhaitez. Adieu , espérez d'être un jour au comble de vos vœux , mes soins vont en hâter le moment. Alors le char de la fée traversant les airs , les déroba bientôt à la vue. Enfin après avoir passé par différens climats , elles arrivèrent dans une ville fort étendue & fort peuplée ; elle étoit séparée par un beau fleuve qui rouloit des eaux claires. Elles entrèrent dans un palais magnifique. Il sembloit que la princesse y fût attendue , car dans l'instant qu'elle parut , un nombre d'officiers vint la recevoir & la conduisirent dans un des appartemens. Voici, dit la fée , le séjour que je vous ai destiné , je l'habiterai avec vous. Les peuples de ce pays se forment des mœurs à leur gré , la plupart ne connoissent d'autres loix que leurs desirs ; deux seules passions qui renferment toutes les autres , gouvernent absolument leurs cœurs , ce sont l'amour propre & l'intérêt ; vous les connoîtrez bientôt plus particulièrement : il faut que vous fassiez des sociétés avec les femmes de cette nation , & que vous connoissiez du moins par les autres combien le cœur peut être agité de changemens divers.

A peine eurent-elles séjourné quelque tems dans cette ville , que tout ce qu'il y avoit de seigneurs de la nation & des pays étrangers se

formèrent un accès chez elles ; presque tous n'épargnoient rien pour plaire à Zeloïde. Les fêtes, les empressemens, les assiduités, furent souvent mis en usage, & la fée remarquoit avec soin le nombre de cavaliers qui à l'envi l'un de l'autre cherchoient à engager le cœur de la princesse ; elle n'oublioit aucune circonstance des démarches qu'ils faisoient pour elle, & de l'insensibilité avec laquelle la princesse considéroit leur tendresse & leur empressement.

Parmi ceux qui formoient sa cour, il y en avoit un que la fée avoit présenté elle-même ; il s'appelloit Aristene, & avoit toutes les qualités qui rendent un homme accompli ; mais il n'eut pas un sort plus heureux que les autres.

Il y avoit déjà un an que la princesse recevoit tous ces hommages, sans que son cœur s'y trouvât intéressé. L'éloignement n'avoit rien effacé de sa tendresse pour le prince Amanzarifdine ; elle en parloit à tous momens à la fée ; elle lui avouoit qu'elle ressentoit une joie extrême de faire un sacrifice à son amant de tous les vœux qu'on lui offroit chaque jour. Non, lui disoit-elle, depuis que je suis séparée de lui, rien n'a pu balancer un moment ses droits sur mon cœur ; & si j'ai été capable de quelque autre mouvement, c'est une certaine pitié que je ne puis refuser à la destinée d'Aristene ; il semble

que l'indifférence où je suis pour ses soins le jette dans l'état du monde le plus malheureux ; cependant cette pitié ne fauroit m'engager à le rendre moins à plaindre ; mais si je pouvois être capable de changement , ce seroit en sa faveur. Ah , princesse , répondit la fée , que cette pitié m'est suspecte ! Je crains bien qu'Amanzarifdine ne règne pas aussi souverainement dans votre cœur que vous venez de me le dire ! quoi qu'il en soit , je ne vous en fais pas un crime ; vous êtes à présent maîtresse de vos volontés ; & si votre cœur n'étoit plus le même , & qu'un autre objet y tint la place du prince qui devoit être votre époux , je vous conseille de ne vous point piquer d'une fidélité contraignante. Nous habiterons ce séjour - ci aussi long-tems que vous voudrez , peut-être même que l'évènement ne justifiera que trop votre inconstance : le prince peut vous être toujours fidèle , mais aussi l'absence a des droits bien puissans sur les cœurs ; il en est peu dont elle n'affoiblisse au moins la tendresse. Quoi , voulez-vous , répliqua la princesse , que la seule incertitude me détermine au changement ? non , j'aime trop Amanzarifdine pour l'oublier un seul instant ; & quand je ne pourrois pas douter qu'il ne fût infidèle , je sens qu'il faudroit des efforts violens pour me porter à l'imiter. D'ailleurs quand je

perdrois cette tendresse qui m'attache à lui ; comment oublierois-je ces soins, ces larmes, & enfin toutes ces marques d'un amour extrême qu'il m'a coûté. Ah, qu'une fille bien née doit être assujettie quand elle a fait connoître qu'elle aime ; il faut respecter les démarches qu'elle a faites en faveur d'un amant, & ce n'est qu'en l'aimant toute sa vie qu'elle peut les justifier.

Aristene qui les joignit interrompit cette conversation : il y avoit un air de joie & de confiance répandu sur son visage : madame, dit-il à la princesse, je viens vous apprendre une aventure qui doit absolument déterminer votre cœur à oublier cet amant qui est éloigné de vous. Quand vous saurez l'infidélité que je vais vous conter, vous jugerez que le génie qui préside cette année sur les absences, y a attaché des circonstances si malheureuses, que pas un des amans qui se rejoindront ne se retrouvera fidèle : la princesse crut que cet exemple d'infidélité qu'on vouloit lui citer n'étoit qu'une de ces imaginations vaines dont ses jeunes courtisans l'ennuyoient chaque jour ; elle se détermina à l'écouter sans curiosité & sans crainte, & Aristene commença ainsi sa narration.

Il est arrivé depuis peu de jours dans un des ports que ce royaume a dans l'Océan, un vaisseau qui revient des côtes de l'Asie ; sa navi-

gation a été si heureuse qu'il n'a été que quatre mois à faire son vaste trajet ; c'est un de mes frères qui le commande & qui vient de me conter l'histoire que je vais vous apprendre.

Il s'embarqua il y a un an pour faire le voyage de l'Asie ; il arriva enfin au bout de trois mois à la vue de Surate , où il devoit prendre terre ; mais il fut surpris d'une tempête qui l'obligea de regagner la pleine mer , où il vogua plusieurs jours au gré des vents. La tempête cessée , il alla chercher un asyle dans un port proche duquel il se trouva , pour réparer les dommages que les coups de vents & de mer avoient fait à son navire. Ce port étoit fort éloigné du lieu de sa destination ; y étant entré il débarqua dans la ville ; elle étoit fort belle & fort étendue. En y entrant il entendit retentir mille cris de joie , on voyoit des trophées & d'autres édifices élevés dans toutes les places. Il demanda la cause de ces réjouissances : c'est , lui dit-on , l'hymenée du prince Amanzarifdine , fils de notre roi , il épouse demain la princesse de Perse. Zeloïde pâlit au nom d'Amanzarifdine ; la fée , de concert avec elle , avoit caché à toutes les personnes de leur société que ce prince fût destiné à être son époux ; on savoit bien qu'elle devoit être unie au sort d'un prince qu'elle aimoit , mais chacun ignoroit son pays & son nom , & celui

même de Zeloïde. Elle consulta le visage de la fée , & croyant y appercevoir le même trouble qu'elle ressentoit , son inquiétude en devint plus vive. Elle ne voulut pas cependant interrompre Aristene , afin d'être plutôt tirée d'une incertitude qui la jettoit dans l'état du monde le plus triste & le plus violent.

Mon frère , continua Aristène , fut conduit chez l'officier qui commandoit le port , qui lui accorda l'asyle , & les choses dont il avoit besoin pour réparer son bâtiment : il lui fit en reconnaissance présent de mille bijoux fort estimés par cette nation , & fort communs dans la nôtre. L'officier les reçut , & lui dit que ces présens étoient assez considérables pour les offrir à son Roi , & que c'étoit une occasion pour lui être présenté. Mon frère le pria de les garder , & lui dit qu'il en avoit encore d'autres , dont il seroit charmé de faire hommage à ce monarque. L'officier le conduisit au pied du trône : le prince Amanzarifdine étoit alors auprès du roi son père , & comme il a beaucoup voyagé , & qu'il fait les langues de presque tous les peuples du monde , il parla à mon frère celle dont on se sert dans notre nation : & après qu'il eut salué le roi , & offert ses présens , il le conduisit dans les jardins du palais pour l'entretenir.

Vous aurez parcouru tout le monde , quand

vous ferez à la fin du voyage que vous venez d'entreprendre, dit le prince; mais il ne pourra vous rien offrir d'aussi étonnant que l'histoire de ma vie; il s'y trouve un trait qui est la marque la plus sensible de l'inconstance du cœur des hommes; & quoique je ne m'en fasse pas un crime, je ne fais quel ascendant me force à le citer pour exemple aux personnes qui l'ignorent: j'espère seulement décrier le génie qui préside sur les cœurs; c'est lui qui m'a forcé à faire l'infidélité la plus affreuse à une princesse digne d'être toujours aimée. Certainement un homme sage se doit défendre d'être assujetti aux loix d'un génie aussi injuste & aussi capricieux; j'avouerai en même tems que cette maxime que j'établis est plus aisée à proposer qu'à suivre, & je l'ai bien éprouvé par moi-même.

Par des circonstances qu'il est inutile de vous dire, le roi mon père a été pendant plusieurs années contraint, en m'éloignant de lui, de se priver d'un fils qui lui est cher, & dont il est tendrement aimé. J'ai assez long-tems voyagé, pour obéir à cette destinée qui m'arrachoit d'entre ses bras. J'abordai, il y a deux ans, dans un royaume où je trouvai toute une nation dans un état de consternation & de désespoir. La princesse Zeloïde, fille de leur roi, alloit être enlevée dans les airs par deux oiseaux,

fans qu'on fût en quel lieu elle devoit être transportée. Je fus témoin de ce triste spectacle ; je vis cette princesse à l'instant de cette aventure , elle avoit toutes ces graces qui font tant d'impression sur les cœurs, & le mien les éprouva ; je fus si touché de ses malheurs & de ses charmes , que je résolus de la chercher dans toute la terre. Après avoir effuyé mille contradictions , je la trouvai enfin : je lui découvris ma tendresse ; elle y fut sensible au point même que, pour y avoir répondu , elle éprouva les disgraces les plus cruelles : toute autre constance que la sienne se seroit lassée. Je l'aimai aussi de la passion la plus tendre & la plus vive.

Il y a environ six mois , qu'étant obligé de me séparer d'elle pour un tems, au bout duquel nous devions être unis pour toujours , après nous être fait l'un & l'autre des protestations de ne nous être jamais infidèles , elle partit ; & moi je m'embarquai peu de jours après pour venir demander à mon père ses ambassadeurs , qui devoient assister à la cérémonie de notre himenée , pour y donner son consentement. Je ressentis pendant quelques jours tout ce que l'absence offre de désespoir aux cœurs bien touchés ; mais à peine suis-je arrivé à la cour ; que mon père m'ayant proposé d'épouser la fille du roi de Perse , il s'est fait dans mon cœur

une révolution si subite au moment que j'ai vu cette princesse, que j'ai oublié Zeloïde, à qui j'ai coûté tant d'alarmes. Ces transports d'un amour extrême n'ont plus d'autre objet que la princesse à qui je vais donner la main. Je me reproche quelquefois cette infidélité; peut-être, me dis-je à moi-même, que Zeloïde a déjà appris mon injustice; je connois combien elle est tendre & fidèle; elle mourra peut-être de douleur; je lui ai causé mille disgraces; cent fois ses beaux yeux ont répandu des larmes, c'est moi qui les faisois couler; & pour prix de toute sa tendresse, un moment suffit pour me la faire oublier. Toutes ces réflexions me touchent à peine. Qu'il est différent de plaindre quelqu'un qu'on aime, ou une personne qui nous est indifférente. Quand je l'aimois, l'idée du plus léger déplaisir qu'elle devoit éprouver, me faisoit ressentir les douleurs les plus cruelles: à présent mes remords ne sont fondés que sur la seule raison; & en vérité, les mouvemens qu'elle inspire à notre cœur sont si foibles, qu'à peine peuvent-ils l'émouvoir. Avouez donc, ajouta-t-il, que le génie qui fait naître nos affections est bien bizarre.

Le prince pria mon frère de se trouver le lendemain à la cérémonie. Il s'y rendit avec empressement, & vit les deux époux s'appro-

cher de l'autel. Cette joie si vive, que répand dans le cœur un amour mutuel, étoit bien peinte sur leurs visages & dans leurs discours.

La princesse Zeloïde qui jusques-là s'étoit fait violence, ne put en cet endroit s'empêcher d'éclater. Arrêtez, dit-elle, cruel Aristene, n'achevez pas de me porter des coups si funestes; alors elle poussa mille sanglots, & tomba enfin dans un évanouissement dont la fée la fit revenir, en la touchant d'un anneau qui avoit cette puissance: mais quelle fut la surprise de la princesse! lorsqu'elle ouvrit les yeux, tout-à-coup elle vit dans Aristene une métamorphose entière de sa personne: il parut à sa place le prince Amanzarifdine, qui se jeta aux genoux de la princesse, & les tint long tems embrassés sans pouvoir lui parler. Ils restèrent tous deux dans ces transports qui causent un saisissement si puissant & si doux. Heureux amants, leur dit la fée, voici l'instant où votre bonheur commence, rien ne pourra plus le troubler. Vous, dit-elle à la princesse, pardonnez au prince, caché sous l'apparence d'Aristene, par le secours de mon art, les peines qu'il vient de vous coûter; elles étoient nécessaires pour être la dernière preuve de votre fidélité; votre destinée est remplie, & la prédiction du génie a eu son effet; vous ne deviez jamais être unie à un époux, que

vous ne lui eussiez accordé MILLE ET UNE FAVEURS avant que votre hymen s'achevât, selon l'oracle du génie qui préside sur les cœurs. Les plus chères faveurs qu'on reçoit de la personne aimée, ce sont les marques de fidélité. Le prince qu'Aristene vous cachoit a été témoin lui-même des sacrifices que vous lui avez faits; vous avez dédaigné mille & une conquête, trop contente de l'espoir de l'avoir pour époux: le nombre des faveurs que vous lui deviez accorder est assez rempli par tant de marques de fidélité. Quelle tendresse plus vive & plus suivie peut jamais unir deux époux, & qu'on verroit peu d'hymen s'achever, si le sort mettoit toujours de pareilles conditions entre deux amans. Pour vous, dit-elle au prince, vous ne deviez jamais aimer, que la raison ne justifiât votre amour. Les sentimens que la princesse vous a inspirés, & la conduite qu'elle a tenue remplissent assez votre horoscope. Venez, tendres & estimables amans, volons vers le palais du père de la princesse, & que le plus heureux hymenée unisse à jamais vos cœurs. Déjà le char de la fée qui les transporte devance le nuage qui vole avec le plus de rapidité. Ils arrivèrent au palais du père de Zeloïde, qui, charmé de son retour, & de ce qu'il étoit libre d'accomplir son hymenée, en ordonna la fête pour le lendemain.

La fée avoit pourvu à tout, & les ambassadeurs du père d'Amanzarifdine étoient arrivés pour le représenter à cette cérémonie ; enfin l'instant marqué arriva. La fée, par le secours de son art, avoit formé, pendant un seule nuit, les apprêts d'un si grand jour. Déjà le ministre du génie qui forme les nœuds des époux alloit unir le prince & la princesse ; lorsqu'on vit arriver tout-à-coup un char dans lequel on reconnut le roi, père d'Amanzarifdine, & la reine sa mère ; il y avoit avec eux une jeune dame & un jeune homme, tous deux d'une beauté surprenante. La reine, mère d'Amanzarifdine, les présenta à la princesse ; c'est par le secours de ces deux aimables amans, dit-elle, que nous avons le plaisir d'être présens à votre hymenée. Vous ne me reconnoissez pas, dit le jeune homme à la princesse Zéloïde, vous m'avez vu bien différent de ce que je vous parois aujourd'hui. Je suis ce vieux génie qui vous fit tant de frayeur, & qui vous conta ses aventures, pendant que vous étiez dans cette vaste campagne. Je me suis lassé de l'état paisible, mais ennuyeux, où je m'étois réduit, & j'ai reconnu qu'il valoit mieux être agité par les passions, que d'être livré à l'humeur sombre & chagrine de la vieillesse. Voilà cette jeune personne que j'avois métamorphosée en même

tems que moi : nous avons retrouvé tous deux, en reprenant notre jeunesse , cet amour tendre qui nous unissoit avant de l'avoir sacrifiée. Je vous avois promis d'être le premier à vous féliciter sur la fin de vos malheurs ; je suis charmé d'être témoin du plus heureux instant de votre vie. Je ne vous offrirai point les secours de mon art pour embellir cette fête , la présence de deux amans si parfaits y donne tout l'éclat qu'elle peut avoir , & vous trouvez tous deux dans votre cœur tout ce qui peut la rendre parfaitement heureuse. Alors le roi & la reine , qui venoient d'arriver , se placèrent sur des trônes qui furent élevés à l'instant ; & ces illustres amans, en se donnant la main , confirmèrent cette union que l'amour avoit déjà formée dans leurs cœurs , & qu'il y conserva tout le reste de leur vie.

*Fin du trente-deuxième volume.*

T A B L E  
D E S C O N T E S.

T O M E T R E N T E - D E U X I È M E .

*A*VERTISSEMENT de l'Editeur. page v

L E S S O I R É E S B R E T O N N E S .

<i>Histoire du prince Engageant.</i>	5
<i>Histoire de la princesse Adresse.</i>	12
<i>Histoire du prince Bel-Esprit &amp; de la princesse Brillante.</i>	31
<i>Histoire du prince Entendement &amp; de la prin- cesse Viperine.</i>	40
<i>Histoire du roi Brigandor, des princes Parlepeu &amp; Franchot, &amp; de la princesse Bienfaisante.</i>	65
<i>Histoire du prince Languedor &amp; de la princesse Toujoursbelle.</i>	85
<i>Histoire du sage Famagongoma, de la prin- cesse Froideur, &amp; du prince Cœurbrûlant.</i>	86

M A D A M E D E L I N T O T .

<i>Timandre &amp; Bleuette.</i>	145
<i>Le prince Sincer.</i>	178
<i>Tendrebrun &amp; Constance.</i>	264

## MONCRIF.

<i>Les aventures de Zeloïde &amp; d' Amanzarifdine.</i>	275
<i>Histoire de la princesse Zeloïde.</i>	277
<i>Histoire de Mutalib.</i>	299
<i>Histoire d' Amanzarifdine.</i>	312
<i>Histoire du vieux Génie.</i>	335
<i>Histoire du prince Amadan.</i>	364

Fin de la Table du tome trente-deuxième.

